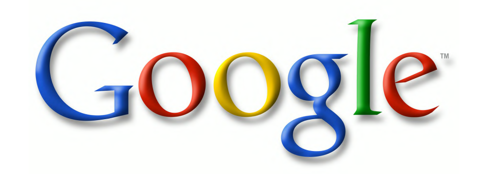
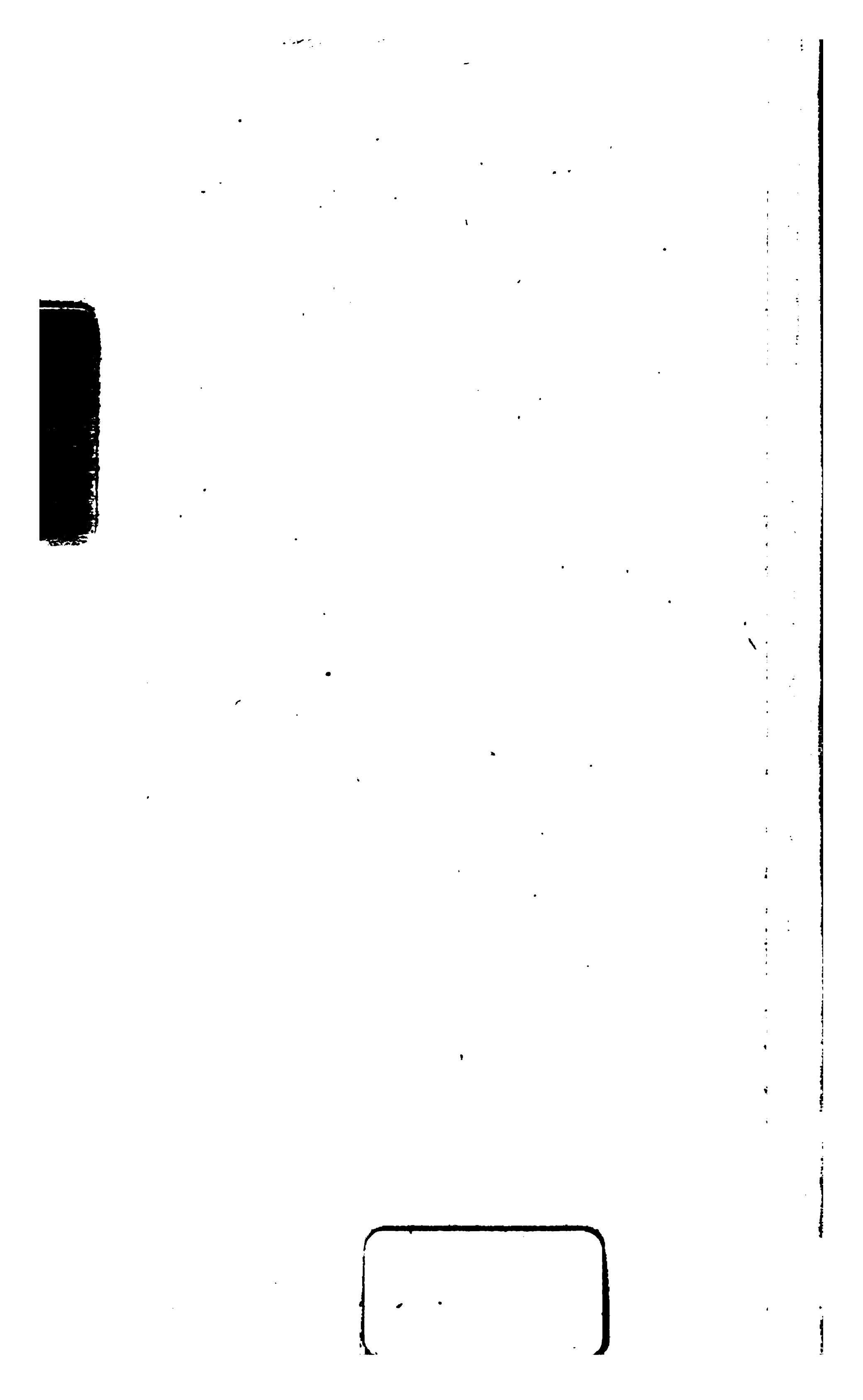






SOUVENIRS D'UNE FILLE DU PEUPLE

OU

LA SAINT-SIMONIENNE

EN ÉGYPTE

— 1834 à 1836 —

PAR

MADAME SUZANNE V.....

(Paris, novembre 1865

Regarde dans ton cœur, puis écris.
(STANLEY.)

Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers.
(LAMARTINE.)

PARIS

CHEZ E. SAÛZET, LIBRAIRE

GALERIE DE L'ODÉON, 12, 13, 14, 15

—

1866

Saint-Simonism

A SUZANNE

MA FILLE ADOPTIVE ET MA NIÈCE CHÉRIE

A toi, cher enfant de mon esprit et de mon cœur, je dédie ces *Souvenirs d'une Fille du Peuple.* Ce legs te semblera précieux, je l'espère, car il te rappellera la profonde affection que je te porte. C'est tout à la fois ma vie morale et l'enseignement religieux que, souvent, j'ai voulu te communiquer; mais, cet enseignement, ton âge et le milieu américain, dans lequel nous étions forcées de vivre, m'ont sans cesse empêchée de le présenter complet et acceptable pour ta jeune âme qui s'éveillait à la vie.

J'ai dû alors, pour te laisser ton libre arbitre, t'apprendre seulement à connaître le catholicisme et le protestantisme, mais sans te donner ni à l'une ni à l'autre de ces religions vieillies et incomplètes, bien que souvent

sollicitée par le prêtre chrétien et par le pasteur protestant de livrer ta jeunesse à l'une ou à l'autre de ces deux communions. Le pouvais-je avec mes convictions religieuses? Aussi je m'y refusai toujours.

Maintenant, chère fille, que tu as passé par le mariage et la maternité, maintenant aussi que l'âge et la réflexion sont venus mûrir ton jugement, tu peux comprendre et apprécier ce récit où tout est vrai, où les faits et les voyages que j'y décris sont appuyés sur des preuves qui seront jointes à mon manuscrit.

Le double titre de ces *Souvenirs* est justifié, d'abord par ma vie de famille et le récit de poignantes douleurs, que, sans doute, bien des femmes ont également éprouvées dans l'intimité de leur cœur. Les circonstances seules, et non le désir de faire du scandale, dont j'ai horreur, m'ont amenée à les divulguer dans ces pages.

Plus tard, ayant trouvé dans la grandeur des idées saint-simoniennes, que je connus à la fin de 1830, une attraction assez puissante pour m'y faire donner ma vie entière, j'ai senti, dès lors, les pensées d'un intérêt général prédominer en moi. J'ai parcouru depuis cette époque les phases diverses, les transformations subies par ces doctrines sociales, sans jamais abandonner ma foi au progrès indéfini.

Pendant le temps que je passai en Égypte, n'ayant pas quitté le Caire, je fus, à raison des circonstances qui

m'entourèrent, plus à même que personne de rendre compte de la douloureuse époque qui s'est passée sous mes yeux et des pertes cruelles que notre famille saint-simonienne eut à subir en 1835.

Les mœurs et les coutumes que je retrace n'appartiennent à aucune fiction; j'en ai été le témoin oculaire. Ne crains donc pas de me suivre dans mes diverses excursions, si tu veux connaître cette partie de l'Orient que je décris dans le second volume de ces *Souvenirs.*

Puisse le jugement des femmes m'être bienveillant! car c'est pour elles, et pour toi, mon enfant, que j'ai osé prendre la plume, arrivée à la fin d'une longue carrière de travail.

une

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Aperçu des douze premières années de ma vie. — Exaltation mystique. — Mon confesseur au donjon de Vincennes. — M. Cassette, mon second confesseur. — Danger de la confession.

Pour comprendre ma vie, je dois, chère enfant, t'en développer en quelques pages les premières années; le passé enfante l'avenir; la logique le veut ainsi.

En reportant ma pensée sur cette époque écoulée, j'aperçois tout d'abord la douce figure de ton aïeule, ma mère bien-aimée; quoique morte depuis plus de quarante ans, elle est aussi vivante en moi qu'au moment de notre séparation. Par elle les années de ma jeunesse furent vouées à la pratique la plus exaltée du culte chrétien.

Mon père, bien que très-révolutionnaire, lui laissa notre direction morale, souriant de notre extrême dévotion et la traitant comme une de ces maladies d'enfance sans conséquence pour l'avenir.

Ma mère, qui avait un grand cœur, mais dont l'intelligence avait été fortement amoindrie par son éducation, ne discutait jamais ce que l'Église avait prescrit; elle y croyait et je l'imitais. Rien n'était beau à mes yeux comme les cérémonies du culte catholique; aussi je ne me rappelle plus à quel âge ton père et moi nous prîmes l'habitude d'aller chaque jour à notre vieille église Saint-Merry pour y entendre la première messe. Cette messe, nous

disait ma mère, avait une plus grande valeur pour nos âmes que les suivantes, car le Père *Malmaison*, mon futur directeur, y entonnait d'une voix chevrotante la belle hymne *Pange lingua*, avant de donner aux fidèles la bénédiction du Saint-Sacrement. En été il fallait nous lever, pour y assister, à cinq heures du matin. Pour deux enfants babillards ce n'était qu'une joyeuse promenade; tu reconnaîtras que, l'hiver, l'inspiration maternelle était un souffle bien ardent pour nous faire quitter notre lit à six heures, c'est-à-dire avant le jour, et aller, malgré la neige et la glace, nous agenouiller sur des dalles froides et humides. Mais au retour nous recevions pour récompense un baiser bien tendre et une soupe bien chaude; je dois avouer que l'une me faisait au moins autant de plaisir que l'autre.

Continuant d'appliquer son système ultra-religieux, ma mère m'envoya à confesse vers l'âge de sept ans. L'Église prétend qu'à cet âge l'enfant est responsable. Ton père, qui approchait de ses dix ans, fut chargé de me présenter au Père Malmaison. Celui-ci était un petit homme grassouillet, tout rond, souriant sans cesse, donneur d'images et de petites tapes amicales sur les joues des enfants. Aussi avait-il toutes leurs sympathies. Il fut mon directeur pendant plusieurs années, bien que mon père ne le pût souffrir en raison de ses opinions ultramontaines; car, quoique bon prêtre, ou plutôt à cause de cela, M. Malmaison tonnait fréquemment sur la révolution et sur les révolutionnaires d'une façon fort peu évangélique.

Tout cela ne m'importait guère alors; la paroisse l'adorait et je faisais comme la paroisse.

Depuis mes sept ans révolus j'allais donc à confesse une fois par mois; j'avoue que la difficulté de rassembler les éléments d'une confession sortable me rendait cette démarche un peu pénible; pauvre petite enfant, à la conscience immaculée, je ne savais que répondre à cette formule faite d'un ton somnolent : « Après, mon enfant? »

Aussi, un mois que je me trouvais en fonds, je pris la résolution de réserver pour la confession suivante une ou deux énormités, comme d'inattention dans mes prières, du péché de gourmandise, de grapillage des provisions maternelles, etc., et alors, heureuse de mon ingénieuse idée, je portais gaîment le bilan de mes fautes à mon indulgent directeur, et le quart d'heure redouté se passait convenablement.

Dans le même temps ma mère me conduisit au couvent du cloître Saint-Merry, à l'école des sœurs de Saint-Vincent. Rien de simplifié comme le programme des études, arrêté dans cette sainte demeure : prier d'abord, chanter des cantiques, écouter de pieuses et banales exhortations, apprendre quelque peu à lire et à écrire, et réciter par cœur le samedi l'évangile du jour.

Ces légers devoirs étaient encore trop pour ma mémoire qu'un accident avait atrophiée l'année précédente. Étant un jour fort occupée à jouer avec d'autres jeunes filles, une d'elles, *une grande* de dix ans, tournait rapidement sans quitter la raquette qu'elle tenait à la main ; malheureusement ce jouet se trouva en conjonction avec ma pauvre petite figure de six ans et me brisa l'os du nez ; le sang jaillit avec une telle violence, que les voisines n'osèrent de quelques heures me remonter chez ma mère.

Cet accident acquit une gravité assez sérieuse au physique et au moral ; je manquai d'en perdre la vue, puis je ne fus débarrassée de vives douleurs de tête que vers l'âge de huit ans.

Ma mère, dont la dévotion plus sincère qu'éclairée se préoccupait davantage de l'esprit et fort peu de la forme, ne fit venir aucun médecin qui eût pu dans le premier instant, par les moyens ordinaires, remédier à la brisure du nez. Aux mondains, qui le lui reprochaient en me plaignant, elle disait : « Bah ! bah ! ma fille sera toujours assez jolie si elle reste sage et pieuse. » Elle voulait sans doute

couper dans sa racine le bourgeon de la vanité que Sterne prétend être trop vivace pour être extirpé totalement.

Ainsi que je l'ai dit, mon cerveau fut comme paralysé partiellement; malgré une volonté peu ordinaire chez une enfant, ma mémoire se montra rétive à retenir la plus petite période de phrase; mon martyre commençait dès le matin du samedi; lorsque mon tour était venu de réciter l'évangile, j'aurais pu dire comme Petit-Jean : « Ce que je sais le mieux, c'est le commencement. » En effet, je ne me rappelle pas avoir jamais pu en dépasser la première ligne; ainsi, lorsque j'avais dit : En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples... je m'arrêtais tout court. J'avais beau creuser ma pauvre et infidèle mémoire, il m'était impossible d'y trouver ce que Jésus pouvait avoir dit à ses disciples. Les premiers temps je fus réprimandée et punie, mais enfin, à l'école et dans ma famille, on reconnut que, pieuse et craintive enfant, la cause de ces négligences devait être en dehors de ma volonté; alors on me laissa chercher en paix la suite des entretiens symboliques du doux et divin Jésus avec ses apôtres.

Mon vif besoin d'affection a toujours donné à mes amitiés d'enfance la forme exaltée du sentiment d'un autre âge. Dans le couvent où ma mère m'envoyait, la sœur Suzanne, qui tenait notre classe, fut ma première passion enfantine. Cette religieuse, qui devint plus tard la supérieure de ce couvent, était belle; sa démarche, ses gestes, tout en elle était noble et portait un cachet de grande distinction; les autres religieuses avaient l'air d'être ses suivantes. Mon grand bonheur était de la suivre partout, auprès des malades de l'hospice et au laboratoire dont elle était spécialement chargée. Souvent, en remplissant les ordonnances des médecins, elle me parlait de la vie religieuse et me conviait à suivre cette voie. « Si tu savais, me disait-elle, chère petite, combien le monde est rempli de douleurs et de déceptions, tu n'hésiterais pas à venir habiter

nos saintes et calmes retraites. » Ses yeux étaient si beaux en regardant le ciel, sa voix si douce, si persuasive, qu'alors j'aurais voulu la presser dans mes petits bras et couvrir sa belle tête de gros baisers comme j'en donnais à ma mère ; tout ce que j'osais, c'était de prendre furtivement sa main pour la presser contre mon cœur en lui disant toute émue : « Oh ! oui, ma sœur, gardez-moi toujours auprès de vous ; à cette condition je veux bien me faire religieuse. — Ah ! ma chère enfant, ce n'est pas Dieu que tu aimes, c'est sa créature, cela ne nous est pas permis ; la grande vertu de la religieuse, c'est le *renoncement*, c'est-à-dire l'oubli de toutes les affections terrestres. Pour nous faire pratiquer cette vertu sublime, nos saints directeurs envoient la novice de Paris à Lyon, et réciproquement. »

Ces paroles gonflèrent mon pauvre petit cœur jusqu'aux sanglots et calmèrent mes velléités monastiques.

Ce jour-là, je me retrouvai avec plus de joie dans ma famille ; à plusieurs reprises je courus embrasser ma mère et ma sœur, heureuse de me sentir aimée et d'oublier dans ce milieu si tendre ce mot lugubre : *le renoncement !* profond comme un abîme, et froid comme la mort.

Sous la direction de ma bien-aimée religieuse, j'accomplis le premier acte libre de la fraternité chrétienne ; puis, par ses soins, j'entrai en apprentissage dans une famille composée du père, de la mère et de trois demoiselles, beaucoup plus que majeures. La bonne sœur, en me conduisant auprès de ces graves personnages, leur fit de moi ce singulier éloge : « Voici une enfant que j'affectionne..... en Dieu ; elle est fort douce, mais d'une exaltation qui la fait planer jusqu'aux étoiles, puis d'un enfantillage à suivre le vol capricieux d'un insecte pendant des heures entières ; cela est nuisible à l'âme chrétienne ; faites-la travailler et suivre la ligne droite. » Pauvre chère sœur Suzanne ! désormais tout était *soumis* en elle ; imagi-

nation', pensées d'amour, intelligence distinguée, tout suivait la *ligne droite*. Son idéal était au ciel; en l'écoutant je fus triste sans savoir pourquoi, mais non encore révoltée contre cet avenir rectiligne.

Les demoiselles Seyer chez qui j'entrais, sorties depuis peu de la petite ville de Laigle, appartenant à l'ancienne Normandie, étaient très-dévotes, de plus, méticuleuses et fort bornées; sous leur direction inintelligente je fus soumise à des pratiques aussi nuisibles au corps qu'à l'âme; je devais assister à la première messe et me trouver aussitôt après au travail; il m'était permis de chanter quelques cantiques; mais il fallait peu parler; les paroles oiseuses, disaient ces dames, pèsent lourdement dans la balance; on ne saurait trop surveiller les piéges du démon, qui fait, pour nous perdre, feu des quatre membres et brèche à toute porte non surveillée.

Dans l'heure consacrée à ma récréation, elles me donnaient à lire haut quelques chapitres de livres mystiques, dans lesquels s'agitaient des personnages allégoriques. Je vois encore fonctionner les vertus et les vices personnifiés sous diverses formes; les unes, aux visages radieux, éclatants de lumière, cherchaient à entraîner l'âme chrétienne dans la gloire des archanges! La scène changeait; c'étaient alors les vices hideux, qui, après avoir quitté une route large et fleurie, précipitaient dans la géhenne maudite la pauvre âme qui leur avait seulement prêté le bout de l'oreille.

La nuit dans mes rêves, ou le jour à l'église, je revoyais en extase les personnages mystiques de mes livres.

Cet état de béatitude, ou plutôt d'*hébétude* systématique, dans lequel je végétai toute une année, ce ridicule et cruel noviciat monastique porta ses fruits; privée de jeu, privée du mouvement, si nécessaire à cet âge où la nature veut prendre son essor, je contractai cette maladie nerveuse connue sous le nom de danse de *Saint-Guy*, et dont ma

vieillesse ressent encore la funeste influence. Ce mal fut assez violent à son début pour inspirer à mes parents la crainte d'y voir ma vie ou ma raison succomber. Bien que n'ayant pas prévu semblable résultat, les reproches que se fit ma bonne mère la rendirent très-docile aux conseils du médecin.

Je dois à ce philosophe pratique un premier degré d'émancipation intellectuelle ; il examina mon air morne, mes membres étiolés, ma pâleur, puis me posa des questions sur mon genre de vie ; chacune de mes réponses lui faisait hausser les épaules. Enfin, il dit à ma mère d'un ton grave : « Sortez au plus tôt cette enfant de ce travail et du contact de ces femmes ; il faut qu'elle retourne à l'air libre, aux jeux bruyants de son âge ; surtout plus de ces livres mystiques, véritable poison qui pompe toute séve et toute vie ; regardez votre enfant, son corps est tué par une imagination faussée et en délire. »

Soumises à ce nouveau régime, ma gaîté et ma santé reparurent et donnèrent raison aux conseils de ce libre penseur ; grâce à lui, nulle compression ne pesant plus sur ma frêle organisation, je repris en quelque sorte possession de la vie et de moi-même.

L'ardeur de néophyte, qui m'avait fait confondre dans ma pensée l'amour de Dieu et l'admiration pour les splendeurs du catholicisme, s'amoindrit au choc qu'il reçut en 1812. Ma vénération pour mon directeur en éprouva une atteinte grave ; ce fut lors des débats du gouvernement impérial avec la cour de Rome. M. Malmaison fit alors comme beaucoup de ses collègues ; il oublia la reconnaissance due au souverain qui avait rendu au clergé français ses autels et son Dieu, pour s'attacher aux intérêts du Saint-Père. La juste sévérité du gouvernement envoya plusieurs des récalcitrants, au nombre desquels fut compris mon directeur, réfléchir au donjon de Vincennes sur le meilleur emploi à faire de l'éloquence sacrée.

J'étais trop jeune, et mon intelligence était restée trop inculte, pour comprendre et juger ce mouvement des esprits. Cependant les récriminations de mon père et de son entourage contre les *calotins* (le mot *clérical* n'étant pas encore usité pour stygmatiser ce parti rétrograde) mirent en suspicion dans mon jeune cœur et dans ma pensée tous les ministres du Christ. Mon exaltation tomba, les sentiments naturels reprirent leurs droits, et le monde et ses plaisirs ne me semblèrent plus aussi redoutables.

Ce qui vint en aide à ma tiédeur touche à une question bien grave, et dont les mères chrétiennes ne se préoccupent pas assez : c'est du danger que court la pudeur d'une jeune fille dans la confession. Après l'enlèvement du petit père Malmaison, ma mère, trop candide pour soupçonner le mal, me désigna *M. Cassette*, second vicaire de Saint-Merry, pour mon directeur. C'était un homme grand, robuste, au teint coloré ; ses lunettes servaient à voiler la hardiesse luxurieuse de son regard. Chaque dimanche, d'une heure à trois, il dirigeait les conférences des jeunes filles et des garçons de douze à seize ans, ayant fait leur première communion. Un dimanche il se passa dans une de ces conférences une scène scandaleuse qui jeta sur cet homme un commencement de défaveur. Je le vois encore, ses lunettes relevées sur le front, promenant son regard hardi sur son jeune auditoire ; ses yeux s'arrêtant alors sur une fillette de quinze ans, « Mademoiselle Marianne, lui dit-il, veuillez sortir des rangs et venir ici. » Là, au milieu de l'espace qui nous séparait des jeunes garçons, il présenta à la jeune fille une *épingle*, puis il dit en regardant fixement l'objet qu'il voulait désigner : (paroles textuelles) « Prenez cette épingle, Mademoiselle, et croisez mieux ce fichu menteur *qui couvre tout et ne cache rien.* » Je crus que la pauvre Marianne allait s'évanouir, tant elle devint pâle ; mais au bout d'un instant de stupéfaction elle se redressa, jetant sur le prêtre impudent et impur

un regard de colère, et elle eut la force de se retirer. Jamais depuis on ne la revit aux conférences ni même à l'église.

Deux fois seulement je m'adressai à cet homme en confession. La première fois je me retirai sans l'avoir compris; j'étais aussi pure qu'ignorante malgré mes quatorze ans. Lorsque j'y retournai pour la seconde fois, les paroles et les questions de M. Cassette me causèrent frayeur et dégoût. Je le dis à ma mère au retour et cessai dès lors, pendant plusieurs années, de pratiquer ce sacrement.

Ces divers personnes ne devant plus paraître dans ma vie, *je dois t'en* dire quelques mots pour rendre leurs silhouettes plus complétement ressemblantes.

Finissons-en tout de suite avec l'émule de l'immortel Tartufe. Il disparut de Saint-Merry quelques temps après son algarade à la gentille Marianne. Le bruit se répandit parmi les dévotes de l'endroit, que, sur des plaintes réitérées et d'un caractère plus grave, ce prêtre avait été interdit par Mgr l'Archevêque.

Lors du retour des Bourbons, on s'empressa de rendre à la liberté le père Malmaison; il fut récompensé de son dévoûment à la bonne cause par sa promotion à la cure de Saint-Louis en l'Ile, en attendant, disait-on, un siége plus élevé.

Quant à la supérieure du couvent de Saint-Merry, après ma résurrection morale, je continuai encore quelques temps à prendre ses conseils, ainsi que ceux des trois sœurs normandes, dont la sainte direction avait failli m'être si funeste. Mais déjà, vers l'époque de nos désastres en Russie, le mot d'ordre en faveur des Bourbons circulait mystérieusement dans toutes les maisons religieuses, et aussi dans toutes les familles bien pensantes. Le peuple sentait cette réaction et sa colère montait en proportion.

Par tous les liens possibles, j'étais du peuple; aussi, sans projet arrêté et comme malgré moi, mes pensées conte-

naient des germes révolutionnaires. Dans la maison Seyer et aussi dans mes visites au couvent, on me fit des questions insidieuses; mes réponses naïves accusèrent un reflet si prononcé des convictions de mon père, que mes béates me fermèrent tout doucement l'accès de leur cœur et de leur maison.

Comme je ne sentais rien à demi, je pleurai leur affection, que je croyais éternelle, mais je ne revis plus jamais ni les unes ni les autres. Cet abandon de mes bien-aimées dévotes me fit retourner avec plus de liberté aux plaisirs de mon âge, ainsi qu'aux devoirs de ma jeune maternité, dont il est temps de te parler.

CHAPITRE II

Tendances diverses de mes parents. — Adoption morale de ma sœur. — Un mot de regret sur les malheurs de la France.

Il s'agit, tu le comprends, de ma sœur bien-aimée. En 1848, lors de notre voyage en Amérique, tu as pu la voir encore l'espace de quatre mois seulement. Elle semblait n'attendre que notre arrivée pour nous dire adieu et s'éteindre dans nos bras. Dans l'état où six années de maladie te firent voir mon Adrienne, tu ne pus reconnaître cette beauté suave, qui rappelait les vierges de Raphaël, cet esprit vif et gracieux que tous les Saint-Simoniens se plaisaient à admirer dans nos réunions. Laisse-moi te parler d'elle, car sa vie fut fortement liée à la mienne et mon cœur est encore plein de son souvenir.

Lorsque ma mère mit au monde son dernier enfant, il nous fut permis, quelques heures après sa délivrance, d'aller embrasser la nouveau-née. Alors ma mère, me présentant une délicieuse petite créature, me dit : « Ce n'est point une sœur que je te donne, c'est une fille ; dès ce moment elle t'appartient. » J'avais à peine neuf ans ; le don un peu solennel de ce petit être, fait devant la famille, me causa une joie immense ; je le pris tellement au sérieux, que dès lors je laissai juste à ma mère le droit d'en être la nourrice.

Ce fut à propos de cette jolie petite créature, que mon

enfance eut à traverser une de ses journées les plus émouvantes.

Un jour, ma petite Adrienne, âgée de deux ou trois ans, s'échappa à moitié vêtue de la cour de notre maison; puis, sortant de la rue des Petits-Champs Saint-Martin, elle suivit la route qu'elle parcourait sans cesse avec moi, et s'en fut seule à l'église Saint-Merry. Grand émoi, grande désolation parmi nous, lorsque nous nous aperçumes de cette fugue. La famille entière s'éparpilla dans toutes les directions pour retrouver l'enfant qui était la grâce et la joie de la maison; on s'informa de tous côtés; nulle trace, nul renseignement ne vint nous apprendre son sort; pendant les trois quarts de ce long jour, j'étais folle de douleur. Enfin, une dernière course me conduisit vers la *Grève* (ce ne fut, chacun le sait, qu'en 1830 que ce lieu conquit le droit de se nommer place de l'Hôtel-de-Ville). En y arrivant ce jour-là, j'y vis au milieu une grande foule rassemblée; uniquement occupée de ma sœur, je croyais que Paris devait être frappé comme moi du malheur de sa perte. Dominée par cette pensée, je me fis faire place, et malgré ma petite taille fort exiguë, même pour une enfant de douze ans, je parvins au centre de cette foule; puis, m'adressant à quelques femmes aux allures communes, aux gestes fort animés, je leur demandai si ce n'était pas pour une enfant blonde et belle comme la Sainte Vierge que tout ce monde était rassemblé là? L'une de ces femmes me rit au nez, en criant à ses compagnes : « Hé! la Javotte, vois donc c'te petite, est-elle bête de venir ici chercher son mioche; lève les yeux, nigaude, regarde, ne vois-tu pas *Monte-à-regret* qui attend *Charlot* et sa *compagnie?* » Toutes rirent de ce lazzi, pendant qu'un coup d'œil jeté sur l'objet désigné me fit voir suspendue une masse d'acier brillante comme l'éclair, entourée de hideuses charpentes rouges. Je compris tout; la guillotine était devant moi qui attendait sa proie. Effarée,

tremblante, je me sauvai rapidement et recommençai mes recherches.

Après avoir longtemps erré sans résultat, j'allais entrer à Saint-Merry pour y prier, lorsque je rencontrai ma mère qui revenait de la morgue, de la rivière, de partout enfin; on venait de lui apprendre qu'un prêtre avait trouvé près de l'église une enfant tout en larmes; il l'avait confiée à la concierge de sa maison attenante à l'église; nous y courûmes; ce fut bien là en effet que nous retrouvâmes notre enfant bien-aimée. Cette heureuse diversion effaça en partie de ma pensée l'affreux spectre rouge de la place de la Grève.

Cette précoce maternité, qui me causa, comme tous les sentiments exclusifs, joie et douleur, devint un stimulant salutaire pour ma jeunesse et un aliment pour mon cœur, Ce sentiment si pur me fit comprendre le devoir. Plus tard même, dans une circonstance bien douloureuse, il me sauva du suicide en me forçant de vivre pour cette enfant. Aussi, jusqu'à son mariage, elle ne me quitta ni pour l'école, ni pour l'apprentissage; mais tout ce que les circonstances pénibles, qui éprouvèrent ma jeunesse, me permirent de m'assimiler, ce qui fut, hélas! fort peu de chose, je l'appris pour le faire partager à cette chère fille adoptive.

Me voici sortie de l'enfance, et commençant ma jeunesse sous l'influence de cette époque douloureuse qui vit notre France s'amoindrir, ses enfants dispersés par la mort et l'exil, après l'avoir vue si grande! si redoutée! sous le héros acclamé du peuple.

C'est dans le milieu familial que se forment les nuances qui caractérisent les enfants. Ma mère, par sa tendresse, régna sur mes premières années, car ma dévotion outrée fut en partie son ouvrage. Mais c'est sur la forte volonté de mon père, nature intelligente, ouverte aux idées généreuses, que se greffa pour ainsi dire ma jeunesse; c'est à lui

un puissant stimulant pour mon père. Avec quel enthousiasme il y courait, tenant son fils aîné par la main et portant le plus jeune sur ses robustes épaules! Cette initiation en devait faire, selon lui, de vrais et d'ardents patriotes.

Ma douce mère fut, en tout, le type contraire de son mari. Timide et craintive en face des émotions et du bruit de la vie sociale, dont les principes d'ailleurs froissaient toutes ses croyances religieuses, elle s'annihilait dans une complète abnégation. Afin de concilier ses sentiments et ses devoirs, elle se fit silencieuse et soumise; elle fut en un mot l'épouse chrétienne du moyen âge; élevée dans une petite ville, par une mère rigide et froide, elle arriva au mariage l'âme engourdie dans la plus complète ignorance de toute chose et de toute idée. Aussi elle eut des aspirations vagues, mais point d'initiative. Telle que les circonstances la firent, cette mère chrétienne fut peu propre à nous développer intellectuellement; mais toujours je la vis grande entre toutes par son cœur. Ce fut sans cesse le rayonnement de sa bonté angélique qui éclaira la voie pénible que j'eus à parcourir, et qui empêcha mon cœur de se glacer au contact de l'égoïsme et des fausses amitiés du monde.

Tout en vénérant sa mémoire, je me félicite cependant d'avoir été entraînée dans le courant de sensations et d'idées de mon père. Ce caractère énergiquement social produisit ce germe d'avenir pour ainsi dire latent et me fit aimer plus tard la religieuse pensée du progrès indéfini. Mais n'anticipons pas, car bien des douleurs et des larmes me séparent de cette époque de régénération.

Vers l'âge de quinze ans, mon caractère se développa spontanément; cet amour de l'indépendance, de la dignité féminine qui se montrait en toute occasion, ne me fut point inspiré par les théories saint-simoniennes; non, il faisait

partie de mon être. Permets-moi de t'en citer un seul exemple : un jour, à propos de la question religieuse, mon père adressa à sa femme quelques mots brusques et dédaigneux, ce qui fit sourire mes frères ; j'en fus indignée. En vérité, dis-je à ma mère, en versant une larme de colère, vous êtes aussi trop patiente, chère mère, pourquoi vous laisser traiter ainsi ? — Ah ! ma fille, il faut acheter la paix au poids de l'or. — C'est trop cher, dis-je, avec dépit. — Oh ! petite raisonneuse, n'oublie jamais ce proverbe : là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. — Mais *j'étais lancée* et je répliquai audacieusement : Non, non, la chèvre peut rompre son lien et aller brouter ailleurs.

Bien que je n'en pusse sentir toute la portée, ma mère fut effrayée de cette répartie d'une enfant de quinze ans ; elle me fit taire et me força d'aller embrasser mon père.

Depuis cette altercation, les rôles changèrent ; ma mère s'appuya sur moi pour faire respecter sa douce et faible nature, et souvent mon intervention servit à rétablir l'équilibre moral parfois troublé entre ses fils et son mari.

Dès cette époque je sentis que l'âme humaine se faisait jour en moi et transformait mon esprit trop longtemps obstrué par le mysticisme de mes jeunes années. Mon caractère devint gai, ouvert ; tout m'intéressa et prit un aspect riant à mes yeux. Mais la position de mes parents n'occupant qu'un rang bien infime dans la société, je restai, malgré mes aspirations vers le beau, une pauvre enfant du peuple, bien naïve et bien ignorante.

Non certes, je ne suis pas la seule qui ait crié à Dieu : suprême intelligence, oh ! donnez-moi le pain de l'esprit, hélas ! mes parents peuvent à peine me donner celui du corps.

Dans le cercle restreint où je vivais, si un mot inconnu venait frapper mon oreille, je recourais vite au diction-

naire de mon frère, afin d'en connaître le sens et de pouvoir me l'assimiler. Dans les concerts publics, dans les musées, bien des fois je sentis mes pleurs couler. Il y avait, dans ces larmes, du bonheur d'aspirer à l'inconnu et du désespoir de n'y pouvoir jamais atteindre : « Heureux, bien heureux, disais-je, sont les enfants des riches, qui peuvent parcourir à loisir cet immense jardin des connaissances humaines et cueillir les fruits de ces arbres divins ! »

Grâce à Dieu, notre époque ne veut plus de parias d'aucun genre. Ces douleurs intimes de l'ignorance, aspirant à la vie intellectuelle, vont bientôt disparaître. Le siècle ne s'achèvera pas sans que le dernier des enfants du peuple ne soit mis à même de développer ses facultés natives. Avant peu on reconnaîtra le droit, gratuit pour chacun, de l'obtenir et le devoir pour tout gouvernement de l'accorder.

Mon désir d'apprendre reçut quelque satisfaction dans ma famille; Philippe, le plus jeune de mes frères, avait voulu se faire prêtre, au temps de notre extrême dévotion; à cet effet, il avait suivi les classes, au séminaire de Saint-Merry, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A cette époque, il jeta le froc aux orties, disant à ma mère, pour la consoler, qu'il aimait mieux être un honnête ouvrier qu'un mauvais prêtre. Ce jeune clerc, qui s'était arrêté à la tonsure, était donc le lettré de la famille. Ce fut lui qui m'initia à l'histoire des Grecs et des Romains et quelque peu à l'histoire contemporaine. C'était la route, mais le temps et les livres me manquaient pour la suivre.

J'aimais passionnément la lecture; je pouvais me livrer à ce penchant, le soir, auprès de ma mère, à la condition de lui lire, pendant son travail, tout le produit du cabinet de lecture voisin. Au lieu de cette solide instruction que les jeunes filles commencent à recevoir, je puisais dans ces romans des notions fausses sur la vie réelle.

Lorsque je pus réfléchir sur le singulier cours de littérature que, chaque soir, je faisais auprès de ma pieuse mère, je m'en étonnai bien un peu; je ne pus m'expliquer cette apparente contradiction de sa part, qu'en la rapportant à sa nature mixte, moitié Flamande, moitié Espagnole, c'est-à-dire ignorant la vie du monde, ne vivant que par le cœur et l'imagination. Du reste, à son exemple, cet amalgame du sacré et du profane se conciliait aussi parfaitement dans mon esprit.

Bien que les événements qui terminèrent le premier empire soient entrés dans le domaine de l'histoire et aient *été décrits* par des hommes d'un génie impartial, je ne puis passer cette époque entièrement sous silence, car, je le répète, c'est ma vie morale que je t'écris. Quoique jeune fille alors, de tels chocs laissent une impression durable dans l'esprit et modifient nécessairement la pensée.

Aux approches de ce changement de dynastie, l'agitation gagnait tous les rangs et tous les âges. Lectrice en titre de mon père, je lui lisais les bulletins de la grande armée; je m'impressionnais, comme lui, de nos succès et de nos revers. Grâce à ma timidité, cette nouvelle initiation ne fit pas de moi une péroreuse emphatique, mais, dès ce moment, je compris par le cœur le grand mot *patrie !*

Je vivais avec le peuple et j'en partageais les sentiments; comme lui, je détestais, de tout l'amour que je portais à la France, tous ceux qui furent pour quelque chose dans son humiliation. Aussi, en 1815, quand vint pour tous le moment de combattre pour son indépendance, ce fut avec l'orgueil d'accomplir un devoir sacré, indispensable, que j'embrassai mon père et mon frère aîné se rendant tous deux aux barrières de Paris, mon père dans les rangs de la garde nationale, et mon frère faisant partie de la fédération patriotique des faubourgs. Quant à

mon frère Philippe, il appartenait, depuis plusieurs mois, à l'armée de la Loire.

Cette cruelle journée, qui vit s'accomplir les malheurs de la France, ne s'effacera jamais de ma mémoire ; elle nous parut interminable. L'ennemi était là, à nos portes ; chaque coup de canon qu'il tirait sur nos défenseurs pouvait nous priver d'un être chéri !... Enfin, vers le soir, nos deux patriotes revinrent, noirs de poudre, las, découragés et furieux, mon père proférant des imprécations contre la pusillanimité du Conseil de régence, contre tous ces traîtres chargés de nous défendre, mais qui venaient de livrer la France en rendant Paris aux étrangers. « Oh ! disait-il, si Napoléon s'était trouvé là, à notre tête, aucun soldat ennemi n'aurait jamais revu son pays de sauvages. » En disant ces mots, il se rendait l'écho de l'immense majorité ; j'en fus témoin en parcourant, avec ma mère, les quartiers populeux, car notre inquiétude croissante nous poussait çà et là au devant des nouvelles. Je t'affirme qu'à cette heure suprême aucune femme ne retint son mari ou son fils. Oui, le peuple de Paris voulait, lui, défendre sa capitale.

Ce qui se dit et se manifesta ensuite dans ces tristes journées formerait un affligeant tableau, pour toi, enfant d'un autre âge. Je dois renoncer à le faire passer sous tes yeux. Mais, à ce moment, il n'en était pas de même pour moi. Ces douairières, ces chevaliers de Saint-Louis, venus, la plupart, à la suite de tous ces panaches étrangers, ne pouvaient que se confondre dans mon esprit avec les ennemis de la France.

Je voulus cependant un jour voir la nouvelle physionomie d'une ville envahie, vendue, mais non conquise. C'était aux Tuileries que l'ancien régime venait s'épanouir, sous le balcon de *Louis le Désiré*, de ce roi qui, la veille, inconnu en France, faisait remonter son règne à de longues années, triste bouffonnerie d'un homme d'esprit qui se refusait à compter avec l'histoire.

J'écoutais ces héros du moment dénigrant nos vieilles et héroïques phalanges. L'un de ces vaillants, portant un uniforme de colonel, pérorait avec animation au milieu des vicomtesses du lis. « Oui, Mesdames, disait-il, les séïdes de ce Buonaparte osent le nommer *grand homme.* Dérision, vraiment! Ce grand homme, je l'ai vu, était lâche sur le champ de bataille, etc., etc. » Cette étude était triste, mais tout se disait alors; j'ai entendu cette rodomontade. A ce moment, trois jeunes dames, en grand deuil, tenant à la main des œillets rouges, symbole de l'opinion proscrite, entendirent comme moi cette ineptie, en traversant *les rangs de chaises*; elles regardèrent ce beau colonel outrecuidant avec mépris, tout en respirant ostensiblement leur belle touffe d'œillets et s'éloignèrent avec calme, malgré les rumeurs et les noms d'infâmes buonapartistes dont les gratifiait la noble société. Je les suivis jusqu'à la porte de sortie, et là j'osai leur demander une fleur comme souvenir de leur courageuse protestation. La plus âgée de ces dames sourit tristement : « Hélas ! mon enfant, prenez ces fleurs, me dit-elle ; qu'elles vous rappellent cette scène décrite par notre bon La Fontaine : Le lion est bien malade, car, vous venez de le voir, les ânes ne lui épargnent pas les coups de pied. Priez pour lui, nous ne le reverrons plus. »

Tout a été dit sur ce grand désastre national, je le sais. Si je t'en ai parlé, trop longuement peut-être, c'est afin de me faire connaître par tous les sentiments qui agitèrent chaque époque de ma longue existence. Tout se tient et s'enchaîne ; laisse donc, chère fille, mes souvenirs s'acheminer à travers les épreuves de la vie et arriver aux deux grandes crises de ma jeunesse, la mort de ma mère et les douleurs inexprimables que me causa mon premier amour.

Les années qui suivirent la Restauration furent bien pénibles à traverser pour les travailleurs. Aussi la misère,

notre vieille connaissance, vint encore frapper à notre porte. Cette triste visiteuse pesa principalement sur ma mère, qui, par dévoûment pour les siens, s'en adjugea la plus forte part. Aussi, dès ce moment, sa santé s'altéra, et l'affreuse maladie dont elle mourut, trois ans plus tard, commença à exercer ses ravages, sans qu'aucune plainte de sa part vînt éveiller notre sollicitude.

Lorsque l'instruction sera donnée également aux deux sexes, et que les femmes, aux goûts studieux, concourront, comme les hommes, pour mériter et obtenir le diplôme de docteur, que de victimes seront arrachées à une mort cruelle et prématurée! Elles n'attendront pas, ainsi que le fit ma mère, le dernier degré de cette affreuse maladie pour se confier à la science. Pendant la longue pratique de mon art, je fus partout à même de le constater; les femmes hésitent à parler de certains symptômes; tout en elles se révolte à dévoiler au médecin ces détails répugnants pour l'imagination et la pudeur; *toutes* dissimulent la gravité des symptômes ou parlent trop tard. En Russie, où j'ai exercé ma profession pendant sept ans, j'ai vu la grande dame se laisser peu interroger par son docteur. Là, comme en Égypte et en Amérique, il doit tout deviner, alors que l'affreux *cancer* a déjà marqué son empreinte sur les traits de sa victime et que l'inexorable mort est prête à la saisir.

Aux femmes, aux femmes *seules*, le droit d'aider leur sexe, non-seulement dans le divin travail de la maternité, mais aussi dans toutes les maladies dont la chasteté a tant à souffrir de leur divulgation à un homme.

Mais assez pour le moment; cet important chapitre de nos droits et de nos devoirs dans la société ne peut être traité incidemment. Revenons à ma mère, qui, pendant trois ans, dissimula les premiers symptômes de son mal. Dans ces années de répit, où la maladie semble s'arrêter, tant sa marche est insidieuse, ma mère eut le bonheur de

voir le mariage de ses deux fils, celui de l'aîné en 1818 et celui du cadet l'année suivante. La petite dot de la femme de Philippe lui permit de devenir l'associé de son père. Le courage et l'animation reparurent avec le travail. Cette époque de calme et d'espoir dura peu ; ce fut pour la famille une éclaircie entre deux orages.

CHAPITRE III

Confidences douloureuses de ma mère. — Sa maladie. — Sa mort.

Au bout de treize mois de mariage, Philippe perdit, en couches, sa jeune femme, et moi une amie et une sœur dévouée ! Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur cette douleur, car ma mère, déjà très-souffrante lors de cette catastrophe, dut aussitôt garder le lit. Je fus chercher M. Lacour, notre bon vieux médecin. Sa visite auprès de ma pauvre mère parut bien longue à mon impatience. Après cette consultation, je courus, inquiète, au devant de lui, voulant savoir si l'état de la malade présentait un danger sérieux. « Oui, mon enfant, votre mère a une maladie mortelle, qu'elle a trop longtemps cachée ; elle se meurt d'un cancer arrivé au dernier degré, me dit-il, brusquement. » A cet arrêt je pâlis, je me trouvai mal et n'entendis pas les quelques mots de consolation qu'il crut devoir ajouter. C'était un homme instruit et charitable, mais il était célibataire ; s'il avait eu des enfants, il n'aurait pas ajouté à mon malheur par cette brutalité de langage ; il m'aurait laissé l'espoir. Aussi, pendant huit mois, cette cruelle parole m'empêcha de renaître au calme de l'espérance. Je ne quittais ma mère ni jour ni nuit. Pendant ce laps de temps, spectacles, promenades, je ne voulus plus rien, rien que ma chère malade ! De plus, je dus remplacer, dans la maison, la mère de famille. Dans les pre-

miers temps, ces divers travaux me trouvèrent bien gauche; mais les enfants du peuple apprennent tout rapidement; dès l'enfance, la misère les émancipe.

Bien que petite et frêle, je suffisais à tout; j'avais atteint ma vingtième année; malgré cela, ma corpulence et mes traits annonçaient l'apparence d'une Parisienne de quinze à seize ans. Mon enfance avait subi trop de privations; il semblait que je me fusse atrophiée sous cette influence. Jusqu'à ce moment, l'hygiène, cette grande médication de l'avenir, nous avait fait complétement défaut; ma vie s'était passée dans une maison noire et malsaine, située dans une des plus petites rues du centre de Paris.

Si, pendant ces huit mois, je pus supporter cette fatigue inouïe que j'imposais à mon corps débile, je le dus à mon affection filiale, autant qu'à l'énergique volonté que je tiens de mon père.

Les heures du soir amenaient ordinairement un peu de calme dans les souffrances de ma chère malade; alors nous étions seules et j'étais toute à elle; ces heures lui semblaient plus douces; elle les consacra par des épanchements de cœur qu'il m'est impossible d'oublier. Ce furent deux amies, dont la plus âgée trouvait enfin l'occasion de déposer sa vie et ses douleurs passées dans un cœur sympathique, tout heureux de recevoir ses tristes confidences.

Un soir, je la fis sourire en la questionnant sur les premiers temps de son mariage! « La lune de miel, chère curieuse! mais j'ignore ce que c'est. La révolution me l'a prise; ce tourbillon a tout emporté dans son rapide mouvement; les joies intimes de la famille ont été remplacées par les réunions de la place publique, la religion par les clubs, dans lesquels on parlait de l'Être-Suprême, mais où l'on oubliait le Dieu de charité. Hélas! tu le sais, j'ai souvent été brisée dans mes croyances les plus intimes,

mais, faible et timide, j'ai dû me courber sous la main d'un maître, trop aimé et trop craint, offrant sans cesse ma soumission au doux Sauveur des hommes. Je n'ai pu trouver dans l'amour maternel la seule compensation que je désirasse. Certes, oui, vous auriez pu être ma consolation et ma récompense, si je n'avais pas vu votre enfance s'étioler dans la misère, non pas dans la misère relative, mais dans la misère réelle, celle que tu nommais la *misère noire* pour te venger des privations qu'il te fallait subir.

« Dieu me défend de murmurer contre sa volonté; mais, tu le vois aux douleurs qui brûlent mes entrailles, c'est *une trop lourde croix* à porter pour le cœur d'une mère; puisses-tu, mon enfant, ne jamais connaître de semblables douleurs !

« Plusieurs fois, ma fille, j'ai vu ton cœur innocent te faire deviner bien des mystères entre ton père et moi; je n'ai pas dû t'en entretenir, afin de ne point ébranler le respect qui lui est dû. En attendant que la vie et ses enseignements te donnent l'indulgence qui comprend et pardonne, laisse-moi te parler de sa tendresse paternelle, de son invincible courage, afin que ces souvenirs balancent dans ton cœur la rigueur de ton jugement.

« Mon bien-aimé Raymond a toujours été un travailleur doux, rangé, ne pensant qu'au bonheur de sés enfants; son unique ambition était de sortir de la position précaire de l'ouvrier, mais pour réussir il était beaucoup trop confiant et peut-être pas assez instruit.

« Au moment où la grande abondance des assignats vint ranimer le commerce, il lui fut facile d'exécuter son projet; il monta une fabrique de chapeaux, prit quelques ouvriers et se mit à l'œuvre. Avait-il une confection suffisante, il courait les foires à pied; ses étapes étaient de quinze lieues; jamais il ne voyagea autrement. Sa belle figure, sa grande probité, son air ouvert l'avaient fait remarquer aux foires de Guibray, de Caen, de Beaucaire. Ce

qu'il ne vendait pas sur ces marchés, il le laissait en dépôt chez les détaillants de la province. Tu te rappelles comme son retour était, chaque fois, accueilli et fêté par nous. Il était le bonheur et l'abondance. Ces courses fructueuses ne faisaient que redoubler son courage! Aussi, pendant plusieurs années, le pauvre ouvrier dut se féliciter de son énergie et croire sa famille sauvée de la misère. »

Tout en voulant, chère Suzanne, te faire apprécier les douleurs de la mère de famille, honnête, pauvre et laborieuse au delà de ses forces, il n'est besoin, pour te rendre plus chère la mémoire de ton aïeule, de rien ajouter à ce récit; il me faut, crois-le bien, élaguer au contraire et retrancher sans cesse sur le nombre des faits qu'elle confiait à ma tendre pitié. Aime donc, dans ta grand'mère, toutes les pauvres femmes d'ouvriers, fidèles, jusqu'à la mort, à cette vie de devoirs et de souffrances.

Je reprends donc, en les abrégeant, les récits de ma mère. « A mesure que nous avions prospéré, ton père avait dû, pour ne point encombrer son magasin, multiplier les dépôts en province, car la production et la vente ne suivaient pas toujours la même progression. Hélas! c'est ici que mon cher mari manqua à la prudence humaine, en prenant du papier peu sûr et à longues échéances. Combien de fois ne vis-je pas ces billets lui revenir sans avoir été payés! Dans ce cas, il fallait recourir à l'emprunt, car le crédit d'un petit fabricant ne peut être long à s'épuiser. En recourant à ce moyen onéreux, il put faire face aux premiers embarras et dégager sa signature. Je l'approuvai, car, avant tout, il fallait soutenir son courage; mais c'était escompter l'avenir.

« J'ignore ce qui survint dans la politique; mais, à un moment donné, le commerce s'arrêta pendant bien des mois. Il fallait vivre. Mon mari fut obligé de vendre à bas prix, au fur et à mesure, toutes les marchandises dont

nous étions encombrés. Puis, lorsque vinrent les échéances des billets renouvelés, il dut se résigner à vendre outils et fabrique. Tout fut payé, grâce à Dieu! Mais, de tant d'efforts, de fatigues pendant plusieurs années, que restait-il à l'ouvrier laborieux, au père de famille chargé de quatre enfants? *Rien! rien! absolument rien!...*

« Cette épreuve fut trop forte; son courage fut vaincu; il tomba si dangereusement malade, que, pendant six semaines, le délire l'empêcha de nous reconnaître. Au début, M. Moralès, son plus intime ami, me conseilla de le faire porter à l'Hôtel-Dieu, où médecins et médicaments ne lui manqueraient pas comme chez nous. Mon extrême dénûment me força d'y consentir. Je le vois encore, occupant le n° 40 de la salle Saint-Charles, ne reconnaissant personne dans son délire furieux. Forcée de l'abandonner, dans cet état, à des soins étrangers, mes pleurs, plus encore que ma prière, le recommandèrent à la directrice de cette salle. A cette époque, on entrait chaque jour visiter les malades; aussi je lui consacrais tout le temps permis; puis je revenais vers vous un peu plus navrée que la veille.

« Écoute et admire comme le *hasard*, oh! non, j'ai tort, mon Dieu! c'est plutôt votre *sainte Providence* qui se servit de moi, chétif instrument, pour ramener à la vie le pauvre père de famille. Un matin, à peine arrivée, la bonne sœur Élisabeth, sans me laisser approcher de mon mari, me prit par la main, me conduisit en face du Christ et me dit :
— Courage, pauvre mère! recommandez-vous au Sauveur des hommes pour qu'il vous vienne en aide, car votre mari est bien mal aujourd'hui. Le médecin vient de prescrire un médicament énergique qui doit le sauver, ou bien... Il faut lui en administrer *six gouttes*, tous les quarts d'heure, dans une cuillerée de tisane. Je vous confie cette fiole; n'oubliez pas : tous les quarts d'heure, six gouttes seulement, répéta-t-elle en s'éloignant. »

« Je pleurais si abondamment en voyant les yeux éteints de ton pauvre père, cette figure livide qui ne semblait plus appartenir à la terre, que j'oubliai les recommandations de la bonne sœur. La main du pauvre malade s'agitait et paraissait chercher quelque chose. Je crus qu'il avait soif; je versai, dans son verre, un peu de tisane, puis une demi-cuillerée de la fatale potion et lui fis boire le tout. La sœur Élisabeth, qui revenait de sa tournée, se rapprocha de nous à ce moment, et, jugeant de la quantité bue par celle qui manquait au flacon, ne me dit que ces mots : « Malheureuse mère! qu'avez-vous fait? » Cette phrase, qui me rappela la prescription, tomba sur mon cœur; je me trouvai mal et je fus ramenée vers vous, mes pauvres enfants, à moitié folle de douleur, m'accusant de la mort de votre père. Je passai la nuit en prières. Dès le petit jour, je courus à l'Hôtel-Dieu; les portes n'étaient pas près de s'ouvrir, mais la charitable sœur, qui pressentait mon arrivée, m'envoya dire par le garçon de salle que, vers le matin, un mieux sensible s'était déclaré dans l'état du malade.

« L'esprit soulagé d'un poids mortel, je me rendis à Notre-Dame pour y prier; je fis allumer un cierge devant l'autel de la sainte vierge Marie, à l'intercession de laquelle je croyais et crois encore devoir ce miracle. Je l'avais tant priée toute la nuit!

« A peine entrée dans la salle, la sœur vint au devant de moi en me disant : « Réjouissez-vous, mon enfant, Dieu n'a pas voulu vous livrer au désespoir; votre imprudence involontaire a eu d'heureuses suites. Hier, après votre départ, on a cru, pendant quatre heures, votre mari mort; mais, ensuite, une sueur abondante s'est déclarée et a déterminé une crise tellement favorable, que le médecin l'a jugé hors de danger. » Comprends-tu ma joie à ces paroles! Je ne pus que pleurer et baiser les mains de cette douce créature. Je ne te parlerai pas de mon bonheur en

voyant la main décharnée de mon mari se tendre vers moi; il me reconnaissait!... Il ne pouvait parler encore, mais il vivait déjà par le regard. Oh! non, cela ne peut s'exprimer!

« Rassurée sur la vie de votre soutien, je tournai les yeux sur vous, pauvres enfants, que six semaines d'angoisses m'avaient fait négliger. Hélas! comment vécûmes-nous pendant ce laps de temps, vous et moi? Je n'en sais rien. Ton parrain, le mont-de-piété et de charitables voisins y pourvurent tant bien que mal.

« Au bout de quelques semaines, ton père, maigre, faible et affamé, revint à la maison. Pour satisfaire à cet appétit insatiable qui le torturait, tout lui était bon. Tu vas frémir, mon enfant, en apprenant à quel degré de misère tes parents furent réduits, ajouta ma pauvre malade, pleurant encore à ce souvenir. Au lieu de donner à mon cher convalescent un peu de vin, des fortifiants tels que son état le réclamait, je fus obligée, pour fournir à cet impérieux besoin de vivre, d'aller dans les casernes recueillir tous les débris de pain de munition, qui ne m'étaient jamais refusés. Ma provision faite, je rentrais; je la faisais bouillir avec un peu de sel et lui en servais plusieurs fois par jour en quantités énormes. C'est avec cette nourriture, si peu substantielle, que ton père fut obligé de se remettre au travail. Toutes nos ressources étaient épuisées; le mont-de-piété recélait tout ce que nous avions pu lui porter. Son travail seul pouvait nous sauver. Ses forces le trahirent plus d'une fois, mais son beau courage d'autrefois lui était revenu avec la santé.

« A quelque temps de là, il eut besoin d'en faire usage, car je ne pouvais plus dissimuler mes souffrances. Bien que je ne fusse qu'à huit mois de grossesse, je fus forcée de vous laisser à la garde de votre père pour aller moi aussi occuper le lit du pauvre à l'hôpital de la Maternité. Les grandes fatigues éprouvées lors de nos pertes d'argent, et

surtout les chagrins récents, tout avança l'époque de ma délivrance, mais l'enfant que je mis au monde était si chétif qu'il ne put vivre tout un jour. Malgré notre dénûment et nos charges, une mère, crois-le bien, ne perd jamais sans déchirement l'enfant qu'elle a senti s'agiter dans son sein. Ce nouveau chagrin compliqua mon état; je tombai grièvement malade; pendant un mois ton père vous amena chaque dimanche. Tu marchais à peine; ne voulant pas me priver de ta présence, il était forcé de te porter pendant un long trajet. La vue de tout ce que j'aimais était alors du bonheur pour toute la semaine. Avec quel noble orgueil ton père me faisait l'historique de son travail! — Mes forces sont revenues aussi, disait-il; j'ai abattu pour trente francs de besogne dans mes six jours; vois, femme, comme les mioches reprennent; tiens, ils t'apportent des biscuits, du sucre; ne t'épargne rien, et reviens-nous bien vite. — Deux fois par jour il vous menait dans un petit restaurant d'ouvrier où l'on prépare une nourriture peu délicate, mais saine et abondante. Ces réfections qu'animaient votre babil et vos beaux appétits d'enfants faisaient sa joie; le soir, après un souper substantiel, il vous reconduisait à la maison et vous couchait avec la tendresse patiente d'une mère, telle que j'eusse pu l'avoir moi-même.

« O ma fille! aime et respecte ton père en souvenir de cette époque, car il se montra grand par son courage et son dévoûment à sa jeune famille. »

Les confidences de ma chère malade m'apprirent encore les continuels efforts de son mari pour remonter vers une position supérieure et aussi son incurable confiance dans ceux qui prenaient la peine de la capter, ce qui amenait inévitablement les mêmes résultats, aussi négatifs, mais non aussi désastreux qu'ils le furent la première fois.

Elle me parla encore de ses douleurs de mère causées par la perte de trois autres enfants qui moururent en bas âge, avant la naissance de mon Adrienne.

Hélas ! le terme de son existence approchait sans qu'elle eût l'air de le craindre ou de le savoir ; sa tranquillité était parfaite et ne se démentit pas jusqu'au moment suprême. Après des crises intolérables, elle me disait au retour du calme en me pressant dans ses bras : quand je serai bien portante, comment faudra-t-il t'aimer, ma bonne et courageuse enfant, pour te consoler de tes peines présentes ? Cet espoir qu'elle faisait luire à mes yeux, y croyait-elle ? Je ne sais ; peut-être voulait-elle seulement m'y faire croire. Mais alors ces douces paroles furent ma consolation ; elles font encore tressaillir mon vieux cœur comme une noble récompense du devoir accompli.

A la mort de ma mère je me réfugiai dans une chambre sombre pour y pleurer sans contrainte ma chère morte, car la pudeur d'un sentiment vrai est si forte chez moi que les consolations ordinaires sont des mots dont le sens m'échappe.

Mais mon Adrienne venait sans cesse essuyer mes larmes avec ses caresses et ses baisers. « C'est toi qui es ma seule mère maintenant, me disait-elle ; pourquoi veux-tu m'abandonner aussi ? »

Mon père vint me chercher ; il se montra bon et tendre ; il calma de lui-même des craintes que je n'avais pas même exprimées, en nous jurant sur la mémoire de ma mère de ne point prendre d'autre femme avant que nous fussions toutes deux mariées.

Enfin le *devoir*, ce grand mot de notre mère, reprit son empire sur ma conscience, m'aida à secouer la morne apathie où j'étais tombée et me fit rentrer dans la vie active de la famille, autant du moins que me le permit une maladie de langueur qui dura plusieurs mois.

La lecture devint la seule distraction que je voulusse goûter ; nous étions à la fin de 1821 ; la polémique des journaux et des chambres était ardente ; tout sapait le parti ultramontain ; on se vengeait sur lui de sa participa-

tion aux lois rétrogrades et surtout à cette réaction, source de tant de malheurs dans le midi de la France, que sa toute-puissante influence sur ces populations n'empêchait pas de se produire; tout cela justifiait à mes yeux ma froideur pour le catholicisme.

La philosophie négative était à la mode; le mot d'ordre parmi la jeunesse était emprunté à Voltaire: *Détruisons l'infâme* ! Sous cette impression générale je lus avidement tout ce qui avait trait à ce souffle destructeur du passé. Les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de Volney et autres étaient bien un peu indigestes pour un esprit aussi inculte que le mien. De Voltaire je ne lisais avec intérêt que son théâtre; je préférais Rousseau; de lui je lus avec bonheur son *Émile* et surtout sa *Nouvelle Héloïse.* Malgré les frissons de terreur que m'avait causés sa terrible préface, bien que j'eusse la prétention de rester forte contre son influence, le charme opéra; je ne me sentis plus la même après cette lecture. Je recherchai bien encore mes bons auteurs, mais je fus forcée de m'avouer ma préférence pour les ouvrages romanesques, comme parlant plus à l'imagination. Mesdames Cottin et de Genlis, les charmantes conteuses de cette époque, furent mes préférées. De la savante madame de Staël, je lus avec plaisir sa *Delphine* et sa *Corinne,* nouvelle Sapho, dans laquelle, dit-on, elle a voulu peindre ses triomphes et ses propres douleurs.

Ces divers ouvrages exaltant l'amour se rendaient complices de la nature, en agitant fortement mon imagination et en remplissant mon cœur de désirs inconnus.

CHAPITRE IV

Dix mois de drame intime. — Désillusions. — M. Lerat, bon vieux prêtre de Saint-Merry.

Depuis dix mois je portais le deuil de ma mère ; les deux veufs, mon père et mon frère, allaient à leurs plaisirs ou à leurs affaires ; aussi, sauf les heures de repas, nous étions, mon Adrienne et moi, à peu près seules. Cet isolement me pesait ; cette mélancolie qui suit les grandes douleurs s'unissait en moi à cette ardeur de l'âme en quête des mystères de la vie. L'amitié de ma fille adoptive ne me suffisait plus ; mon cœur avait besoin d'un autre amour ; ce grand inconnu m'agitait intérieurement ; le travail de la maison absorbait bien toutes mes heures, mais non toutes mes pensées ni tous mes désirs.

Voulant me soustraire à ces rêveries, à ces agitations de l'âme, je cédai aux instances de mon frère aîné en retournant chez lui. Tant que ma mère avait vécu, nos rapports avaient été assez froids ; le caractère de ma belle-sœur était en tout l'opposé de celui de ma chère morte ; autant celle-ci était humble, dévouée, mystique, autant sa belle-fille avait l'esprit personnel, vaniteux et dominateur. Dans sa maison elle représentait l'autorité ; tout marchait par ses ordres ; cependant le ménage allait à merveille, grâce à la bonté, à la faiblesse du mari qui pliait de bonne volonté sous ce despotisme absolu.

La nature avait fait cette femme belle et attrayante, mais la petite vérole était venue détruire en partie cette œuvre charmante, en couturant son joli visage; malgré cet accident, elle avait conservé assez d'avantages pour aimer le monde et en être appréciée. Constamment elle s'entourait de jeunes gens des deux sexes; le travail et le plaisir se succédaient sans cesse dans sa maison.

La disposition morale où je me trouvais me fit retourner à ces joyeuses réunions. Ce fut là que je rencontrai l'homme qui devait tout briser en moi, mon cœur et ma croyance en la foi jurée devant Dieu!

Laisse-moi te peindre brièvement ce premier amour; par lui je fus enlevée quelques instants dans un monde lumineux; mais l'homme qui m'avait fait vivre dans cet éther me rejeta brutalement dans un abîme. Cette chute fit d'un être plein de vie et d'amour une créature misérable, criant sans cesse à Dieu : « Seigneur, Seigneur, prenez-moi! en me sauvant de moi-même, vous me sauvez du suicide, dont cependant j'ai horreur, car il me séparerait de ma mère; mon cœur est devenu comme ces fruits ayant encore de l'apparence, mais déjà pleins de cendre et d'amertume; mon Dieu, ayez pitié, retirez-moi vers vous! »

Ces souffrances morales pesèrent bien des années sur mon cœur. Ce fut le Saint-Simonisme, que je connus en 1830, qui seul eut le pouvoir de me régénérer.

Chère fille, mon hésitation à entrer dans les détails de ce drame intime te prouve mon horreur du scandale. Autant, à mon avis, les larmes solitaires, la confession sincère à Dieu, relèvent une femme; autant la divulgation inutile d'une faute ou d'une faiblesse, même regrettée, l'amoindrit et la dépoétise.

Mais ce n'est point ici le cas de se taire. La suite de ce récit te fera connaître par qui et dans quel moment cette aventure fut révélée, bien contre ma volonté et mes prévisions. J'ai donc pour devoir, ici, de rétablir les

faits, tels qu'ils se sont passés. Toi et les femmes me jugeront.

Je reprends donc ce récit pour ne plus l'interrompre.

Lorsque chez mon frère je vis Stanislas... par les récits de ma belle-sœur j'étais déjà prévenue en sa faveur; il me convenait, disait-elle, de tous points; en arrangeant ce mariage, c'était travailler à mon bonheur. Il en fut de même vis-à-vis de lui par l'éloge exagéré que lui fit ma belle-sœur de mes qualités; je ne te dirai point que cette mise en scène de ma belle-sœur produisit un coup de foudre sympathique; cependant il me sembla que mon cœur l'attendait. Son air distingué et sa gaîté spirituelle firent sur moi une vive impression. Il avait alors près de vingt-quatre ans; sa taille moyenne bien prise le rendait léste et souple comme un Basque; ses traits étaient peu réguliers, mais agréables; il eût d'ailleurs été difficile de trouver une physionomie plus mobile, plus expressive que la sienne.

Il n'avait plus qu'un examen à passer pour être reçu docteur; son père, médecin lui-même, établi dans une petite ville du Midi, avait envoyé son fils unique à Paris pour y étudier la même profession, afin qu'il pût lui succéder plus tard.

En écoutant ma belle-sœur me donner ces détails, j'aurais dû songer à mon peu d'éducation, à la pauvreté de ma famille, et fuir. Mais la pensée ne m'en vint pas; heureuse d'être ouvertement distinguée par lui, je sentis aussitôt les instincts aristocratiques que je devais à la nature délicate de ma mère se réveiller en moi et me le désigner comme celui auquel je rêvais depuis longtemps.

Le soir, il obtint de mon frère la permission de me reconduire; en route il retint ma main qu'il pressait fortement sur sa poitrine; il m'adressa mille choses tendres et délicates, prenant comme témoin de la vérité de ses paroles

son cœur dont les pulsations rapides se faisaient sentir à ma main tremblante.

Alors, voyant mon agitation, il chercha à me rassurer en me parlant de sa mère, d'une sœur qu'il avait perdue depuis peu et du bonheur de ses parents de la retrouver en moi, etc. Mon cœur traduisait l'incohérence de ses paroles par ce mot : il m'aime! et cette pensée me faisait tressaillir de joie et de surprise! Bien que charmée de cette brusque déclaration, mon émotion ne put se traduire que par des larmes, sans qu'il me fût possible de les arrêter ni de les expliquer; était-ce bonheur? était-ce pressentiment de l'avenir? Depuis si longtemps la joie m'était étrangère, qu'elle ne pouvait pénétrer jusqu'à mon cœur sans y trouver le doute! Pour toute réponse je lui serrai légèrement la main, puis je m'enfuis cacher dans ma chambre ce bonheur, ces craintes inexpliquées.

Je ne pus dormir de la nuit; je priai Dieu et ma mère de me montrer la route à suivre... Puis le lendemain, entraînée fatalement par mon cœur, je retournai chez mon frère; ensuite chaque jour nous nous revîmes, car mon père, sur sa demande, l'autorisa à venir chez nous. Il plut à toute la famille par son air ouvert et ses manières franches et enjouées.

Lorsque nous fûmes en confiance, je lui parlai de ma mère, de la puissance qu'exerçait encore son souvenir sur mon esprit, au point que j'éprouvais après chaque émotion un peu vive des hallucinations qui me la faisaient revoir vivante. Ceci, dit-il, est assez fréquent après un fort ébranlement nerveux. Je lui dis aussi ma vie d'enfant, l'éducation ultra-religieuse qui m'avait été donnée. Quant à cela, me dit-il, en souriant, c'est comme de toutes bonnes choses : faut de la religion, pas trop n'en faut; cependant je suis loin de vous blâmer, car en province cela pose une femme et la met en relief.

A son tour, il voulut connaître le motif des larmes qui

avaient accueilli sa déclaration. Ce ne fut qu'à force d'instances que, surmontant ma timidité, je parvins à lui faire comprendre mes craintes, confuses d'abord, à l'état d'instinct, plus tard motivées dans ma pensée par la différence de nos positions respectives; quel avenir est réservé à notre amour? Vos parents ne me repousseront-ils pas? Il m'interrompit à ces mots; il fut tendre, persuasif; mon père est libéral, me dit-il; pour une question de dot, il ne s'opposera jamais à mon bonheur; le choix du fils sera celui des parents. Seulement mon père me l'a maintes fois répété; avant que j'aie obtenu mon diplôme de docteur et accompli ma *vingt-cinquième* année, il ne veut pas entendre parler de mariage. C'est une année d'attente, mais le présent est beau ; aimons-nous en attendant mieux.

Que m'importaient ces conditions; j'avais foi dans sa parole; aimer pour aimer, je ne désirais que cela; je sentais le présent si radieux, que j'eusse voulu, comme le prophète, arrêter le soleil sur cet instant de ma vie!

Dans le cours de ce bienheureux été, tout aida à consolider ma confiance dans les intentions loyales de mon bien-aimé. Les plaisirs, les promenades n'avaient lieu qu'en famille; les livres qu'il me procura traitaient de la syntaxe et de l'histoire; il préparait, disait-il, mon entrée triomphante dans sa chère petite ville.

Pendant cinq mois, ce bonheur fut sans mélange de larmes ni d'inquiétudes; quelques caresses plus ardentes, mais encore chastes, n'étaient pas toujours refusées; mon cœur était trop dans ses intérêts pour lui tenir rigueur constamment.

Mais déjà ces innocents témoignages de mon affection ne lui suffisaient plus. Déjà il se plaignait de mon indifférence. Cet empire sur moi-même était, disait-il, l'indice d'un cœur froid, incapable de bien aimer; ses bouderies, ses reproches me faisaient pleurer; j'ignorais alors que c'était la tactique habituelle des hommes pour arriver à leur but.

J'aimais, et, si je pus résister si longtemps à mes propres émotions pendant ces longs et fréquents tête-à-tête, ce fut le souvenir seul de ma mère qui fit ma force; je m'étais juré, en déposant mon dernier baiser sur son front refroidi, d'être toujours digne d'elle! Cette pensée était en moi plus forte que la crainte de Dieu même.

Lorsque Stanislas eut passé convenablement son dernier examen, il s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses parents; il choisit cette circonstance favorable pour les instruire de son amour pour moi. J'étais, leur disait-il, la femme élue par son cœur; il ne comprenait le bonheur qu'avec moi; dans sa Suzanne, sa bonne mère retrouverait la douce fille qu'elle pleurait encore; il les suppliait en finissant d'envoyer leur autorisation de me prendre pour femme aussitôt sa thèse passée. Je lus cette lettre entièrement; il me pria de la mettre moi-même à la poste. J'y fus vers la brune; avant de la glisser dans la boîte, je la couvris de baisers et, la laissant échapper comme la colombe messagère, je demandai à Dieu qu'elle me rapportât bénédiction et bonheur.

Stanislas, fort de cette démarche connue et approuvée de ma famille, voulut me traiter comme sa femme; il devint encore plus pressant; n'étions-nous pas unis par notre amour et par l'assentiment de nos parents? Il ne doutait nullement du consentement des siens. D'ailleurs, me disait-il, en lui cédant, je ne ferais qu'imiter l'exemple de sa mère qui, avant son mariage, avait aimé assez son père pour ne lui rien refuser. Cette confidence me frappa; je n'y pus voir qu'une preuve de la force et de la vérité de son amour; sans cette excuse, aurait-il eu l'audace d'accuser sa mère qu'il paraissait aimer tendrement?

Cependant j'eus encore la force de refuser; je pleurais, je souffrais de ses brusqueries, et nos entrevues devenaient de plus en plus orageuses.

Je t'ai parlé plus haut d'un phénomène créé et entretenu

par mon imagination surexcitée; il fut encore ma sauvegarde pendant quelque temps; chaque nuit qui suivait une scène semblable, dans laquelle mon cœur et ma raison semblaient près de succomber, je revoyais ma mère dans tous les angles de ma chambre; elle planait au-dessus de moi; plus mes yeux se fixaient sur cette chère ombre, plus elle semblait s'étendre et emplir l'espace pour me couvrir de sa protection. Sans chercher à m'expliquer ces visions, j'y croyais! Ces phénomènes réitérés ne me causaient nulle frayeur; au contraire, je remerciais ma mère de venir ainsi me protéger contre moi-même et réconforter mon cœur pour la lutte.

Vers l'automne, mon père fit une de ses tournées de province, dont il avait l'habitude chaque année. Nous résolûmes tous quatre, mon frère Philippe, Stanislas, ma sœur et moi, de le reconduire en dehors des barrières; le temps était encore beau; cette promenade fut pour moi comme l'été de la Saint-Martin qui précède les jours froids et nébuleux. Au moment de nous quitter, après nous avoir bien embrassés, mon père recommanda vivement ses deux filles à ces messieurs; mon frère ainsi que Stanislas le rassurèrent par leurs protestations chaleureuses. Eh bien! cet homme, qui avait, le matin, pressé la main d'un père trop confiant, choisit ce jour-là même pour renouveler ses attaques. Vers la brune, étant tous deux seuls dans ma chambre, il devint violent, emporté; il se livra envers moi à un assaut tellement brutal que l'épouvante me saisit. Je jetai un cri; mon frère et ma sœur entrèrent; j'ignore ce que Stanislas leur dit pour leur expliquer mon état; j'avais le regard fixe, mes hallucinations étaient revenues, mais cette fois plus fortes et plus effrayantes. Je ne voyais que cela; tout le reste m'était devenu étranger. Ma mère semblait plonger ses regards tristes dans les miens; je suivais la progression de cette ombre avec une certaine angoisse, car elle grandissait, grandissait, étendant les

bras et emplissant la chambre comme eût pu le faire le *roch*, cet oiseau des poëtes à la vaste envergure; arrivée à ce point, je ne respirais plus, je fermais les yeux, je tremblais; mon corps faisait des soubresauts, tant il me semblait que cet énorme volume allait m'écraser. On me coucha; mon frère, ma sœur et Stanislas passèrent la nuit auprès de moi; je ne les reconnaissais pas et je n'avais nulle conscience de ce qui se passait.

Cet état dura toute la nuit; vers le petit jour, grâce aux calmants qui me furent donnés, les hallucinations cessèrent; je m'endormis plus calme; à mon réveil j'étais brisée, mais les fantômes avaient disparu et avaient emporté le souvenir de ce qui s'était passé la veille. Mon frère me voyant mieux retourna à son travail; ma sœur fut envoyée par Stanislas chercher les provisions de la journée. A ce moment une crainte vague, une crainte dont je ne me rendais pas compte, me fit rappeler cette chère enfant; mais, sur une prière de Stanislas qui prétexta de ma santé pour motiver sa sortie, mon Adrienne s'éloigna rapidement. Ce fut mon dernier signe de résistance; j'étais à bout de force, je ne pensais plus; aussi, les nouvelles tentatives de cet homme obtinrent tout le succès qu'il désirait. Dès ce moment je fus à lui!... Les jours suivants, il sécha mes pleurs avec ses baisers et calma ma conscience avec le serment de m'épouser le plus tôt possible; seulement alors il m'avoua que la réponse de ses parents lui était parvenue depuis longtemps; elle ne contenait aucun refus à ses plus chers désirs, mais son père insistait sur la nécessité que son fils attendît sa majorité avant de se marier; il lui faisait observer que ce délai n'était pas long; puis cet ajournement à six mois ne devait blesser en rien sa fiancée. Sa confiance dans la raison de son fils était entière et il ne pouvait avoir fait un choix qui ne fût pas digne d'eux et de lui, etc. Malgré les circonlocutions qu'il employa pour me traduire cette lettre, j'en ressentis une tristesse profonde, mais sans la lui té-

moigner, car ma confiance était trop entière pour douter de sa véracité. J'eusse craint qu'il ne prît pour de la méfiance mon vif désir de lire la lettre de ses parents. Il me disait : *attendons*. Je m'y résignais en silence.

Deux mois environ après cette époque, vers la fin de décembre, Stanislas me demanda ce que je désirais pour mes étrennes. Un anneau bénit, répondis-je, en le regardant tendrement. Le jour de Noël, il m'apporta une alliance avec une date et nos initiales gravées à l'intérieur ; je baisai avec amour cet anneau nuptial, signe devant Dieu et ma conscience de ma réhabilitation.

Cette journée fut toute à la joie ; mon père nous proposa de faire *réveillon* au retour de la messe de minuit ; il resta à la maison, voulant présider aux préparatifs de cette fête de famille. Stanislas me dit tout bas : « Voici une excellente occasion pour faire bénir ton alliance, chère petite dévote ; confie-moi cette bague pour quelques instants. » Nous nous rendîmes tous quatre à l'église Saint-Merry ; elle était déjà toute illuminée pour la grande fête chrétienne. Je me vois encore placée au milieu de la nef à côté de Stanislas ; au moment de l'élévation, il me prit la main gauche et, pendant que l'on chantait l'hymne, *O salutaris hostia*, il me glissa au doigt son alliance et me jura de nouveau, en prenant Dieu à témoin, de n'avoir jamais d'autre femme que moi. Qui aurait pu douter encore, après un serment fait dans ces termes et dans cette circonstance solennelle?

Depuis, je me suis demandé très-souvent si, dans ce moment-là, il était de bonne foi. J'ai voulu me le persuader pour l'honneur de l'humanité, car cet élan fut volontaire de sa part ; je lui appartenais depuis deux mois ; alors à quelle fin et à quoi bon ce sacrilége inutile? Que pouvait lui rapporter ce raffinement dans l'ignoble? Et cependant, en repassant dans ma pensée tous les actes de ce drame intime, parfois, je te l'avoue, le doute est venu soulever mon cœur de dégoût et de mépris pour cet homme!

Je ne fais pas de roman, crois-le bien, chère fille; *tout* ce que je viens d'écrire est vrai comme la vérité même, vrai dans *tous* les détails! Je l'atteste ici sur la mémoire de ma mère; son souvenir est encore ce qu'il y a dans la vie de plus puissant sur moi. J'avais besoin de t'affirmer ce récit avant de pouvoir te le continuer, car, pour trouver en moi ce courage, il me faut ta foi entière.

Vers le commencement de mars 1823, les visites de Stanislas devinrent moins régulières. Aussi une inquiétude sourde travaillait mon imagination; souvent il me surprenait les yeux rougis par les pleurs ; il grondait alors; parfois il *daignait* encore me donner quelques raisons pour justifier son absence. Malgré mes efforts, pouvais-je retrouver ma sérénité et la gaieté des premiers temps de notre liaison? Non; un triste pressentiment pesait sur ma vie, et je n'avais pas toujours la force d'en dissimuler la pensée. Il ne s'en affligeait plus, mais il s'en irritait davantage et se contraignait de moins en moins. Une fois entre autres, après quelques jours d'absence, il entra tout à coup dans ma chambre; il me trouva le visage décomposé par les larmes; il devint furieux, jeta avec colère son chapeau à l'autre bout de la chambre et s'écria d'une voix impérieuse : « Toujours, toujours des pleurs! *Je n'aime pas les Madeleines.* » Je restai anéantie par cette violence et ces paroles amères. Chacun porte en soi ses mystères de cœur; j'étais et suis restée aussi fière que timide; une dure parole refoule en moi toute expansion extérieure; le silence dans ce cas devient la sauvegarde de ma dignité.

Après quelques moments pénibles pour tous deux, Stanislas sembla prendre une résolution et me dit sans aucune préparation: « Écoute, amie; viens chez moi, ces courses me dérangent, ma thèse n'est pas encore terminée; viens partager ma vie, cela me forcera à travailler; ne sommes-nous pas unis? Tu porteras mon nom; si tu m'aimes, *rien* ne doit te retenir. »

Cette proposition, qu'aucune parole antérieure ne m'avait fait pressentir, me causa une douloureuse commotion. Moi, quitter la maison de mon père, lui dis-je sans hésiter; moi, abandonner ma sœur, mon enfant adoptive ; à son âge, où la conduirait un semblable exemple? Non, non, cent fois non, cela m'est impossible ! Je me sens déjà assez coupable sans ajouter le scandale à ma faute... Il se retira froid et dédaigneux, disant que je ne savais pas aimer, puisqu'il fallait tout m'arracher.

Évidemment cet homme cherchait un prétexte pour *rompre des* liens devenus trop pesants. Il revint me voir encore quelquefois, mais il n'était plus le même. Enfin, ce funeste mois n'était pas écoulé, que, sans explications ultérieures, sans tenir compte des serments prodigués jadis devant Dieu avec tant d'amour, il s'éloigna. Dès ce moment je ne le revis plus jamais ! ! jamais ! ! !

Ce drame avait duré dix mois !

Du moment où je fus convaincue de son lâche abandon, je fus tuée dans ma foi et dans mon amour ; il ne me resta au fond du cœur que du mépris pour lui et pour son sexe.

Mais, avant que mon opinion fût ainsi arrêtée, que de pleurs amers ne versai-je pas dans le sein de Dieu ! Au milieu de ma famille, je torturais mon cœur pour ne rien laisser paraître de mon profond désespoir.

Dans les instants dont je pouvais disposer, j'allais aussitôt m'agenouiller dans quelque coin obscur de ma vieille église; là je pouvais donner un libre cours à ma douleur; je n'osais penser au suicide qui eût mis l'éternité entre ma mère et moi. D'ailleurs, ce fait m'a toujours semblé une lâche désertion de la vie; et ne fallait-il pas vivre afin de faire servir ma triste expérience à éloigner de ma chère Adrienne un semblable martyre?

Depuis deux longues semaines je n'avais reçu de *Lui* ni une lettre, ni une visite; je me mourais sans oser dire un

mot. Ma belle-sœur voyant ma pâleur augmenter de jour en jour me dit, croyant me consoler : « Pourquoi, ma chère, tant regretter cet homme ; son caractère irascible et capricieux n'aurait pu te rendre heureuse. — Peut-être est-ce vrai ? lui répondis-je, mais du moins j'aurais porté son nom !... » Je m'éloignai sentant mon secret prêt à m'échapper.

A la fin de cette quinzaine j'étais à bout de courage ; il fallait que mon cœur éclatât ou qu'il pût déposer ce lourd fardeau dans un cœur sympathique.

Un jour étant à l'église, abritant mes larmes comme à l'ordinaire derrière une colonne, je vis en levant les yeux un vieux prêtre agenouillé, faisant à quelque distance également sa prière. Cet homme à figure vénérable se nommait *M. Lerat* ; je le connaissais par le bien qu'on en disait à Saint-Merry ; sa belle chevelure blanche, son air bon et indulgent disposaient à la confiance ; aussi un élan tout spontané me porta vers lui ; je le priai de vouloir bien m'entendre en confession.

Depuis M. Cassette, de lubrique mémoire, je ne m'étais pas approchée du confessional ; mais dans ma position ce n'était que là où je pouvais trouver discrétion et sympathie. Ce bon veillard vit mes yeux pleins de larmes ; il se leva aussitôt et me fit signe de le suivre. Mais au moment de commencer ma triste histoire je ne pus que prononcer des phrases inintelligibles ; mon pauvre cœur débordait; mes sanglots devinrent si bruyants que plusieurs fois M. Lerat m'imposa silence. J'entends encore son accent doux et tendre me disant : « Mon enfant, calmez-vous, on va vous entendre ; revenez demain ; je tâcherai de vous consoler. » J'y retournai plusieurs fois et parvins enfin à tout lui dire. Cet homme éclairé et compatissant ne me parla ni de punition, ni d'enfer ; il me bénit au nom de Dieu et de ma mère ; enfin, il ramena un peu de calme dans mon cœur par sa douceur évangélique. J'obtins,

avant de le quitter, l'autorisation de faire encore une démarche auprès de Stanislas. Je ne puis croire, lui dis-je, à un abandon absolu. — Faites une seule tentative, mon enfant, j'y consens, mais n'y allez pas vous-même. »

Je lui fis parvenir le jour suivant une lettre écrite avec toutes les larmes de mon cœur. Il n'y répondit pas!... Mon frère Philippe, inquiet de mon profond abattement, m'offrit quelques jours plus tard son intervention, *toute pacifique*, dit-il, en appuyant sur ce mot pour me tranquilliser. J'acceptai; je fis un paquet de différents objets restés chez nous, recommandant à mon frère de le lui remettre dans le cas où cet homme manquerait de raisons plausibles pour justifier son silence et son éloignement. Cette seconde démarche termina tout!...

Mon frère, dans sa colère, ne voulut pas me faire connaître les détails de cette entrevue; il m'apprit seulement que tous liens étaient rompus entre eux. Crois-moi, petite sœur, il n'y faut plus songer. — Mais enfin, qu'a-t-il dit? — Il a été indisposé, il doit travailler... et ne peut sortir... D'ailleurs ses visites compromettraient ton avenir, puisque désormais elles seraient sans but, son père n'approuvant pas cette union, toutes raisons évasives et lâches en regard de ce qu'il m'avait dit et repété tant de fois, mais devant lesquelles mon frère dut se retirer, n'étant pas dans le secret de notre intimité.

La certitude de mon sort causa en moi un grand déchirement. Avec cet intérieur morne et désolé je retrouvai la force de montrer une sorte de calme à la surface; je n'espérais plus rien de la vie, mais cependant mes pleurs tarirent; le mépris avait tué l'amour.

Je te le répète de nouveau, mon enfant; ceci n'est point une histoire fabriquée à loisir; je te traduis le plus simplement possible l'état de mon âme après cette cruelle déception.

N'osant porter ostensiblement le deuil de cet amour

disparu à jamais, j'entourai mon alliance d'un ruban noir et la suspendis à mon cou. Oh! sainte naïveté du cœur; ce signe de veuvage mystérieux resta pendant deux ans sur ma poitrine; puis, quelques mois avant de me décider à conclure mon mariage, je le confiai à ma sœur pour qu'elle le détruisît.

Il est temps de clore cette première partie de ma vie, qui fut remplie au début par des rêves si poétiques auxquels succédèrent si promptement les désillusions et le morne désespoir. Ce fut surtout à ma jeune sœur, legs sacré imposé de nouveau par ma mère, à son lit de mort, que je dus de retrouver la force de vivre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

La vie de l'ouvrière à Paris. — Voyage à Dunkerque. — Mon père nous quitte. — Je marie ma sœur. — Isolement.

Les deux années de 1823 à 1825, époque de mon mariage, vont te faire connaître la vie des ouvrières, leurs tribulations, lorsque, restées seules en face des nécessités de chaque jour, le travail doit pourvoir à leurs besoins. Aime-les aussi, mon enfant, et protége toutes celles qui se trouveront sur ta route, car elles ne sont pas sans mérite, ces filles du peuple, qui, fières et dignes, savent résister aux tentations de tout genre, ne demandant qu'au travail seul leur pain quotidien.

L'association de mes deux veufs n'avait pu restaurer notre maison; les affaires périclitaient et menaçaient ruine pour la quatrième fois. Tout dans notre intérieur prenait une teinte triste et sombre; à ce moment, mon père, inquiet de ma santé, résolut de me faire faire un voyage utile et agréable. Il avait des affaires sérieuses à régler à Saint-Omer; il prétendait que je pouvais l'aider dans l'examen des comptes embrouillés d'un commis, qui tenait dans cette ville une maison pour notre compte.

Adrienne fut, bien entendu, emmenée également. A Amiens, nous la laissâmes dans une famille de nos amies jusqu'à notre retour; puis nous continuâmes notre route, mon père et moi, sur Saint-Omer où nous surprîmes fort

notre chargé d'affaires. Hélas ! il ne fallut pas une vérification bien longue ni bien approfondie de ses livres, pour voir le déplorable résultat qu'avait produit l'inexpérience de mon frère, jointe à l'incorrigible confiauee de mon père. Le commis, qui tenait pour nous à Saint-Omer un important dépôt de marchandises, alimenté sans cesse par de nouveaux envois, était un homme plus malheureux que coupable. Sans valeur commerciale, chargé en outre d'une nombreuse famille qu'il faisait vivre sur les produits de la vente de notre magasin, il espérait toujours combler le déficit par son travail; à toutes les lettres qui lui demandaient un résumé de comptes, il envoyait à la maison de légers à-compte et des réponses évasives. Cet état de choses avait nécessité l'œil du maître. Bref, nous n'arrivâmes que pour constater le désastre. La vente en bloc de tout ce qui restait ne parvint pas même à couvrir les dettes.

Ce résultat, si triste, achemina notre pauvre maison un peu plus rapidement vers sa ruine.

Je me rappelai ma mère, toujours si clémente en pareille circonstance, et j'eus pitié de cette pauvre famille. Je suppliai mon père de ne porter aucune accusation contre son infidèle mandataire, afin que son travail, accepté ailleurs, pût continuer à être le pain de sa jeune famille.

Nous quittâmes Saint-Omer, trop préoccupés de nos pertes pour songer à voir autre chose que ses importantes fortifications et sa belle cathédrale gothique.

Mais, avant de revenir à Paris, mon père voulut remplir la promesse, qu'il m'avait faite antérieurement, de me faire voir la mer. Il me conduisit à Dunkerque, beau port sur la mer du Nord. Nous ne restâmes que quarante-huit heures dans la ville natale de Jean Bart. Ce court espace de temps nous suffit pour parcourir la rade magnifique, le port marchand et les chantiers de construction. Mais, le lieu

où je revenais invinciblement, c'était sur la jetée qui s'avance du port assez loin dans la mer.

Quelle vive émotion je ressentis, en contemplant ce vaste océan, moi, pauvre Parisienne, qui n'avais encore vu que la Seine et ses méandres ! Je voyais, avec une joie intime et mystérieuse, dans ce spectacle grandiose, l'image de l'infini. Sur cette jetée, je sentis enfin l'apaisement de la douleur et versai les premières larmes adoucies par l'espérance.

Je me surpris, en présence de ce vaste élément, à envier le sort des marins destinés à vivre entre le ciel et ces flots si majestueux. Je me doutais peu alors que ces grands océans deviendraient, plus tard, les chemins habituels de mes pérégrinations.

Après ces trop courts instants, il fallut revenir à Amiens, passer quelques jours chez nos amis, puis, avec ma sœur, retourner à Paris, après une absence de quelques semaines.

Ce voyage me fut très-salutaire au physique et au moral. Au retour, je retrouvai mon activité passée et la force de volonté qui, depuis, ne m'a plus fait défaut en aucune circonstance de ma vie.

D'après l'état de nos affaires, je prévis que notre travail deviendrait, avant peu de temps, notre unique ressource. J'engageai mon Adrienne à prendre toutes deux résolûment ce parti. Nous avions, de temps à autre, brodé au métier, chez notre belle-sœur, dont c'était la spécialité. Ce fut ce travail gracieux que nous choisîmes. La nécessité, cette grande éducatrice des enfants du peuple, nous fit réussir de suite et presque en nous jouant des difficultés pratiques.

Cette année néfaste n'était pas écoulée, que les deux associés, mon père et Philippe, furent obligés de liquider. Tout fut vendu, mais tout fut payé ; ils eurent au moins le droit de se retirer, la probité sauve.

L'indomptable courage de mon père n'avait pu conjurer son mauvais sort. A soixante ans, tout espoir était fini pour lui. Il fallait abandonner à un autre, plus heureux, sa fabrique, ses bons et gais ouvriers et ses nombreuses courses à travers la France. Une fluxion de poitrine, causée par ce changement de vie et par le chagrin, manqua de nous l'emporter en quelques jours. Au bout d'un mois, il était de nouveau sur pied, et prêt à recommencer, nous disait-il. Nous abandonnâmes notre vieille et affreuse maison, bien chère cependant par les souvenirs dont elle était remplie, et allâmes nous réfugier tous trois dans le haut du faubourg du Temple.

Dès lors notre existence d'ouvrières commença réellement. Il nous fallut quitter, pour la première fois, la maison paternelle et aller demander à des étrangers le pain quotidien.

La première maison de broderies, où nous fûmes acceptées comme ouvrières, était située rue Saint-Martin, chez une dame fort dévote, non à la manière de mes trois sœurs Normandes dont la religion était si vraie, si pure de tout intérêt humain. Ici, au contraire, c'était une affaire de forme extérieure et d'hypocrisie intéressée. Mademoiselle Marie, fille majeure d'environ trente-cinq ans, venait, tout récemment, d'unir son établissement, ses économies et sa personne à *M. Martin*, un vieil employé, perclus de rhumatismes, aux appointements aussi maigres que sa personne. Ces deux époux, ennuyés d'un célibat infiniment trop prolongé, s'étaient unis et se complétaient parfaitement. Aussi ne tardai-je pas à comprendre la gaîté de six jeunes filles composant l'atelier de madame Martin. Sa dévotion, ridicule à force de minuties, jointe aux mignardises d'une nouvelle épousée, justifiait suffisamment les plaisanteries dont notre sévère patronne était l'objet.

Je me félicitai, à cause de mon Adrienne, d'être tombée

au milieu de cet essaim de folles jeunes filles. Ma sœur se ranima en effet à ce contact.

Jusqu'alors elle avait souffert plus que moi de notre changement d'existence et de notre position infime ; puis, son caractère exalté, mélancolique, la rendait peu propre au bonheur. Ce fut au point que cette crise salutaire, qui de l'enfant fait une jeune fille, eut bien de la peine à s'établir et me causa souvent de vives inquiétudes. Aussi, quand la gaîté de ce jeune atelier l'eut gagnée peu à peu, je vis avec bonheur s'équilibrer ses forces et sa jeunesse enfin s'épanouir.

Notre tâche était rude cependant ; il fallait être au métier à sept heures précises, et, avant d'entreprendre cette longue course pour arriver à temps, nous avions à remplir hâtivement tous les devoirs de la ménagère. Si quelques détails nous mettaient en retard, comme madame Martin n'admettait pas d'excuses et n'accordait nulle grâce, il fallait payer comptant, c'est-à-dire rendre ces quelques minutes après le travail du jour. Lorsque nos journées se prolongeaient ainsi, j'avais une peur affreuse de rencontrer au retour un de ces hommes méprisables qui se font un jeu d'accoster les jeunes ouvrières et de les effrayer de leurs ignobles propos. Dans ce cas, toujours mes nerfs s'agitent et le courage physique me fait complétement défaut. Il en était autrement chez ma fière et jolie Adrienne ; elle me disait en riant de ma poltronnerie : « Chère sœur, ne suis-je pas là (elle avait quinze ans à peine) ; vienne l'occasion, alors tu verras que *la valeur n'attend pas le nombre des années !...* » Un soir elle me le prouva en effet ; vers neuf heures, nous étions rue du Temple, près de l'église *Sainte-Élisabeth ;* nous fûmes arrêtées par les grossières paroles et les gestes immondes d'un misérable. Comme toujours, j'étais restée tremblante et sans voix devant cet insulteur ; Adrienne au contraire eut un moment de sublime énergie ; elle sut trouver des accents

si résolus en brandissant une énorme clef devant ses yeux, qu'il recula et qu'à la hauteur du boulevard nous fûmes délivrées de ses insolents propos.

Madame Martin parut satisfaite de notre travail; nous fûmes acceptées comme ouvrières; aussi, à la fin de la première semaine, nous étions bien fières de déposer sur la cheminée de notre père les dix-huit francs de notre rétribution.

Il en fut de même chaque semaine, car c'était lui qui s'était fait le pourvoyeur de notre petit groupe.

Cette cruelle année se termina par un accident, qui faillit faire perdre à ma sœur sa main droite. Le cri de mon père fut déchirant lorsqu'il crut son enfant estropiée pour la vie; il pleura! Une seconde fois, je vis pleurer encore ce pauvre vieillard; ce fut vingt-deux ans plus tard en Amérique, où, la tête découverte, il suivit le corps de cette chère et regrettée Adrienne.

Vers ce temps mon père voulut nous marier; l'excellent Mallard, apprécié depuis par tous les Saint-Simoniens, recherchait ma jeune sœur; tout dans cette union était convenable et promettait le bonheur au jeune couple.

Il n'en était pas ainsi pour moi; le veuf que mon père me suppliait d'épouser était assez bien établi, mais il n'était ni beau, ni aimable, ni spirituel, et de plus il était orné d'un fils de douze à treize ans, charmant gamin de Paris fort mal élevé; aussi mon cœur, mon esprit, mes sens, tout mon être se soulevait à la pensée de cette union.

Mon père désirait ardemment ce mariage et ne cessait de me présenter cet épouseur comme le phénix des maris. Ensuite, ajoutait ce pauvre père, en montrant le bout de l'oreille, je n'irai plus chez les étrangers. M. Bitard doit après son mariage me mettre à la tête de ses ouvriers. Vois ma fille, nous ne nous quitterons plus. Bref, je vis dans cette union une œuvre de dévoûment. Dieu, me dis-je,

m'accordera peut-être un enfant et je serai sauvée à mon tour ! Mais ce sacrifice ne s'accomplit pas ; déjà les premiers bans étaient publiés à l'Église, lorsqu'une discussion d'intérêt, entre mon père et son futur gendre, me fit juger mon dévoûment inutile et sans résultat pour le bonheur de mon père ; dès cet instant je dis *non*, et tout fut rompu.

Si je t'ai parlé de ce mariage, resté fort heureusement sans conclusion, c'est afin de te faire comprendre l'étrange résolution que cette grande déception fit prendre à mon père. Trompé dans son désir de nous marier toutes deux, ce qui lui rendait sa liberté d'action, et surtout poussé par une influence féminine, qui fut le mauvais génie de ma mère et le nôtre, mon père, malgré sa tendresse pour nous, imagina de quitter Paris, mais non pas *seul*, pour aller de nouveau tenter le sort dans la ville d'Amiens où il lui restait quelques amis. Avant son départ, il nous installa dans une petite chambre, rue Michel-le-Comte, la garnit de nos anciens meubles, pauvres épaves échappées au naufrage de la famille, et partit en me laissant une procuration pour marier ma sœur quand bon me semblerait.

Cet abandon, qui eut hélas ! pour résultat d'augmenter de beaucoup notre misère et notre isolement, ne m'affligea pas cependant outre mesure ; le malheur m'avait appris déjà à ne compter que sur moi. Ma seule préoccupation fut de préserver ma sœur, cette frêle et charmante créature, de tout contact trop rude avec la destinée.

Le logement que nous occupâmes alors était situé au centre de notre travail ; c'était là son seul avantage ; la maison était laide, sans portier, et notre unique chambre, au second étage, avait une seule fenêtre sur une cour étroite et sombre ; la vue de cette maison nous serrait le cœur ; le soir en revenant de notre travail, lorsqu'il nous fallait traverser cette allée noire, monter, en nous tenant la main, cet escalier nauséabond, pour atteindre notre loge-

ment, nous éprouvions des terreurs folles, nous sentions qu'aucune protection n'était là près de nous pour garantir notre sécurité.

Une scène, qui eut lieu quelques jours après notre installation, explique assez du reste nos frayeurs paniques. Laisse-moi te la raconter en quelques mots. Ces diverses petites misères peuvent atteindre toutes les pauvres jeunes ouvrières privées, ainsi que nous l'étions en ce moment, de toutes garanties morales et protectrices.

Un dimanche, le fiancé de ma jeune sœur vint nous chercher, accompagné de son jeune frère, pour faire une promenade dans la campagne; le soir, vers les neuf heures, ces Messieurs nous reconduisirent jusqu'à la porte de notre maison. Rentrées chez nous, occupées de nos prières et des préparatifs de notre coucher, nous entendîmes tout à coup des pas furtifs s'arrêter à notre porte; on parlait bas, on semblait se consulter; c'est ici, dit l'un, c'est la seule chambre éclairée; puis on frappa doucement. D'abord la frayeur nous saisit; qui est là, dis-je d'une voix tremblante? — C'est nous, reprirent mystérieusement des hommes inconnus. — Vous vous trompez, adressez-vous ailleurs, nous ne vous connaissons pas. — Vraiment, reprirent ces hommes avec une sorte de colère, vous ne nous connaissez pas? Sous un futile prétexte, ne venez-vous pas de nous quitter à quelques pas d'ici et d'entrer dans cette maison? Ah! tout le jour nous avons été vos cavaliers et vous osez dire maintenant: allez-vous-en, nous ne vous connaissons pas; allons, les belles, ouvrez! car nous ne prétendons pas être bernés de la sorte.

Juge, chère enfant, de l'embarras cruel où ces hommes nous mettaient. Deux jeunes filles timides, isolées, n'étant connues d'aucune personne de cette maison, et interpellées tout haut si grossièrement! Nous nous embrassâmes en frémissant et, nous jetant à genoux, nous priâmes Dieu, sans répondre davantage. Mais, ainsi qu'ils nous en

avaient menacées, ces hommes continuèrent à frapper plus fort... Heureusement après une prière fervente, mon énergie se réveilla ; montant alors sur un meuble je frappai au plafond de toutes mes forces avec un bâton; je fis tant de bruit qu'enfin les voisins au-dessus et au-dessous de nous commencèrent à s'émouvoir. Les pas de plusieurs personnes retentirent, et nous entendîmes des voix gourmander nos persécuteurs ; cependant, ceux-ci continuaient à dire qu'ils voulaient nous voir et nous parler, qu'ils nous connaissaient, ayant passé la journée tous quatre ensemble ; à nos dénégations, nos voisins nous disaient en vain : ouvrez votre porte, ne craignez rien, montrez-vous. Mais nous n'avions garde de les écouter; rien ne put vaincre notre frayeur. Tout ce que nous osâmes tenter pour confondre cet impudent mensonge, ce fut d'ouvrir notre fenêtre et d'en approcher toutes deux, une lumière à la main; notre visage ainsi éclairé se voyait parfaitement du palier. Tout le monde eut alors la certitude que ces jeunes gens étaient de bonne foi ; car, à peine nous eurent-ils vues, qu'ils se confondirent en excuses, non-seulement envers nous, mais aussi auprès de tous nos voisins, pour le bruit et la scène scandaleuse qu'ils venaient de faire, racontant, pour justifier cette ridicule algarade, la mystification dont ils étaient les victimes.

Pour en finir avec cette histoire, le lendemain, Mallard instruit de notre panique de la veille, s'en fut sur notre prière aux informations ; il s'assura en effet que l'imprudente légèreté de deux jeunes femmes justifiait le tapage nocturne de nos jeunes gens ; seulement ils s'étaient trompés de maison.

Ces deux vigoureuses luronnes, nous dit Mallard, m'ont avoué, en riant comme des folles, qu'ayant rencontré à la promenade ces deux bonnes têtes de provinciaux, elles avaient bien voulu jouer ce jeu hasardé, d'accepter toute la journée leurs politesses, mais que le soir, ayant voulu

les restreindre dans de certaines limites, elles avaient trouvé plaisant de se soustraire à leur poursuite.

Cette étrange coïncidence ne fut pas de nature à nous rassurer. Cependant il nous fallut habiter cette triste maison pendant deux mois encore, jusqu'au mariage d'Adrienne.

Dans ce laps de temps nous connumes ce qu'il y a de pénible dans la vie de l'ouvrier : le *chômage*.

On était à la fin du règne de *Louis le Désiré;* partout les états de luxe étaient arrêtés, car le décorum de la cour commandait la tristesse. Les bals et les fêtes étaient à l'index; plus de ces robes lamées d'or et d'argent, ni de ces délicieuses fantaisies, qui, tout en ornant les belles privilégiées, faisaient au moins vivre l'ouvrière. L'atelier de madame Martin fut réduit des trois quarts ; étant entrées les dernières, nous fûmes les premières remerciées. C'était justice ; mais le trouble qu'Adrienne en éprouva compromit de nouveau sa santé. Il me fallut chercher ailleurs, et un peu partout, du travail. Je ne trouvai chez les exportateurs que de la broderie de pacotille fort mal payée, et qu'il fallut accepter sous peine de mourir de faim. Nous louâmes des métiers et travaillâmes dans notre chambre. Pendant ces deux mois, nos meilleures journées montèrent à *un* franc chacune en les commençant à six heures du matin et en les prolongeant souvent jusqu'à minuit.

Cette existence pénible n'eût pu durer longtemps sans danger; déjà ce travail forcé, joint à une nourriture peu substantielle, épuisait ma pauvre sœur, au physique et au moral. Sous ce régime austère, sa beauté si délicate et si pure commençait à s'altérer. Cette chère enfant avait horreur de la vie réelle; sa nature exaltée, toujours montée sur les cimes de l'idéal, ne pouvait s'accommoder de la vie mesquine et sans poésie que nous menions. Cette révolte instinctive de tous ses sentiments lui faisait repousser cette lutte de chaque jour, honorable sans aucun doute,

mais pleine de douleurs. Elle languissait et cependant ne pouvait se décider à dire *oui* aux sollicitations de son fiancé.

Charles Mallard, qui fut si estimé parmi nos frères pour la haute moralité de sa vie, avait par-dessus tout un caractère honnête et loyal ; il était jeune, d'un physique agréable, gagnant largement sa vie dans son état de typographe. Son seul tort aux yeux de ma jolie sylphide, c'était d'être un peu trop terre-à-terre ; il avait un bon sens exquis qu'il devait à des malheurs domestiques, à des douleurs de fils dévoué, qui le forcèrent tout jeune à se regarder comme chef de famille.

Malgré le positivisme de cet esprit régulier, je crus bien faire en usant de mon influence sur ma sœur pour la déterminer à l'épouser. Elle était délicieusement jolie et n'avait que seize ans ; j'eus peur de ces instincts aristocratiques, exaltés encore par les dangereux conseils de notre belle-sœur, chez qui j'avais refusé de travailler. Je crus même ce motif assez urgent pour rompre de nouveau nos relations.

Si, par mes caresses et par les raisons que mon affection lui développa, je parvins à décider ce mariage, je n'eus en vue que son bonheur et sa dignité ; si, plus tard, cette union cessa d'être calme et régulière ; si, à la fin de 1832, au moment où le saint-simonisme jeta tant d'éclat, il y eut, par suite, douleur et déchirement dans cet intérieur, je ne pus que les plaindre l'un et l'autre, car je les aimais tous deux, mais cependant sans regretter le passé, convaincue dans ma conscience que je ne pouvais alors faire mieux ni autrement.

CHAPITRE VI

Dois-je me marier? — Hésitation prolongée. — Encore le bon prêtre. — Suites cruelles de mon mariage. — J'adopte la foi saint-simonienne vers la fin de 1830.

Lorsque j'eus mené mon enfant adoptive dans sa nouvelle famille, je me retrouvai *seule, bien seule!* avec un cœur meurtri et désillusionné. Je connus alors la douleur des mères qui viennent de confier leur unique enfant à un étranger; mais je puisais ma consolation dans la pensée d'avoir satisfait à un devoir sacré, sans aucun retour égoïste sur moi-même. J'avais accompli la volonté de ma mère en conduisant son dernier enfant à l'autel, en lui assurant une vie honorable et pleine de sécurité. C'était certes une compensation! mais que les premiers jours de cet isolement me semblèrent douloureux! je craignis de retomber dans cette torpeur morale qui, deux ans avant, avait failli m'être si funeste; pour m'y soustraire, je quittai la petite chambre de la rue Michel-le-Comte, trop remplie du souvenir de ma sœur, et fus me loger rue Sainte-Opportune, ce qui me rapprochait de son jeune ménage et me mettait à portée d'un travail avantageux que j'avais retrouvé.

Pour pénétrer dans ce nouveau logement, il fallait passer par la boutique d'un épicier, qui était tout à la fois le pourvoyeur, le propriétaire et le concierge de sa maison.

Les embellissements de Paris ont fait disparaître tout

ce pâté de maisons, parmi lesquelles se trouvait celle dont j'occupai une chambre pendant cinq mois. Cette maison avait le droit d'être citée comme la plus noire, la plus singulièrement bâtie et l'une des plus malsaines de tout ce vieux quartier. Mais j'y vécus tranquille et sans terreur, sous la protection de mon sévère et moral épicier. Ce motif m'avait fait passer sur ce qu'avait d'affreux et d'indescriptible ce logement. Puis madame Vérard, une ancienne connaissance de mes parents, chez qui j'avais trouvé un travail agréable et lucratif, demeurait tout près, rue des Fourreurs.

Je dois une pensée de reconnaissance à cette excellente femme, pour l'amitié qu'elle me témoigna pendant notre quasi-association. Au bout de cinq mois nous nous séparâmes, madame Vérard, pour aller en Espagne, enlevée par la duchesse d'Ossuna, qui, charmée du goût inimitable de mon amie, avait voulu accaparer cette fée de la mode et de la fantaisie, en lui faisant une excellente position dans son pays.

De mon côté, je commençais à m'occuper sérieusement de mon mariage avec Voilquin.

C'est un des faits graves de ma vie ; je t'en dois la relation avec quelques détails. Je ne veux rien omettre de la vérité. Plus tard, lorsque je te décrirai la phase saint-simonienne et la part que mon mari et moi nous y prîmes, tu comprendras comment *deux faits*, que la pudeur semblait nous faire une loi de garder dans le mystère de notre intimité, furent divulgués, et comment les mesquines passions s'en emparèrent pour dénaturer mon caractère et mes actes.

Crois-le bien, chère fille, ces souvenirs ne sont point œuvre de récrimination ; mais je tiens à ce que ma vie te soit connue ; pour cela je dois être juste, même envers moi.

Le mariage sans le divorce pour correctif est chose

sérieuse par ses conséquences, lors même que ce lien indissoluble est contracté avec amour par la jeune fille naïve et pure; mais pour moi, dont le cœur flétri ne pouvait s'ouvrir qu'au sentiment de la maternité, j'eus de cruels combats à soutenir contre moi-même, avant d'oser m'unir à l'homme dont j'ai loyalement porté le nom.

Je fis la connaissance de Voilquin dans une société de modestes bourgeois et d'honnêtes ouvriers dont mon beau-frère faisait partie. Ces familles se réunissaient dans une maison de campagne louée en commun et ornée d'un assez grand jardin. Mon bon Mallard, qui fut par son affectueuse amitié plus qu'un frère pour moi, nous conduisit, aussitôt son mariage accompli, dans cette réunion de plaisir. On y dansait; les jeunes poëtes du crû y chantaient leurs bouquets à Chloris; on y portait des santés aux dames, etc. Voilquin était un des beaux de l'endroit; il tournait le couplet galamment, comme on disait alors; sa faconde était intarissable; il étourdissait par sa pétulance et sa gaîté; sa physionomie franche et vive prévenait en sa faveur.

Aussi toutes les demoiselles de la société s'étaient mises, avant notre venue, en coquetterie réglée pour captiver son attention. Mais, ainsi qu'il arrive fréquemment, ce fut moi, qui me souciais peu d'attirer ses hommages, qu'il remarqua. A peine Mallard nous eut-il présentées dans cette réunion, que Voilquin lia connaissance avec ma sœur et mon beau-frère et fit tous ses efforts pour se les rendre favorables. Il y réussit, car au bout de peu de temps Mallard se fit son avocat dévoué auprès de moi. Ce jeune homme me plaît par son entrain et son air ouvert, me disait-il; je le crois bon, quoique léger; il a de l'éducation et appartient à une famille honnête; que veux-tu de plus? Rester vieille fille, c'est une triste position... Crois-moi, sœur, épouse-le, ne serait-ce que pour faire réussir un charmant projet imaginé par Adrienne, celui de former entre nous quatre le plus joli et le plus heureux groupe de la création. Oui,

nous avons décidé de loger tous quatre ensemble ; consens à ce mariage, et nous chercherons de suite un logement que nous habiterons tous trois en attendant le grand jour.

Depuis deux ans et demi mon cœur ne vibrait plus qu'en songeant aux petits anges roses que la maternité me promettait. Oh! avoir des enfants, reporter sur eux cet immense besoin d'aimer qui tourmentait ma vie était, selon moi, le seul bonheur enviable. J'y pensais sans cesse, mais je voulais réunir sur ces chers petits êtres toutes les conditions de bonheur possible; pour cela il leur fallait un nom et un père avouables. Sous ce rapport, je ne sentais aucune répugnance à prendre pour époux ce jeune homme confiant et bon. En dédommagement de l'amour qu'il m'est impossible de lui donner, ne puis-je, me disais-je, embellir sa vie, le rendre heureux par mes soins constants et dévoués? Son caractère inconsistant, sans base, laisse son cœur ouvert à toutes les impressions; tout lui fait donc un besoin d'un soutien affectueux. Eh bien, ce sentiment quasi maternel que je ressens pour lui éloignera de sa route tout obstacle nuisible, en donnant l'essor à ses bons instincts.

Dans la suite de ce récit, lorsque j'aurai à te parler du départ de Voilquin pour l'Amérique, j'y joindrai quelques lettres de lui. En te parlant de notre union, elles te diront si j'ai loyalement rempli cette mission morale entrevue d'avance.

J'acceptai donc *librement*, mais sans amour, l'offre de sa main et de son nom.

Nos dispositions prises, le jeune couple Mallard et moi, nous allâmes occuper, rue de la Tixeranderie, un petit appartement assez bien distribué pour contenir deux ménages.

Inutile, je pense, de te dire ma joie de fuir l'isolement, pour me sentir vivre auprès de ces deux êtres qui m'étaient si chers.

Louis XVIII était mort; les préparatifs somptueux pour le sacre de Charles X avaient ranimé le commerce; le prix des broderies était très-élevé; nous nous remîmes au travail avec gaîté et courage. Cette recrudescence de bien-être vint à point pour faire face aux dépenses de mon futur ménage.

Un jour, dans sa visite quotidienne, Voilquin nous arrive le front soucieux, poussant de gros *soupirs*, et, contre son ordinaire, maudissant le sort et sa destinée. Comme ces airs de *Père sournois* étaient peu dans ses habitudes, je m'empressai, par quelques douces paroles, d'obtenir la confidence de ce grand chagrin. Voyons, lui dis-je, quittez cet air de victime, je veux et dois tout savoir; ne vais-je pas bientôt tout partager, le bien et le mal qui vous arrivera? Pressé ainsi, il m'avoua que la place qu'il occupait depuis longtemps chez un architecte venait, faute de travaux, de lui être retirée. — Hé quoi! n'est-ce que cela? Il faut en chercher une autre, ou travailler si vous n'en trouvez pas de suite; utilisez vos connaissances dans les divers métiers du bâtiment que vous connaissez; ce sera un ouvrier qui épousera une ouvrière. Il sourit enfin et me remercia avec transport de lui accorder le bénéfice de ma philosophie pratique. Je profitai de ce moment pour obtenir un autre aveu. Quelques paroles m'avaient fait pressentir divers petits désordres dans son budget. Je le priai donc de me dire franchement le chiffre de ses dettes, l'assurant que cette mesure d'ordre ne changerait rien à nos projets. Rassuré sur ce point, nous fîmes ensemble la fâcheuse addition qui se montait à plus de quatre cents francs. C'était beaucoup sans doute pour des ouvriers; cela représentait, pour longtemps, une certaine somme de privations dans notre pauvre ménage; mais je vis là aussi un grand moyen d'ordre et de moralisation pour l'avenir.

Aussi ce chapitre vu et réglé à la satisfaction générale,

sa charmante humeur reparut. Il dit en riant : Les dettes sont un luxe que de longtemps je ne pourrai plus me permettre.

Plus le moment de former cette union approchait, plus mon anxiété s'accroissait aussi; devais-je raconter à mon fiancé mes douleurs et mes déceptions passées? La probité me conseillait de tout dire, mais la prudence me disait de n'en rien faire. Il me semblait, tant sa nature était expansive et tout en dehors, qu'il ne serait pas de force à recevoir cette confidence, sans en divulguer une partie ; c'était dans ce cas m'exposer à rougir devant ma sœur et mon beau-frère. Je préférais tout rompre; j'y songeais souvent, mais alors il me fallait renoncer au bonheur d'être mère. Cet espoir pouvait seul ressusciter mon âme! Que faire?

Pendant ces irrésolutions, le temps passait. Les trois bans étaient déjà publiés à Saint-Merry, le jour du mariage arrêté. Mon père, dont nous ignorions la position depuis six mois, venait de m'envoyer sa procuration, en nous annonçant également son prochain mariage.

Au milieu de ces perplexités, j'eus alors recours à M. Lerat. Ce que me conseillera ce bon vieux prêtre, me disais-je, je le ferai.

Hélas! sous mon affaissement moral, je ne l'avais plus revu depuis deux ans et demi; il me reconnut cependant; je lui fis part de l'union que j'allais contracter; il s'informa aussitôt de l'état moral dans lequel je me trouvais, si ma pensée était encore occupée de l'homme qui m'avait tant fait souffrir?— Oh non, non, mon Père, je n'y pense plus; depuis cette époque, non-seulement je n'en ai plus entendu parler, mais je ne désire jamais le revoir. — « Eh bien, mon enfant, relevez-vous! vos larmes vous ont purifiée, devenez une épouse chrétienne et une bonne mère de famille! que Dieu vous bénisse, ma chère fille, comme je vous bénis! » Puis il ajouta, comme je me retirais : « Envoyez-

moi votre futur mari, je causerai avec lui et lui remettrai les deux billets de confession. »

Je reçus la bénédictiou de ce vieillard avec joie et respect; puis il me congédia sans ajouter aucun conseil à ce que je viens de te rapporter; je crus un moment qu'il voulait, sans rompre le sceau de la confession, préparer Voilquin à recevoir mes confidences; mais loin de là, quand il revint de sa visite à M. Lerat, mon fiancé avait le visage épanoui et paraissait enchanté de la tolérance évangélique de ce bon prêtre. Vous êtes une sirène, me dit-il, votre douce voix a su mettre votre vieux confesseur dans vos intérêts; il m'a complimenté sur mon choix et m'a expressément recommandé de vous rendre heureuse; c'est une promesse que je lui ai faite avec bonheur; je compte employer ma vie entière à vous prouver la sincérité de ce serment, me dit-il, en me serrant les mains avec une tendresse passionnée.

Dès ce moment, et bien que ma conscience murmurât tout bas encore, je pris la résolution de me taire! Le mariage se fit.

Pour toute jeune fille, se mariant sous l'égide protectrice d'une tendre mère, cette journée, qui est pleine d'un trouble mystérieux et charmant, ne fut pour moi, pauvre abandonnée, qu'une journée d'angoisse; cette anxiété s'accrut à un point indescriptible; lorsque nos amis nous eurent quittés, et que nous nous trouvâmes enfin dans ce tête-à-tête tant redouté, le spectre du passé se dressa de nouveau devant moi; sous cette pression j'allais peut-être livrer mon secret dans un accès d'honnête franchise, lorsque je fus prise d'une telle suffocation que je perdis complétement connaissance. Combien de temps? je l'ignore. En revenant à moi, je fus touchée des soins que me prodiguait Voilquin et de sa vive émotion. Je compris qu'il était trop tard pour troubler sa quiétude. Je me jurai de nouveau, comme compensation d'un tort ignoré, de me consacrer à son bonheur.

A quelques jours de là, un autre drame intime se passait encore entre nous deux, drame dans lequel je fus appelée à commencer mon rôle d'abnégation et de consolatrice tout à la fois. Hélas! il eut de bien funestes conséquences pour moi, car il brisa dans sa fleur le bonheur que je m'étais réservé dans cette union, l'espoir d'être mère.

Malgré ma répugnance à parler de ce fait, je ne puis le passer sous silence, car il fut divulgué en 1833, au moment de notre séparation. Par qui? Je ne sais pas au juste; peut-être fut-ce par ma sœur, la seule confidente de mes chagrins secrets, qui ne pardonna jamais à mon mari d'en avoir été la cause. Mais laissons cette conjecture, que je suis cependant fondée à croire vraie, et revenons au *fait même*.

Lorsque, peu de jours après notre mariage, je me plaignis de divers symptômes, je vis Voilquin mettre une certaine vivacité à m'interroger; mes réponses le troublèrent visiblement. Peu d'instants après, il prétexta une affaire et sortit aussitôt; il ne rentra que le soir assez tard. Retirés dans notre chambre, et sans me rendre compte de mon inquiétude, je le pressai de questions; au lieu de me répondre, je le vis pâlir, trembler, ses nerfs s'agiter, se roidir et enfin perdre tout sentiment. Cet effet si peu prévu me fit pressentir toute la gravité de notre position, mais ma compassion pour son état l'emporta dans mon cœur sur toute autre considération. Tout en cherchant à le ranimer, je me disais qu'un être bon et loyal pouvait seul ressentir aussi vivement un tort qui, sans doute, devait être involontaire de sa part.

Revenu à lui, je ne lui fis entendre que des paroles de tendresse, d'encouragement; il m'avoua en effet, qu'un médecin inexpérimenté l'avait déclaré guéri d'un mal assez grave, et cela depuis plusieurs mois; malheureusement ce mal subsistait encore; le matin même, à la suite de notre conversation, il avait été consulter un autre praticien,

et la preuve lui en avait été donnée; cette certitude l'avait comme rendu fou. Il avait cru se calmer en passant tout le jour à la campagne.

Enfin, j'avais tout accepté ! Ce malheur commun resserra nos liens en tournant au profit d'un dévoûment réciproque.

Jamais pendant les huit années que dura notre union, je ne lui fis entendre un reproche ni une plainte à ce sujet.

Je dois cependant, pour être exacte dans mes affirmations, mentionner ici une exception. Oui, une seule fois, en **1832**, le cri d'un cœur méconnu et révolté s'échappa en un reproche adressé à Voilquin devant le Père Enfantin. Du reste, cette circonstance fort grave te sera expliquée plus tard en détail, car elle touche au fond même de mes pensées sur la morale de l'avenir. Mais, en dehors de cette minute d'*expansion*, ou plutôt d'*explosion*, je sus me taire, bien que de ce funeste passé il soit résulté pour moi autant de déception morale, que de douleurs physiques.

Combien de tristes résultats n'ai-je pas eu à enregistrer dans ma longue pratique médicale, dus, soit à une coupable étourderie, soit à un manque de respect pour sa compagne, pour sa beauté et surtout pour sa maternité ! Que de femmes et d'enfants dont la santé à jamais détruite s'est terminée, pour quelques-uns, par la mort! Quant à ces innocentes créatures, victimes de l'inconduite de leur père, beaucoup ont dû, affligées par de précoces et incurables infirmités, maudire l'existence et peut-être aussi celui qui la leur avait donnée.

Oui, je l'affirme, d'après ma conscience, c'est là le véritable *péché originel* dont il faudra que les coupables fassent amende honorable devant la société de l'avenir, afin que le baptême futur, c'est-à-dire la venue, et la joyeuse admission de l'enfant dans la famille et dans l'État, soit pure de toute souillure.

Pour moi, pendant les cinq premières années de mon mariage, je dus, par cette triste cause, abandonner l'espoir d'être mère. Oui, pendant ce laps de temps, j'ai senti trois fois un cher petit être s'agiter dans mon sein et y mourir avant d'avoir vu le jour ! Que de pleurs n'ai-je pas versés dans le silence des nuits, en voyant chaque fois mon espoir de nouveau déçu ! Oh ! avoir senti tout près du cœur cette jeune vie, que je couvais avec tant d'amour, dépérir et s'éteindre, n'avoir pu entendre ce premier cri tant désiré !.... Crois-moi, il faut avoir passé par de semblables douleurs pour en apprécier toute l'amertume !

La parole est impuissante pour t'exprimer la lassitude, le dégoût de la vie que chacune de ces crises me laissait au fond du cœur. J'en étais venue à douter de la justice divine ! Hé quoi ! me disais-je, puis-je accepter la perte de ma santé, la perte plus précieuse de mon enfant, comme des expiations d'une faute *contre la règle* sociale et *non* contre la mansuétude divine ? Si Dieu est juste, pourquoi ces nouvelles souffrances ? N'est-ce pas moi qui naguère ai été lâchement trompée ? N'ai-je pas d'ailleurs assez pleuré et prié ? S'il y a eu faute, ne me suis-je pas relevée moralement par le travail, le courage et le dévoûment ?

Oh ! sainte maternité, mon cher idéal ! ! pourquoi m'avoir toujours fui ? A quoi me rattacher ? Cette union, où depuis plusieurs années je donne tant de ma vie et reçois si peu de bonheur en retour, n'est donc pas bénie ?

D'autres fois, dans ces moments d'abattement, ou dans ces nuits désolées où le sommeil semblait me fuir, je regrettais ma croyance catholique. Si j'avais encore cette foi vive de ma mère, son soutien dans sa vie laborieuse et pénible, me disais-je ! Peut-être serais-je, comme elle, plus résignée. Mais alors il n'en était plus ainsi, il ne me restait rien pour répondre à cette flamme intérieure qui me consumait. Cette belle croyance de ma jeunesse

était éparpillée sur les chemins de ma nouvelle existence. Oh! oui, elle était complétement perdue, pour cela. Tout y avait aidé; les plaisanteries voltairiennes du monde et de mon entourage, mes douleurs mêmes et mes propres réflexions, à la suite des écrits philosophiques dont je faisais ma lecture favorite.

Pouvais-je ne point repousser ce dogme intolérant : *Hors de l'Eglise point de salut!!* Ma pensée se refusait à admettre un Dieu juste, condamnant par ce dogme des milliers d'êtres aux tortures de l'enfer chrétien. Cette géhenne me semblait une conception absurde à force d'être monstrueuse. Quoi! en face de la suprême bonté, oser punir la faute d'une minute par une éternité d'horribles souffrances!

Une fois le libre examen admis par une conscience droite, animée surtout du saint amour de la vérité, on va vite et loin dans l'incrédulité de semblables dogmes! Vivant d'une vie intime et mystérieuse, due à la nécessité de cacher à tous mes douleurs passées et présentes, je restai jusqu'à l'éclatante diffusion des idées saint-simoniennes dans cet état où le cœur aride et désolé se demande: Quel est donc le but de la vie? Au delà que devient-on? Rien, sans doute?... Les églises catholiques, que j'avais tant aimées, m'attiraient quelquefois encore, mais c'était plutôt par besoin de sensations artistiques que par amour d'une religion condamnée désormais dans mon âme sans retour possible.

CHAPITRE VII

Salon Monsigny. — Confidences au Père Enfantin. — Les quarante apôtres à Ménilmontant. — Mort de Talabot. — Tribune des femmes.

Ce fut dans ces dispositions que me trouva la doctrine saint-simonienne. Lorsque je connus la notion du progrès indéfini et, comme Dieu, éternel, lorsque j'eus apprécié l'idée fondamentale de notre liberté et de l'avenir religieux dans cette parole du Père Enfantin : « *Dieu, Père et Mère de tous et de toutes* », j'en éprouvai comme un éblouissement; je ressentis une joie immense en retrouvant en moi la pensée, le cœur et l'action libres, en vertu de ces saintes formules. Dieu m'avait parlé et me ramenait véritablement à la vie ! Dès lors, je me sentis encore capable d'aimer Dieu et les hommes d'un amour nouveau.

Je signale, comme ma vie apostolique, l'époque comprise entre 1830 jusqu'à la fin de 1838. C'est donc, chère enfant, de ces huit années d'existence exceptionnelle que je vais t'entretenir, ne songeant plus, pendant ce laps de temps, aux intérêts matériels de la vie, faisant bon marché de l'opinion du monde, moi, si timide et si craintive devant le *qu'en dira-t-on* ! Juge par cela même combien cette nouvelle foi m'avait transformée.

Dans les derniers mois de 1830, époque où le peuple, pour se venger des déceptions infligées par la quasi-légitimité, chantait avec son poëte : Pauvres moutons... etc.,

nous étions également tous quatre fatigués des palinodies des ex-républicains, préconisant, de concert avec les bourgeois libéraux, la fâcheuse maxime de : *Chacun pour soi, chacun chez soi.* Fort tristes de toutes ces lâchetés, surtout après la grande aspiration de juillet, écoutant les bruits du monde, nous attendions, quoi? Nous n'en savions rien !...

Ce fut alors que nous entendîmes parler du saint-simonisme par les ouvriers compositeurs de Firmin Didot. Beaucoup d'entre eux assistaient aux développements de ces théories sociales. Mallard, stimulé par ses collègues, nous engagea à aller entendre ces nouveaux apôtres, car depuis notre mariage nous ne nous quittions jamais. Nous y allâmes donc tous quatre ensemble, puis nous y retournâmes, de plus en plus intéressés par cette foule de jeunes apôtres.

Moi, qui avais tant redouté, dans mon esprit défiant, de rencontrer là des juste-milieu doublés de jésuite, je ne pouvais me lasser d'aller entendre les éloquentes démonstrations de ces intelligences jeunes, sagaces et religieuses.

Dès ce moment, nous dîmes adieu aux amis qui ne voulurent pas nous suivre, adieu aux sociétés de plaisir qui ne disaient plus rien à nos cœurs, enfin, à tout ce qui n'était pas cette nouvelle et puissante doctrine. Non, jamais la vie de quatre individus ne fut plus complétement modifiée. Nous nous donnâmes corps et âme à cette nouvelle famille, dont les principes sociaux, économiques et religieux furent *nôtres* dès le premier instant.

Les enseignements attiraient la foule dans les divers endroits ouverts à cet effet; les plus régulièrement suivis par nous furent ceux de l'Athénée, au faubourg Saint-Germain, puis le Grand-Centre, à la salle Taitbout.

Chaque branche de l'enseignement de la doctrine avait son jour d'exposition. Dans ces deux salles, à l'Athénée,

les questions de finances, l'emploi religieux du crédit public étaient traités avec ordre, grandeur et clarté par les frères P... La partie critique de la société était vigoureusement faite par Léon Simon et Laurent; lorsqu'ils rappelaient les abus qui pesaient sur le peuple et les femmes, les applaudissements ne manquaient pas à leurs critiques fines et mordantes. Puis le dimanche, à la salle Taitbout, la parole de Beau, de Guéroult, de Charton, du jeune Retouret, tous si sympathiques, venaient faire tressaillir les cœurs d'espérances et de joie pour cet avenir entrevu et promis à la génération future.

Mais l'orateur qui, plus tard, contribua le plus puissamment à ma résurrection morale, fut notre excellent *Charles Lambert,* à qui était confié le développement théologique du dogme nouveau. Le samedi, qui était son jour, il parlait de Dieu, avec son cœur, d'une manière si élevée, si convaincue, qu'il ébranlait même les athées ! Ce n'était plus le christianisme, c'en était le développement et la transformation splendide; aussi ma fibre religieuse en fut fortement émue; je pourrai donc, me disais-je, reconquérir ma place dans la vie générale.

La salle Taitbout, dans laquelle la famille saint-simonienne se présentait chaque dimanche aux regards du public, offrait un coup d'œil ravissant. Ceux qui la virent et entendirent les discours et les prédications de cette jeunesse d'élite, en sortirent enthousiasmés et s'en souvinrent longtemps.

La hiérarchie saint-simonienne se composait de trois degrés, parmi lesquels se distinguaient les femmes et les parentes des nouveaux apôtres. Sur l'estrade siégeaient les membres du premier degré, sur les banquettes du pourtour se plaçaient les membres des deux autres degrés. Le parterre de cette salle était rempli de dames. On l'a comparé, à juste titre, à une charmante corbeille de fleurs, tant il

contenait de jeunes et jolis visages, ornés de riantes et fraîches toilettes.

Ce fut là que je vis pour la première fois les deux chefs suprêmes, *Bazard* portant sur son mâle et austère visage la force et l'énergie du lutteur, le *Père Enfantin* montrant dans toute sa personne la douceur, le calme d'une volonté forte et aussi la beauté, le charme de l'apôtre de l'avenir et des femmes. En le voyant, en l'écoutant, mon cœur et ma fierté féminine lui donnèrent avec joie, mais à lui seul, le doux et auguste nom de *Père*.

Olinde Rodrigues, le premier après les deux chefs, était le disciple direct de *Saint-Simon;* il fut religieusement dévoué au peuple. Olinde fut l'un des plus ardents promoteurs des germes contenus dans cette belle devise placée, comme chacun sait, en tête du *Globe :* tout pour l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Cette épigraphe plus complète fut développée avec talent par un personnage éminent qui éleva très-haut dans l'estime publique le journal saint-simonien.

Beaucoup de jeunes hommes qui se sont fait remarquer à cette époque par l'éclat et l'autorité de leur parole ou de leurs écrits vivent encore, grâce à Dieu; inutile de les nommer ici. La plupart ont tenu les promesses qu'on était en droit d'attendre de leurs débuts. Depuis, le monde leur a ouvert ses rangs, et presque tous se sont placés en tête de la société, où ils continuent de tenir haut et ferme l'étendard du progrès.

Après bien des mois passés à suivre les enseignements, ayant lu le *Globe* et les autres ouvrages saint-simoniens, je fus saisie du désir de faire partie de la famille ; Voilquin en connaissait plusieurs membres ; il lui fut facile de nous y faire admettre. Mais la méfiance des hommes, triste compagne de ma jeunesse, qui depuis 1823 pesait lourdement sur moi, fit que j'abordai le personnel saint-simonien avec réserve. Cette tendance fut ce qui m'empêcha de succom-

ber devant les désillusions, comme ma chère Adrienne et tant d'autres, qui voulurent dans chaque apôtre trouver un homme ayant oublié trente années de sa vie, pour n'offrir désormais au monde qu'un être angélique, complétement régénéré!

Avec le dogme nouveau j'acquis l'intelligence de l'être *progressant en Dieu,* quoique restant faillible dans le temps. Aussi, m'attachant plus à la perfection des principes qu'à celle des hommes, je me lançai dans cette rénovation sociale avec la sécurité et la joie d'un convalescent, qui, par un beau jour de printemps, chante avec les mille voix de la nature : *hosanna* ! gloire à Dieu ! ! !

Admises dans les assemblées de la famille saint-simonienne, nous fîmes connaissance avec les dames qui tenaient le salon de la rue Monsigny. Il y avait là une foule de jeunes et jolies personnes qui en faisaient l'ornement; elles étaient placées sous la tutelle amicale des dames du premier degré.

Madame Bazard, femme très-intelligente, avait la parole abondante et facile; elle savait parler aux ouvriers, mais point aux femmes; je la trouvais trop soumise à la hiérarchie masculine pour avoir puissance sur mon esprit indépendant.

La seconde, mademoiselle Aglaé Saint-Hilaire, amie du Père et de sa famille, était une femme d'un mérite réel, grandement estimée de tous ces messieurs; elle le méritait par sa moralité et son intelligence; mais je fus tout d'abord saisie par son air froid et grave. Ce fut vers la troisième que nous nous trouvâmes entraînées; madame Cécile Fournel nous accueillit avec une parfaite bienveillance et nous subjugua par sa gracieuse bonté. Cependant, si le Père Enfantin n'eût pas brisé plus tard la hiérarchie féminine, je serais constamment resté dans le degré préparatoire, car mon cœur ne put jamais prononcer le nom de mère en m'adressant à l'une de ces dames.

Selon moi, penser à hiérarchiser les femmes avant qu'elles n'eussent fait acte de volonté libre, avant qu'elles ne se connussent elles-mêmes, c'était un non-sens, c'était dire à la femme : nous vous déclarons libre, mais marchez dans nos pas, répétez nos discours et grandissez, si vous pouvez, sous notre souffle et notre inspiration.

Heureusement, à quelques mois de là, le Père sentit que c'était continuer la tutelle du passé sous une forme différente; il nous mit toutes à l'état d'égalité. Cette marche était plus longue, plus dangereuse dans ses résultats pour la doctrine, mais aussi c'était la seule conséquente, la seule qui justifiât cette parole du Père : Femmes, comme nous, vous êtes en Dieu ! Vous descendez de Dieu ! Donc c'est votre droit d'être libres ! Manifestez-vous, faites vous connaître, nous respecterons votre parole et vos actes.

Mais il fallut la séparation des deux chefs pour que le Père pût suivre son impulsion sans contrôle.

Peu après notre admission dans la famille, les apports d'argent, soit du dehors, soit de ses propres membres, permirent d'en étendre la propagation. On créa, dans plusieurs quartiers, des centres dans lesquels on expliquait aux ouvriers les principes saint-simoniens; on établit ensuite dans deux ou trois maisons des tables tenues très-simplement, où les chefs de centres et tous ceux qui avaient apporté leur vie entière à la famille trouvaient une réfection frugale et suffisante.

Olinde Rodrigues sollicita Voilquin de se donner entièrement aux idées nouvelles. « Viens vivre parmi nous, lui disait-il ; ta femme tiendra la table que nous voulons établir rue Taitbout; sa sœur et Mallard en feront partie; viens, nous aurons suffisamment de travaux à te donner. » Ce n'était pas moi qui eusse voulu arrêter son élan ; il quitta sans regret, mais non sans mérite, la clientèle qu'il s'était faite dans sa profession d'architecte et la classe de dessin qu'il dirigeait le soir pour les ouvriers du bâtiment ; puis,

de la place de l'Hôtel-de-Ville nous allâmes occuper un entre-sol de la vaste maison de la rue Taitbout, près de la salle des conférences.

Ma sœur, son mari et plusieurs autres saint-simoniens venaient chaque jour s'asseoir à cette table fraternelle. Cette existence, trop heureuse pour durer bien longtemps, se continua jusqu'aux revers de fortune qui vinrent changer la face des choses. La désorganisation arriva par l'action de l'autorité. Le Pouvoir fut ému de la force et de l'extension que prenaient nos doctrines; des poursuites judiciaires furent ordonnées contre les chefs saint-simoniens; *cela* arrêta la confiance que leur loyauté et leur dévoûment à cette œuvre méritaient si bien. Les apports d'argent s'arrêtèrent; leur fortune personnelle était épuisée; bientôt il fallut songer à la liquidation de la société, dissoudre les tables, réduire les loyers, enfin supprimer même des dépenses qui semblaient indispensables.

Mais avant d'être arrivé à cette extrémité de n'avoir ni feu ni lieu pour nous abriter, il me faut retourner en arrière pour te parler de deux faits importants. Déjà je t'ai fait pressentir le premier en te parlant de mon mariage.

Le Père, voulant connaître la moralité de tous ceux qui l'entouraient, avait provoqué dans le sein de la famille des confidences sur leur vie antérieure; beaucoup s'y étaient prêté dans l'intérêt général. Je trouvais cette mesure très-logique de sa part. On disait même que plusieurs femmes en avaient agi ainsi.

Depuis que je vivais au milieu de cette *Famille* dont j'appréciais la dévoûment en tâchant de l'imiter, la sainte passion de la vérité, un moment obscurcie en moi, s'était ranimée à ce contact. Moi aussi, me disais-je, j'ai besoin d'être vraie; tout mensonge me pèse et m'importune; je veux faire connaître à mon mari tout mon passé, mais je veux le lui dire devant le *Père*; dès lors, s'il supporte no-

blement cette confidence, notre union, greffée sur la confiance, pourra peut-être s'appuyer sur l'amour.

Souvent, dans le salon Monsigny, mon regard suivait le *Père;* je désirais de lui une entrevue et n'osais la provoquer. Il me comprit sans doute, car un jour, me prenant à part, il me dit : Et toi, chère fille, n'as-tu donc rien à me dire? — Si, Père, je veux vous parler, recevez-moi dans votre cabinet, je m'y rendrai avec Voilquin. Il fixa sur moi un regard profond, puis il me dit : Viens demain matin, je t'écouterai.

Mais hélas! j'avais trop présumé de mes forces; à peine le lendemain fûmes-nous réunis, moi assise en face de ces deux hommes qui attendaient ma parole, que, voulant commencer le récit de la captation dont j'avais été victime, je balbutiai et les sanglots m'étouffèrent, comme autrefois lorsque je m'étais adressée à mon vieux confesseur. Ces messieurs, à travers mes paroles entrecoupées, purent à peine comprendre la chute, mais non ce qui l'expliquait, et, j'ose le dire, l'excusait complétement. Voilquin se jeta en pleurant dans les bras du Père, mais, dans ces premiers moments, *aucun des deux ne me tendit la main!* Oh! ma sainte mère, pensais-je en les regardant, tu aurais séché mes larmes sous tes caresses avant de te tourner vers l'homme!

Cette inique répartition de la justice mâle arrêta mes larmes. La mémoire des six années écoulées depuis mon mariage, autant que ma dignité blessée, me fit relever le front. Je regardai sévèrement Voilquin et lui dis : Rappelez-vous, avant de me condamner pour le tort d'un autre, mes souffrances depuis six ans; rappelez-vous aussi qu'à vous seul je dois la douleur de mes maternités incomplètes.

Le Père me regarda tout étonné. En nous quittant, il m'embrassa tendrement, mais *il était trop tard!* Dès ce moment je me promis de ne plus jamais dire ma pensée,

ni les actes intimes de ma vie apostolique, *à aucun homme*, et de me confesser dorénavant seule devant ma conscience, me réservant le droit, si je rencontrais une femme grande, assez aimante pour apprécier avec son cœur tous les actes de la vie, de lui expliquer les mobiles qui m'auraient fait agir.

Depuis cette visite au Père, où mon épreuve avait tourné contre moi, mais non contre la morale de l'avenir, il n'y eut pas un mot d'échangé entre mon mari et moi sur le motif qui nous y avait conduits. Je dois ajouter que nos relations ne furent cependant ni moins cordiales, ni moins tendres de sa part qu'auparavant. Du reste, juges-en par cette lettre qu'il m'écrivit le 24 février 1832, après quelques jours d'absence nécessités par les travaux qu'il conduisait à l'Athénée. A la suite de quelques phrases étrangères à ce récit, il continue ainsi : « Maintenant « communions ensemble; dis-moi, pourquoi suis-je ce « soir d'une tristesse à mourir? J'ai pourtant bien em- « ployé ma journée. Il est onze heures et demie; je « suis la ligne que tu m'as tracée et je ne suis pas satis- « fait; mille idées vagues, confuses, plus incohérentes « les unes que les autres, offrent à mes yeux une fantas- « magorie où le passé, m'apparaissant comme un songe « pénible, torture mon cœur, que la distance qui nous « sépare, t'empêche de consoler. Oh! combien à cet in- « stant, seul vis-à-vis de moi-même, abandonné à ma « faiblesse, au désordre d'une imagination vagabonde, « j'aurais besoin d'un de tes regards! un seul me rendrait « à moi-même, et tout, autour de moi, est silencieux. Si ta « main si douce était dans la mienne, penserais-je encore « au passé? formerais-je encore le vœu de nous rencontrer « l'un et l'autre au printemps de la vie? vœu qui semble « un regret de ce que notre destinée ne nous a unis que « longtemps après.

« Je m'étais fait une si douce habitude d'une union

« sainte, qu'aujourd'hui, que le plus léger obstacle nous « sépare, je ne suis plus moi; songe quelle atmosphère « de bonheur tu répandais autour de moi avec ces deux « mots dus à notre Père Enfantin: Je t'aime! Si tu me blâ- « mais parfois, ta main démentait le langage que ta bouche, « toujours trop austère, te forçait de tenir. Aujourd'hui, « seul devant mes souvenirs, voulant grandir pour effacer « mon passé, mes mains appellent tes caresses; j'ai besoin « d'un baiser, et rien ne vient combler mes désirs... Ah! « ne rougis point, c'est une parole, c'est un conseil, c'est « ce je ne sais quoi que toi seule peux me donner « aujourd'hui.

« Tu veux me voir grand, et que fais-je pour l'huma- « nité? Aujourd'hui j'ai le nécessaire, quelquefois du « superflu, et des milliers d'infortunés ne savent pas, à « l'heure qu'il est, où reposer leur tête! J'ai fait chasser « un être vicieux sans doute, mais sa femme, ses six « enfants seront victimes de mon arrêt! Dis-moi, Suzanne, « n'ai-je pas été leur juge quand notre religion m'ordon- « nait d'être leur père? Si tu étais là, tu répondrais à « toutes ces demandes; mais nous sommes séparés! Adieu « donc... »

Quoique prolixe, j'ai voulu te copier cette lettre presque entièrement, car elle peint l'individu et la situation où nous nous trouvions vis-à-vis l'un de l'autre.

A cette même époque il se passa dans la famille un fait grave, pressenti, il est vrai, par tous, et d'un intérêt général. Il agita non-seulement les cœurs et les consciences, mais il détermina la séparation des deux chefs suprêmes. Cette scission ne s'arrêta pas aux sommités; nous vîmes bien d'autres défections avant que la famille se reconstituât sous la paternelle influence du *Père Enfantin*.

Depuis six mois, les discussions portaient sur la question morale. Elles avaient commencé, dans l'intimité du collége, entre les deux chefs. Le Père voulait que la question de

la femme fût traitée dans les enseignements publics, qu'on nous déclarât libres et les égales de l'homme. Il voulait aussi que les termes de son appel aux femmes, ainsi qu'à la femme assez supérieure pour résumer son sexe et venir prendre place à son côté, fussent énoncés dans des termes tellement larges, que la pensée des diverses natures pût le comprendre et y trouver sa place et son bonheur.

Ce fut le développement de ses théories que le Père résuma d'abord dans le sein du collége, puis, en novembre 1831, devant la famille entière, qui effraya quelques natures placées plus spécialement sous l'influence du *spiritualisme* chrétien. Des hommes, et aussi quelques femmes, protestèrent publiquement contre ces théories, à la salle Taitbout, et se retirèrent ensuite. A notre grand regret madame Cécile Fournel fut de ce nombre. Pendant sept mois nous ne la vîmes plus parmi nous. Mais au moment du procès en cour d'assises, le 27 et le 28 août 1832, elle eut le noble courage de traverser Paris, à pied, à côté du Père, ainsi que mademoiselle Aglaé Saint-Hilaire, et de le suivre au palais pour affirmer sa moralité et lui servir de conseil, si toutefois cette innovation toute logique dans cette cause était agréée par le tribunal. Mais revenons aux journées de novembre 1831.

Lors de la protestation de Jean Reynaud, une scène bien émouvante eut lieu. Il se leva pour repousser ces théories morales, disant qu'elles conduisaient à la promiscuité des sexes, si l'on osait les publier. Il renia le Père d'une manière si véhémente, que celui-ci, pour le calmer, lui posa la main sur l'épaule, et, avant qu'il pût lui adresser une parole amicale, plusieurs voix venant des galeries supérieures lui crièrent : *Embrassez votre Père! Embrassez votre Père !* La voix du peuple est la voix de Dieu, dit-il en se jetant dans les bras du Père. Mais cela ne changea rien à ses résolutions arrêtées d'avance.

Je maudis à ce moment ma timidité, qui m'empêcha de

me lever pour affirmer la dignité de notre sexe ; je voulais qu'une voix de femme répondît à *Jean Reynaud* ; mais cela me fut impossible ; je lui écrivis à ce sujet ; le Père lut ma lettre et la lui fit parvenir, tout en disant : Il n'y croira pas. Il dédaigna d'y répondre, et dit seulement : Enfantin a soufflé cela.

J'écoutais les protestations des dissidents, sans cependant en être ébranlée. Oui, les hommes d'une nature austère devaient se retirer devant la fermentation morale des esprits, mais je compris moins l'émotion profonde qui se manifesta parmi nous. Désormais n'étant mêlées à cette famille d'hommes que par voix d'appel, notre sexe étant déclaré libre de coopérer à la recherche de la vérité, nous sentant d'ailleurs soutenues par un milieu où nous trouvions respect et amitié fraternelle, que pouvions-nous craindre ?

La séance publique du 21 novembre fut la première et la plus orageuse de cette série ; tous les dissidents se retirèrent ; les quatre suivantes, qui se terminèrent le 7 décembre 1831, traitèrent les plus hautes questions de la moralité humaine. On peut les repousser selon sa nature, son éducation ou ses préjugés, mais rien, selon moi, n'a été dit de plus beau, de plus grand au monde, depuis les évangiles du doux Jésus !

Ce fut au début de ces séances que le Père déclara les femmes de la famille en dehors de la hiérarchie masculine, en nous mettant toutes à l'état d'égalité. Cette mesure était logique, surtout dans la nouvelle position de la doctrine ; elle était surtout conséquente avec ses théories d'appel, ainsi que je l'ai dit précédemment.

Mademoiselle Saint-Hilaire, pour laquelle j'ai toujours professé la plus grande estime, nous réunit dans le salon Monsigny, afin de tâcher de nous entendre ensemble et d'agir de concert. C'était bien ; prolétaires, comme bourgeoises, toutes nous étions disposées à mettre en commun notre activité et notre dévoûment. Mais cette dame, qui

pouvait diriger une discussion sans être récusée par personne, eut là fâcheuse idée de se poser au milieu de nous comme un agent suprême, en réclamant le nom de *Mère*, et de vouloir nous hiérarchiser avant de nous connaître nous-mêmes; c'était inconséquent. Mon cœur et mon esprit indépendant repoussèrent l'une et l'autre de ces prétentions, comme contraires à sa nature peu sympathique. Je m'étais promis d'être sincère en tout; aussi pris-je la parole sans hésitation. Je lui dis combien je désirais rester sous sa direction, qu'en elle je reconnaissais toutes les qualités d'une présidente, le calme, l'intelligence, la *dignité*, mais que je n'y sentais pas les dispositions affectueuses de la mère, et ne pouvais, par conséquent, l'acclamer à ce titre. Cette dame, décidée à ne pas présider une république, et moi, de mon côté, ne comprenant pas la hiérarchie possible avec notre nature, nous ne pûmes nous entendre; ce fut regrettable; beaucoup de force se perdit en se divisant, car plusieurs autres dames suivirent mon exemple. Comme le titre réclamé était la condition de notre présence en ce lieu, nous nous soumîmes à ce petit coup d'État; nous nous retirâmes, résolues d'agir chacune selon notre inspiration.

Vers la fin de janvier 1832, l'autorité, qui redoutait l'influence immense que prenaient nos principes sur les esprits, les déclara subversifs de tout ordre; elle attaqua les saint-simoniens dans leur probité, dans leur moralité, et leur dénia le droit de s'assembler pour prêcher leur doctrine religieuse. La salle Taitbout fut fermée le 22 janvier avec un grand appareil de forces. Une longue instruction judiciaire fut commencée aussitôt; elle dura plus de sept mois.

Une fois les chefs de la doctrine mis en suspicion sous des inculpations aussi graves, la calomnie nous atteignit tous; nos efforts de propagation furent amoindris, entravés par mille embarras financiers au dedans, et par les

tracasseries judiciaires au dehors. Les femmes du monde, ne se sentant plus appuyées, s'éloignèrent ou n'osèrent plus se manifester, bien moins encore soutenir celles qui eurent le courage de persévérer dans cette voie.

Le 23 avril 1832, la maison Monsigny fut abandonnée. Le Père, qui venait de se voir enlever sa mère par le choléra, fut s'enfermer avec quarante de ses *Fils* dans une vaste propriété qu'il possédait encore à Ménilmontant. La famille de Paris, c'est-à-dire tous les saint-simoniens qui ne pouvaient habiter cette retraite, ne fut admise à visiter les quarante solitaires que le 6 juin, journée sanglante et déplorable comme toutes les guerres civiles ! Ce fut dans ce jour néfaste, au bruit du tonnerre qui éclatait sur nos têtes, au bruit plus affreux du canon qui arrivait jusqu'à nous, qu'eut lieu la prise d'un habit symbolique. Ce vêtement, joli et remarquable, désignait l'individu qui le portait ainsi que tous ses actes à l'attention du monde.

Deux fois par semaine, notre bonheur était d'aller visiter nos amis dans leur retraite de Ménilmontant, bien que depuis le 1er juillet l'autorité en fît garder les portes; mais au bras de Voilquin, qui, lui aussi, portait le nouveau costume, nous entrions serrer la main de ceux que nous aimions.

Je ne veux point ici, chère enfant, redire l'histoire de cette société d'hommes d'élite; elle est faite d'ailleurs sur le vif, c'est-à-dire qu'à mesure qu'un fait s'accomplissait, il était aussitôt consigné dans nos livres. Je veux seulement inscrire quelques dates qui, en dehors de mon action, sont encore chères à ma mémoire.

Le 1er juillet 1832, les apôtres firent l'ouverture du temple; hors l'espace, tout leur manquait pour faire dignement ce simulacre de temple. De grands beaux arbres disposés en demi-cercle faisaient face au bâtiment principal de cette vaste propriété. Ce lieu fut l'emplacement choisi pour ce dessein. Ces hommes, habitués aux

travaux intellectuels, creusèrent, préparèrent le terrain. Mais ce fut, comme la plupart des faits de cette époque, une cérémonie toute symbolique, mêlée de travail, de chants et de repas fort simples pris en commun; c'était tout à la fois de l'hygiène et un commencement de culte.

Les airs de nos chants, composés par le jeune David, furent ce qui resta de leurs efforts pour élever ce temple; car, en lui, le monde reconnut à ses œuvres un grand artiste, un maître dans son art.

Le commissaire de police de Belleville, à la tête d'une compagnie de gardes nationaux, fit, ce jour-là même, cerner la maison, s'appuyant sur le fameux article 291, défendant les réunions au-dessus de vingt personnes. La force armée entra, malgré les protestations de ces messieurs. Les braves gardes nationaux faillirent se convertir à nos idées; ils se mêlèrent aux curieux, entendirent les chants, en furent charmés et demandèrent la faveur de revenir, mais en habits bourgeois, assister de nouveau aux cérémonies de notre culte.

Le 17 du même mois, il y eut deuil à Ménilmontant. Le jeune Talabot y mourut du choléra. D'un mérite incontestable, il fut généralement regretté. Les apôtres, ses frères, la famille de Paris, le Père en tête, *tous* se réunirent pour lui faire cortége jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. La cérémonie des funérailles fut longue et touchante. La parole chaleureuse d'Émile Barrault se fit entendre à plusieurs reprises, alternée avec des chants graves et religieux.

Ce fut, grâce à Dieu, la seule victime que fit l'horrible fléau parmi les solitaires de Ménilmontant.

CHAPITRE VIII

Procès saint-simonien. — Nos séances de la rue Cadet. — Découverte pénible. — Cause de mon divorce moral. — Départ de mon mari pour l'Amérique. — Lettres de Voilquin et de Julie Parcy.

Le 27 et le 28 août 1832, tout Paris fut ému par le spectacle admirable d'ordre, de calme, d'inattendu que donnèrent le *Père* et ses fils, lors de leur procès, en traversant la ville, escortés par les hommes et les femmes de la famille de Paris. Cette longue procession traversant les rues depuis Ménilmontant jusqu'au palais de justice, au milieu d'une foule compacte et bienveillante, témoignait du progrès déjà fait dans les masses. La curiosité était tellement ardente, que nous eûmes la crainte d'être écrasés en approchant du palais de justice. Ce fut à notre bon Lambert, qui prit soin d'intéresser les huissiers en notre faveur, que nous dûmes, ma sœur et moi, d'entrer dans la salle d'audience et de trouver place dans l'enceinte réservée.

Les détails du procès ont été sténographiés ; je n'en dirai donc rien. Quant à mes sensations personnelles, elles furent toutes d'admiration et de reconnaissance pour le Père, qui osa dire audacieusement sa pensée morale et sa conception religieuse, de laquelle il fait descendre notre liberté et nos droits ! De son siége d'accusé il se fit une tribune ; il parla de la femme, la déclara libre ; c'était beau,

c'était grand! Dans l'avenir les femmes l'aimeront et le déclareront leur sauveur, comme Jésus fut aimé et déclaré le sauveur des hommes.

Tous ses fils firent sensation; plusieurs avocats les félicitèrent sur lèur éloquence et le courage qu'ils déployèrent en développant devant le jury de si hautes pensées.

Chacun connaît l'issue de ce procès célèbre, relaté d'ailleurs tout au long dans un volume spécial. J'ajouterai seulement que le Père et deux de ses fils, après la condamnation de leurs écrits, trouvèrent dans leur conscience le droit de montrer à tous le calme et la dignité de l'apôtre. Toute la famille reconduisit dans le même ordre les quarante solitaires jusqu'aux portes de Ménilmontant.

Nous continuâmes nos excursions plusieurs fois chaque semaine vers cette délicieuse retraite. Ces excursions, que j'appelai nos pèlerinages, ne furent pas même interrompues par l'absence du Père. Holstein, son ami d'enfance, Lambert et quelques autres de ces messieurs qui n'allèrent pas en mission, y reçurent comme à l'ordinaire la famille de Paris.

La liquidation des affaires de la doctrine nous força de quitter la rue Taitbout; nous allâmes nous réfugier rue Cadet. Là, sans argent, sans clientèle, se présenta de nouveau pour nous la gêne des premiers temps de notre union, mais alors entourée, à cause des circonstances, de difficultés plus grandes à vaincre. Les saint-simoniens n'étaient pas en odeur de sainteté auprès des propriétaires; n'avaient-ils pas voulu abolir la propriété et l'héritage!!! Enfin nous en trouvâmes un plus traitable, qui, non-seulement voulut bien nous recevoir dans sa maison, mais donna encore à Voilquin suffisamment de travaux pour assurer le prix de la location du susdit appartement.

Cet apostolat de pauvreté, de privations, fut sans découragement et sans larmes. En 1832, nous avions au cœur,

pour combattre, une foi vive, et des amis pour nous aimer et nous soutenir moralement.

Les neuf mois que nous restâmes dans cette maison furent bien remplis ; ils marquèrent en outre par l'importante résolution que nous y prîmes et dont les conséquences réagirent sur notre vie entière.

Notre nouvel appartement était confortable; nous réservâmes la pièce la plus grande et la mieux ornée pour y recevoir les anciens et les nouveaux néophytes. Chacun de nous régla la propagation de ses idées selon la forme qui convenait le mieux à sa nature.

Le mercredi devint mon jour ; on causait, on dansait même ; la joie rayonnait sur les jeunes visages ; l'entente cordiale était parfaite, mais le luxe, le confort même étaient bannis, et pour cause, de ces réunions ; on n'eût pu se douter, en voyant notre entrain, que les maîtres de céans avaient dîné avec une mesquine portion d'ouvrier, achetée en cachette au cabaret voisin.

Le vendredi, notre salon, bien qu'orné d'une grande glace laissée par un locataire oublieux de ses loyers, prenait un aspect grave comme la circonstance ; car les séances de Voilquin étaient sérieuses. Il fallait des siéges en grand nombre, mais le professeur ne s'embarrassait pas pour si peu ; des planches sur des appuis quelconques levaient la difficulté. Là il lisait, discutait et enseignait les principes saint-simoniens. L'une et l'autre séance faisaient salle comble jusqu'à onze heures du soir.

Vers le commencement d'août 1832, mon activité reçut un nouvel emploi. Deux jeunes filles prolétaires, qui s'étaient également retirées de la rue Monsigny, firent paraître un petit journal hebdomadaire sous le titre de *la Femme libre.* A leur demande j'y écrivis dans le second numéro un article bien timide, pour appeler les femmes à une croisade pacifique, afin de combattre à armes courtoises les abus du sexe fort à notre endroit.

Peu après, ces deux jeunes personnes, fascinées par les théories de *Fourier*, que ce profond philosophe expliquait en personne, aidé par *Considérant* et d'autres disciples de cette école, nous quittèrent en me laissant la direction de notre petite feuille. Désirée Véret, la fondatrice, se retira d'abord, puis Reine Guindorf ne tarda pas à la suivre. Dès ce moment notre journal prit ce nom : *la Femme nouvelle*, ou *Tribune des femmes*, titre plus ambigu, mais ne donnant nulle prise aux plaisanteries du monde. Je pris pour épigraphe le mot de Jeanne Darc : *Notre bannière étant à la peine, il est juste qu'elle soit à l'honneur*.

Bien qu'un grand nombre de femmes entrassent en correspondance avec nous, notre pauvre petite feuille, créée et continuée par des femmes prolétaires, privées de fortune, de position, de cette éducation première pour éclairer notre route, cette publication resta sans prestige et n'eut jamais une influence réelle sur le monde. Elle alla consoler quelques cœurs déçus par le grand désastre saint-simonien; elle entretint dans l'âme de nos frères et sœurs de la province le feu sacré, l'espoir dans le Père et l'avenir ; enfin son apparition encouragea les femmes du monde à se manifester, car peu après cet essai parurent plusieurs recueils rédigés par des femmes de la société, arborant pour drapeau la littérature légère, les modes, etc. Elles réussirent, eurent des abonnées, et par cela même aidèrent à l'émancipation de la pensée féminine.

Puis dans le ciel intellectuel il se montra tout à coup une étoile brillante, qui força les hommes à saluer sa venue. Certes notre *George Sand* a sa valeur en elle-même; elle compte parmi les premiers écrivains du siècle; son style est pour l'âme une musique délicieuse; c'est son cœur qui dicte ses pages éloquentes ; mais elle doit le développement de son génie aux grandes idées religieuses qui planent sur le monde et qui changeront avant la fin du siècle la face de la société.

Dans les charmantes conceptions que *George Sand* veut bien appeler ses *Contes*, elle s'assimila, elle vulgarisa en les poétisant, les sublimes philosophies qui passèrent devant son esprit. Gloire à cette femme ! Son nom ne périra pas tant que le sentiment de la dignité dans les actes de la vie, l'amour véritable dans le mariage, la grandeur morale en Dieu seront le rêve, l'idéal des deux sexes en France !

Mais, chère fille, nous voilà bien loin de notre petite feuille. Tu dois te dire qu'il est outrecuidant de ma part de nommer *George Sand* à propos de *la Femme nouvelle*. Je n'ignore point la haute estime et l'admiration que tu professes pour elle; rassure-toi donc; ce n'est point un parallèle que je songe à établir. Si j'en ai parlé en ce moment, c'est qu'il y a aussi de l'apôtre en elle; ce sentiment forme, pour ainsi dire, un lien de parenté entre toutes les femmes dévouées à l'humanité. Tous ceux qui sentent ainsi l'aiment, malgré l'hommage dû à son grand talent. Quant à moi, ma profession de foi faite envers les sommités intellectuelles, je rentre dans mon modeste rôle répétant tout bas, pour remonter mon courage, ce vers de Lamartine :

Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers !

J'arrive au fait de mon divorce religieux, qui fut rendu légal douze ans plus tard, en Amérique, sans participation de ma part, sur la demande de ma sœur et de son second mari qui crurent sauvegarder mes intérêts matériels.

Au commencement de 1833, pendant qu'un grand nombre de Saint-Simoniens étaient en mission dans toute la France, se montrant partout en costume d'apôtres, faisant retentir les chants de Ménilmontant du nord au midi, les centres de Paris s'accroissaient par de nouveaux adeptes, sous l'impulsion de Vinçard, de J. Gallé et d'un grand nombre de nos amis.

Dans cet hiver, trois nouvelles recrues, une dame et

ses deux filles se montrèrent fort assidues chez nous; Voilquin et moi, nous leur faisions bon accueil, car ces trois dames nous paraissaient honnêtes et leur tenue convenable de tout point. Elles plaisaient généralement; aussi mon mari ou quelques jeunes gens s'empressaient-ils, après chacune de nos séances, de les reconduire. Je n'étais nullement jalouse ; d'ailleurs, la conduite de mon mari ayant toujours été depuis huit ans celle d'un honnête homme, rien dans ses attentions envers les femmes, en général, et auprès des dames Parcy, en particulier, ne pouvait éveiller mes soupçons. La réserve des deux sœurs me convenait fort et n'était pas feinte, car un soir je scandalisai l'aînée par une innocente plaisanterie. Elle dansait avec Voilquin, je faisais leur vis-à-vis, tous deux se parlaient avec assez d'animation pour oublier la figure de la chaîne des dames; je lui dis alors en riant : « Allons, Mademoiselle Julie, changeons de cavalier, un peu de mobilité ne gâte rien. » Elle prit un petit air prude, et me dit en rougissant : « Oh! Madame!!! » Ce oh! en voulait dire plus qu'il n'était gros : *mobilité!* avais-je dit, *oh! schocking!*

L'hiver se passa ainsi. Le printemps, qui devait décider de notre avenir, parut brillant et radieux, et secoua diversement ses dons sur notre groupe.

Écoute et juge avec indulgence ce fait dont tu as vu les résultats sans en connaître les détails.

Un jour qu'en bonne ménagère je brossais avec précaution les habits de ville de mon mari, coulant en douceur la vergette sur les coutures par respect pour son âge mûr et aussi pour la difficulté insurmontable de remplacer ce vieil ami, j'avais sorti les papiers qui gênaient mon opération, c'étaient des mémoires de toisé, d'arpentage, etc., lorsqu'en les réintégrant en leur lieu et place, je remarquai une suscription de lettre dont l'écriture m'était inconnue. C'était tentant pour une fille d'Ève.

Depuis mon mariage, n'ayant jamais eu rien de caché l'un pour l'autre, nous nous étions concédé le droit *réciproque* d'ouvrir nos correspondances; j'ouvris et je lus donc cette petite lettre. Juge de ma stupéfaction! C'était une réponse fort tendre d'un cœur timide encore, mais grandement épris! L'aveu était complet. Cette lettre était signée *Julie Parcy*. Sans ambiguïté aucune le hasard m'apprenait que le cœur de mon mari s'était détourné de moi. Après l'avoir possédé, sans partage, pendant une union de huit années, apprendre tout à coup qu'il se donnait à une autre sans tergiversation, en pleine confiance de mon côté, c'était un moment cruel à passer! Je replaçai la lettre et sus me taire; mais pendant plusieurs jours je fus en proie à de bien tristes réflexions, à des craintes sérieuses sur l'avenir de tous deux, ainsi qu'à des irrésolutions douloureuses. Devais-je empêcher cette passion de faire de plus grands ravages dans le cœur de ces deux imprudents?

Encore à cette heure je doute que Voilquin ait mis du calcul dans ce sentiment; sans aucun doute, son amour-propre fut flatté par la préférence déclarée d'une jeune fille; mais je te l'affirme, depuis huit ans je l'avais toujours vu agir en honnête homme; l'amour était donc le seul séducteur en cette circonstance.

Je résolus d'attendre, d'examiner en silence, afin de juger si cette passion à laquelle la lettre répondait était le caprice d'une imagination surexcitée chez mon mari; dans ce cas j'avertissais la mère et la fille, et ne les recevais plus chez moi. Si, au contraire, c'était chez tous deux un *amour vrai, profond,* comme il avait inutilement désiré le trouver chez moi, alors, *dans mes idées nouvelles* sur les unions de l'avenir, c'était à moi à faire du dévoûment, à donner un exemple aux femmes en lui rendant sa liberté devant Dieu et autant que possible devant les hommes, cela sans condition et sans arrière-pensée.

Ah! si notre union eût été bénie, si j'avais eu des enfants,

je ne me serais pas cru ce droit-là; j'aurais au contraire disputé leur père à toutes celles qui eussent tenté de me l'enlever! Car, bien que le saint-simonisme se plaçât par ses principes bien en avant du monde actuel, le groupe familial dont je faisais partie n'était point assez puissant ni assez fortement organisé pour remplacer la protection paternelle. Mais j'étais seule, forte de ma volonté, de ma foi religieuse ; j'attendis *tout* et ne provoquai *rien*.

Plusieurs fois mon mari, me voyant plus songeuse que d'habitude, me disait : « Qu'as-tu, mon amie? » — Rien! Réponse caractéristique des femmes qui ont trop à dire et trouvent prudent de se taire. Il n'insistait pas. Lui-même était préoccupé; il voulait parler, mais le premier mot ne se présentait jamais.

Cependant, un beau jour d'avril, les lilas en fleur réjouissaient la vue; son cœur, comme les oiseaux, chantait les joies du printemps; il vint près de moi, me prit la main; puis tout à coup me dit : « Si je venais à aimer d'*amour* une jeune fille, que dirais-tu? — Si cet amour était réel et partagé, que pourrais-je dire ou faire? — Quoi! tu ne serais pas trop malheureuse de mon abandon, tu me laisserais partir, aller au loin, avec celle que j'aimerais?... » Un mot de moi, et ma destinée pouvait se maintenir telle quelle; j'avais le cœur serré, mais je le regardai avec calme et lui dis : — Oui, sois heureux, tu es libre! — Il m'embrassa tout ému et sortit rapidement.

Quelques jours après, la situation étant moins tendue, il me fit part de leurs projets, qui paraissaient remonter à quelques semaines, tant ils se trouvèrent praticables à la minute.

Dix à douze saint-simoniens, parmi lesquels se trouvait mon beau-frère Mallard, étaient partis depuis quelques mois pour les États-Unis, dans le but de former sur cette terre de liberté une association fraternelle; ce précédent avait décidé Voilquin à aller s'y établir également avec sa

nouvelle famille. Il avait donc déterminé les dames Parcy à l'accompagner. La mère, disait-il, possédait huit à dix mille francs ; elle établirait ses filles, et ils vivraient heureux tous ensemble dans cet Eldorado !

Cette Amérique avait encore tous les prestiges pour sa riante imagination ; il retournait ce thème en le brodant de toutes les façons ; il me disait : « Tous, nous te devrons notre bonheur ; Julie t'aime ; elle viendra, si tu le permets, te demander comme une consécration le baiser d'adieu. »

En l'écoutant divaguer ainsi dans l'azur céleste, ce fut pour *moi* une véritable compensation. Je lui dis : Nous devrions tous deux, afin de fixer ce moment unique dans notre vie, écrire quelques mots au *Père Enfantin*. Il y consentit. Nous écrivîmes debout, chacun sur le coin d'un meuble. J'ignore ce que Voilquin lui dit. Nous cachetâmes nos missives sans nous rien communiquer; mais, étant tous deux fort exaltés dans ce moment, nos billets durent se ressentir de cet état. Ils furent de suite envoyés à Sainte-Pélagie. Si le Père a conservé ces deux lettres, on pourra les joindre plus tard à cette relation, afin de la compléter.

Voici, autant que ma mémoire se les rappelle, les dernières lignes de mon billet :

« Je suis seule maintenant, mais j'ai mis un homme au
« monde en déposant mes droits sur l'autel de l'humanité,
« en le faisant libre. Désormais, quitte envers mon passé,
« je veux, à mon tour, *penser, aimer, agir librement.* Je
« veux vivre enfin ! »

Dès ce moment, Voilquin activa son départ. Il s'occupa de vendre une partie du mobilier pour se faire de l'argent, m'en laissa la moitié pour mon usage, puis il fit emballer ses livres, ses dessins, tout ce qui pouvait lui être utile dans sa profession.

Avant de quitter Paris, le 3 mai, il me remit, comme adieu, cette lettre portant la date du 26 avril :

« Ma bonne Suzanne,

« Dans peu, un espace immense sera entre nous ; au « moment de nous séparer pour bien des années, mon « cœur éprouve le besoin de s'épancher encore dans le tien. « Sans rappeler un passé douloureux pour tous deux, je dé- « sire que tu sois bien persuadée que je n'oublierai pas les « efforts que tu as faits pour me donner un bonheur que « Dieu et ta santé, compromise par moi (je n'oublierai « jamais cette nuit d'orage qui faillit te coûter la vie plus « tard), ne t'avaient pas permis de m'accorder ; laisse-moi « t'exprimer toute ma reconnaissance pour la haute mo- « ralité dont tu m'as donné tant de preuves. *Confiance*, « *sensibilité*, *résignation*, *courage*, hors l'*amour*, tu m'as « tout donné ; et, par un effort surhumain, tu as travaillé à « me faire trouver cet amour que mon imagination déli- « rante avait tant rêvé, en donnant le baiser de paix à la « jeune fille dont le cœur vierge n'a pas craint de braver « les outrages d'un monde austère en paroles seulement, « en avouant un amour qui nous rend heureux tous deux, « et ce bonheur, Suzanne, nous n'oublierons pas que nous « te le devons. Si Dieu comble nos espérances, nous tra- « vaillerons à améliorer ta position sociale, tu n'en rou- « giras pas, car tu nous as dit que nous étions de bons « amis, un frère et une sœur pour toi, et qu'un jour tu « embrasserais avec la même amitié nos enfants, qui te « donneront aussi l'amour dont ton pauvre cœur a tant « besoin.

« Nous partons pour pratiquer l'œuvre que, femme de « théorie, tu as conçue ; nous partons, et nous confions ton « avenir à la moralité de ceux que nous avons appelés et « que nous appelons encore nos Pères, à l'amitié de nos « frères, à celle des femmes qui reconnaîtront un jour ce

« que tu as voulu faire pour elles. Courage donc ! que « notre bonheur, ton ouvrage, te fasse entrevoir aussi « le jour où tes vœux seront comblés en unissant ton « cœur, énigmatique pour moi, à un autre cœur plus fait « pour te comprendre. C'est le vœu le plus cher de celui « qui fut ton époux, et qui se glorifie aujourd'hui d'être « le premier de tes frères et ton plus sincère ami.

« VOILQUIN.

« Paris, 26 avril 1833. »

Cette lettre me fut remise lorsque tous deux vinrent une dernière fois me faire leurs adieux dans le nouveau logement que je m'étais choisi, rue Bourbon-le-Château, au sixième étage.

Ils restèrent huit jours au *Havre*; dans cet intervalle, je reçus de lui plusieurs lettres. Voici la première, du 5 mai, dont je te copie seulement quelques mots :

« ... Je te remercie, Suzanne, de ce que tu as compris « que ta présence, au moment d'une séparation aussi « grave que religieuse, n'aurait fait que compromettre « inutilement nos forces. Tu as alors achevé dignement « ce que tu as commencé. Julie m'aime autant qu'elle est « aimée. Tu dois être fière d'avoir contribué pour ta part « à notre bonheur; nous ne l'oublierons pas. Dis à Graugnard que je regrette de ne pas l'avoir vu; je l'aurais « embrassé avec plaisir pour le remercier de sa double « mission. »

J'avais en effet préféré lui envoyer par un ami commun mon adieu suprême dans un petit billet. Voici les quelques mots que Julie ajouta dans la même lettre de Voilquin, écrite du Havre :

« Ma chère Suzanne,

« J'espère que cette lettre vous trouvera en meilleure « santé que vous n'étiez le jour de notre départ; j'étais

« moi-même si émue au moment de vous dire adieu, que
« j'ai à peine pu vous dire quelques mots bien insignifiants,
« et je crains que vous ne soyez fâchée contre moi, car
« vous ne m'avez pas embrassée à la fin de votre lettre. Je
« vous prie, cependant, de ne pas m'oublier dans la pre-
« mière que vous écrirez à Eugène.

« Je vous embrasse.

« Votre sœur,

« JULIE. »

Le bonheur avait tellement enivré Voilquin, qu'il était parti de Paris oubliant de s'informer de ma situation pécuniaire. Cependant elle était loin d'être brillante, puisque après les frais d'emménagement payés il me restait juste *cinq francs* pour commencer ma nouvelle vie ; mais pour mon ex-époux, semblable dans ce cas aux héros de roman, l'argent était une question trop secondaire pour qu'on s'en préoccupât. Fi!!! Quand le ciel de Mahomet venait de s'ouvrir à deux battants pour les recevoir, s'informer de pareils détails! Aussi, en réponse à sa demande de lui acheter un manuel d'arpenteur, force me fut de le faire redescendre sur la terre et de lui avouer le chiffre de ma fortune; cet aveu éveilla l'attention de Julie, qui l'engagea à m'envoyer de suite 100 francs, ne pouvant faire mieux, envoi qu'il fit, j'en suis convaincue, de bien bon cœur. Cette petite somme est le seul argent que j'aie jamais reçu de lui depuis notre séparation ; elle me fut envoyée, ainsi que tu le verras dans sa troisième lettre du Havre, datée du 11 mai 1833, jour de leur départ sur la *Concordia*, navire américain.

Je ne puis résister au désir de te copier une partie de cette lettre; cela répond à ce que l'envie insinua, que je le poussais à cette séparation. Hélas! si plus tard les malheurs qu'il subit dans ce pays lointain, dont il eût dû connaître la langue pour réussir, si son caractère s'aigrit

et le rendit un peu injuste, je n'y fus pour rien, car dès mon départ pour l'Égypte, en 1834, nos existences devinrent totalement étrangères l'une à l'autre. Toujours est-il que cela n'infirma en rien les actes qui s'accomplirent en 1833. Je ne retins ni ne précipitai en aucune manière son élan sympathique; je tâchai seulement de rendre notre divorce aussi moral, aussi religieux, que je désire les voir tous s'accomplir dans le présent et dans l'avenir pour les époux qu'une force invincible entraîne loin l'un de l'autre.

Voici cette lettre du 11 mai, signée Voilquin-Julie :

« Ma chère amie,

« Nous partons aujourd'hui à trois heures; il ne me reste « plus que peu d'instants; j'en profite pour te dire encore « quelques mots. Et d'abord, dis au *Père Lambert* que je « le remercie des vœux qu'il fait pour notre bonheur, ou « plutôt que nous le remercions tous deux, en l'embrassant « de toute la force de notre âme; dis-lui bien aussi que « nous n'oublierons jamais le *Père* ni la religion à laquelle « nous devons notre bonheur, car nous sommes *heureux!* « bien heureux!!! Une vie nouvelle s'est ouverte pour « nous; l'amour, ce feu divin qui nous rapproche de la « divinité, embrase nos cœurs sans les consumer l'un et « l'autre. Aujourd'hui, le bonheur n'est plus un songe pour « ton frère; un sang pur et frais circule dans ses veines; « le rêve de sa vie s'est *réalisé;* et, quand il doit ce bon- « heur à cette religion qui vous donne pour prêtres des « hommes aussi moraux que le Père Lambert, à cette re- « ligion qui vous fait accomplir des actes d'une aussi « grande vertu que celui que tu as accompli, peut-on « croire qu'il soit possible de l'oublier? Oh! non, jamais... « Dis aussi à Philippe qu'il ne s'est pas trompé sur mon « compte, qu'homme de devoir, je saurai, ainsi que Julie, « faire le devoir d'un bon frère; s'il en était autrement, « Julie elle-même saurait m'y rappeler. »

Ensuite ce sont des recommandations fort pressantes sur nos deux familles :

« Embrasse ton bon père pour moi ; dis-lui que je n'ou-
« blierai jamais les marques d'affection qu'il m'a données.
« Ce souvenir lui sera cher et le préparera peut-être à re-
« cevoir une confidence qu'il sera nécessaire de lui faire.
« Quant à ma bonne mère, tu m'as promis aussi de l'aller
« voir ; embrasse-la pour moi, ainsi que ma sœur.

« Nous avons trouvé moyen de distraire 100 francs sur
« nos achats ; je te les envoie. Ne nous réponds pas, nous
« allons partir, nous ne pourrions recevoir ta lettre. Re-
« çois les embrassements de ton frère et de ta sœur.

« VOILQUIN-JULIE. »

Maintenant, chère fille, je te convie à me suivre dans la nouvelle marche de mon apostolat. Seule devant le monde pour répondre de la moralité de mes actes, je marchai dans cette voie pendant l'espace de cinq ans, jusqu'à la fin de 1838, où, forcée de tourner mes regards vers ma famille, je partis dans les premiers mois de 1839 pour la Russie, voilant ma foi toujours aussi ardente, me faisant monde pour aider mon vieux père et obtenir pour mes derniers jours le pain de l'indépendance.

C'est donc l'historique de ces cinq années qui va suivre, ainsi que mes pérégrinations à travers la France et l'Égypte, que nous allons parcourir ensemble.

Mais, avant, je veux ajouter quelques mots sur nos voyageurs, puis te faire connaître ce qui termina nos relations.

Ces pauvres amis eurent une traversée pénible et très-longue. Ils arrivèrent le 19 juillet 1833 à la Nouvelle-Orléans ; leur navire éprouva d'assez fortes avaries. Julie fut très-malade pendant ce long voyage. La lettre qu'ils m'écrivirent le 8 août étant non-seulement trop longue, mais, comme relation de leur triste traversée, étant trop étran-

gère à ce récit, il me suffira de la joindre, ainsi que les autres documents, au manuscrit destiné à nos archives.

Arrivés en Louisiane, Voilquin m'apprenait les déceptions, les maladies qui atteignirent plusieurs de nos colons partis avant lui. J'appris aussi la mort de mon bon frère *Mallard*; une attaque de choléra l'avait enlevé en quelques heures. Ce coup fut aussi imprévu que douloureux, car peu de jours avant j'avais reçu de lui une lettre dans laquelle il se félicitait d'y avoir échappé, ainsi que ses amis. Cette lettre était à peine partie, quand l'horrible mal le prit et l'enleva un des derniers. Ma sœur et moi, nous pleurâmes ensemble notre pauvre ami. La douleur d'Adrienne fut déchirante; il s'y mêla le regret de n'avoir pu lui prodiguer ses soins. Cette pauvre femme, ne pouvant partir que plus tard pour l'Amérique, regretta vivement de n'avoir pu assister à ses derniers moments.

Mais je m'arrête; elle seule pouvait raconter le drame intime qui se passa entre elle et son mari; ne l'ayant pas fait, je dois me taire, les ayant aimés tendrement l'un et l'autre jusqu'au delà de leur mort. Ce serait pour moi comme un crime de lèse-nature de jeter un blâme quelconque sur l'un ou l'autre des deux époux.

Sur la lettre de Voilquin il se trouvait quelques lignes de Julie; elles témoignaient de leur bonheur présent dans des termes bien expressifs, malgré leur pénible voyage et les déceptions de l'arrivée.

Les voici :

« Ma chère sœur,

« Je crois pouvoir l'affirmer sans orgueil; si l'amour « complet d'une femme peut rendre un homme heureux, « Eugène a trouvé le bonheur qu'il cherchait; ses soins et « son amour m'ont payée le plus flatteusement pour le « cœur d'une femme en me prouvant qu'il savait aimer. « Nous espérons donc goûter ce bonheur que vous nous

« avez présagé et que je serais heureuse de savoir que « vous goûterez un jour pour prix d'une aussi longue « attente.

« Je vous embrasse de tout cœur.

« Toute à vous,

« JULIE. »

Pendant plusieurs mois nous correspondîmes ensemble et restâmes tous trois dans les termes les plus fraternels. Mais un jour un jeune homme et sa femme revinrent se remettre ici des maladies gagnées en Louisiane. Ce couple voyageur accourut me donner des nouvelles de tous les amis qu'ils y avaient laissés; aux pressantes questions que je leur adressais la femme me fit cette fâcheuse réponse : Tu as cru faire le bonheur de Voilquin; tu t'es trompée; il est tombé entre les mains de trois intrigantes.... Je n'eusse pas dû ajouter foi à cette accusation; l'organisation intellectuelle de cette pauvre femme m'en donnait le droit. Mais Voilquin était mon enfant, ma création; je le voulais heureux. J'écrivis de suite sous cette impression. Je me rappelle cette seule phrase de ma lettre :

« Mon ami, lui disais-je, si tu es déçu dans tes espé- « rances, si tu as été trompé, quitte ce pays; le Père est « en Égypte, réfugie-toi auprès de lui, il te consolera. »

Je le croyais moralement en danger, cela est vrai. Cependant ce conseil n'était ni bon ni logique, puisque j'avais consenti à ce qu'une autre femme fût son régulateur moral; son sort ne m'appartenait plus. Mon premier mouvement fut trop prompt, trop irréfléchi; il s'en offensa, il eut raison. Depuis, je regrettai le chagrin que ma lettre dut causer à cette pauvre Julie, femme loyale, aimante et courageuse jusqu'à la mort.

Comme je restai assez longtemps sous l'influence de ce mauvais rapport, et que, de leur côté, Voilquin et Julie res-

sentirent vivement mon injustice à leur égard, notre correspondance se ralentit considérablement; je m'en affligeai médiocrement, car alors ma pensée était entraînée dans un cercle d'activité fébrile.

Je restai peu de mois dans mon grenier de la rue Bourbon-le-Château. Notre bon Lambert avait formé le cœur et l'esprit d'une foule de jeunes gens pris dans la classe bourgeoise; tous lui étaient fort attachés; ils se nommaient eux-mêmes *les fils de Lambert*. Un des plus religieux et des meilleurs, le jeune Alexandre de Berny, parla de notre petit journal et de moi à sa mère qui voulut me connaître; je me rendis à son invitation. Cette femme, remarquable par le cœur et l'intelligence, ne se contenta pas de nous donner des avis et quelques articles à insérer, mais elle engagea son fils à aider pécuniairement notre petite feuille, ce que le jeune de Berny fit de grand cœur jusqu'à mon départ de Paris.

La première fois que je la vis, son aspect me frappa; elle ressemblait de forme et d'expression à ma mère; je le lui dis les larmes dans les yeux, tant ce cher souvenir fut ravivé par la présence de cette dame. Elle m'embrassa tendrement et notre amitié fut cimentée. Mon goût s'épura au contact de cette femme distinguée qui appartenait aux classes supérieures par son éducation et sa naissance, mais dont le cœur chaleureux était tout acquis à notre cause. Malheureusement elle mourut jeune encore. Cette excellente femme, qui m'avait témoigné une affection si désintéressée, avait succombé, pendant un de mes voyages, à une maladie nerveuse causée par de longs chagrins.

Grâce à l'aide fraternelle de la mère et du fils, je pus quitter mon sixième étage et transporter avec joie mes pénates rue des Juifs, auprès de la bonne famille Montagny, dont la fille, la jeune Célestine, devint presque la mienne, par l'honorable confiance de ses parents à mon égard. Cette jeune fille m'aida dans mon œuvre; elle était

autorisée à m'accompagner à Ménilmontant; elle me quittait peu. Ce fut dans nos réunions qu'elle fit connaissance d'Osmin L..., jeune homme de mérite, qui devint plus tard son mari. Cette union a été bénie par Dieu et les hommes. Osmin L... occupe encore aujourd'hui un poste élevé et honorable, et ma bonne Célestine lui a donné une famille dont tous deux ont raison d'être fiers.

Notre petit journal, malgré sa modeste allure, me mit en rapport avec un grand nombre de femmes ; je pus donc, ainsi que par une correspondance active, faire une propagation fort étendue de nos principes.

Un jour par semaine nous avions une réunion analogue à celles de la rue Cadet. Ma jolie Célestine et quelques dames de notre intimité en faisaient l'ornement.

Le jeune Retouret, un des prédicateurs de la salle Taitbout, fut émerveillé de l'animation qui régnait parmi ces trente ou quarante personnes qui encombraient les deux pièces de mon appartement. Aussi dit-il un jour en entrant : « A la bonne heure, il y a des femmes ici ! Cela se reconnaît de suite à la gaîté des physionomies ! »

Inutile de te nommer tous les saint-simoniens qui vinrent tour à tour y resserrer les liens de religieuse fraternité ; plusieurs sont bien placés dans le monde ; ils seraient peu flattés, je suppose, de trouver leurs noms dans ces souvenirs d'un autre âge.

Notre cher et bon Vinçard venait chaque semaine animer nos réunions de ses nouveaux chants, dont les refrains répétés en chœur attiraient sous mes fenêtres tous les voisins de ce tranquille quartier.

Cette réunion n'était pas la seule ; nous en avions de générales, qui avaient lieu fréquemment hors barrière et auxquelles assistaient tous les membres de la Famille de Paris. Dans ce cas, Julien Gallé, Louis Vinçard, Victor Laudy et moi, nous nous occupions ensemble des mesures d'ordre et d'économie à y apporter.

Souvent, après avoir fait notre pèlerinage à la maison du *Père,* nous descendions par groupes nous réunir dans un vaste salon pour y faire de vrais dîners de Spartiates par la frugalité que nous apportions à organiser ces repas fraternels. Après le dîner, deux jeunes filles, artistes, qui se contentaient d'une légère rétribution, prenaient leurs violons et nous faisaient danser jusqu'à dix heures. C'étaient de vraies fêtes de famille. Au retour, nous suivions les boulevards extérieurs sous l'impulsion organisatrice de Gallé, Vinçard, Ducatel et quelques autres, en chantant tous ensemble les beaux chants de Ménilmontant. Un jour, un de nos amis entendit cette réponse faite à qui s'étonnait de cette longue procession, « ça, c'est les Saint-Simoniens qui chantent « leurs cantiques ; c'est de bonnes gens ; ça aime le peu- « ple. »

La mansuétude que les prolétaires nous témoignaient alors, un jour cependant nous fit défaut. Nous reconduisions *Mercier*, un jeune poëte, émule de Vinçard, partant pour la province en habit d'apôtre. Nous faillîmes être lapidés en descendant de nos chars à bancs, au-dessus de Charenton. Les paysans de ce village nous assaillirent par des cris, des injures et pas mal de pierres qui obligèrent les dames à remonter promptement se blottir sous la toile de nos équipages rustiques. Ma chère Célestine et moi, nous ne fûmes pas des dernières à y chercher un abri, car je n'avais nul désir d'être lapidée en plein XIXe siècle ; j'eus peur surtout pour ma jeune amie dont la garde m'était confiée par ses bons parents. Mais enfin nous nous en tirâmes tous sains et saufs ou à peu près.

Je laisse à décrire ce fait et beaucoup d'autres à notre ami Louis Vinçard qui s'occupe, je crois, en ce moment, de les réunir dans un recueil spécial.

L'aide pécuniaire de de Berny et de sa bonne mère ne froissa nullement ma dignité de prolétaire, car c'était protéger notre centre de propagation et permettre indirecte-

ment aux femmes de se développer, sans leur imposer aucune forme, aucune condition.

Mais, pour satisfaire à mes besoins personnels, je ne voulus recourir qu'à mon travail, jusqu'à ce que les abonnements pussent suffire à cette œuvre.

Une de mes amies qui m'était restée fidèle, malgré la divergence de nos opinions, blâmant Voilquin de son départ, me plaignait fort malgré toutes les explications données sur ce fait; elle voulait sans cesse m'attirer chez elle; à toute cette bienveillance je répondais constamment : faites-moi travailler et j'accepterai la journée d'une ouvrière, rien de plus. Voulant m'être utile, il fallut que madame Prud'homme, cette généreuse amie, en passât par où je voulus.

J'allais donc trois jours par semaine travailler dans cette famille; j'y étais nourrie, puis je remportais 3 francs 75 centimes pour mes dépenses des quatre jours suivants, heureuse de cet arrangement qui me laissait toute liberté de les employer pour les besoins de notre cause, soit au journal, soit à la correspondance, ou bien en aidant nos amis à préparer nos réunions générales.

CHAPITRE IX

Retour du *Père* à Ménilmontant. — Son départ pour l'Égypte. — Le *Livre des actes*. — Appel du *Père* aux femmes. — Mon voyage en 1834. — Isabelle m'accompagne.

Vers le commencement d'août 1833, après sept mois d'absence, le *Père* reparut enfin à Ménilmontant, mais, hélas! pour très-peu de temps. Notre joie de le revoir fut proportionnée à notre affection pour lui.

Peu de jours après son retour, il me fit demander. Sa première parole fut: « Eh bien, chère fille, j'ai reçu ta lettre; te voilà donc libre? — Indépendante, oui, Père, mais libre, dans l'acception de ce mot, oh! non, moins que jamais. Je suis prête à accepter la responsabilité de mes actes, mais je reste isolée en face du monde, en dehors de la légalité, c'est-à-dire en suspicion permanente. — C'est vrai, dit-il, mais courage! plus tard nous serons aimés! »

Nous restâmes deux heures à causer sur tout, sur la morale et la religion, tout en parcourant ce vaste jardin sous le regard de Dieu et de l'amitié, car le bon Holstein se promenait dans les allées latérales, ne gênant nullement cette conversation que je n'oublierai jamais. Un moment le Père voulut revenir sur la confidence incomplète faite l'hiver précédent à lui et à Voilquin. Il demandait: Pourquoi fis-tu cela? Sur ce point je ne fus pas expansive; je lui serrai le bras sans répondre.... Cher Père! il respectait

tant les femmes dans leur pensée mystérieuse, qu'il changea aussitôt de conversation. Il me parla du voyage qu'il allait entreprendre en Orient avec plusieurs de ses fils, ingénieurs et, comme lui, anciens élèves de l'École polytechnique. Tout le temps de sa séquestration, son attention s'était portée sur l'*isthme de Suez*. Il voulait qu'on étudiât sur le lieu même ce grand travail européen, question si importante, en effet, qu'elle n'a pu recevoir un commencement d'exécution que trente ans plus tard, grâce à l'admirable persistance de M. Ferdinand de Lesseps, qui alors était déjà consul à Alexandrie. Ce dernier utilisa plus tard, au profit de cette œuvre sociale, sa connaissance de la langue arabe, ainsi que les travaux préparatoires de ses devanciers.

Si par nôtre influence, disait le Père, cette pensée pouvait prendre corps, recevoir un commencement de réalisation, alors ma parole retentirait encore en France et appellerait à mon aide le concours de tous mes enfants. De ce grand centre et sur ce sol fécond pourrait sortir la famille nouvelle et la morale de l'*avenir* !!!

Ce fut là le sens de ses paroles. Oh ! bonheur ! lui dis-je en prenant congé de lui; dès ce moment je vais laisser pousser mes ailes afin d'arriver une des premières à ce rendez-vous humanitaire.

Je ne revis le Pére qu'en Égypte, à la fin de 1834, dix-huit mois après cette soirée.

Vers les dix heures du soir je me retirai, heureuse de l'avoir revu toujours grand et animé de son énergique religiosité. En quittant son ami Holstein je lui dis : « Vous partez avec lui, soyez tous bénis. Malgré ses adieux, je suis dans la joie, car bientôt j'irai vous retrouver pour me dévouer à toute œuvre où l'intervention de la femme pourra vous venir en aide. »

Sur ces entrefaites, madame Cécile Fournel et quelques autres dames firent paraître un petit recueil qu'elles nom-

mèrent le *Livre des actes*. On y rendit compte de tout ce qui se faisait dans la famille, des missions entreprises, du départ du Père et de ses fils, de leur arrivée sur la terre d'Égypte, etc., etc. Ce petit moniteur, fort intéressant pour nous, fut interrompu quelques temps après le départ de madame Cécile Fournel qui fut rejoindre son mari sur la terre d'Égypte.

Quant à nous, nous restâmes sur la brèche ; notre heure n'était pas sonnée, nous attendions.

Dès l'année précédente un savant allemand, *Hahnemann*, le père de l'homœopathie, était venu à Paris afin d'y faire connaître sa nouvelle doctrine médicale. Elle devait plaire à des chercheurs comme nous ; aussi, deux de nos meilleurs docteurs saint-simoniens, après l'avoir étudiée, l'appliquèrent avec succès dans leurs clientèles ; ils nous proposèrent alors de faire chez moi un cours spécial pour les dames, nous démontrant que l'application de cette thérapeutique étant facile et sans grand danger nous pourrions faire, en l'étudiant, beaucoup de bien autour de nous.

Aussitôt vingt femmes de notre société se présentèrent, et MM. *Léon Simon* et *Curie* ouvrirent leur cours qui fut acclamé d'enthousiasme. Il durait encore lors de mon départ de Paris.

Dans les premiers mois de 1834, parut dans le *Livre des actes* une lettre du Père Enfantin, datée du Caire, dans laquelle il disait : « Nous n'appelons aucune femme en « particulier, mais nous regarderons toutes celles qui « viendront à nous comme envoyées par Dieu même. » Je n'attendais que cet appel pour commencer mes préparatifs de départ. Cependant, à en juger par les rapports qui nous venaient de ce pays, la position de nos amis ne paraissait guère bien assise. La gêne se faisait vivement sentir dans leurs finances. Que deviendraient, nous demandions-nous, ces pauvres amis, si aucun grand travail ne prenait racine dans ces contrées? Déjà Holstein, ne trou-

vant pas d'emploi pour sa capacité, était prêt à quitter l'Égypte ; M. Fournel et sa femme parlaient aussi de revenir en France.

Certes mon élan n'était pas refroidi par ces mutations, mais cela faisait travailler les esprits, et parmi nous s'enfantaient des projets et des plans pour arriver au résultat désiré par le *Père*.

Charles Guillain, jeune capitaine de la marine royale, en congé de semestre, était venu passer ce temps au milieu de nous. Il proposait, dans le cas où l'Égypte nous serait inhospitalière, d'aller partout ailleurs fonder une colonie, pourvu que le Père voulût bien se mettre à notre tête. Notre marin avait déjà fait le tour du monde ; aussi, les descriptions des diverses contrées qu'il proposait pour une fondation grandiose étaient-elles fort attrayantes. Plusieurs jeunes gens distingués, initiés au saint-simonisme par *Lambert*, ainsi que l'apôtre Rigaud, s'étaient ralliés avec ardeur à ce projet, et en étudiaient les cartes pour choisir le lieu et le climat le plus favorables à cette réalisation. *Colonisons, colonisons*, était devenu le mot d'ordre du moment et le thème que chaque jour nous agitions joyeusement tous ensemble.

Les difficultés de détail s'aplaniraient plus tard ; ce n'était pas le moment de s'en occuper ; il en était de même pour la question financière ; tout cela se trouvait relégué au second plan ; notre futur amiral trouvait réponse à tout. Le navire qui devait conduire *César* et *sa fortune* serait frété et conduit par lui au lieu désigné par notre chef aimé !

Il y avait un peu de sérieux et beaucoup d'imprévu dans ces divers projets. Par cela même ils devaient plaire à de jeunes enthousiastes qui déjà voyaient flotter aux vents l'oriflamme du Père et nos tentes plantées dans des contrées féeriques et hospitalières.

Voulant partir à tout prix pour l'Égypte, j'offris donc,

avant de m'y rendre directement, de visiter les principaux centres saint-simoniens de la province, de les préparer à cette éventualité, dans le cas, bien entendu, où nos amis d'outre-mer ne parviendraient pas à planter notre drapeau sur la terre antique des Pharaons.

Mais, avant tout, mon but était de faire de ce voyage une œuvre de propagande active. Une foule d'apôtres nous avaient depuis trois ans préparé les voies. C'était d'ailleurs notre cause que nous avions à plaider; il fallait avoir le courage de nous montrer, malgré les préventions du monde contre toute démarche inusitée. Il s'agissait de nous faire accepter, afin de tracer la route à d'autres femmes.

Je choisis pour compagne de voyage une jeune personne qui, depuis quelque temps, faisait partie de nos réunions. Ses confidences les plus intimes ne m'ayant pas donné de certitude sur son âge, j'estimai seulement qu'Isabelle, ma future compagne, pouvait avoir de vingt-deux à vingt-cinq ans. Elle était petite, mais le volume de sa tête et ses traits accentués paraissaient en disproportion avec sa taille ; il semblait que la nature l'eût frustrée de dix centimètres en hauteur, car avec cet appoint il y aurait eu harmonie; elle eût alors passé pour une jolie femme. Telle qu'elle était, blonde, blanche, un peu molle au physique et au moral, elle plaisait, et je m'en félicitai; elle était d'ailleurs poëte et artiste juste au même degré, c'est-à-dire possédant un joli demi-talent pour tourner un vers et aussi pour faire le portrait en miniature. Quant à ce dernier jugement, comme il appartient à un élève de Coignet, je lui en laisse la responsabilité; mais les artistes se rendent-ils jamais justice entre eux?

Du reste, ma compagne était aimable et douce, et nous fûmes enchantées l'une de l'autre les quatre mois et demi que dura notre voyage avant d'atteindre la Méditerranée. C'est sous le beau ciel de Marseille que nous nous fîmes nos adieux.

Mais nous avons un long voyage à faire ensemble avant de relater ce moment.

Mon programme portait simplement de ne pas nous quitter avant d'avoir atteint l'Égypte et de nous sentir sous la sauvegarde du Père! Jusqu'à ce moment nous devions mettre en commun toutes nos ressources, et il était bien entendu qu'une fois arrivées en Orient, chacune reprendrait son libre arbitre, c'est-à-dire agirait selon ses goûts et sa conscience.

Isabelle accepta ces conditions avec joie et promit de s'y soumettre exactement. Son apport fut ses pinceaux; quant à moi, mes amis garnirent mon portefeuille de quelques dons et d'une respectable quantité de lettres remplies de pressantes recommandations à tous nos frères et sœurs de la province. Ces lettres, d'ailleurs, caractérisaient mon voyage et demandaient pour moi amitié, aide fraternelle, au nom des principes et du but apostolique que je me promettais d'atteindre.

Je ne voulus pas partir sans recevoir le baiser et la bénédiction de mon vieux père. Je fus lui apprendre mon voyage et les causes qui me le faisaient entreprendre. Tout en me serrant contre sa poitrine, il me fit quelques timides observations: Pauvre enfant! mais c'est folie de voyager seule, si loin, sans fortune, etc. Pour changer le cours de ses pensées, qui commençaient à beaucoup trop nous émouvoir, je plaisantai en l'embrassant tendrement: Calme ces inquiétudes, cher papa, lui dis-je; rappelle-toi tes jeunes années, avec quelle ardeur tu as fait ta révolution; laisse-moi faire la mienne; bon sang ne peut mentir!

Je passe la scène des adieux de toute la famille de Paris et de tous les habitués de nos réunions intimes, tous ces braves amis dont les souhaits de bonheur étaient aussi sincères que touchants. Je me demandais, le cœur ému et les yeux humides, en voyant toutes ces mains tendues vers nous, si je retrouverais dans cette verdeur de senti-

ments toutes ces bonnes affections qui me saluaient au départ, si elles ne seraient pas amoindries ou disparues au retour. Grâce à Dieu, après deux ans et demi d'absence, je retrouvai mon Paris bien vivant, les réunions de famille aussi nombreuses, aussi animées qu'auparavant, et le groupe de mes amis m'accueillit avec le même empressement fraternel.

Nos bons prolétaires n'avaient pas cessé de prêcher dans les ateliers, et même dans les cabarets, le progrès par l'union et l'association des efforts fraternels de tous.

Aujourd'hui, en 1865, une nouvelle génération s'est assimilé une partie de nos idées. Ce n'est pas dans Paris seulement qu'elles ont germé et porté fruit, mais toutes les grandes villes de France ont des sociétés coopératives et des associations de tout genre.

Avant de t'entraîner à ma suite dans ce voyage, il me faut, à notre époque de philosophie et de négation religieuse, te demander grâce pour les expressions un peu surannées dont je me suis servie dans le cours de cette seconde partie; accepte-les au moins dans le passé que je décris.

En m'entendant parler de tous ces jeunes hommes de 1830, tu as souri plus d'une fois aux mots d'*apôtres*, de *missions apostoliques*... Sans doute ces locutions ne sont plus de notre temps, mais alors elles étaient logiques. Saint-Simon avait nommé sa doctrine : *le nouveau christianisme;* mais *Enfantin*, du haut de sa tribune d'accusé, donna au monde sa formule religieuse en ces termes : « Dieu est « tout ce qui Est, tout est en Lui, tout est par Lui, nul « de nous n'est hors de Lui; mais aucun de nous n'est Lui. « Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions « en Lui, car il est tout ce qui Est. »

De ce moment la doctrine philosophique du Maître avait pris, sous la direction du *Père*, le nom de Religion saint-simonienne. Chère fille, relis le volume qui contient le

procès, et tu comprendras le zèle et l'ardeur de tous ces jeunes néophytes; de là ce langage, cet habit symbolique, ces formules excentriques faites pour frapper le monde et attirer son attention sur les idées morales et les sentiments religieux du *Père* et de tous ses fils.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE X

De Paris à Marseille : quatorze stations. — Voyage à travers la France progressive. — Auxerre : première station. — Deux provinciales. — Les trois pataches.

En 1834, nous étions loin de voir notre France sillonnée de chemins de fer ; aussi, le 30 juin, au début de nos pérégrinations, nous fûmes obligées, ainsi que le commun des martyrs (le mot était juste alors), de prendre la diligence se rendant à Auxerre, première étape de notre itinéraire, à quarante lieues de Paris. Laissons les kilomètres désigner les grands parcours des voies ferrées. La couleur locale de cette époque ne permet pas de s'en servir en parlant de diligences ou de pataches.

Le 1er juillet, la diligence nous déposa dans la matinée à Auxerre. Après quelques heures de repos, nous fûmes porter deux lettres adressées à des personnes notables de la ville.

A travers des rues montueuses, mal pavées, nous parvînmes à trouver la maison de *M. Uzanne*. Il venait de partir pour Paris, nous dit son épouse, dont l'accueil fut froid et peu aimable. Elle me remit plusieurs lettres ouvertes et lues sans doute. Le ton familier de ces lettres nous avait mises en suspicion auprès de cette dame ; de là son air guindé; nos efforts pour lier conversation et redresser sa pensée effarouchée à notre endroit restèrent

sans résultat. Nous ne fûmes pas beaucoup plus heureuses dans notre seconde visite; ce jour-là tous les maris étaient allés à Paris. Ce fut la réponse dont nous dûmes nous contenter une seconde fois; mais ici, au moins en l'absence du maître, nous fûmes mieux reçues par *madame Émile Leblanc*, jeune femme timide, mais fort gracieuse et non prévenue contre des étrangères. Voyant son accueil empressé, j'essayai de la faire entrer dans le courant des idées saint-simoniennes; je lui retraçai le mouvement intellectuel et religieux qui circulait à Paris, même parmi les classes laborieuses. Peine inutile! nous ne parlions pas la même langue et nous ne pouvions nous entendre. Cependant je lui fis accepter plusieurs de nos brochures, tout en la priant de ne pas oublier les deux voyageuses ni la religion du progrès.

« Ah! mesdames, mes vœux vous suivront dans ce grand voyage que vous entreprenez, soyez-en persuadées. *Mais quant au reste*, je pense sur tout cela comme le désire mon mari. »

Heureux homme, lui dis-je en souriant, puisse-t-il user de ce privilége en Pygmalion intelligent et progressif!!!

A peine avions-nous pris congé de notre douce et docile provinciale, qu'Isabelle, respirant à pleins poumons, me dit : « Eh bien, Suzanne, que dites-vous de ces dames? — Je pense que la ville d'Auxerre n'aura point l'honneur de donner au Père la *femme libre*, la compagne grande et sainte qui doit un jour le compléter.

Du reste, ce début ne doit en rien nous décourager; notre itinéraire désigne Dijon comme notre seconde étape. Plusieurs de nos frères y ont séjourné; un centre d'amis nous y attend. En avant donc! »

Cet échec rejaillit sur la ville; le dépit nous la fit trouver sale, laide, mal bâtie, n'ayant rien de remarquable; cependant sa cathédrale est d'un assez bon style gothique.

Nous nous promenâmes quelques instants sur le port; ce lieu est animé par le grand commerce de vins qui se fait dans cette ville.

Ne voulant pas retarder notre voyage, nous retînmes deux places dans une patache, petite voiture très-incommode qui rappelle assez bien nos *coucous* des environs de Paris. Mais ce terme de comparaison ne te dit rien encore puisque ces pittoresques voitures ont été mises à néant par les chemins de fer qui entourent nos banlieues et défrayent tous les villages des environs.

Le conducteur nous affirme qu'en partant à cinq heures du matin nous serons vers onze heures à Tonnerre; c'est le moment où passent les diligences de Paris. C'est six heures de rudes cahots à supporter. Mais, dit-il, ce temps sera abrégé par une société agréable; un notaire et sa jeune femme font partie des voyageurs.

Un peu avant cinq heures du matin nous voyons arriver un *beau* de province, que nos gamins, fort peu respectueux à l'endroit des prétentions, traiteraient de *grand flandrin* ; il tenait sous son bras une jeune Agnès élevée dans les bons principes, car elle semblait chercher le mot d'ordre dans le regard de son mari. Ce monsieur, par ses airs brusques et impolis, eut de suite le don de nous déplaire. Nous les laissâmes se placer comme ils l'entendirent, bien décidées à ne point interrompre le roucoulement de ce tendre couple dont la lune de miel remontait au plus à deux mois.

Nous arrivâmes à Tonnerre à l'heure dite; mais point de diligence; c'était un mythe ou un leurre. Ce désappointement exaspéra le notaire Giraud, qui tempêta, jura après maître de poste, hôtelier, garçons de service, etc. Les pauvres gens n'en pouvaient mais.

Cette brutalité de langage devant nous m'attrista pour la jeune femme. Quelle existence accidentée cela lui présageait pour l'avenir! Hélas! me dis-je, le cœur de sa

douce et timide compagne se rangera-t-il parmi ceux qui *se brisent* ou parmi ceux qui *se bronzent?*

Enfin, M. Giraud revint vers nous, proposant, pour nous rendre à Châtillon-sur-Seine, de louer à frais communs une nouvelle patache. Ne voulant pas coucher à Tonnerre, nous acceptâmes.

Le dîner terminé, la patache prête, nous laissons de nouveau notre grondeur s'installer au fond de la carriole avec sa femme; cela nous arrange d'autant mieux que, n'ayant pas de doux mystères à nous confier, nous préférons admirer la belle nature. Nous n'avons que douze lieues à faire pour arriver à Châtillon par une route pittoresque, semée de petites collines; ce sera une charmante promenade.

Baptiste, qu'on nous a désigné à Tonnerre comme le roi des postillons, est en effet d'un aplomb imperturbable. Entrons-nous dans un village, il embouche sa trompette et fait un vacarme à réveiller les morts; après quoi il se remet à chanter avec la même énergie; l'entrain et la gaîté de cet homme nous intéressent; j'aime surtout à l'entendre parler à ses mulets. S'agit-il de monter une côte un peu rude, Baptiste prodigue les plus tendres encouragements à la Grise et à la Blanchette: « Va, ma Grise; vois comme « la Blanchette tire du collier, tu n'oseras pas caponner et « rester en arrière, hein! » Le bruit, le mouvement semblent être la raison d'existence de cette bonne et franche nature.

Pendant la fin de cette chaude journée, se présentait-il un village verdoyant, de beaux enfants barbouillés et joufflus, de belles vaches au placide regard, nous descendions pour donner aux uns et aux autres une douce parole, une caresse. Cette promenade de cinq minutes nous délassait et permettait aux trois amis, *Baptiste*, *la Grise* et *la Blanchette*, de se désaltérer, mais chacun à sa manière, crois-le bien.

La nuit approchait; le ciel, si pur l'instant d'avant, se couvrait de nuages noirs qui semblaient nous présager un orage épouvantable; tout à coup j'entends Baptiste s'injurier outrageusement. « Mais pourquoi cette colère? qu'avez-vous fait, Baptiste?... » Il explique ses gros mots en nous avouant qu'il a oublié sa lanterne pour éclairer notre route et son sabot d'enrayure pour maintenir sa patache dans les descentes. Je lui demande s'il connaît au moins la route jusqu'à Châtillon. « Si Baptiste connaît la route?
« J' crois bien, ma p'tite dame; j'y ai déjà passé *une* fois;
« n'ayez pas peur. Les chemins pourraient être meilleurs,
« ça c'est vrai, mais jamais le fils de mon père n'a fait cha-
« virer la pratique; mon équipage est comme son maître,
« pas mal solide. Nous arriverons tous sains et saufs avant
« minuit à Châtillon, ou demain je ne veux plus m'appeler
« *Baptiste.* »

Cependant il ne chante plus; il descend se mettre à la tête de ses chevaux. Depuis que l'orage est déchaîné sur nous, les pauvres bêtes ont besoin d'entendre la voix de leur maître pour ne point s'emporter. Le retentissement du tonnerre, la lueur des éclairs qui illuminent notre route les effrayent; elles tremblent, s'arrêtent tout à coup. Heureusement Baptiste ne cesse de leur parler, de les flatter de la main; malgré la pluie qui l'inonde, il marche à leur côté. Sans la prudence qu'il déploya, nous courions un danger réel; il prouva dans ces quelques heures qu'il ne se surfaisait pas dans les éloges dont il se gratifiait au début du voyage. Enfin, après avoir éprouvé un avant-goût de roulis et de tangage, nous arrivâmes à Châtillon, brisées, mais sans mésaventures, vers minuit.

La diligence qui arrive est au grand complet; mieux encore, nous voyons six voyageurs qui attendent depuis quelque temps, et dont les droits sur la prochaine voiture doivent primer les nôtres; comme la nuit porte conseil, nous allons l'achever dans une pauvre chambre d'auberge,

heureuses de cet abri, car l'orage continue d'une façon formidable. On dételle la diligence; chacun se case comme il peut jusqu'au retour du calme.

Le 3 juillet, au matin, le ciel est splendide, la nature a repris son calme et sa fraîcheur; nous nous demandons alors comment franchir les vingt lieues qui nous séparent de Dijon, lorsqu'au même instant nous entendons le notaire bourru faire rage et tempêter devant l'impossible. Le même intérêt nous relie momentanément; puisque malgré lui il fait nos affaires, tenons-nous tranquilles.

La supérieure d'un couvent de Dijon vient aussi nous proposer de se joindre à nous ; nous voilà donc cinq pour louer une voiture, ou plutôt une *troisième patache.*

Baptiste vient nous souhaiter bon voyage et quêter un éloge sur son habileté. C'est un gai et bon compagnon ; je lui ai vu faire bien des flic-flac autour des oreilles de la Grise et de la Blanchette, mais il aime trop ses deux bonnes bêtes pour les toucher jamais. Aussi les souhaits sont réciproques entre nous.

Notre nouvelle compagne est aimable ; sa dévotion est éclairée. Les déceptions éprouvées dans le monde l'ont rejetée dans le sein du christianisme. Le jeune couple daigne prendre part à la conversation ; je me laisse entraîner jusqu'à montrer le bout de l'oreille. Le mari se pose en parfait égoïste, et son Agnès en dévote plus remplie de préjugés que de charité évangélique. La bonne religieuse, qui a vu le monde, est, au contraire, pleine de mansuétude en face des erreurs humaines. Elle désire qu'arrivées à Dijon, nous allions visiter son couvent, et propose à Isabelle de faire son portrait. Nous dînons ensemble à *Saint-Seine*, à quelques centaines de pas du lieu où notre fleuve parisien prend sa source. C'est grand dommage de ne pouvoir le saluer à son entrée dans le monde ; mais la patache commande, il faut nous faire cahoter de nouveau.

La route d'Auxerre à Dijon, en passant par Tonnerre et

Châtillon-sur-Seine, est très-accidentée. La Côte-d'Or présente des sites délicieux. En divers endroits, la route est taillée en plein rocher; constamment il nous faut monter ou descendre; certes, le regard et l'imagination sont intéressés à cette variété d'horizons. Mais ce voyage fait en patache, sous la température élevée de juillet, est terriblement fatigant; c'est à nous disloquer nos pauvres petits os. A quatre lieues de Dijon, nous commençâmes à gravir le *Val Suzon*, montagne ainsi nommée dans le pays. Notre patache, qui n'en prend qu'à son aise, met une heure et demie pour arriver sur le plateau supérieur. De là, la vue s'étend sur les magnifiques coteaux de la Bourgogne.

Nous fîmes notre entrée fort peu triomphante en ville, le 4 juillet, à trois heures du matin.

Pour te faciliter la comparaison des deux époques, j'ai dû te retracer notre voyage avec quelques détails. Arrête un peu ta pensée, chère fille, sur les dépenses de tout genre que nous fîmes pendant quatre jours, soit sur les routes, soit dans de chétives hôtelleries, songe aux fatigues inouïes causées par ces voitures incommodes, où rien ne vous défendait contre la chaleur et la poussière des chemins, où l'on n'avait nul recours à réclamer contre l'arbitraire de certains conducteurs, et tu béniras mille et mille fois les progrès de l'industrie, qui permettent de faire le même trajet entre le lever et le coucher du soleil, à bien moins de frais et avec toutes les conditions de bien-être possible.

CHAPITRE XI

Deuxième station : Dijon. — La famille Lamaillauderie. — Centre saint-simonien nombreux et sympathique.

Sur le midi, joyeuses de nous réveiller dans la jolie ville de Dijon, nous commençâmes nos visites par aller chez mesdemoiselles Lamaillauderie; bien qu'elles soient forcées, par leur position de maîtresses de pension, à une tenue sévère, l'influence de ces dames est grande sur les saint-simoniens de Dijon. Nous étions attendues par ces excellentes créatures et leurs nombreux amis, qui devinrent, grâce à elles, bientôt les nôtres.

En voyant l'amitié sincère qui nous accueillit, je leur avouai spontanément que, pour obtenir semblable réception dans les villes où nous comptions nous arrêter, j'affronterais avec joie toutes les *pataches* de France et de Navarre.

Caroline, Isaure et Félix, leur frère, s'occupèrent de tout ce qui regardait notre installation. Par leurs soins, un appartement fut retenu de suite sur la place d'Armes, dans la maison Blum, afin qu'étant chez nous, nous pussions recevoir plus convenablement tout ce que Dijon comptait de néophytes saint-simoniens. Les dix jours que nous passâmes au milieu de ces êtres dévoués au progrès furent pour nous une fête du cœur.

J'espère, mon enfant chérie, qu'un jour tu habiteras la

France ; alors tu voudras connaître et t'assimiler à ton tour ce que j'ai compris et aimé. Il te sera facile de retrouver les ouvrages de la doctrine, ainsi que les noms des apôtres qui les produisirent, en un mot, de tous les individus qui marquèrent plus ou moins parmi nous.

Mais pour tous ces obscurs *soldats du progrès* rencontrés sur notre route, c'est, il me semble, un devoir de reconnaissance et même de justice distributive de nommer ici ceux qui se montrèrent dévoués aux idées sociales. Pour cela, je te copierai fidèlement les noms inscrits chaque soir sur mon journal de voyage. Ta tendresse voudra bien m'être indulgente pour toutes les formes qu'affecteront ces récits véridiques.

Les deux sœurs Lamaillauderie ne sont pas jolies, mais l'intelligence brille sur la franche physionomie de Caroline, comme le besoin d'aimer et de se dévouer sur celle d'Isaure, sa jeune sœur. Leur frère Félix me paraît, comme cette dernière, bon, mais très-faible. Il appartient à cette partie de la jeunesse française qui, reniant sa croyance passée, hésite, ne sachant à quelle foi, à quel culte se rattacher, puis se démoralise et se suicide, ainsi que l'ont fait *Claire Démar* et *Perret-Désessart*, il y a peu de mois, parmi nous.

Caroline nous présenta, par leurs petits noms, plusieurs jeunes femmes ; il paraît qu'ici comme à Paris cette habitude fraternelle est en faveur. Félix nous amena Michaud ; c'est un jeune homme complétement dévoué aux femmes. Son abord est plein de chaleur d'âme ; il se mit de suite, lui et ses amis, à notre disposition.

Le lendemain Félix Lamaillauderie nous conduisit au Parc. Cet endroit charmant est le rendez-vous habituel des promeneurs à Dijon. Il y existe encore, en 1834, des castes bien tranchées ; la population ne se mêle pas ; chacun garde son rang. La bourgeoisie se garde d'empiéter sur les allées du Parc qu'affectionne l'aristocratie. Mais le di-

manche les classes distinguées s'abstiennent d'y venir, car ce jour-là les prolétaires l'envahissent. Il serait fort désagréable pour ces dames de s'y coudoyer avec leur modiste, leur couturière, etc.

Dijon est une ville savante, dans laquelle siégent les quatre Facultés. En général, les figures y sont sérieuses ; on y sourit gravement, on y marche d'un air un peu pédantesque ; c'est dans l'air. J'y ai vu de riches bourgeoises faisant leurs efforts pour s'ennuyer aussi royalement que les dames de la noblesse.

Comme ce n'est point une ville de fabrique, les travailleurs y sont peu nombreux et se trouvent dominés par le ton et la réserve des classes supérieures ; on est trop près les uns des autres, on s'y connaît trop pour se laisser aller à la gaîté bruyante ainsi qu'aux expressions pittoresques du peuple de Paris.

A l'issue de cette promenade, empreinte si fortement des préjugés de la naissance, Félix nous conduisit à la porte du couvent Sainte-Anne. La supérieure nous accueillit avec aménité ; son air de bonté et de distinction me rappela ma bonne supérieure de Saint-Merry. Nous visitâmes les classes de jeunes filles. Je ne pus m'empêcher de lui dire que dans l'air gai, ouvert, de tous ces jeunes visages, j'aimais à rendre hommage de ce résultat à la direction éclairée de leur supérieure.

Isabelle commença immédiatement son portrait, puis, les jours suivants, y retourna seule pour le terminer.

Mais le soir, comme on fut heureux de se rassembler chez nous pour y passer la soirée ! Enthousiastes comme nous l'étions, combien nous nous animâmes en parlant d'Égypte, de colonisation ! A ce moment, le *Père* eût fait entendre son appel, que la réunion entière se serait levée pour nous accompagner auprès de lui.

Luce, un ami du faible et doux Félix, a de l'animation, de la vie pour deux ; si le mouvement prend de l'exten-

sion, il s'y fera remarquer, dit-il, en se mettant à la tête d'un bataillon de travailleurs.

Félix veut bien me permettre de causer avec lui sur cet affaissement moral qui l'annihile; il rêve aussi comme nous à tout ce qui est beau et grand, mais il ne croit pas en lui, il n'a point de foi, il a peu d'espérance. Qui sait, me dit-il, à ce moment de croyances confuses, de quel côté se trouve la vérité? Dans cette époque transitoire je cherche ma route et j'attends! — Je tâche de ranimer son courage et sa foi; mais, dans le peu de jours que nous avons à nous voir, comment espérer galvaniser ce pauvre cœur engourdi!

L'ami *Ravet*, un ancien, vient sur les dix heures empêcher le nombre treize de peser sur les craintifs; la gaîté est de bon aloi dans cette réunion jeune et unie par un espoir commun. Isabelle, au centre d'un petit cercle, parle avec animation; ces messieurs la trouvent charmante. Enfin, nos visiteurs nous forcent de les congédier vers minuit; c'est une veillée un peu trop excentrique pour une ville de province.

Ravet et Michaud, dans leur visite matinale du lundi 7 juillet, nous apprennent le nom de l'individu qui montait hier soir une espèce de faction devant nos fenêtres ouvertes. C'est le jeune *Blum*, ancien élève de l'École polytechnique; il nous a vus, Voilquin et moi, à Ménilmontant; aussi a-t-il été enchanté en apprenant notre nom et la cause de notre présence dans sa maison. Il obtint facilement de nous la liberté d'accompagner ses amis dans leurs visites quotidiennes. Dès le premier moment il nous parla avec animation de nos amis de Paris, du *Père*, et nous remercia vivement de l'avoir admis parmi nous afin de raviver sa vie et ses espérances d'avenir. C'est vraiment un grand et beau garçon à l'air illuminé; en le regardant parler, en voyant cette lueur qui brille dans son regard, il m'inquiète; je me demande si elle appartient à une exalta-

tion du cœur, de la pensée, ou bien à un état maladif du cerveau. En nous quittant, il annonça à ma compagne plusieurs portraits à faire promis par les dames de sa famille, avec lesquelles il voulut nous mettre en rapport dès le jour même.

Caroline me fait prévenir que son frère, obligé de retourner à Beaune, où son emploi le réclame, demande à nous faire ses adieux. En le voyant, je le querelle amicalement sur son air triste et absorbé ; je le supplie, au nom de ses sœurs, de se relever de cet affaissement moral qui le paralyse. L'humanité dans laquelle vous avez foi, lui dis-je, embrasse *la* vie éternelle. Oh ! oui, croyez à la vie future, à sa perpétuité, pour vous et pour tous les êtres ; mais aimez, embellissez la vie présente, cherchez, mon bon Félix, et trouvez-y votre place, sans langueur et sans faiblesse ; alors vous ne voudrez plus traverser le présent comme ces enfants *mort-nés* qui paraissent un moment sur terre pour disparaître avant d'avoir vécu, ne laissant à leur famille que le désespoir pour trace de leur passage. Il me remercia tendrement de ma sollicitude, me priant de nous arrêter à Beaune quelques heures, lors de notre passage, afin de dîner ensemble et de reprendre cette conversation. Fidèle à notre itinéraire, je ne pus le lui promettre. J'ignore depuis ce qu'il est devenu.

Quelques-uns de ces messieurs tinrent à honneur de nous faire visiter la ville et ses environs. Un jour, en nous rendant à la fontaine des Suisses, située à un quart de lieue, on nous fit remarquer un monticule couvert de beaux arbres ; ce fut là, nous dit-on, que, l'année dernière, les saint-simoniens, tous en habit d'apôtre, firent entendre leurs chants et attirèrent autour d'eux une foule considérable, prise dans tous les rangs de la population, avide de les voir et de les entendre. Cette mission d'artistes a été décrite par Rogé, qui, je crois, en était le chef.

La promenade à la fontaine des Suisses ainsi que celle

de l'Étoile sont fort attrayantes, mais peu fréquentées, le Parc gardant seul le privilége d'attirer la foule.

Nous sommes passées près de la demeure de M. Dugied, fervent saint-simonien sous le règne de M. Bazard; aujourd'hui on nous le fait remarquer, sombre et recueilli; il revenait de l'église entendre la messe, ainsi qu'il le fait chaque jour. Est-ce une *pose?* Est-ce une *conviction?* me suis-je demandé, en voyant cet ex-apôtre.

Le Tir, que nous fûmes visiter le lendemain, est placé sous de grands marronniers, auprès du Jardin des Plantes. Si j'étais Dijonnaise, j'adopterais cette promenade; elle offre le calme d'une solitude agreste, une belle et verdoyante nature; elle est surtout éloignée des mesquines vanités de la province. Puis, nous voyons ensuite une petite rivière bordée de hauts peupliers, où l'on jouit, durant le cours de la chaude saison, d'une fraîcheur délicieuse. Le soleil couchant éclaire des sites gracieux, dignes du pinceau de notre grande artiste *Rosa Bonheur*. J'admire de belles vaches laitières qui sonnent la retraite et animent le paysage en se retirant, ce qui, par parenthèse, fait grand'peur à Isabelle, qui s'avoue trop Parisienne pour supporter le contact de ces animaux et pour bien apprécier ces scènes champêtres.

M. Devillebichot, artiste, chez qui la pensée et les déceptions ont épuisé le corps et l'âme, me disait ce matin: « Je crois possible, à notre époque, l'économie politique saint-simonienne; quant à sa partie morale et religieuse, il est beau sans doute d'en hâter la venue, mais, Madame, je ne la crois pas réalisable de notre temps. — Sans doute, Monsieur, tout est à faire; mais aidez-nous à trouver un terrain neutre, des institutrices dévouées comme mesdemoiselles Lamaillauderie, pour commencer l'éducation des jeunes filles sur des plans conformes à nos idées, surtout un grand travail pour attirer la foule, et laissez faire; la famille nouvelle trouvera sa base dans la génération qui

nous succédera. » Il sourit de mon enthousiasme. « Vous ne seriez pas à la hauteur de votre rôle apostolique, si vous n'aviez pas cette foi ; je voudrais l'avoir pour m'associer à vos efforts, mais j'attends. »

L'ardeur du jeune Blum est l'expression contraire de notre malade. Celui-ci se dit dévoré du besoin d'agir ; mais il est empêché de prendre son essor par plusieurs motifs, au nombre desquels il place ses devoirs de famille, plus un secret de cœur qu'il désire me confier. Je le pressentais ; dans l'exaltation de ce jeune homme, il devait se cacher de l'amour. De toute façon, il me paraît de ces natures qui, moralement parlant, ont plutôt besoin d'un mors pour les retenir que d'un éperon pour les stimuler.

Après eux, l'ami Luce vient nous présenter M. Mourg. Ce dernier a les dehors froids ; la *science* l'attire seule ; l'*acte*, le *mouvement* le repoussent. Si la cause des femmes, nous assure-t-il, prend de la vie, si le monde de notre époque s'en émeut, cela le fera sortir de son mutisme. La liberté *qui nous est due*, c'est justice de la proclamer, ainsi que le font les apôtres d'*Enfantin ;* mais, tout en reconnaissant la grandeur de ce principe, il laisse aux forts la tâche de la réclamer tout haut et la gloire de s'exposer aux railleries du monde.

Les sœurs et les nièces du jeune Blum sont venues nous rendre visite ; elles se sont montrées affables, causant bien, mais comme la plupart des bourgeoises dont la position est faite. Elles attendent le succès pour nous acclamer. Plusieurs d'entre elles demandent à Isabelle de faire leur portrait.

L'élan bien supérieur des femmes prolétaires s'explique par leur position ; pensant l'améliorer par tout changement, il est plus ardent et plus franc. Puis, elles n'ont point, comme la femme bourgeoise, à briser les mille entraves de la société. Aussi, parmi les ouvrières nous en trouvons davantage qui ouvrent leur âme à l'espoir et ten-

dent leurs mains vers l'avenir que nous développons à leurs regards. Ce matin encore, nous avons déjeuné chez deux ouvrières, Virginie et Louise, excellents cœurs, bonnes travailleuses, de vingt à vingt-cinq ans. « Appelez-nous, et nous serons des vôtres, » nous disent-elles. Certes, leur courage, leur ardeur au travail seraient d'un très-bon effet dans notre colonie. Puissions-nous être à même de leur tenir parole!

Ravet nous a quittés cette après-dîné; il retourne à ses champs fleuris, à ses blés bientôt mûrs. Nous avons voulu nous joindre à ses amis et le plus tard possible lui dire: « Au *revoir*, en *Orient!* »

Avant de rentrer de cette course, un de nos amis me demande tout à coup : « Comment considérez-vous la sœur de charité? En aurez-vous, d'abord? — Certes, les femmes étant libres, toutes celles qui envisageront le dévoûment comme chose grande et sainte n'auront qu'à suivre leur vocation ; mais ces femmes admirables ne feront de vœux d'aucun genre; elles n'affecteront point de formes bizarres. Chez nous, rien ne préconisant le sacrifice, elles resteront femmes et participeront à tous les sentiments, à tous les bonheurs de la vie. Pourquoi le deuil pour aborder la souffrance? Je comprends, au contraire, nos sœurs de charité, belles et gracieuses; alors le dévoûment, ennobli et embelli par ces nouvelles prêtresses de l'avenir, sera plus fertile en résultats de tout genre.

Mais à quel propos cette question intempestive? Qui ou quoi l'a suscitée à votre esprit en ce moment?

— Tout juste pour vous faire joindre, Madame, l'acte au précepte. — Comment cela? — J'ai dans ce quartier un ami, étudiant en droit, sérieusement malade d'un amour sans espoir; venez le voir. Quelques douces paroles de femme feront du bien à mon pauvre Gustave. Il n'est pas saint-simonien, mais c'est un noble cœur placé sur la route du progrès. Sachez qu'il a fait le mois dernier un acte de

courage devant lequel beaucoup d'entre nous auraient reculé. — Mais dites vite, que j'admire, s'il y a lieu. — Eh bien ! Madame; on applaudissait dernièrement au théâtre une grossière impertinence lancée contre les saint-simoniens. Gustave, animé par un esprit de justice, se leva et siffla ostensiblement d'un air de défi. On le mit à la porte, il est vrai, mais nous étions vengés !

— Siffler seul dans un théâtre de province, mais ceci est vraiment héroïque ! Je serais heureuse de serrer la main de ce jeune homme. Menez-moi de suite auprès de votre malade, je veux le remercier et le complimenter sur son courage. » En effet, notre visite inattendue a paru ranimer la figure sympathique du jeune Gustave. Luce, son ami, nous a promis de nous amener ce pauvre convalescent avant notre départ.

Chaque matin, de bonne heure, je vais voir Caroline et Isaure; passé cette heure, elles se doivent à l'exercice de leurs devoirs.

Nous causons de la morale, de l'enseignement dans l'avenir. Plus je les vois, plus je sens que chez elles la bonté égale l'instruction. Puissions-nous réunir beaucoup de femmes précieuses comme ces deux sœurs, et l'œuvre de notre émancipation marchera rapidement.

MM. Devillebichot, Luce et Blum viennent nous prendre pour nous conduire au musée; les demoiselles Magnan, tenant aussi un pensionnat à Dijon, désirent nous connaître; elles nous y ont en effet précédées. La plus jeune est fort bien; elle me paraît avoir une tête volcanisée; sa vive imagination doit certes se trouver à l'étroit en province; aussi ne rêve-t-elle que Paris. A force d'instances elle a obtenu de sa mère la permission de s'y rendre avant un mois pour s'y perfectionner dans la peinture, qu'elle affirme être sa vocation. « Soyez convaincue, Madame, que si je réussis, mon pinceau sera social et n'ira point puiser ses inspirations dans la vieille mythologie.» Charmante na-

ture que bien des déceptions attendent sans doute ; puisse ce joli papillon ne point s'approcher de trop éclatantes lumières !

La sœur aînée serait une jolie personne, si elle prenait un peu d'embonpoint; elle est d'un naturel plus calme, par conséquent plus apte au bonheur, à notre époque. Accessible à la pensée, à la réflexion, sa profession lui plaît. Elle sent aussi ce qu'il y a de grand dans la parole d'émancipation du *Père*, mais elle ne sait encore quelle part elle peut revendiquer dans cette œuvre; elle attend, car elle ne veut pas quitter sa famille. C'est un brave et sage esprit que le devoir guide; elle sera la joie de sa mère et le refuge de sa sœur dans les défaillances de cœur qui attendent peut-être la jeune artiste.

L'entretien que nous venons d'avoir nous a mises en confiance; aussi cette jeune personne me promet tous les moments dont elle pourra disposer.

Un vif besoin d'épancher son cœur ramène plusieurs fois chez nous le jeune Blum. Enfin, me trouvant seule, il m'avoue, ce que du reste son air étrange m'avait fait soupçonner, un amour profond et mystérieux; il aime passionnément une femme mariée, mais n'osant me dire le nom sacré de celle qu'il aime, il me l'écrit en toutes lettres sur mon calepin. Ce nouveau genre de discrétion m'autorise aujourd'hui à commettre la moitié de sa faute en te désignant cette dame par son joli prénom. *Madame Tullie* a jusqu'à présent maintenu cette passion dans les limites les plus platoniques. Cette dame, qui est auteur de quelques romans et possède en propre quatre ou cinq ans de plus que l'amoureux Blum, s'amuse à lui servir en fait de sentiment toutes les délicieuses mièvreries dont les collégiens sont si friands. A travers les divagations qu'il me raconte, je crois voir que cette femme envisage ce jeune exalté comme un beau type propre à raviver son imagination.

Cependant il se croit payé de retour, mais la preuve qu'il m'en donna est trop curieuse pour que je ne te la dise pas ; je ne sais si tu la trouveras concluante.

Dans un rendez-vous longtemps sollicité, il débuta par les mots sacramentels : « *Tullie, m'aimes-tu ?...* — Demande ma vie, mais n'exige aucun sacrifice de ma vertu ! répond la dame. — Eh bien, prouve cette parole. Je ne demande pas ta vie, mais un doigt seulement ; si tu cries, tu ne m'aimes pas !... » L'amant alors serre le petit doigt de sa dame, en fait jaillir le sang par l'ongle sans lui arracher une plainte !. Les yeux dans les yeux, elle a continué de lui sourire ! La preuve est donnée ; *Tullie* vient d'affirmer son amour par le sang ! ! ! Oh ! madame Cottin ! ton Malek-Adel et sa belle chrétienne ont oublié de se donner cette preuve de leur amour angélique.

J'ai écouté ce jeune homme avec étonnement et tristesse. Cette femme, en lui donnant son amour par doses homœopathiques, en exaltant son imagination, tout en exigeant de lui une chasteté absolue, je la déclare dans une voie dangereuse ; elle peut tuer le corps ou l'âme de son amant. Si cela est, que les résultats retombent sur elle seule.

Heureusement Blum quitte demain la ville ; il retourne à son chemin de fer, y remplir son emploi. Oui, beaucoup de travail, c'est ce qu'il y a de mieux pour raffermir sa santé et sa raison vacillante.

Dans semblable conjoncture, que puis-je ? Rien, sans un milieu qui ait autorité pour me venir en aide. Puis-je agir sur cette dame que je ne connais pas ? La discrétion exigée et promise me fait un devoir du silence vis-à-vis de la famille. C'est toujours fort délicat, me dis-je, pour des oiseaux de passage comme nous, de recevoir semblables confidences... Malgré tout, je les désire, ces confidences du cœur ; je dois les laisser venir à moi, si je veux connaître le cœur humain. Plus tard, elles serviront à jalonner notre route.

Je suis loin de croire, quant à présent, que les théories morales émises par le *Père* en forme d'appel seront acceptées complétement par nous-mêmes dans l'*avenir* ; mais ce qui existera toujours, c'est le rôle de la *Mère*, tout de bonté, de charité morale. Grande par l'âme, la place de la femme sera marquée auprès de ceux qui souffrent par suite de cruelles déceptions, de passions inassouvies et surexcitées. Notre tâche la plus douce sera de réconforter les cœurs malades. Ce rôle de médecin moral sera un de nos attributs. Mais, pour nous permettre de créer l'harmonie dans la passion, il faut que la société fasse une plus large place à notre influence moralisante, et présente un milieu plus sympathique. Réussirons-nous à créer ce milieu ? ou faudra-t-il l'attendre de la progression des temps ? *Là est la question.*

Pour les heureux, les satisfaits, qui n'ont nul besoin de nous, sourions à leur bonheur, et passons !

Quant à l'extension sans limites que le *Père* donne à sa pensée sur les rapports des sexes entre eux, question grave, sur laquelle il appelle notre solution, pour moi, je l'ajourne et je dis : Plus tard je pourrai peut-être joindre la voix de ma vieille expérience à d'autres voix, non pour conclure encore, mais pour aider au temps, qui seul pourra affirmer ou rejeter définitivement sa parole.

Il faut, chère enfant, me permettre ces digressions, car elles tiennent au fond même de ces mémoires. Revenons donc à nos amis de Dijon.

Nous avons passé la matinée du 11 chez la tante de Blum, où nous recevons les adieux de ce jeune homme. Que d'élans vers le Père ! avec quelle ardeur il nous remercie de l'intérêt amical que nous lui avons témoigné ! Enfin, il est parti, accompagné de mes vœux. Puissent mes craintes ne point se réaliser à son endroit, car, dans toutes les visites qu'il nous a rendues, je n'ai point vu le calme renaître dans cette tête agitée.

Caroline m'a fait connaître aujourd'hui *M. Foucaud.* C'est un homme distingué, mais atteint de la maladie du siècle, le *doute.* Son esprit s'est tourné tour à tour vers les divers systèmes religieux; il souffre et ne croit à aucun. En vain jusqu'alors leur a-t-il demandé une formule, une solution ; aussi, il me semble bien abattu. Le cœur, chez cet homme, n'éclaire pas l'intelligence; c'est un blessé qu'on relèvera plus tard.

L'imagination aimable et mobile d'Isabelle lui assure la conquête du jeune artiste Devillebichot. En vain il se désole de notre prochain départ ; il lui promet de retrouver la santé avant peu, juste à point pour aller nous rejoindre en Égypte ; là ils seront heureux de pouvoir librement se consacrer leur existence. Cet épisode de voyage aura-t-il un dénoûment sérieux pour ma légère compagne ? La suite nous l'apprendra.

Des lettres de Paris me donnent aujourd'hui, 12 juillet, la certitude du suicide de *Mercier.* Ce triste et infortuné jeune homme, après avoir rêvé un large milieu sympathique, une vie éclatante et colorée par l'amour d'une femme qu'il *aimait,* tout à coup il s'est trouvé seul en face du monde et de lui-même ! L'*amour* et la *foi* lui ayant fait défaut, il a déserté le combat presque au début. Hélas ! que Dieu pardonne à sa faiblesse et lui fasse belle sa vie future !...

Nos places sont retenues pour demain ; il nous faut prendre congé de tous ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes qui nous ont témoigné un si cordial intérêt.

Un de ces messieurs m'apporte tout triomphant un numéro du *Petit Courrier des Dames*, dans lequel se trouvent ces mots :

« La *Tribune des Femmes* était un journal philosophique,
« où le sexe réclamait l'émancipation et le libre culte des
« vertus qui lui plaisent. Tout cela était dit avec esprit
« et morale. Mais voici la directrice qui part, dit-on, pour

« l'Orient; les collaborateurs vont néanmoins continuer à « soutenir la régénération de la *femme.* »

C'est peu, assurément, mais, pour qui se croit oublié du monde, le moindre souvenir est un symptôme qui relève l'espoir d'être compris.

Toutes les dames viennent nous embrasser une dernière fois. Beaucoup de ces messieurs nous accompagnent jusqu'à la voiture. Là, bien des *remember* nous sont adressés, bien des mains amies viennent serrer les nôtres, et aussi bien des promesses de se retrouver dans l'ancien ou dans le nouveau monde sont échangées entre tous.

Nous voici en route pour Lyon, sérieuses et pensives, vis-à-vis l'une de l'autre, Isabelle rêvant à de doux adieux ainsi qu'à une mutuelle promesse, moi tâchant de voir clair dans l'avenir de ces deux villes, Dijon et Lyon, et me demandant comment nous allons trouver cette grande cité des travailleurs.

Depuis deux ans, on a trop négligé les ouvriers lyonnais, on a oublié leur misère, leur attitude sombre et résolue, ainsi que l'énergique proclamation inscrite sur leur drapeau, proclamation sublime par son laconisme même : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant!*

Hélas! nous y trouverons sans doute encore les traces de l'émeute formidable qui vient, pour la seconde fois dans l'espace de trois ans, d'ensanglanter cette ville.

L'intérieur de notre diligence est une fournaise; des rafales de poussière viennent encore nous dessécher la poitrine. Aussi, avec quelle admiration et quelle envie nos regards se tournent vers les riches vignobles de la Côte-d'Or, du clos Vougeot, tous en plein rapport; mais pour nous, comme pour le renard de la fable, ces raisins ne sont pas mûrs. A vous, les heureux du siècle, les produits de cette riche contrée; pour nous, nous n'en voulons pas, ils sont trop verts. Nous regardons et passons.

Le 14 juillet, date éminemment française, nous arrivons

à Châlon-sur-Saône, vers deux heures et demie du matin, juste à temps pour prendre place sur le bateau à vapeur. Châlon, que nous venons de traverser dans un demi-sommeil, nous est totalement inconnu; seulement, nous en côtoyons les quais; ils nous paraissent fort beaux. La chaleur a desséché la rivière; le peu d'eau qui reste dans son lit rend le mouvement du vapeur plus désagréable qu'à l'ordinaire. Aussi, un grand nombre de passagers éprouvent-ils, ainsi que nous, un effet très-prononcé du mal de mer. En songeant à tous ces mécomptes, je dis encore : O voies ferrées, soyez bénies!... Vers les quatre heures de l'après-midi, autre petite misère; plus assez d'eau; le bateau touche; pas moyen d'avancer; nous voilà ensablés. Il nous faut alors subir le transbordement. La diligence d'eau s'approche et veut bien recevoir passagers et bagages. Ne va pas te méprendre sur ce nom de diligence; jamais engin ne l'a moins mérité que ce grand bateau plat; vois-le, traîné par des chevaux qui, d'un pas lent et grave, semblent se promener sur la berge. Aussi, rien ne peut échapper à nos investigations. Cette manière peu expéditive nous fit employer quatre grandes heures pour faire les quatre lieues qui nous séparaient de Lyon.

Ce jour-là, cependant, nous pardonnâmes à cette peu diligente machine sa lenteur, en faveur de sa douce allure.

CHAPITRE XII

Lyon : troisième station. — Son aspect. — Ses souvenirs. — Banquet prolétaire.

Enfin nous voici à Lyon. Il fait encore assez jour pour me permettre d'admirer les monts de Fourvières et de Saint-Sébastien, qui dominent la ville ; toutes les habitations qui les garnissent s'échelonnent comme autant de nids dans la verdure. Vu d'en bas, c'est gracieux et pittoresque ; on voudrait y poser sa tente.

Les trente degrés de chaleur supportés tout le jour, joints aux diverses manières de voyager depuis Dijon, nous laissent juste l'énergie nécessaire pour suivre notre porteur de bagages jusqu'au premier hôtel qui s'offre à nos regards. — A demain donc les visites aux amis inconnus.

15 juillet. — Vraiment les hôtels de Lyon ne se recommandent pas par l'excès de propreté ; au total de nos petites misères il faut ajouter la fatigue d'une nuit passée sans sommeil, mais non sans combats. Toutes deux nous avons poursuivi avec ardeur une foule d'insectes de divers genres, et nous voici arrivées au matin, forcées de nous avouer vaincues dans cette lutte agaçante.

Isabelle étant trop fatiguée pour faire aucune visite, je compte voir seule nos correspondants ; mais je lui promets de transporter notre domicile dans un hôtel garanti contre

toutes les sortes d'insectes de la création, voire même contre les inodores.

Me voici donc dans ce grand centre du travail, suivant au hasard divers quartiers d'ouvriers afin d'en constater la vie, le mouvement; mais, à mesure que j'avance, une impression de tristesse me saisit en voyant tous les travailleurs que je rencontre petits et chétifs, à la physionomie triste et étiolée. La pâleur de ces prolétaires s'explique par le grand nombre de rues étroites et malsaines pourvues de maisons d'un aspect sale et misérable. Cependant c'est de ces demeures sombres que sortent ces merveilles du luxe qui enrichissent les gros fabricants et font la réputation de la France à l'étranger.

On me l'avait bien dit en route, que je rencontrerais les traces de l'émeute; voici tout un quartier dépavé, plus loin, des vestiges de barricades qui barrent encore le chemin, bien que renversées en tous sens. Quel est ce monument? N'est-ce point le temple d'un Dieu de justice et d'amour prêchant à tous la fraternité? Oui, c'est bien dans cette église, criblée de balles et de boulets, que s'étaient réfugiés tous ces infortunés qui, ne pouvant *vivre en travaillant*, ont voulu remplir leur programme et *mourir en combattant.*

Certes, le peu que j'ai déjà vu dans cette seconde ville de France ne justifie pas, mais explique trop bien cette affreuse guerre fratricide!

Grâce à nos principes pacifiques, aucun saint-simonien ne s'est rencontré dans les rangs des insurgés. Beaucoup d'entre eux souffrent aussi, cependant ils attendent!... Puisse leur espoir n'être pas ajourné indéfiniment!

Que n'ai-je l'éloquence qui persuade, pour dire à leurs frères égarés : « Effacez de votre drapeau la partie d'un « désespoir sinistre. Il est temps de faire taire votre trop « légitime colère; pauvres infortunés, comprenez enfin la « fraternité solidaire des travailleurs. Que vous ont rap- « porté vos révoltes de 1831 et de 1834? Rien, qu'un sur-

« croît de misères et de douleurs! Associez donc vos « forces et vos efforts, et ensemble marchez à la conquête « du bien-être sous ses divers aspects. »

Mais ces pensées et quelques larmes du cœur que j'adresse aux victimes de notre ordre social sont, hélas! tout ce que je puis faire.

Je m'arrache enfin à ce spectacle navrant pour aller me réfugier auprès de quelques êtres sympathiques, afin de nous occuper ensemble d'un plus riant avenir.

L'accueil d'Eugénie Soudet, de son mari et de plusieurs autres personnes que je fus voir immédiatement, ramena un peu de calme dans mes pensées.

Madame Durval, établie libraire à Lyon, se montra très-empressée et me fit un accueil fort aimable. Il fallut lui promettre plusieurs journées avant notre départ. Elle me pria de lui amener au plus tôt ma compagne; en attendant, elle chargea l'ami Terson, que j'avais vu au procès en 1832, maintenant commensal de sa maison, de nous choisir un appartement à l'hôtel des *Colonies* ; cet homme excellent nous aida même à nous y installer. Il rassura Isabelle en lui affirmant qu'aucun dévorant parasite n'avait jamais obtenu l'entrée de cet hôtel privilégié; en effet, nous y trouvâmes le repos et le confort dont nous avions tant besoin.

La bonne Eugénie Soudet nous amène une de nos connaissances, l'ami *Vidal*, qui, sachant par elle notre arrivée, a déjà trouvé un portrait à faire pour Isabelle.

Tous ne nous quittent que fort avant dans la soirée, heureux de nous voir installées convenablement. Les jours suivants, j'utilisai le temps qu'Isabelle donna à son travail, en allant, de onze heures à quatre, visiter un grand nombre de prolétaires, car ici le temps est trop précieux pour le leur faire perdre en visites. Ainsi ferai-je chaque jour, afin de voir alternativement tous ceux qui partagent nos convictions.

Tous ces bons prolétaires s'entendent pour nous offrir un banquet le dimanche suivant.

Isabelle vient me rejoindre chez madame Durval, chez qui nous dînons avec quelques messieurs. Au dessert, notre aimable hôtesse, qui diffère, non pas sur les principes, mais sur les moyens d'arriver à les établir dans la société, nous attaque sur nos projets de coloniser, soit en Égypte, soit ailleurs ; ce n'est qu'en France, nous dit-elle, que les actes acquièrent toute leur valeur. Si vous en convenez, pourquoi s'expatrier? — Sans doute, Madame, les premiers chrétiens ont, comme vous, senti la valeur de cet argument; il a dû leur être également posé; aussi se sont-ils réunis à Rome pour y planter la croix en pleine civilisation. Mais leur royaume n'était pas de ce monde. En sortant violemment de la vie par le martyre, ils avaient le ciel pour refuge; de plus, en attendant l'heure de jouir de la récompense promise, ils avaient encore les catacombes pour prier et s'y entendre sur le culte dû au Dieu pur esprit. Cependant, que de temps, que de siècles passés dans une attente cruelle, et aussi vous le savez, Madame, combien n'a-t-il pas fallu de sang répandu pour consolider la religion du Christ!

Quant à nous, notre principe, qui veut la réhabilitation du travail, de la matière, en Dieu, ne comprend pas le martyre; ce n'est point d'ailleurs cette crainte qui pousse notre esquif loin de la France. Nous préférerions imiter en cela le catholicisme, et faire de Paris une Rome nouvelle, car tous nous aimons le doux pays de notre enfance, mais les temps ne sont pas venus!...

— Mais alors, reprit-elle, pourquoi être plus pressés que le siècle? Couvrez le pays de petits centres et restez-nous tous pour les vivifier. — Les pères de la doctrine ont commencé par là; il faut du nouveau, il faut partir d'abord, car il serait peu logique de se heurter de rechef contre l'article 291. Hélas! je crois bien cet article incrusté dans le

Code pour longtemps encore. Obtenez-en la radiation, Madame, alors nous crierons avec vous : Vive Paris, le centre des lumières ! Tous nous savons que la vérité ne peut être anéantie ; mais, sous peine de nous annihiler, nous ne pouvons nous croiser les bras. Vous voyez bien que, cette vérité contenue dans les principes saint-simoniens, il nous faut essayer de la faire fructifier sur un autre terrain. Vous me dites, Madame : groupez des familles de vingt personnes ; mais dites-moi, quelle influence pourrions-nous prendre, quel exemple pourrions-nous donner, sans argent, sans travail commun et sans liberté? Ce serait refaire, non pas une famille nouvelle, mais une sorte de charbonnerie ; et, vous le savez, le passé ne se répète pas... — Alors, Mesdames, mille et mille chances heureuses à tous vos projets ; je coopérerai par mes vœux, par tous mes moyens, aux essais que tentera le *Père Enfantin*, mais de loin...

Parmi les femmes prolétaires, celles qui nous témoignèrent le plus de sympathie furent mesdames Eugénie Soudet, Fanny Jenkins et Geneviève Gauthier ; avec elles nous parcourûmes la ville, le Jardin des plantes, le fort Saint-Yon, le musée, etc., etc. J'ai admiré plusieurs de ces belles places, celles des Terreaux et de Bellecour, occupées par l'aristocratie de nom et de finance. — La sérénité, nous disent ces dames, a reparu sur le visage de ces honnêtes satisfaits ; voyez comme ils respirent librement depuis qu'ils ont vu l'émeute anéantie dans le sang !

Ce que je pardonne à Lyon difficilement, mais dans un ordre d'idées tout matériel, c'est l'affreux pavage de ses rues; partout on sent un cailloutage aigu qui blesse chaque jour mes pieds et mes chaussures. N'est-elle donc pas assez riche, cette seconde ville de France, pour imiter Paris, en mettant partout de bons gros blocs de grès dont les larges surfaces sont aussi douces à la marche des piétons qu'au roulement des voitures?

M. Arlès-Dufour, à qui je suis allée porter une lettre de Paris, est un homme parfaitement estimable, plein de dignité dans les manières, d'un extérieur remarquable, bien que d'un aspect assez froid. Sa physionomie ne s'anime qu'au nom du *Père*, à qui il paraît tout dévoué. Il sera à tout jamais son ami; mais sa famille, sa grande position commerciale, tout lui fait un devoir de rester en France.

Le 19, nous sommes montées en voiture vers dix heures du matin avec madame Durval et Terson; celui-ci, placé sur le siége de devant, se charge de nous conduire au mont d'Or sans avaries notables.

Le ciel est superbe; la journée sera bonne, car on nous promet la vue d'une nature splendide. En effet, en suivant la rive gauche de la Saône, nous voyons sur les rochers qui la bordent des maisons bâties comme des nids d'aigles, à une hauteur prodigieuse. Un peu plus loin, nous admirons de gros bastions, puis d'autres ruines qui présentent l'apparence de casernes. Tout cela date des Romains. La nature est venue recouvrir de festons verdoyants ces restes d'antiques constructions; au reflet du soleil de juillet, cela est beau et splendide.

La Roche-Gardon, qui passe au pied du mont d'Or, à travers les rochers, est remarquable. C'était, nous dit l'ami Terson, la promenade habituelle de J.-J. Rousseau; nous descendons tous quatre de voiture, pour marcher dans les pas du philosophe de la nature. Voici la source auprès de laquelle il a dû souvent venir s'asseoir et penser. Cette source, dont les eaux sont douces, se trouve au milieu de la route; nous nous y sommes rafraîchis avec bonheur. Après avoir quitté ce lieu agreste et charmant, nous atteignîmes à pied la maison de campagne de madame Durval, dont la situation au milieu de vastes horizons est seule remarquable. Notre hôtesse se hâta de nous faire reposer quelques heures autour d'un très-confortable repas apporté de la ville.

L'heure venue de faire notre ascension, nous nous acheminons vers le mont d'Or; mais, mon impatience s'accommodant peu de la marche trop lente de mes compagnes, je leur désigne le sommet comme rendez-vous général, heureuse, en les devançant sur la crête du mont, de gagner un quart d'heure pour jouir sans trouble de ce beau spectacle. Le soleil couchant qui dore les nuages me fait apercevoir les Alpes au travers de reflets nuancés de rose. De cette hauteur, les points de vue les plus rapprochés sont encore magnifiques. Cette vue m'étonne et m'émeut; ce n'est point l'immensité de la vaste mer, c'est le grandiose dans la variété; on y respire à l'aise. Cette communion avec tous ces êtres inanimés, qui cependant vivent en Dieu, me fait sentir avec une vive reconnaissance le degré de vie supérieure qui déborde en moi. Ces dames m'ont trouvée les yeux humides de bonheur. J'ai serré les mains de notre aimable hôtesse, ne pouvant la remercier autrement de la bonne journée que nous lui devons.

Il était neuf heures du soir; il fallut opérer notre descente, car nous étions à trois lieues de Lyon; d'ailleurs j'étais pressée de classer cette journée à la page de mes plus agréables souvenirs.

Ne t'étonne pas, chère fille, de trouver dans ces *Mémoires* le reflet de ma jeunesse enthousiaste; pourquoi aurais-je songé à en diminuer la vive expression, puisque l'âge n'a point refroidi ce sentiment d'admiration exaltée pour les grandes et belles œuvres de la nature !

Le docteur Contague et son ami Terson vinrent nous chercher vers deux heures, le 20 juillet, et nous conduisirent à l'assemblée fraternelle des prolétaires. Le docteur, qui les connaît tous, ne cesse de louer leur touchante résignation et leur esprit pacifique, dont l'exemple a pu ramener quelques camarades prêts à se joindre aux redoutables émeutiers. Tous sont restés chez eux, près de leur

famille, malgré le blâme ironique dont les ont poursuivis les républicains exaltés.

Dans les cent quatre personnes qui nous accueillirent, les divers corps d'états furent représentés ; si les circonstances nous favorisent, le *Père* pourra rassembler autour de lui une bonne et honnête population.

D'après le conseil de nos amis, je fis taire ma timidité et leur expliquai succinctement, en quelques mots bien simples, notre mission.

Pauvres amis, comme ils ont besoin de croire et d'espérer ! Tous paraissent heureux de notre présence ; la plupart affirment être prêts, si l'heure de l'appel se fait entendre.

Le 22 juillet est la dernière journée que nous passons à Lyon ; nous l'avons promise à madame Durval. Elle vient nous chercher dès le matin pour commencer nos excursions autour de la ville. L'ami Terson s'est offert pour nous accompagner. Nous nous dirigeons vers le confluent du Rhône et de la Saône où leurs eaux ne se marient que plus loin. Ce phénomène est en raccourci ce que je vis plus tard dans le golfe du Mexique, où les flots de la mer semblent s'écarter pour laisser passer les eaux jaunâtres du Mississipi, et cela pendant l'espace de plusieurs milles. Du reste, l'Océan doit bien cette déférence au père des fleuves qui, dans son trajet, compte quinze cents lieues d'existence.

Ayant tous quatre l'appétit matinal, madame Durval nous fait suivre la promenade qu'on appelle la route *des Étroits* et nous conduit déjeuner dans un charmant réduit sur les bords de la Saône. A l'issue de ce gai repas, nous allons visiter la grotte des Étroits ; cet endroit, où J.-J. Rousseau passa la nuit, est plein de son souvenir. Tous les voyageurs qui vont s'y reposer veulent également goûter l'eau claire et douce qui sort du rocher préconisé par notre grand philosophe.

Tout en devisant sur lui, l'une de nous avoue que son

bonheur serait de trouver l'amour exalté d'un *Saint-Preux*, la seconde affirma que, les Saint-Preux n'étant plus de ce monde, elle se contenterait de mettre en action la jolie scène du cerisier, en priant son Sigisbé de remplir sa corbeille de ce fruit délicieux. Et vous, demande Terson à la plus jeune de nous trois, à laquelle des héroïnes de Rousseau voudriez-vous ressembler? Notre compagne répond en souriant que le rôle de madame de Warens lui paraît plein de naturel et de charme. Nous rîmes beaucoup de nos aveux, nous souhaitant réciproquement la réalisation complète de nos désirs.

Nous montons ensuite visiter Fourvières, et les hautes maisons encadrées de verdure qui dominent Lyon. Comme de là on voit tout s'agiter en bas et au loin! Dans cet air pur on devrait se trouver heureux. Mais hélas! la souffrance est partout. On a choisi ce lieu élevé pour y placer une maison de fous, nommée les *Antiquailles*. Ce lieu est un des buts de notre excursion. Un médecin, ami de madame Durval, s'offrit à nous la faire visiter en détail. Que d'histoires douloureuses cachées dans cet asile de toutes les dégradations physiques!

J'ai vu là un étrange *végétal humain;* cet être informe et hideux a vingt-quatre ans. Sa croissance s'est arrêtée à la hauteur d'un enfant de sept ans; c'est le spécimen le plus complet du crétinisme. A peine s'il peut triturer les aliments qu'on lui met dans la bouche. Quel affreux mystère, me disais-je en regardant cette chose informe! Pourquoi cette vie lui est-elle donnée, puisqu'il ne peut s'en servir pour progresser? Est-ce une expiation de son existence antérieure? Qui résoudra ce mystère?...

Je sortis de cette maison de douleurs avec un grand malaise physique. La vue de toutes ces *demi-morts*, ces fous furieux nous jetant de loin des pierres et des injures, leurs cris rauques, qui appartiennent plutôt à la fauve qu'à l'être humain, toutes ces misères me poursuivront longtemps.

Pour dissiper cette vive impression, notre amie nous conduit chez un horticulteur distingué ; le propriétaire de ce beau jardin, heureux de nous le faire admirer, mais plus curieux encore de faire étalage de sa science, disserte et latinise les noms de toutes ces belles fleurs. Moi, pauvre ignorante, qui préfère en respirer les parfums, en admirer à mon aise les nuances variées et brillantes, je le laisse, lui et ses discussions scientifiques, aux prises avec ces dames, disant, mais tout bas : « Messieurs les savants, donnez-nous l'instruction nécessaire pour vous comprendre, ou mettez la science à notre portée, si vous ne voulez pas être inconséquents ou absurdes à nos yeux. »

Tout étant réglé dès le matin à notre hôtel, nous restons chez madame Durval pour y dîner et y recevoir les visites d'adieu de plusieurs personnes qui, toutes ensemble, nous reconduisent jusqu'à la voiture. A onze heures du soir, nous montons en diligence, accompagnées des vœux de tous nos amis lyonnais.

Nous voici en route pour Clermont-Ferrand, ville éloignée de Lyon par quarante-six lieues de poste. Comme route de troisième classe, les relais sont fort longs ; quelques-uns ont jusqu'à cinq et six lieues avant d'atteindre la poste suivante. La fatigue des pauvres mulets entra pour une part notable dans la longueur du temps que nous mîmes à parcourir cet espace. Montées en diligence le 22, à onze heures du soir, à Lyon, nous n'arrivâmes à destination que le 24, à quatre heures du matin ; vingt-neuf heures pour faire quarante-six lieues ! O voies ferrées ! croissez et multipliez-vous. Comme compensation, nous parcourûmes les jolis bords du Lignon, ornés jadis de si poétiques bergères. Cette rivière si limpide forme, à travers les montagnes, des sinuosités sans nombre. La route escarpée, taillée dans le roc, cachée çà et là par de grandes masses de verdure, méritait bien d'être chantée par nos poëtes.

Nous descendons fréquemment de voiture, pour nous

revivifier, par le mouvement, dans cet air suave et pur du matin. J'admets encore volontiers, à cette heure, ces délicieuses promenades, comme circonstances atténuantes en faveur des vénérables diligences.

Nous traversâmes de nuit la Limagne et ne pûmes, par conséquent, constater la fertilité de la nature dans cette riche contrée.

CHAPITRE XIII

Clermont-Ferrand : quatrième station. — M[me] Bachellerie. — Séjour à Aubusson : cinquième station. — Le docteur Delavalade.

En entrant à Clermont-Ferrand, on aperçoit de suite le Puy-de-Dôme au-dessus de toutes les autres montagnes ; mais la fatigue de deux nuits passées en diligence l'emporte sur l'admiration que les lieux élevés ont toujours fait ressentir à mes instincts d'oiseau ; nous nous hâtons d'aller occuper une chambre à l'hôtel de la Poste.

Après quelques heures de repos, nous procédons à notre toilette pour nous rendre chez madame Joséphine Bachellerie. Cette dame est la maîtresse du beau pensionnat Sainte-Apolline. Nous trouvons en elle une grande et belle femme, d'une physionomie aussi douce qu'intelligente; elle nous reçoit en sœurs et nous présente à son mari. Celui-ci est peintre; il seconde activement sa femme en donnant des leçons de dessin dans son pensionnat.

Nous nous trouvons de suite en parfaite concordance d'opinion et de sympathie ; aussi nous causons de tous et de tout avec l'intimité de vieux amis. Après le dîner, ils insistent pour nous conduire au théâtre Franconi, afin, ajoutent-ils, de nous quitter le plus tard possible. Une pluie torrentielle qui ne cessa de tomber le jour suivant tourna au profit de notre intimité; car ils ne purent remplir leur promesse de nous faire visiter la ville de Clermont.

Madame Bachellerie, ayant à diriger les jeunes filles des premières familles de Clermont, ne peut avoir dans cette ville qu'une action très-restreinte et presque nulle quant à la propagation de nos idées; aussi, l'activité de son esprit, ses pensées élevées, lui rendent la vie étroite de la province fort pénible.

Le mari peut davantage; son action poussa le parti républicain dans une voie sociale et pacifique. Il agit particulièrement sur Trélat, dont il espère se faire un auxiliaire puissant en l'amenant à nos idées. Malgré cela, les deux époux font des vœux pour la réussite de notre œuvre, désirant s'y associer; dans le cas contraire, ils se rendront à Paris pour y fonder un grand établissement analogue à celui-ci, mais sur des bases plus largement libérales.

Le lendemain nous quittons Clermont, ne l'ayant vu qu'en le traversant à la lueur de nos lanternes; mais, si j'ignore la topographie de la ville et de ses environs, je puis compter à mon actif deux cœurs dévoués de plus.

A peine hors de la ville, la diligence suit pendant quelques heures une route à travers les montagnes; nous arrivons, en tournant toujours, au pied du Puy-de-Dôme. Le pas lent des chevaux permet d'embrasser dans son étendue ce pays fort agreste; le sol est parsemé de lave; il en est fait, ce qui le rend par conséquent très-aride. Cette nature calcinée est triste à voir; on se demande depuis combien de siècles sont éteints ces nombreux volcans? Tous ces courants de feux souterrains sont-ils à jamais détournés de notre pays, et toutes ces montagnes aux bouches béantes ne lanceront-elles plus leurs laves brûlantes et destructives sur nos belles contrées du midi? En attendant que l'avenir réponde, ce sol refroidi est utilisé *tel quel*. Les habitants en ont fait des carrières; on taille la lave noire pour en bâtir des maisons, en former des clôtures et en raffermir les routes; tout ce deuil attriste la vue.

A Pont-Gibaud, la route remonte assez longtemps, mais

l'horizon est voilé par des nuées qui nous inondent de vapeurs humides et nous forcent de nous renfermer complétement dans l'intérieur de la diligence.

Ne pouvant regarder au dehors, je revois dans ma pensée les diverses physionomies qui, depuis Paris, ont passé devant mes yeux. Je me sens attachée par le cœur à deux femmes remarquables, à Caroline Lamaillauderie et à Joséphine Bachellerie, quittées depuis quelques heures, toutes deux bonnes, spirituelles, intelligentes. Quel bien pourraient faire ces deux femmes en unissant leurs efforts pour élever la génération qui doit nous succéder, en la soumettant à un système d'émancipation par le travail, par l'instruction, et au moral par la dignité de l'âme dans la liberté! Des jeunes filles élevées ainsi seraient véritablement les égales de l'homme, non-seulement en principe, comme à cette heure, mais aussi en réalité. Toutes voudraient apporter en dot l'amour dans le mariage, et rougiraient de se vendre, soit à l'ambition, soit au luxe, soit même à ces ventes légales, c'est-à-dire au mariage de convenance.

Si, dans la famille nouvelle, quelques femmes placées au point de vue général sont reconnues nécessaires, les spécialistes comme ces deux dames seront précieuses; réunies à d'autres de même valeur, elles auraient droit toutes ensemble à former une sorte de concile organisateur où chacune donnerait sa voix sur la morale de l'avenir.

Je sors de mon rêve doré par une secousse qui réveille Isabelle; il est une heure du matin, la voiture s'arrête devant la poste. Nous sommes à Aubusson, notre station nouvelle.

Le facteur du bureau nous conduit à l'auberge du Lion-d'Or. La nuit est calme, sereine; nous nous hâtons de prendre un repos qui nous est bien nécessaire.

Le 27 juillet, une migraine qui semble avoir donné rendez-vous dans mon cerveau à tous les diables verts ou

noirs, me force d'ajourner toute visite ; j'adresse seulement un billet au docteur Delavalade, à qui mon bon Rigaud nous a fortement recommandées. Je le prie de passer nous voir dans la matinée du lendemain.

Après le dîner, me trouvant un peu mieux, nous allons voir une jolie fête villageoise, à une demi-lieue de la ville. Tout en côtoyant les bords riants de la Creuse, nous suivons la foule et arrivons à *Sainte-Madeleine*, au milieu de l'animation bruyante, d'une gaîté communicative ; nous mêlons nos robes blanches aux jolis costumes des paysannes de l'endroit. Deux jeunes gens, demi-paysans, demi-citadins, nous font l'honneur de nous inviter pour une valse ; mais nous nous récusons ; leurs mains énormes font peur à nos tailles frêles.

Le lendemain, en voyant le docteur Delavalade, sa vue confirme tout le bien qu'on nous a dit de lui à l'hôtel. C'est un homme de quarante ans au plus, d'une physionomie très-sympathique. Au reçu de mon billet joint à la lettre de Rigaud, il s'est de suite occupé de nous ; ses bienveillantes démarches ont assuré plusieurs portraits à faire par Isabelle. En nous quittant, il nous fait promettre de nous rendre chez lui dans la journée, afin qu'il nous présente à sa famille.

Madame Delavalade, simple et bienveillante dans ses manières, nous accueille fort bien, de même que les deux nièces du docteur. Ces deux jeunes femmes, assez jolies, viennent causer auprès de nous, de Paris d'abord, le rêve des jeunes élégantes de province ; puis elles reviennent à leur entourage, s'amusant avec une malice toute féminine à faire passer la société d'Aubusson sous nos yeux.

Comme à Dijon, il y a également ici trois classes très-distinctes, qui ne s'aiment pas et ne se confondent jamais, mais qui, en revanche, se déchirent cordialement. Ces dames ont soin de nous faire comprendre qu'elles appartiennent à la catégorie supérieure.

Ce tableau m'attristait. Je regardais le docteur ; il sou-

riait dédaigneusement ; cela m'autorise à faire, dans une certaine mesure, un peu de contradiction à ces esprits gracieux et frivoles. Ces lignes de démarcation, leur dis-je, qui se trouvent établies au cœur de chaque province, ne vous semblent-elles pas, Mesdames, surannées comme le moyen âge? Cela doit attrister vos cœurs de chrétiennes? — Certes, non, Madame ; c'est le contraire qui nous serait o dieux;pourmoi, dit la plus jeune, je ne puis comprendre l'égalité de langage, de relation avec ma couturière; cela me mortifierait tout autant que d'être trouvée assise dans un comptoir auprès de l'*épouse* de mon *épicier*. — Ces répugnances seraient logiques devant l'ignorance ou la grossièreté ; mais devant l'éducation un esprit impartial ne doit plus, en ce cas, élever de barrières. Avant peu, croyez-le, Mesdames, l'orgueil séculaire cédera devant les résultats d'une éducation large, uniforme, donnée à toutes les classes de la société; alors les enfants d'une même cité verront sans jalousie les capacités *seules* occuper les premiers rangs. — Oh! Madame, voilà bien les belles théories que notre oncle approuve et préconise et qui n'aboutiront jamais; ce sont, comme on le disait hier dans mon salon, de véritables utopies, que toute femme distinguée doit repousser sous peine de ridicule!

Ne voulant pas m'aliéner mes jolies antagonistes dès le début, je me contentai de leur répondre : « J'ignore, Mesdames, si cette époque à laquelle *je crois* est loin de nous; mais, ainsi qu'à Moïse, le grand législateur des Hébreux, ne dût-il nous rester à la fin de notre existence présente que le bonheur d'entrevoir cette terre promise, croyez-moi, il est beau encore et bon surtout de travailler à sa réalisation. »

Le docteur me serra fortement la main, en nous invitant à dîner en famille le lendemain.

Ce matin, 29 juillet, tandis qu'Isabelle lisait son courrier de Dijon, je voyais son visage s'attrister, son front se plis-

ser et se rembrunir. Qu'avez-vous, ma belle artiste, lui ai-je demandé? Est-ce que les volages amours ont perdu notre piste et volent vers d'autres contrées? — Non, non, Suzanne, ce n'est pas cela, au contraire; Devillebichot m'écrit qu'il est beaucoup plus souffrant depuis mon départ; surtout en songeant que chaque journée m'éloigne davantage de Dijon, son état s'aggrave. — Eh bien, chère, écrivez à ce fiancé trop sensible, que votre affection pour lui s'accroît en raison des distances. Du reste, consultez-vous; comme le cœur a aussi ses droits, si cela ne suffit pas, retournez en arrière; j'achèverai seule le voyage. — Mais au contraire, Suzanne, votre pénétration est en défaut. — Isabelle, voilà deux *contraires* peu faits pour marcher de compagnie; alors expliquez-vous. — Si je le fais, vous allez vous moquer de ma versatilité. — Pourquoi m'en moquerais-je? Tous les amours sont dans la nature; ainsi, allez toujours. — Eh bien, chère Suzanne, à Dijon, je croyais vraiment aimer ce jeune homme, et sans cette lettre je le croirais peut-être encore. — Mais que dit donc cette missive malencontreuse? — Écoutez, vous allez comprendre; il m'avoue, lui que je croyais si poétique, qu'il a dû consentir, afin de détourner le mal de sa poitrine...—Achevez donc; à quoi a-t-il consenti?— A se laisser poser un *exutoire!* fi! le vilain mot et la vilaine chose! je ne pourrai plus désormais penser à lui sans dégoût, acheva-t-elle en me présentant cette lettre. — Enfant, cet inconvénient passager ne doit pas vous empêcher de reconnaître l'affection dévouée qui respire dans sa lettre. Tout vous fait un devoir de le ménager, car je reste convaincue que, chez lui, ce n'est pas, comme dans votre tête mobile, un amour d'imagination. — Mais, tout en riant de l'aveu imprudent du pauvre amoureux, j'engage Isabelle à rasséréner sa physionomie pour nous préparer au dîner d'apparat donné par le docteur aux deux voyageuses.

Nous trouvons, en effet, une nombreuse réunion, dispo-

sée, ainsi que nous, à faire honneur à un de ces succulents repas de province. On fêtait, ce jour-là même, les *glorieuses journées de juillet.* Le soir, M. Delavalade nous mena, ainsi que ses nièces, au bal qui se donnait à la mairie. M. le sous-préfet, personnage officiel, s'y trouvait nécessairement; il s'y montra fort empressé auprès de toutes les dames; il nous fit l'honneur à plusieurs reprises de causer avec nous, bien que notre caractère fût connu. Près de nous on s'était demandé tout bas: quelles sont ces étrangères? A cette question l'autre interlocuteur avait répondu : deux saint-simoniennes de Paris présentées par le docteur Delavalade. Je renvoie donc avec reconnaissance à cet excellent homme les prévenances que nous dûmes à sa douce influence.

Par discrétion, nous avions refusé de danser, satisfaites d'observer et de causer; mais, vers une heure du matin, ce courant d'égards et de politesses qui, de la famille du docteur vint ricocher jusqu'à nous, nous força de figurer dans la dernière contredanse, que les jeunes gens firent durer fort longtemps. Mon partenaire était lancé; il jasait et sautait avec le même entrain; il voulait m'envoyer des vers de sa façon, me disait-il, si je daignais les accepter. « Certes, oui, Monsieur, dis-je de mon air le plus encourageant; ce sera un souvenir de plus que j'emporterai de votre ville hospitalière. Mais quel sujet vous inspirera? La poésie comprend tout. Vous êtes trop jeune pour vous inspirer du passé ; d'ailleurs, je ne veux accepter de vers que sur l'avenir; non-seulement le champ est vaste et l'imprévu entre dans mes goûts, mais je suis assurée dès lors de n'y rencontrer aucun de ces personnages mythologiques pour lesquels je professe fort peu d'estime. » Hélas! mon programme ne plut pas sans doute au poëte, car j'attends encore ce spécimen du crû d'Aubusson.

Ce matin, 30 juillet, j'ai reçu une lettre de Caroline, de Dijon. Elle m'y confirme les tristes prévisions que j'avais

formées sur le jeune Blum, surtout depuis le jour où je reçus ses confidences. Il vient d'avoir une fièvre cérébrale ; on a craint plusieurs jours que sa raison n'y succombât. Sa famille et le monde, ignorant les causes secrètes qui le prédisposèrent à cette maladie, ne crurent pas être injustes en mettant sur le compte des deux voyageuses la surexcitation de son cerveau. On répéta à notre ami Holstein, qui passa à Dijon quelques jours après notre départ, cette injuste et absurde accusation.

Mais revenons à Aubusson. Souvent les séances d'Isabelle deviennent pour nous des lieux de réunion. Les amies de ses clientes s'attirent mutuellement et forment cercle autour d'elle. A la faveur de ces causeries familières, nous insinuons nos idées. Ces charmantes désœuvrées nous écoutent ; c'est quelque chose, et parfois même elles nous forcent à les discuter. Les moins aristocrates de ces dames nous concèdent qu'une société organisée d'après nos principes serait une belle chose ; mais que d'années nous séparent encore d'une réalisation importante ! Il vaut donc mieux, nous disent-elles, l'*à-peu-près* dans le *statu quo*. — « Oui, dans le mariage actuel, nous le reconnaissons, le mari est peu ; la position est tout ; en dehors de celle qu'il nous assure, que mettriez-vous à sa place ? — Sans doute rien encore ? — Aussi, Mesdames, à Dieu ne plaise que je réclame à notre époque un dévoûment absolu, mais, tout en gardant vos positions, au moins donnez à vos filles l'amour du travail, de la fonction et de la liberté, en vue de l'avenir ; votre tâche sera belle encore. »

Le fameux bourgeois de la vanité prétentieuse croît ici et prospère aussi vigoureusement chez le sexe fort ; les jeunes gens d'Aubusson jugent les faits d'une façon égoïste et mesquine. En général, les *beaux* de l'endroit m'ont paru manquer de formes et de vivacité dans l'esprit. Aussi ai-je hâte de quitter cette ville ; j'y étoufferais, si j'étais condamnée à y vivre.

Lorsque, fatiguée par les prétentions vaniteuses de notre entourage, je sens le spleen m'envahir, je dis à ma compagne Isabelle : j'ai besoin de faire notre tour de montagne. Nous prenons alors sur la rive gauche de la Creuse, et nous grimpons une des cinq montagnes qui l'entourent. Ces promenades, qui nous élèvent au-dessus des petites passions de la ville, nous font grand bien. Rassérénées par cet air pur, nous allons avec empressement finir nos soirées chez M. Delavalade, où nous trouvons toujours excellent accueil et société aimable; car la plupart de ces dames ont toutes assez d'esprit et d'agréments pour tenir leur place dans le monde, mais pas assez de dévoûment ni de chaleur d'âme pour s'en créer une dans la société de l'*avenir*. Je le constate chaque jour, la nouvelle parole n'a été bien comprise que par notre ami le bon docteur. Puisse-t-il ici la faire germer dans les cœurs !

Cette petite ville d'Aubusson est, ainsi que Lyon, une ville industrielle. Par suite de la concurrence qui existe dans la fabrication des tapis, l'exploitation et la misère des classes pauvres y est grande et pénible à voir. Les prix moyens, nous a-t-on affirmé, pour la journée d'une ouvrière, s'élèvent de 50 à 70 centimes; le maximum d'une journée d'homme est de 3 francs. Partout et dans toutes les professions on retrouve cette différence entre la rétribution accordée aux deux sexes. Ceci est accepté sans réclame et comme chose normale. La justice seule proteste et attend !

Fort joyeuses, nous pensions partir aujourd'hui 6 août, mais Isabelle a promis deux nouveaux portraits; heureusement elle a le droit, vu le bon marché de ses prix, de les brosser lestement.

Le docteur, croyant à notre départ, vint nous apporter son offrande fraternelle, avec toute la délicatesse dont son cœur est capable. C'est pour lui, me dit-il, la manière de s'associer à notre œuvre, n'étant pas libre de le faire autrement.

J'accompagne de nouveau mon artiste chez ses deux nouvelles clientes. Ici la société a plus de physionomie que dans les maisons précédentes. Quelques avocats viennent se mêler à ces dames et animent la conversation. On nous écoute avec plus d'intérêt que de coutume. M. Delavalade a fait des prosélytes parmi ces jeunes gens instruits. L'un d'eux, M. Gasne, plus artiste qu'avocat, s'est laissé fortement impressionner par nos idées. Un feuilleton de lui, imprimé dans l'*Album de la Creuse*, m'a fait plaisir par ses tendances progressives. L'imagination de ce jeune homme souffre ; ses montagnes l'enserrent trop fortement ; il ne peut, nous dit-il, se développer sur ce théâtre étroit. Sans des liens qui lui sont chers, une femme et deux enfants, il nous aurait précédées en Égypte. Il me demande instamment de lui écrire. En me rappelant le pauvre Blum, je ne puis lui promettre de le faire que fort rarement. Encore un pauvre cœur qui a besoin de dix années pour se bronzer et se mettre au niveau de la majorité de son milieu.

Demain nous quittons Aubusson ; les portraits, plus ou moins ressemblants, sont brossés, nos finances sont en hausse ; vite, Isabelle, disons comme l'Anglais : *Go-head !* En avant !

Ma gaîté et mon entrain sont revenus ; aujourd'hui, 10 août, nous allons sur la crête de la plus haute montagne, séjour aimé des chèvres et des oiseaux voyageurs. Là, penchée sur l'abîme, il me prend bien quelques vertiges, mais qu'importe ! Je veux habituer mes nerfs à se roidir devant tous les dangers. Si en bas on nous distille l'ennui à hautes doses, ici on se retrempe dans ces belles montagnes boisées. Aussi, en les voyant sans doute pour la dernière fois, nous leur fîmes nos adieux avec un certain attendrissement. Mais, ayant accepté le dîner d'adieu du bon docteur, il fallut les quitter enfin et redescendre en ville.

Pour égayer cette dernière soirée passée en famille, le docteur, homme d'esprit, nous dit notre bonne aventure. Le jeu plut très-fort à Isabelle, car les cartes, qui « *ont toujours raison,* » lui prédirent beaucoup d'amour, des voyages lointains et une fin splendide. Mon horoscope ne fut guère moins beau. Quant à ses deux nièces, elles rougirent plusieurs fois en écoutant les malicieuses révélations que le cher oncle inspira aux cartes sibyllines.

Enfin, le 11, nous faisons nos adieux à la famille Delavalade. Je quitte Aubusson sans espoir d'y faire des recrues pour notre colonie future. Il faudrait, pour ébranler ces cœurs rassasiés de bien-être, que nos moyens d'action grandissant pussent éblouir ces yeux qui prétendent rester fermés à cette heure ; alors nous pourrions être acclamées, — mais suivies? J'en doute.

CHAPITRE XIV

Limoges : sixième station. — Libourne : septième station. — Départ pour Bordeaux : huitième station. — Séjour chez le papa Cazeaux. — Lettres de M. Rigaud père et de M. Bac, avocat, de Limoges.

Nous avons eu la bonne fortune de faire route avec une parente du docteur. Madame Lachaume n'a cessé de nous en parler avec éloge. Arrivées à Limoges, cette dame partagea notre chambre et nos repas; mais, forcée de nous quitter, elle nous recommande à un de ses amis, M. Filastre, médecin, qui se met, de la meilleure grâce, à notre disposition. Il nous conduit dans les principales promenades ; nous voyons la cathédrale de Limoges, les jardins de l'Évêché, le Muséum, tout cela au pas de course ; aussi, je me contente de te nommer ce qui m'a paru remarquable. En résumé, c'est une jolie ville, bien bâtie, bien aérée, mais trop grande pour sa population un peu restreinte.

M. Filastre nous apprend avec fierté qu'elle remonte à la domination des Romains en Gaule, que deux papes y sont nés, Clément VI et Grégoire XI. — Autres illustrations, les maréchaux Jourdan et Bugeaud y sont également nés.

M. Bac, jeune avocat de talent, à qui mes amis de Paris m'avaient vivement recommandée, se trouvant absent, n'a pu venir à ma première invitation. J'écris une seconde lettre dans laquelle je le renseigne sur le but de notre

voyage d'une manière plus étendue que n'a pu le faire notre ami Rigaud. Celle-ci lui sera remise par M. Filastre.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous remettons en route. Un seul voyageur vient prendre place dans la diligence. Sa physionomie franche attire la sympathie et fait bientôt céder entre nous la roideur imposée par les convenances. Il se nomme M. Personne; malgré ce nom équivoque, il s'affirme de suite comme une individualité remarquable. Plein de respect pour les femmes, il se dit zélé partisan de cette grande cause sociale. Parmi les pensées extraites de toutes les écoles philosophiques, il ne préconise que cette idée. Quant aux autres questions, dit-il, comme elles sont journellement traitées par les hommes pratiques, il n'a point à s'en occuper. Mais, pour oser parler sur celle-ci avec succès, il faut, dit-il, aimer la justice, ainsi qu'on aime Dieu, par-dessus tout.

Sachant que nous devions nous rendre sous peu de temps à Toulouse, il se mettra à notre disposition lors de notre passage, si nous voulons l'honorer de notre confiance, car lui et sa famille résident dans cette ville. Après le souper il nous souhaite mille chances heureuses, et part pour Agen. Quant à nous, notre même diligence nous conduit à Libourne.

Aux approches de chaque station de repos, Isabelle me demande: qui avons nous à voir ici? Notre calepin de route ne nous désigne que deux personnes, d'abord M. Béro, substitut du procureur du Roi, puis M. Régy, ingénieur des ponts et chaussées, tous deux en activité de service. — Avez-vous quelques renseignements sur ces messieurs? Sont-ils jeunes? — Vous le saurez dans la journée, chère fille d'Ève, car nous approchons de Libourne, et mon premier soin sera de leur apprendre notre arrivée. Mais secouons d'abord la poussière des chemins. Si vous tenez à paraître avec tous vos avantages devant messieurs

les Gascons, prenons quelques heures de repos; ces préliminaires sont indispensables.

Sur les quatre heures, M. Béro s'est présenté seul; son ami, absent de la ville pour ses travaux, ne doit y revenir que le jour suivant. Donc, si vous le permettez, demain je m'empresserai de vous l'amener, nous dit-il. Quant à lui, comme sa position officielle le force à une certaine retenue, il nous engage à faire une promenade hors de la ville. En route, il cause avec animation ; c'est un véritable méridional, à la voix élevée, au geste rapide... Son désir de causer en plein air a sa raison d'être. Ce n'est point la précaution inutile.

Ce jeune substitut n'a rien de saillant dans son extérieur; le cœur paraît bon et l'esprit subtil, mais l'enveloppe est épaisse et la démarche lourde. Il est en relation avec MM. Rigaud père et fils et bien près de partager les convictions de ces deux hommes religieux. Aussi, dès l'abord nous parlons la même langue, ce qui établit de suite entre nous un accord fraternel et sympathique; ce lien n'a point été rompu par mes longues absences de la France. Son mariage même le resserra. Notre correspondance amicale prit fin en 1848, lors de mon départ pour l'Amérique.

La position de MM. Régy et Béro à Libourne les empêchant de nous présenter dans aucune famille, nous décidons que ma compagne n'acceptera aucun portrait à faire, et que demain nous laisserons nos nouveaux amis diriger ici l'opinion vers le progrès, comme ils l'entendront. Mais ces messieurs nous font observer qu'étant venues ici pour propager nos idées, nous devons également chercher à raffermir leur foi, et accorder au moins deux jours à la discussion, tout en parcourant ensemble les environs de la ville, qui méritent aussi cette concession. Comme il n'y a, en réalité, aucun inconvénient à nous permettre à nous-mêmes ces deux journées d'agréables vacances, la demande est acceptée à l'unanimité. Aussitôt nous nous em-

barquons sur la Dordogne pour aller faire une excursion à la campagne. Nous montons dans une jolie barque laissée par l'administration à la disposition de M. Régy, en raison de ses fonctions d'ingénieur. Elle est ornée de tapis et d'une vaste tente qui nous garantit du soleil, sans nous ôter la vue des perspectives. Tout en glissant rapidement sur ce beau fleuve, fort large en cet endroit, nous effleurions divers sujets, lancés comme ballons d'essai pour mieux nous connaître. Au bout de deux heures de cet exercice, l'air et l'eau, dont nous aspirons les bonnes senteurs, font crier famine à nos estomacs. Notre capitaine Régy crie : *Stop !* devant une habitation voilée par de grands arbres; joyeuses, nous sautons de la barque pour aller nous y réconforter.

Cette grave occupation, dont chacun s'est parfaitement acquitté, étant terminée, nous causons gaîment en attendant le reflux; au moment où passe le *mascaret* (on nomme ainsi un reflux violent de la mer sur la Dordogne), nous nous embarquons sur ce nouveau courant qui nous ramène après plusieurs détours vers Libourne.

Le lendemain, notre barque nous conduit à Fronsac. C'est là que les fils aînés des ducs de Richelieu possédaient un magnifique château sur la montagne de ce nom. La Révolution le détruisit complétement. Aujourd'hui ce vaste duché est réduit au modeste rôle de chef-lieu de canton. Mais si Fronsac n'a plus ce titre fastueux, il lui reste cinq cents habitants libres et heureux; cela peut servir de compensation !

Libourne, arrondissement de dix mille âmes, est très-bien situé pour le commerce, étant placé au confluent de la Dordogne et de l'Isle, à quatre lieues de Bordeaux; aussi remarque-t-on en se promenant sur le port un mouvement commercial considérable, qui atteste la prospérité de ses habitants.

Bien que notre départ soit arrêté pour demain, nos sor-

ties fréquentes avec ces messieurs inquiètent une amie de Béro ; il me prie de lui écrire quelques mots afin de ménager sa tranquillité; j'approuve le procédé; j'écris de suite à la dame mystérieuse qui nous sommes et le but qui nous conduit en Orient. Ceci, tout en rassurant l'ami Béro, rendra nos relations avec lui plus amicales et plus confiantes.

Une agitation plus plaisante se déclare à notre sujet; parmi les désœuvrés de l'endroit, cette petite ville est intriguée du séjour mystérieux de deux étrangères voyageant seules. Qui sont-elles ? Les suppositions qui circulent amusent beaucoup nos deux cavaliers, qui les alimentent en confiant malicieusement au plus indiscret des flâneurs, qu'une de nous est *madame George Sand,* dont Indiana et Lélia ont porté même à Libourne le juste renom. Mais ils ajoutent que la grande artiste voulant garder le plus strict incognito a défendu de la désigner d'aucune manière. Nous rions de cette folie qui doit cesser demain avec notre départ.

La pleine lune rend notre dernière soirée si magnifique qu'elle nous inspire le vif désir de faire nos adieux à la Dordogne. Nous nous promenons dans la barque de M. Régy. Quel calme au ciel et autour de nous ! Comme la causerie est douce et facile ! Béro se prétend capable d'un grand dévoûment pour une œuvre que sa raison reconnaîtrait possible; il affirme du reste qu'il est complétement des nôtres à cette heure. Qu'une action sociale se présente ici ou là-bas, son cœur saura bien, dit-il, s'y créer un emploi. Son ami Régy est plus froid; il pose un peu en homme blasé, moralement fatigué de tout, ne croyant plus à rien ; aussi plaisante-t-il agréablement sur sa moralité douteuse; il est devenu égoïste, et, ne voulant pas être classé dans la catégorie des dupes, il prétend exploiter le monde à son profit.

Isabelle, qui le trouve aimable et spirituel, se dévoue à

cette conversion. En mêlant une légère dose de sentiment à beaucoup d'imagination, elle prétend transformer ses froides et discordantes théories en accord parfait. — Ma chère artiste, lui dis-je, ne jouons pas trop avec le feu! — Allons, Suzanne, ne faites pas avec moi de pédantisme; puis-je craindre de me brûler à une flamme aussi éphémère? Mais d'ailleurs, ajouta-t-elle, puisque ce jeune homme me paraît plein d'esprit et de distinction, pourquoi ne travaillerais-je pas à en faire un des défenseurs de notre cause? N'avons-nous pas aussi nos diverses aptitudes à satisfaire?

Nous quittons Libourne le 19 août; Béro nous accompagne; il a prié par écrit M. Cazeaux de nous retenir un logement près de sa demeure. Régy est venu saluer notre départ. Dans quelques jours, il viendra nous retrouver à Bordeaux afin d'y continuer ses discussions avec Isabelle.

Une lieue avant d'arriver en ville, la route monte et permet au voyageur d'apercevoir, comme par une échappée, Bordeaux, avec son large pont réputé le plus beau de la France. Cette vue, qui forme amphithéâtre, est admirable dans sa variété. Nous arrivons vers six heures. La course, qui est de trois heures, ne nous ayant pas fatiguées, nous allons sur le port, Béro se disant certain d'y rencontrer le père Cazeaux.

La large rivière couverte de navires marchands donne à cette partie de la ville un aspect charmant que la Seine, notre modeste fleuve, ne peut donner à Paris. Le vaste port de Bordeaux est surtout animé par la loquacité et l'esprit méridional des portefaix, des matelots et de tout le peuple de travailleurs attachés aux navires.

Justement, dit Béro en se dirigeant vers un homme affairé, voici notre ami Cazeaux qui nous cherche de son côté. En le voyant, il est difficile de lui assigner au juste son âge, bien qu'ayant dans sa belle et nombreuse famille habitant Paris des fils déjà majeurs. Son extérieur an-

nonce beaucoup de force et de jeunesse d'âme; sa bonne et franche figure appelle la sympathie.

Le père Cazeaux, comme le nomment tous ses amis, nous accueillit d'une façon toute paternelle. Venez chez moi, mes enfants; mon logement est vaste; vous en occuperez la moitié tout le temps que vous resterez parmi nous ; point d'hésitation ni de remercîments; allons, acceptez; en venant chez moi, vous me rendrez votre obligé. Pas moyen de refuser. Nous allâmes donc nous installer chez cet excellent homme qui, pendant les onze jours que nous passâmes à Bordeaux, nous consacra toutes ses soirées, car ses journées étaient remplies par son emploi dans un bureau.

Béro nous conduit dans les beaux quartiers de la ville neuve. Aux premiers pas j'ai reconnu le pavage de mon Paris. Aussi, pendant plusieurs heures nous nous promenons sans grande fatigue, des grands bains aux colonnes rostrales, aux quinconces, puis au grand théâtre dont j'admire les belles proportions architecturales, les nombreuses colonnes aux chapiteaux corinthiens; tout cela est beau et donne une grande idée de la richesse de Bordeaux.

A chaque point interrogatif que pose Béro, j'avoue sans difficulté que ses concitoyens ont des motifs suffisants d'être fiers de leur ville. Mon air enjoué pique la vanité gasconne de notre ami ; il m'appelle centralisatrice. Hors Paris, Madame, vous n'admirez rien franchement.— Cessez cette querelle d'Allemand, mon cher Girondin; décentralisez-vous; qui s'y oppose ? Mais restons amis, tout en gardant chacun notre physionomie propre. Je crois, sachez-le bien, non pas seulement à la solidarité des cités entre elles, mais encore à celle des mondes en Dieu, et non à leur prédominance ; cette profession de foi vous semble-t-elle d'une centralisatrice ?

Parmi les lettres qu'au retour de notre excursion je retirai de la poste, il s'en trouva une de M. Bac, de Limoges,

en réponse à celle qui lui fut remise après mon départ. Que de chaleureux regrets il y témoigne de n'avoir pu causer et résoudre ensemble quelques difficultés exprimées dans sa lettre sur l'opportunité de fonder au loin un établissement sérieux et permanent :

« ... Comment, dit-il, son action s'exercera-t-elle, si « le saint-simonisme s'éloigne de la France ?... Voici des « doutes que je vous soumets, et qui peut-être ne s'élè« veraient pas dans mon esprit si je connaissais les détails « de votre projet ; mais ces doutes ne portent que sur « l'établissement d'une colonie, et nullement sur le fond « de vos principes. J'ai lu souvent votre *Tribune*, et j'ai « toujours applaudi à vos énergiques protestations contre « la morale vieillie et à vos aspirations vers la morale nou« velle. Vous m'avez fait comprendre, vous surtout Ma« dame, ce qu'on pouvait espérer des femmes, même dans « l'état de faiblesse où les a placées le christianisme. Vous « m'avez appris à avoir confiance dans l'appel du *Père*, et « vos paroles ont souvent ranimé ma foi prête à s'éteindre. « Aussi, vous ai-je beaucoup aimée pour votre courage et « pour la force que vous m'avez donnée à votre insu.

« Aujourd'hui vous partez pour l'Égypte, vous allez « revoir ceux de nos frères qui sont allés demander des « révélations d'avenir au ciel d'en haut, sous lequel sont « écloses toutes les religions. C'est un saint et hardi pè« lerinage ! Bien des fois j'ai pleuré des larmes arides en « ne trouvant pas dans mon cœur le courage de l'accom« plir. Peut-être un jour... Mais en attendant que la foi « me soit venue plus forte et plus active, je ne puis que « me joindre à vous de cœur et de pensée.

« Dites à mes amis que je suis toujours avec eux et que « je les aime.

« Adieu, Madame, adieu !

« T. Bac.

« Limoges, 15 août 1834. »

Cette lettre me fit pleurer de bonheur ; j'avais donc été comprise par un noble cœur. Cette foi que j'avais ravivée en lui, il m'en récompensait largement. Je repris une nouvelle confiance dans notre œuvre d'émancipation, car cette lettre m'apprit que des amis inconnus et dévoués étaient là, prêts à nous soutenir devant l'opinion égoïste du vieux monde. A ce vers déjà cité que j'aimais à me redire dans mes moments de lassitude morale, j'ajoutais cette fois avec confiance : marche, marche, pauvre fille du peuple, car même

Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers.

Nos amis de Libourne nous sont fidèles ; ils se partagent entre leurs devoirs et les plaisirs de Bordeaux. Ces excursions ont principalement pour objet de nous être agréables ; cela, joint aux dîners priés où nous conduit le papa Cazeaux, aux promenades sur la Garonne, voire même les discussions dans lesquelles ma compagne déploie tous ses moyens persuasifs pour parfaire la conversion de son sujet tant soit peu rétif, tout cela l'enchante et la ravit. Oh ! Suzanne, me disait-elle au retour d'une excursion champêtre, que la vie est belle et l'amour de Dieu beau et bon à ressentir ! — Oui, lui disais-je en souriant, mais traduit par les hommes d'esprit dont ils sont le *verbe* intelligent. Encore faut-il que le vieux Satan, orné de sa vieille griffe, ne s'en mêle pas trop ; n'est-il pas vrai, *Isabella mia ?* — Malgré votre malice, je suis trop vraie pour renier ma nature. Oui, c'est bien cette traduction que je comprends et apprécie, et non le chemin de la croix semé de ronces, où les femmes de goût ne découvrent rien de riant et ne s'aventureront jamais.

Malgré son âge, le papa Cazeaux accepte et préconise même toutes les idées morales du *Père*, surtout celles qui traitent de la mobilité dans les sentiments. « Cher monsieur, lui dis-je, discutant ensemble sur ce sujet, j'aime à

croire que c'est par esprit de bonté, de tolérance, surtout en vue de l'avenir, et non par aucun motif personnel, que vous récitez si couramment cet acte de foi, d'espérance et de charité ? — Ne croyez pas cela, petite moqueuse ; le présent a son prix ; n'insistez pas dans votre opinion, ou prenez garde, le bonhomme est capable de déposer à vos pieds son hommage, si tendrement exprimé, qu'il vous sera difficile à l'une et à l'autre d'y résister. Du reste, suivez-moi ; je veux modifier votre opinion en vous conduisant chez quelques femmes aimables, qui désirent vous connaître, et parmi lesquelles j'aime à utiliser mon éloquence persuasive. Sur cette plaisanterie, cet aimable vieillard nous conduisit chez madame Jouanneau. Cette dame, bien que jeune encore, est mère d'une fillette de quatorze ans. Les récits de M. Cazeaux nous avaient inspiré une mutuelle estime ; nous fûmes de suite en confiance ; elle nous fit connaître sa vie, qui me parut touchante ; mariée à quinze ans, au bout de quelques années elle se trouva si malheureuse en ménage, qu'aidée de ses parents elle obtint une séparation de corps et de biens. Elle éleva sa fille en donnant des leçons de musique ; cet enfant est son seul amour ; elle n'attend plus rien de la vie. En laissant pénétrer dans son âme les généreuses pensées saint-simoniennes, elle n'y a pas vu un correctif à sa vie personnelle ni une pensée de bonheur pour racheter ses années de douleurs, mais elle y a cherché un espoir pour modifier l'avenir de sa fille !

Non, non ! me disais-je en regardant ses beaux yeux humides, ce n'est pas à trente ans qu'une femme renie ainsi son cœur ; qui succombera dans l'âme de cette pauvre créature, l'amour ou la maternité ?... La mère osera-t-elle devant son enfant accepter une union qui ne peut être consacrée par le monde, ou la tendresse de sa fille suffira-t-elle à son bonheur de femme jeune, aimante et recherchée ? Le divorce, que j'appelle une nécessité sociale,

répondrait à tout; mais le divorce, hélas! n'existe pas; et l'aimable et jolie madame Jouanneau n'a que trente ans!!!

Dans mon courrier du matin, j'envoie à Béro une lettre, qu'il fera lire à ses amis de Libourne; elle doit servir à réhabiliter notre caractère. Puis, j'écris aux MM.rs Rigaud père et fils, deux hommes que j'ai en grande estime. Ils sont pleins de foi, de religieux sentiments. Adolphe Rigaud faisait partie des quarante solitaires de Ménilmontant; son père parut au procès; il vint devant les juges et la cour assemblée affirmer, comme père de famille, la moralité saint-simonienne. Je dois à tous deux une affection vive et fraternelle, car la plus grande partie des lettres trop bienveillantes qui m'ont rendu possible ce long voyage à travers la France, je les dois au fils; quant au père, l'honorable amitié qu'il me témoigna justifie la reconnaissance que je lui conserve.

Pour te faire comprendre l'exaltation qui régnait parmi nous, je veux te copier quelques fragments de la réponse de cet homme vénérable; je la reçus à Bordeaux quelques jours plus tard...

« Merci de votre souvenir du vieux papa de Monsigny,
« de Ménilmontant; la tête et le cœur de ce vieillard ont
« bien marché depuis. Il a malheureusement perdu ses
« jambes; fatigues, peines physiques et morales, l'ont bien
« affaibli, bien épuisé depuis 1832! à peine puis-je faire
« quelques pas. Mais qu'importe? votre voix me réveille;
« le paralytique va marcher. Comme chacun de nous, j'ai
« eu ma part d'épreuves... Dieu m'en tiendra compte...
« Je l'espérais, et il me le prouve... Il vous conduit à Bor-
« deaux au déclin de mes jours; il me permet de seconder
« l'œuvre des femmes; mon fils s'est déclaré leur cheva-
« lier! A elles de m'y donner un nom, un titre, une fonc-
« tion; à moi de leur offrir mon individualité absolue et

« d'accepter de leur part tout emploi possible de mes fai-
« bles moyens et facultés, etc., etc. »

L'état de santé de ce bon vieillard me fit un devoir d'empêcher son déplacement. Je le remerciai de son dévoûment à tous et à toutes; mais il me fallait marcher en avant; je ne pouvais l'attendre pour le quitter aussitôt. Il m'envoya un long adieu bien touchant.

« Un cœur de femme, y disait-il, peut seul apprécier le
« vif chagrin et la douce consolation que j'ai reçus de
« votre lettre... Mais en lisant votre foi, votre courage et
« vos nobles projets, je me redresse, digne amie, je
« m'élève et vous suis, confiant et consolé... Mes vœux
« vous suivent en Égypte et partout où vous allez passer
« pour vous y rendre. Ma santé, mes forces m'empêchent
« d'écrire à mes divers amis sur votre route; je ne puis
« donc que vous indiquer quelques-uns des plus in-
« times. »

Suivait une liste de parents et d'amis que je ne pus voir. Sa lettre ne me parvint qu'à Castelnaudary. Il en fut de même pour des neveux et nièces établis à Alexandrie. Mais à mon arrivée en Égypte, ainsi que tu le verras plus tard, je ne fis que traverser cette ville, toutes les familles étant déjà en quarantaine lorsque j'y passai; bien que ses recommandations ne me servissent aucunement, tu n'en aimeras pas moins cet excellent homme, en lisant cette longue et affectueuse lettre, ajoutée au manuscrit à son numéro d'ordre.

M. Cazeaux et ces messieurs nous conduisirent au grand théâtre. Cette salle est également magnifique à l'intérieur. On y joue tous les genres : la comédie, le ballet et l'opéra, tous assez bien exécutés. La prima donna, sans vouloir cependant la comparer à nos grandes cantatrices, m'a causé un véritable plaisir.

MM. Béro et Régy, accompagnés de M. Léo Quercy, à

qui j'avais fait parvenir une lettre de Rigaud, vinrent nous proposer une excursion sur la Garonne. Nous visitons un joli navire marchand en partance pour l'Amérique, puis l'intérieur du port de Bordeaux où les personnes de taille médiocre se tiennent debout. C'est un beau travail d'ingénieur, curieusement charpenté; on a ménagé suffisamment de jour pour le bien explorer; aussi les étrangers ne quittent-ils point cette ville sans se donner ce plaisir.

MM. Régy et Béro, que le devoir rappelle à Libourne, viennent de nous quitter. Mais M. Régy nous affirme que, sa conversion étant loin d'être complète, il viendra sous peu de jours demander à son aimable institutrice quelques éclaircissements supplémentaires.

M. Quercy, qui nous fut présenté ce matin, est d'un extérieur assez remarquable, mais il est d'une si grande timidité qu'il embarrasse et ne permet pas en si peu de temps de fixer son opinion sur sa valeur morale.

Le soir, le papa Cazeaux nous conduit à Plaisance, où la corporation des coiffeurs donne une jolie fête; mais nos attentifs nous ont quittées; il tombe une pluie comme les habitants de Bordeaux en reçoivent trop fréquemment. Aussi, tout s'assombrit aux yeux d'Isabelle. Les femmes y sont sans grâces, les cavaliers lui paraissent prétentieux et leurs propos fades comme les parfums dont ils sont imprégnés. M. Cazeaux, tout en riant de ses boutades, profite d'une éclaircie pour nous conduire chez madame Jouanneau entendre de la bonne musique. Sa jeune fille est déjà d'une jolie force et fait honneur aux leçons de sa mère.

M. Cazeaux, ainsi que les amis qu'il nous a fait connaître, prétendent nous garder jusqu'au 31 août; les dîners, les visites se succèdent. Ces témoignages de sympathie nous récompensent bien au delà de nos mérites.

Nous allons chaque jour chez l'aimable madame Jouanneau; nous y avons vu et entendu avec plaisir quelques artistes remarquables.

Nous retournons également chez M. Vérollot; lui et sa femme nous accueillirent dès le premier moment avec cordialité; le mari est une intelligence lucide; ils voient assez de monde. On discute chez lui avec esprit et charme les moyens et la possibilité d'établir des centres inspirateurs se correspondant en vue d'une action générale. Pour cela, je renvoie les futurs associés par-devant Charles Guillain et Adolphe Rigaud, les plus ardents propagateurs de la colonisation quand même!

A leur troisième excursion en ville, MM. Béro et Régy nous firent connaître M. Philippon, se disant ami du *Père*, et M. Saugeon, avocat et journaliste. Tous deux parlent avec une facilité charmante. M. Philippon se plaît dans le monde tel qu'il est; il veut y rester, sans renoncer complétement à y faire pénétrer la lumière. M. Saugeon parle de l'astre qui commence à briller dans le monde intellectuel. Je dis toute mon admiration pour l'auteur de *Lélia*, qui, dès son début, s'est placé au premier rang de nos écrivains. M. Saugeon, un des rédacteurs du journal *l'Élection*, m'engage à écrire sur cet auteur un petit article qu'il fera passer dans son journal.

Je regrette, chère fille, d'être partie de Bordeaux avant l'impression de cet article; j'y avais mis, sinon du talent, au moins de la conscience et une vive sympathie pour l'auteur. J'y disais que dès à présent c'était par nous seules que cette nature, vraie et grande dans sa révolte, pouvait être le mieux comprise et le mieux appréciée.

Je ne reçus jamais ce journal, bien que plus tard Béro m'affirmât me l'avoir envoyé. Mais qu'importe ce pauvre article, puisque après trente années le sentiment d'admiration qui me donna la hardiesse de l'écrire, loin de se modifier, tous à cette heure le partagent. Il n'a fait que gran-

dir en raison des chefs-d'œuvre de style et de sentiment que le génie de George Sand a produits depuis cette époque.

M. Cazeaux ayant promis en notre nom une journée entière à madame Dupéron, qui désire me connaître et causer intimement avec moi avant mon départ, cette dame m'envoie chercher dès le grand matin du 28 par son mari. La campagne habitée par cette famille est aux environs de Bordeaux; pour nous y rendre, nous traversons la Garonne en barque et le reste du parcours en voiture découverte, afin de jouir de la beauté de la route.

Il n'y a rien pour s'intéresser à une liaison, si éphémère qu'elle doive être, comme de la commencer au milieu d'une riche végétation; tout anime, la causerie, les fleurs, les arbres séculaires qui racontent le passé, les oiseaux chanteurs qui sont la poésie du moment; toute cette nature variée et fleurie ouvre le cœur à la bienveillance et dispose les esprits à se trouver mutuellement aimables. Cette douce influence fut partagée par madame Dupéron, venue au-devant de nous assez loin sur la route.

Restées toutes deux seules à l'issue du déjeuner, elle voulut causer cœur à cœur avec moi qu'elle connaissait, me dit-elle, depuis longtemps, par nos amis communs; elle savait mon divorce moral, mais elle en voulut connaître tous les détails. — Oui, certes, dit-elle, après m'avoir entendue, *ce fait est acquis à l'avenir;* c'est ainsi que les unions mal faites devront se dissoudre. Cependant avec ce mystère, ne craignez-vous pas l'abus? Mais, chère dame, ne savez-vous pas que la religion de l'avenir comprend tout l'Être humain, chair, esprit et sentiment? Par conséquent, tous les actes de la vie seront hautement consacrés; aucun fait de ce genre ne se passera dans le silence de la famille.

Que les femmes aux sentiments craintifs et délicats se rassurent. Sans doute la base des séparations sera le dé-

voûment et le sentiment social, mais le principe de l'égalité des sexes, en féminisant la société, en dégagera l'inconnu ; tous ces faits de nôtre époque de recherches, qui selon moi, deviendront le germe de l'avenir, tous alors devront être connus, justifiés et consacrés sous des formes nouvelles par notre société religieuse, qui toujours interviendra, soit pour bénir, soit pour séparer.

Du fait individuel, passant aux théories générales, elle voulut savoir si j'acceptais la loi du *Père*, l'effroi des natures chrétiennes ou hypocrites, au point, ajouta-t-elle en souriant, qu'à Bordeaux j'ai trouvé peu de femmes qui voulussent aborder avec moi ce sujet; vous, Madame, qui vous dites l'apôtre de notre sexe, veuillez donc me faire connaître toute votre pensée?—Je ne puis que vous redire une réponse déjà faite à toutes celles qui m'ont interrogée sur ce sujet : à mon avis, le monde n'est pas prêt à nous entendre ; c'est ce qui rend la question insoluble maintenant; et voulût-il nous écouter, qui osera dire à cette heure si cet homme que nous nommons le *Père* est dans le vrai ? De toutes les femmes existant à notre époque, *aucune* n'a pu étudier assez notre sexe pour en connaître les besoins ; je n'en connais aucune dont l'amour de l'humanité soit assez vaste pour *oser conclure*, soit en admettant, soit en rejetant la parole de ce *grand émancipateur !*

Tout ce que les femmes peuvent en ce moment, c'est d'expérimenter, en vue de l'avenir, à leurs risques et périls, les théories morales du *Père*. Mais celles qui s'aventureront dans cette voie devront se sentir des ailes au cœur et à la pensée pour planer *quand même* au-dessus de l'abîme !!

Les hommes nous y poussent; leur mot d'ordre est qu'il faut nous *déchristianiser*, les plus religieux, parce qu'ils pensent nous faire grandir malgré nous ; les égoïstes, eux, espèrent rencontrer des jouissances personnelles sans le devoir pour correctif.

Pour moi, ces saint-simoniens appartiennent toujours par ce côté au vieux monde, car je regarde ces étranges satisfactions sensuelles comme une grande protestation contre l'ascétisme chrétien; mais je ne puis y voir ce que la religion de l'avenir nommera une *réhabilitation normale* et *sainte en Dieu* de la matière créée à l'égal de l'esprit.

— Mais, Madame, ne croyez-vous donc pas à la venue de la femme *Messie* annoncée par *Barrault* l'année dernière?

—Non, certes! Madame; sous la forme de l'unité, je n'y ai jamais cru. Les grandes individualités sortent d'un milieu disposé à les recevoir, à les soutenir. En général, le vieil homme est trop vivace encore chez nos jeunes saint-simoniens pour faire du dévoûment gratuit. Aussi, n'ai-je pu voir qu'un symbole dans l'appel de *Barrault*. Selon moi, toute femme devra d'abord se manifester, en dehors de l'influence masculine, par des sentiments ou des actes de sa libre volonté, sur laquelle ne pèsera plus le préjugé de son éducation chrétienne; ces femmes se rechercheront par la force des choses, afin de former entre elles un concile où chacune apportera sa pierre à l'édifice moral de l'avenir. C'est ce sentiment, *tout féminin*, qui créera ce que les saint-simoniens appellent la *Mère!* Quand ce grand fait arrivera-t-il? Se manifestera-t-il dans la génération qui nous survivra? Je l'ignore; cela dépendra de l'éducation que la société lui donnera et du milieu que la justice de l'homme lui créera dans le monde.

Madame Dupéron, en venant m'embrasser, m'a demandé mon amitié. J'ai senti en ce moment que la plus douce récompense de mes efforts sera toujours de rencontrer des âmes aussi sympathiques.

Vers les cinq heures, M. Cazeaux nous amena Isabelle et M. Coq, attaché au journal *l'Élection*. Ce jeune homme est dans la voie du progrès et ne peut que grandir s'il continue d'y marcher. Ses articles d'économie politique sont

plus avancés que l'esprit général de *l'Élection*. Nos amis l'en félicitent et l'encouragent à persévérer.

A neuf heures du soir nous quittons cet aimable couple et leur réduit champêtre, comme des amis qu'on ne reverra plus, avec un vif regret et les yeux humides.

Nos vacances à Bordeaux ont dépassé nos prévisions. Ces quinze jours se sont écoulés rapidement, et cependant Isabelle n'a peint aucun portrait. Mais que faire devant des sollicitations si amicales? Céder!

Avant de dire adieu à cette ville, dont je n'emporte que d'agréables souvenirs, j'ai voulu revoir ses Chartrons, sa cathédrale, ses belles places; mais c'est vers le port que je me sens ramenée plus volontiers. Ce grand nombre de vaisseaux, si bien aménagés pour les voyages de long cours, me donnent l'envie d'ouvrir mes ailes pour m'abattre sur les grands mâts, afin d'accompagner ces messagers civilisateurs qui, par le commerce, vont communier avec les peuples lointains.

Les adieux faits, nous quittâmes Bordeaux le 31 août, accompagnées de plusieurs de nos amis, ainsi que du bon père Cazeaux qui, non content de nous avoir défrayées chez lui de toutes les dépenses de chaque jour, a voulu, sans prendre notre avis, payer nos places jusqu'à Toulouse, prétendant que notre mission nous faisait un devoir, non-seulement d'accepter l'aide de nos frères, mais qu'au besoin nous devions la réclamer. Aussi, le souvenir de cet excentrique ami est resté, jusqu'à ce jour, bien vif et bien pur dans ma pensée.

Au jour naissant, chacun se réveille; on s'examine. La fatigue éprouvée dans ces boîtes étouffantes fait pousser des plaintes à nos cohabitants, au nombre desquels se trouve une vieille dame noble, fort maussade en ce moment; sa conversation nous apprend qu'elle est revenue en France en 1815, à la suite du roi-chevalier. Comment, pensai-je, ce débris d'un autre âge se trouve-t-il à nos

côtés dans l'intérieur d'une diligence? Le milliard d'indemnité n'a donc pas cru à son droit pour l'avoir ainsi oubliée? En face de cette comtesse déchue se trouve un gros homme très-satisfait de la vie; il est orné du ruban rouge; où l'a-t-il gagné, bon Dieu? A son langage de juste-milieu, on peut supposer qu'il l'a ramassé dans le cloître Saint-Merry, en défendant, en 1832, la quasi-légitimité. Aussi, une fois aux prises, l'entente cordiale fait-elle complétement défaut entre la vieille comtesse et ce M. Prudhomme, qui, de guerre lasse, se taisent tous deux et paraissent s'endormir. C'est grand dommage pour la galerie. Heureusement notre vis-à-vis se trouve être un homme de bonne compagnie qui met dans sa conversation autant d'aménité que de savoir. Il nous dit se nommer *Fabre* et être proviseur au collége royal d'Amiens. De notre côté, nous ne cachons ni notre caractère ni nos projets. Il a lu le procès; il estime tous ces jeunes gens qui, en ce moment, entouraient le *Père*, dont il parle avec beaucoup de respect. M. Fabre s'engage même à aider ses entreprises ultérieures, si je veux bien lui écrire en temps et lieu.

Comme l'itinéraire de notre voyageur dépasse Toulouse, il nous fait ses adieux de la manière la plus cordiale.

CHAPITRE XV

Toulouse : neuvième station. — Riant aspect de cette ville. — Lettre du docteur Delavalade. — Castelnaudary : dixième station. — Les frères Toussaint.

La diligence arriva fort tard en ville. Passé minuit, on ne peut choisir son gîte ; on nous conduisit dans un hôtel situé sur la place du Capitole qui, à cette heure avancée, nous parut belle et fort silencieuse ; il n'en fut pas de même à notre réveil ; quel bruit, quel mouvement devant le Palais de la Préfecture ! La place était encombrée de jeunes étudiants, de militaires parlant haut, gesticulant comme le savent faire les gens du Midi. Ce bruit importun nous décida à transporter nos pénates (vieux style), c'est-à-dire nos malles, à l'hôtel des Ambassadeurs. Malgré ce titre ambitieux, cet hôtel, fort simple, est tenu d'une manière très-confortable par des dames ; on y trouve cette qualité si désirée par les voyageurs de tout rang, une excessive propreté.

M. Félix Borel, ingénieur des ponts et chaussées, à qui j'ai fait parvenir un billet renfermant une lettre de Vidal, se rend aussitôt à notre hôtel. Cet empressement tient à la parfaite conformité de nos pensées et de la foi commune qui nous anime ; il appartient au centre de Sorèze, formé depuis plusieurs années par *Rességuier*, membre du collége ; dans cette division se trouve une foule d'hommes remarquables du Midi.

M. Félix Borel nous parla de tous ses amis de Sorèze avec une chaleur d'âme qui justifie la bonne opinion que sa physionomie sympathique inspire dès l'abord; il nous conduisit promener sur l'esplanade, en passant devant le fameux Capitole dont les Toulousains sont si fiers et qui est maintenant la résidence du préfet de la Haute-Garonne. Nous visitons le canal du Midi et revenons par la place Lafayette, en suivant des groupes d'ouvriers, qui dans la belle saison parcourent la ville en chantant en chœur des morceaux d'opéra. En les écoutant, je regrette que ces mœurs poétiques n'existent pas à Paris.

En nous quittant, notre nouvel ami donna à Isabelle le nom de deux personnes qui désiraient se faire peindre. Elle est invitée à commencer de suite ce travail. Le lendemain, après ses deux séances, M. Borel nous conduit au Château-d'Eau; ses fonctions d'ingénieur de la ville lui permettent de nous faire voir en détail ce beau et utile travail hydraulique. Il nous en explique la simplicité, économique autant que savante. Cet établissement alimente un grand nombre de fontaines; l'eau est amenée de la Garonne et distribuée toute filtrée en grande abondance dans Toulouse. Tout ce travail n'a coûté que *trois millions.* Quelle leçon donnée à la seconde ville de France, qui, au lieu de les consacrer à la salubrité, cette hygiène si nécessaire à son peuple d'ouvriers, a préféré employer *cinq millions* à bâtir son théâtre. Que Lyon ait plusieurs beaux théâtres, rien de mieux! Ce sont d'ailleurs autant d'agents civilisateurs; mais, pour Dieu! pensons au nécessaire pour le travailleur, et puis le confortable, le luxe viendront à leur tour.

M. Borel est revenu avec M. Roussy, un saint-simonien de ses amis, qui, dit-il, désire devenir le nôtre. Après une causerie amicale qui nous met en confiance, ces messieurs prétendent qu'il n'est tel qu'un repas pris fraternellement en commun pour s'estimer et se mieux connaître. Nous

nous rendons à ce raisonnement, afin de pouvoir en apprécier la justesse.

Félix Borel est un homme d'excellentes manières, sérieux et fort instruit; son ami, plus gai, plus léger, me paraît avoir moins d'intelligence que de cœur; il appartient également au centre de Sorèze. En résumé, ces deux hommes distingués sont d'ardents avocats des femmes et bien placés pour plaider notre cause devant le monde.

Une fois seule dans mon réduit, j'ai lu un résumé sur le congrès méridional qui s'est tenu au Capitole le mois dernier. Cette association paraît avoir de l'avenir; elle a pour but de populariser dans le Midi le progrès intellectuel. Ce congrès a été inspiré par Charles Lemonnier et provoqué par un de nos amis, *Tournal*, de Narbonne, géologue distingué.

La solidarité qui existe entre tous les saint-simoniens est assez forte pour vieillir et consacrer en peu de temps les liaisons nouvelles.

Le lendemain, M. Roussy nous fait connaître une dame Vidal, très-forte musicienne, dont les manières furent très-gracieuses pour nous; bientôt elle nous amena plusieurs de ses amies, mesdames Filâtre, Mingonot, Bianchi et Metgé; cette dernière, de passage ici, a son mari et sa famille à Castelnaudary, où nous-mêmes sommes impatiemment attendues.

Ces dames sont toutes assez intelligentes pour s'occuper avec intérêt de questions sociales; aussi nos conversations roulent ordinairement sur le livre du *Père*. Si le sujet n'était pas aussi sérieux, je dirais de Toulouse comme des autres villes : pour les dames que nous y avons vues, la question morale a tout l'attrait du fruit défendu; on la renie tout haut, mais entre soi on s'en occupe ardemment.

L'époque des vacances me prive du plaisir de voir plusieurs hommes remarquables qu'il faut rayer de notre liste, els que MM. Astrier, Ribes, Yvernès, absents de Toulouse

en ce moment. Je ne pus voir également six ou huit parents ou amis du bon papa Rigaud, dont les noms et adresses ne me furent révélés qu'à Castelnaudary, où cet excellent vieillard m'avait, par erreur, adressé sa seconde lettre. Notre séjour ici sera donc abrégé.

Nos fidèles amis dirigent aujourd'hui notre promenade vers Pont-Jumeau, qui est le point où le canal de Brienne vient se joindre au canal des deux mers ou du Midi. Ce canal, en parcourant un espace de soixante lieues, unit l'Océan à la Méditerranée. Les travaux qu'il a nécessités sont immenses et font honneur au génie de Riquet qui eut la gloire de l'achever en quatorze ans.

Ici les femmes sont plus libres dans leur vie habituelle; leur physionomie s'en ressent; toutes sont gaies, vives et aimables. La femme du Midi fait pressentir ce que deviendra notre sexe dans la société et dans la famille, lorsqu'il recevra son complet développement par l'éducation et la liberté. Dans des cafés, luxueux comme ceux de Paris, on voit venir chaque soir des dames prendre des rafraîchissements, ce que je n'ai pas vu depuis Paris, même à Lyon et à Bordeaux; elles y causent gaîment, laissant de côté l'air guindé de certaines petites villes.

Le 10 septembre, Isabelle a terminé son travail. Plusieurs personnes se réunissent à MM. Borel et Roussy pour un dîner d'adieu qu'ils viennent nous offrir, ce qui est accepté ainsi que la proposition de visiter aujourd'hui le Capitole.

La statue de Clémence Isaure, trouvée sur son tombeau en 1400, orne la belle salle des Illustres. C'est là où se distribuent les prix donnés par l'Académie des Jeux Floraux.

Mais l'archéologie n'est pas notre but; nous sommes tenues par notre itinéraire de tout voir sommairement. Pour moi, bien que peu compétente, j'en jouis vivement en passant; mais je n'en ai pas suffisamment conscience pour te rendre mes impressions claires et précises.

Une lettre de *M. Delavalade* vient me donner l'espoir que notre passage à Aubusson n'aura pas été sans résultat. Cette assurance, sur laquelle je comptais peu, accroît mon courage et ouvre de plus doux horizons à ma pensée heureuse. Je veux que cet ami, dont j'ai gardé un si bon souvenir, se fasse connaître lui-même, et pour cela je te copie quelques-unes de ses pensées....

« Je n'oublierai jamais les courts instants que j'ai passés « près de vous ; vos discours n'ont fait qu'accroître en moi « le respect religieux que depuis longtemps j'éprouve « pour les femmes. Plus que jamais j'ai la profonde con- « viction que par vous l'humanité va marcher vers une « destinée meilleure. Ce ne sera point en vain que Dieu « aura suscité dans des esprits et des âmes d'élite comme « la vôtre des sentiments sympathiques si énergiques ; « vous pénétrerez partout dans le cœur, l'intelligence et le « corps des masses. On éprouve près de vous un accrois- « sement d'existence, on entre dans un état d'excitabilité « qui vous fait vivre de toutes les vies qui vous entourent ; « même quand vos efforts semblent impuissants, ils lais- « sent ouvertes des voies qui, plus tard, sont suivies...... « Combien j'admire votre dévoûment, parce qu'il vous « fait vaincre la souffrance, la contrariété profonde que « vous éprouvez, quand votre cœur, ouvert à faire sentir « une meilleure vie, rencontre à chaque pas des êtres que « leur éducation et leur destination ont faits froids et « égoïstes.

« Votre présence à Aubusson a fait beaucoup penser, a « ouvert beaucoup d'intelligences, provoqué bien des « sympathies ; les objections de beaucoup de femmes sont « souvent présentées avec une force et une énergie de pa- « roles que démentent leurs regards, leur physionomie, « leur personne tout entière. Les femmes sont surtout « frappées de cette pensée, qu'on ne veut point leur impo-

« ser de nouveaux devoirs, mais qu'on veut qu'elles soient
« vraies, qu'elles soient elles-mêmes, telles que Dieu les
« a créées, dans une égalité parfaite avec l'homme, etc. »

Ne te scandalise pas, chère fille, en me voyant te répéter ces fragments de lettres trop élogieuses; j'en passe et des meilleures. Songes-y, ces lettres ont trente ans de date; sois persuadée que, même en les recevant alors, je les acceptais comme stimulants pour me faire suivre une route tracée, mais souvent bien pénible.

Avant de quitter Toulouse, on nous a fait visiter l'arsenal; en voyant ces parcs d'engins destructeurs, je me suis sentie tout attristée. Que de force, d'intelligence et de richesse employées pour s'entre-détruire ! Quand donc, mon Dieu ! cette pauvre humanité s'entendra-t-elle pour employer à son bonheur, en les transformant, ces miracles de productions meurtrières ?

Cette ville est dans le progrès; l'hommage constant que les Toulousains rendent au souvenir poétique de *Clémence Isaure* se reflète dans leur vie pratique. La jeunesse des écoles, bien que fort bruyante, les ouvriers, *tous* y sont aimables et polis avec les femmes.

Assise sur la rive droite de la Garonne, ayant le canal du Midi à sa porte, Toulouse est tout ensemble une ville de production, d'entrepôt et de commerce; aussi est-elle à la fois savante et fort riche, et n'a point du tout cette apparence des villes exclusivement commerciales. Son aspect est gai, comme ses habitants ; l'excessive propreté qui réjouit la vue est entretenue par le grand nombre de ses fontaines. Je le sens, demain, à cinq heures du matin, j'éprouverai quelques regrets en disant adieu à cette charmante cité du Midi, que je ne dois sans doute jamais revoir.

Vendredi, 12 septembre, nous nous mîmes en route pour le port, accompagnées de nos amis Borel et Roussy. Près de nous quitter sur le bateau-poste, ils nous

adressent mille souhaits de bonheur. En se retirant, Borel me remet un petit paquet cacheté, qui, ouvert après leur départ, contient quelques mots charmants de gaîté adressés à la bourse des voyageuses, plus 60 francs offerts par Borel et 25 par Roussy. Bons frères ! je me sens heureuse, après tant d'années, de vous remercier non-seulement de l'offrande, mais aussi de la manière délicate dont elle fut faite.

Cet appoint, joint au prix des portraits faits par Isabelle, et vu le peu de dépense qu'on nous a permis de faire, nous rend de nouveau richissimes !

Le petit voyage de Toulouse à Castelnaudary est une délicieuse promenade; les bords du canal sont très-beaux; le grand nombre d'écluses à traverser nous permet d'admirer les divers sites qui se présentent; le travail des éclusiers, tout en ralentissant notre course, y ajoute un vif intérêt; tantôt il leur faut remplir le bassin suivant ou le réduire de moitié, selon qu'il nous faut monter ou descendre, et cela jusqu'à Castelnaudary.

A une lieue de cette ville, deux amis viennent au-devant de nous et montent sur le bateau-poste pour nous souhaiter la bienvenue. Cela est de bon augure et nous touche vivement. C'est Toussaint aîné, le chef actuel de ce centre, qui vient nous dire : venez parmi des frères chez qui vous êtes aimées et attendues; c'est son cousin Marre; celui-ci vient de faire trente lieues pour nous serrer la main; trop républicain naguère, il n'a pu s'entendre avec les apôtres qui nous ont précédées sur les idées d'autorité dont il craint l'envahissement. Il vient s'adresser aux femmes, afin de sauvegarder sa chère indépendance.

Les frères Toussaint, chefs aimés de ce canton, ayant prévenu plusieurs de leurs amis de notre arrivée, nous ont préparé une escorte chevaleresque. En débarquant, nous sommes saluées par un groupe assez nombreux de jeunes Castelnaudariens qui nous accompagnèrent jusque chez

les messieurs Toussaint. Que cet empressement fût stimulé par un peu de curiosité, cela se comprend de la part de cette foule de jeunes gens ; mais il fut dû plus encore à cet esprit de fraternité qui unissait en ce moment tous les saint-simoniens de Paris et de la province, et ces messieurs nous conduisirent, les jours suivants, dans plusieurs campagnes de parents ou d'amis. Les principales familles que nous y vîmes furent celles de MM. Barié et Metgé, causeurs assez intelligents et tous faisant bon accueil au progrès. La première fois que nous y fûmes, les deux familles se réunirent, et nous accueillirent avec de ces paroles de cœur qui de suite vous mettent à l'aise ; les sœurs de Metgé, toutes deux mariées, m'ont paru fort aimables et assez avancées dans les idées nouvelles ; seul, le vieux papa Metgé, monté sur son grand dada républicain, soutient vivement que jamais notre révolution saint-simonienne n'aura la grandeur de la sienne. — Cher Monsieur, lui dis-je, personne de nous ne renie la grande époque de 89, mais permettez-moi de vous dire qu'en vous écoutant il me semble entendre un respectable *rabbin* prétendre que la *croix* n'a jamais jeté autant d'éclat que le *mont Sinaï*, entouré d'éclairs et de foudres. Vivez, et vous verrez l'*évolution* nouvelle, la *croix* et le *croissant* se poser et s'unir sur la célèbre montagne d'*Horeb!* Dieu, se transfigurant sur ce nouveau *Thabor*, fera entendre la grande voix du progrès, en vous dictant ses nouvelles tables de la loi de l'avenir.

Cette journée s'est passée rapidement ; les succulents repas de province et les discussions, amicales bien que passionnées, ont abrégé ces agréables moments. Tous nous engagent à revenir souvent dans leur doux ermitage.

Le soir, au retour, la fatigue m'a forcée de m'initier aux montures habituelles d'Égypte, en acceptant les services de *Martine*, une ânesse d'un bon et paisible caractère.

Les séances où MM. Marre et Toussaint posèrent pour leurs portraits devinrent le prétexte de nombreuses et intéressantes réunions, où les idées de chacun sur l'avenir furent échangées, discutées. Toussaint aîné est un homme intelligent; il n'a point créé le centre de Castelnaudary, mais il a su maintenir l'esprit de cette petite ville à la hauteur des pensées générales et lui conserver une sorte de personnalité; là, plus qu'ailleurs, chacun fait son affaire des sentiments qui animent ses frères. Seulement, ce que je recherche avant tout, ce qui m'a peinée de ne l'y pas rencontrer, c'est l'élément féminin; ici, il nous fait complétement défaut. Cette ville n'ayant eu que des docteurs ou des hommes la plupart jeunes à la tête du mouvement, ceux-ci plus ou moins païens par la pensée, préconisant, ainsi que plusieurs des jeunes saint-simoniens de Paris, les natures mobiles, afin, prétendaient-ils, d'amener une réaction anti-chrétienne, cette méthode, très-mauvaise selon moi, a fort effrayé les femmes déjà très-arriérées dans cet endroit; sentant un précipice sous ce sol mouvant, elles se sont tenues à l'écart.

Préoccupée de cette fâcheuse situation, je m'entendis avec madame Laporte, notre bonne hôtesse. Nous décidâmes ensemble de donner un bal aux jeunes gens de Castelnaudary, dans la plus belle pièce de sa maison. Nous nous dîmes que trois femmes appelant les récalcitrantes sur un terrain neutre, toutes ne voudraient pas bouder le plaisir, espérant par ce moyen les voir, leur parler et parvenir sans doute à rassurer quelques-unes d'entre elles.

A la réunion du soir chez nos amis Toussaint, je fais part de mon projet à l'assemblée. Cette idée d'un bal donné par les voyageuses parisiennes est aussitôt acclamée d'enthousiasme; hourrah! Tous nous seconderont; déjà, dans plusieurs amateurs nous trouvons un orchestre complet et capable de tenir en éveil tous les échos de

Castelnaudary. Metgé me prie d'écrire promptement une invitation à sa femme, encore à Toulouse, afin qu'elle se trouve ici dimanche, jour arrêté pour notre bal. Dans l'entrain que cette idée produisait, MM. Guyot et Sylvain, nos chefs d'orchestre, se proposent d'apporter chaque jour leurs instruments, pour répéter les figures des danses nouvelles.

Le 17, nous retournons à la campagne de M. Metgé père; Isabelle doit y commencer, avant le dîner, le portrait de madame Boyer. Six dames assistent à la séance; étant, par le milieu qui les entoure, plus intelligentes que leurs compagnes de la ville, ces dames nous comprennent; aussi la conversation et le travail ne languissent pas; l'idée du bal est approuvée. Je voudrais, me dit madame Boyer, l'aînée des filles du papa Metgé, pouvoir y entraîner ma sœur, pour vous aider de notre présence; mais la rigidité de notre père ne le permettra pas, sans doute. Si j'étais libre comme vous, ajouta-t-elle, plus bas, ce n'est pas seulement à ce bal de conciliation, c'est dans la vie que je voudrais être à vos côtés; mais ma voie est tracée. Cependant j'attends. Ne compromettez pas notre amitié par des reproches; votre Dieu m'inspirera ce qu'il me sera possible de faire dans l'avenir.

Nous trouvons au retour de la campagne notre cercle plus nombreux et fort agité. Ces MM. Toussaint nous réservaient une aimable surprise; ils nous apprennent que demain va se donner chez eux un grand dîner, en l'honneur de notre passage; ainsi, nous disent-ils, préparez-vous à recevoir des amis de Sorèze et de Villefranche; ils viendront de bonne heure vous offrir leurs vœux et l'expression de leur amitié en se joignant à nous tous.

Bons et excellents frères! Que d'égards et de sollicitudes ils nous témoignèrent pendant les quelques jours que nous restâmes parmi eux! Aussi, j'ai-je conservé pour cette nombreuse famille de Castelnaudaury, et à leur tête Gabriel et

Marie Toussaint, un souvenir tendre et reconnaissant, qui souvent est parvenu à rasséréner mon âme dans ses jours de douleur et d'isolement.

Le lendemain, les divers groupes, qui dès le matin arrivèrent chez Toussaint, formèrent une réunion de quarante personnes, toutes unies par une conformité de pensées et par une cordialité parfaite.

MM. Rességuier, Charles Lemonnier et Borel aîné, le frère de Félix, l'ingénieur de Toulouse, tous trois arrivant de Sorèze, vinrent aussitôt nous serrer la main. Puis, peu après, arrivèrent de Villefranche M. et Mme Journet, également saint-simoniens.

Placée à table à côté de Rességuier, j'ai pu dans cette journée apprécier la rectitude de son jugement et son extrême bienveillance. Son air grave m'intimida au premier abord, mais je fus promptement ramenée à la confiance par son regard et son bon sourire. Par son instruction réelle, il est à la tête des philosophes religieux du midi.

J'ai revu avec un plaisir bien vif Charles Lemonnier, nature intelligente et fine, respectant la liberté d'examen chez tous avec une grande indulgence, gardant toujours par devers lui son calme et sa logique, pour ramener ses contradicteurs les plus acerbes, se plaisant fort aux paradoxes les plus inouïs, mais homme d'une foi profonde et inébranlable.

Quant à Borel aîné, c'est une nature artiste, grand, leste, bien qu'un peu corpulent, d'une physionomie vive et animée ; sa famille en a fait un médecin ; mais la nature l'avait créé pour être sans doute un artiste de génie. Parle-t-il avec animation, ou bien lit-il un récit émouvant ou chaleureux, ce caractère mobile et impressionnable vous communique aussitôt tous les sentiments qui le passionnent. De tels hommes peuvent devenir bien dangereux dans leurs relations individuelles, selon que cette puis-

sante organisation est bien ou mal employée. Mais l'amitié que lui témoignent tous ces messieurs prouve aussi que c'est un homme de cœur qui est parmi nous.

Gabriel Toussaint et quelques jeunes gens nous ont adressé d'assez jolis couplets de circonstance. Nous avons dû applaudir à l'aimable intention qui les a inspirés. Des santés au *Père*, aux amis absents, ont été portées avec élan. Le repas s'est prolongé plusieurs heures ; ensuite on a dansé ; Toussaint à ce moment a laissé entrer paysans et paysannes, accourus pour voir une réunion si nombreuse et qui fera date dans cette petite ville. Alors il y a eu communion générale par la danse. Ces messieurs de Sorèze, malgré leur distinction, ne s'en montrèrent pas moins gais et moins bons compagnons que tous les autres. En nous quittant le lendemain, ces messieurs nous firent promettre d'aller passer quelque temps auprès d'eux, nous disant que madame Lemonnier nous attendait également avec impatience. Toussaint accepta de nous conduire à Sorèze le 25, quelques jours étant réclamés par Isabelle pour finir son travail commencé.

Gabriel Toussaint, en vue de nos invitations pour le bal de dimanche, nous conduisit chez son oncle] Metgé]; j'obtiens enfin de cet excellent homme qu'il nous amènerait ses deux filles, ainsi que les demoiselles Delpech, leurs amies.

J'ai trouvé grâce aux yeux de ce vieux révolutionnaire ; il convient que nous avons bien quelques petits droits à réclamer de la société masculine, dont la partialité à notre endroit s'appuie sur les lois d'un autre âge. Pour lui, il acclamera les femmes, qui, repoussant la licence, demanderont seulement l'égalité morale, l'éducation gratuite pour toutes les aptitudes, plus une rétribution suffisante pour maintenir la dignité de leur indépendance ; il ajouta : cela est juste ; Condorcet le voulait et déjà le demandait ainsi en 89.

Hier, à notre bal, les dames se sont montrées un peu réfractaires; les messieurs y étaient en grande majorité; malgré cela on ne s'est quitté que vers trois heures du matin.

Ce soir, à notre quartier général chez Toussaint, chacun vient nous dire que cette *sauterie* a fait sensation dans la ville; quelques dames ont même avoué tout bas qu'elles en étaient aux regrets de n'y avoir point assisté.

Félicitez-vous de ce résultat, nous dirent ces messieurs; c'est un beau début pour le court séjour que vous avez fait parmi nous! —Sans doute, nous devons être heureuses du plus petit avantage remporté sur l'égoïsme, leur répondis-je. Quant à moi, je n'espérais pas mieux pour le moment. A notre époque, ne l'oublions pas, tout doit être essais, symboles, ou jalons semés sur la route du progrès. Peut-être notre souvenir fera réfléchir ces dames sur le saint-simonisme et sur notre mission, qui pour nous en est le corollaire.

Le groupe qui a salué notre arrivée nous est fidèle jusqu'au départ; il y a parmi ces jeunes hommes de bons éléments d'avenir.

Je veux te tracer leur silhouette morale au courant de la plume. Je t'ai parlé de *Toussaint* aîné, que j'appelle le grand ressort de cette petite ville. Il soutient le mouvement général avec son frère *Gabriel* et son cousin Metgé. *Sylvain* et *Guyot* sont deux beaux types, dont les regards sont tournés vers l'avenir; mais ils n'ont que vingt ans. Qu'en adviendra-t-il?— *Barreau*, jeune aussi, est d'un extérieur remarquable; mais celui-ci connaît le monde; il l'aime, il y fera œuvre de démolisseur; égoïste, il démoralisera les femmes à son profit. *Auguste Galtier*, vingt-six ans; homme moral, d'une imagination assez vive, faisant facilement un vers, mais sans initiative; il chantera les femmes, mais ne bougera pas de son *endroit*. *Dutar*, type mobile, jeune et actif, usant et abusant de la vie, en

attendant qu'une œuvre grande et utile se présente, pour se relever de son inertie morale et se rattacher à l'avenir. *Roux*, religieuse et douce nature; il nous est tout acquis; mais ce pauvre jeune homme se meurt de la poitrine. *M. Belse*, quarante-cinq ans, notaire; il aidera de sa position et de sa bourse le saint-simonisme mâle. Quant à l'œuvre des femmes, à leur affranchissement, il suivra l'influence qui agira sur lui. — *Marre*, ce bon jeune homme, venu de si loin pour nous connaître, veut bien me dire que notre rencontre l'a fortement modifié. Un grand amour pour la *liberté* est tout ce qu'il conserve de son ancien républicanisme. Mais cette liberté, il la veut maintenant et la demandera pour les deux sexes. Désormais, dit-il, il sera patient, car la paix seule peut faire donner aux femmes l'instruction et par suite un travail mieux rétribué, grands moyens pour elles d'arriver à la liberté morale. Cette conviction qu'il emporte chez lui, il sera heureux de la propager dorénavant.

CHAPITRE XVI

Sorèze : onzième station. — Centre important du Midi. — Trois semaines dans une *oasis*. — Promenades dans les ruines. — Visites à Saint-Féréol et à Lampy.

Le 25 septembre, nous montâmes en voiture avec MM. Toussaint et Auguste; vers midi, nous descendîmes chez nos amis de Sorèze, dans la maison de M. Rességuier, occupée également par M. et Mme Lemonnier. Je revois avec bonheur Élisa, sa charmante femme, que je n'avais qu'entrevue à la salle Taibout; je m'étais mise en correspondance avec elle dès ce temps-là à propos de la *Tribune des Femmes*. Ses manières sont toujours pleines de dignité et de bienveillance; mais je retrouve ses traits charmants empreints de tristesse, car elle a perdu depuis quelque temps un enfant bien cher, son premier né. Depuis 1832, une grande sympathie me liait à cette aimable femme; sa vue ne fit que fortifier cette inaltérable affection; quoique d'une nature constante, par choix et par prédominance spiritualiste, sa raison, qui lui vient du cœur, la rend tolérante pour toutes celles qui ne ressemblent pas à son type préféré. Elle est de ces femmes dont la santé morale est si robuste, qu'elles peuvent par leur contact améliorer même une nature vicieuse. Aussi, les trois semaines que je passai chez elle formèrent l'épisode le plus agréable de mon voyage. Ces instants heureux que je dus aux attentions aimables

des deux époux et à leurs amis, le cœur ne peut les oublier. Dans cet espace de temps il ne fut nullement question entre tous ces amis et moi de propagande. Les principes saint-simoniens développés dans le *Globe*, depuis quatre ans, étaient *nôtres*. Leur application devait être laissée pour chacun aux circonstances, ainsi qu'à la diversité de nos aptitudes. Nous laisser vivre et nous aimer fraternellement, ce fut le résultat obtenu dans cette station délicieuse si agréablement occupée; elle cimenta plus fortement encore notre vieille amitié; pour le moment qu'aurions-nous pu faire ou dire de mieux?

Suis-moi donc, chère fille, dans cette oasis; je veux que tu aimes et que tu connaisses ce petit coin de notre beau Midi de la France, ainsi que les individus qui m'y reçurent.,.

Hélas! j'en étais là de cet écrit, lorsque tout à coup j'apprends qu'hier, 5 juin 1865, la principale figure de ce groupe vient de s'envoler de ce monde!

Bonne Élisa, chère disparue! tu dois être, je n'en doute pas, dans la vie lumineuse! En cet instant, les trente années écoulées depuis l'époque que je décris te sont comptées, car elles ont été remplies par ta religieuse bonté et aussi par des œuvres capitales et continues vers le progrès! Ces jours-ci, j'ai joint mes larmes d'adieu aux voix éloquentes venues, au dernier relais, pour te dire: *Mère, épouse, amie,* au revoir! à toujours!!!...

Mais revenons au passé, où, belle et touchante, *Élisa Lemonnier* entourait tous et chacun de ses soins et de son attentive amitié.

C'est ainsi que je veux toujours la voir et t'en parler. Pour cela, continuons ensemble mon voyage à travers la France progressive. Les cinq mois qu'il dura avant mon embarquement ne sont pas encore écoulés.

Comme début de nos promenades, Lemonnier nous conduisit à une lieue de Sorèze, jusqu'au village de

Durfort. Là, tout le monde travaille le cuivre; aussi quel bruit, quel vacarme! Nous entrâmes dans plusieurs forges. C'est nouveau, partant plein d'intérêt. Les uns moulaient le cuivre, d'autres le façonnaient. Le *Sor*, petit cours d'eau, y sert à faire marcher les soufflets et les martelets des fabriques de chaudrons.

Ces intérieurs si noirs à côté de ce joli ruisseau si clair, tout autour une riche végétation, au-dessus une belle nature verdoyante dessinée à grands traits entre des rochers, tous ces contrastes m'ont causé un plaisir indicible.

MM. Roussy et Félix Borel, arrivés de Toulouse hier 27, se joignent à MM. Borel aîné, Lemonnier, Ade et Morel, pour nous conduire à quelques lieues de Sorèze, visiter le bassin de Saint-Féréol. Comme moyen de locomotion fort suffisant, nous eûmes la calèche du maire et le cabriolet de Rességuier, car tous sachant conduire devinrent leurs propres cochers. Ce coin du midi est favorisé par de délicieux points de vue qui changent d'aspect tout le long de la route.

Arrivés sur le plateau de Saint-Féréol, on est frappé par la vue de ce bassin grandiose. Ce réservoir est alimenté par toutes les eaux de la Montagne-Noire qui y sont amenées par de nombreuses rigoles. Cette immense quantité d'eau, que l'on dit être de cent pieds de profondeur, est d'un tel poids qu'il a fallu pour la maintenir des contreforts de cent pieds d'épaisseur. Du reste, pour les détails de ces beaux travaux, je te renvoie à la notice de *Ch. Lemonnier* sur les rigoles de dérivation du canal du Midi et sur les réservoirs de Lampy et de Saint-Féréol; cela mérite d'être connu.

Après avoir examiné cette première partie du programme, nous nous rapprochâmes du château dans lequel tous les employés du canal obtiennent un logement. Grâce à Roussy, conservateur dudit canal, le garde nous laissa poser la table du déjeuner sous une voûte de verdure

d'une beauté et d'une fraîcheur délicieuses, à l'angle de l'embranchement de la rigole. Les vins rafraîchis par la belle eau courante, les abondantes provisions apportées dans les caisses des voitures, tout cela composa le meilleur et le plus agréable déjeuner d'artistes et de gourmets qu'il fût possible de faire.

Après le repas, nous nous rendîmes sous la voûte du *Diable*, espèce de tunnel profondément creusé au pied du vaste réservoir; d'énormes tuyaux laissent échapper l'eau du bassin supérieur avec un bruit infernal qui justifie bien le nom de cette voûte. Avant de nous enfoncer sous cette voûte sombre, nos conducteurs nous affublèrent de grands manteaux de toile cirée, bien nécessaires pour se préserver du rejaillissement des eaux et du froid. Là, nous vîmes le mécanisme qui sert à épancher l'eau du bassin dans les rigoles inférieures, et de là dans le canal du Midi. Après neuf lieues de parcours jusqu'à *Naurouse*, le canal partage ses eaux à cet endroit même; la moitié se dirige vers l'Océan et l'autre moitié vers la Méditerranée.

Nous redescendîmes à Sorèze vers trois heures, nous félicitant de cette journée de plaisir si bien réussie.

Le temps qui est encore magnifique nous permet chaque jour de faire, d'aussi bonne heure que le soleil se montre, quelque excursion avec ces messieurs dans les environs de Sorèze ou dans les montagnes; toute cette partie du Midi y est très-poétique; puis on se retrouve au déjeuner de famille; mais la douce mélancolie qui pesait sur le cœur de notre bonne Élisa ne lui permit jamais de nous accompagner.

Ayant vu Saint-Féréol, il fallut voir aussi le bassin de Lampy. Ces messieurs voulurent nous faire remporter, comme souvenir du pays, une vue complète de ces beaux travaux hydrauliques; mais il ne faut point songer à atteindre en voiture le plateau de Lampy; pour visiter cet immense travail, il faut traverser à cheval tout ce par-

cours nommé le *Chaos*, car aucune voiture ne pourrait passer à travers la suite d'énormes quartiers de roc qui lui ont fait donner ce nom.

Notre ami Borel fut le grand ordonnateur de cette fête, qu'il fit durer deux jours. Six hommes, six dames et deux enfants se trouvèrent prêts, le 2 octobre, à cinq heures du matin, pour le départ. Trois domestiques étaient partis en avant, conduisant une ânesse chargée de provisions. Enfin, rien ne fut oublié par notre artiste pour compléter le bien-être général.

Étant à mon début en fait d'équitation, j'avais réclamé la veille une selle commode sur une jument paisible ; sur ce, l'ami Borel n'avait trouvé rien de mieux que de faire sangler son propre cheval avec une selle à deux dossiers, monument vénérable, exhumé sans doute d'un cabinet d'antiques à mon intention. Malgré l'ampleur de ce siége, j'eus peine à m'y maintenir en parfait équilibre ; il se déplaçait à tout moment ; un instant, je crus faire le tour de ma jument; cela se répara, grâce à l'actif Borel, qui jura après *Sapajou*, son domestique, d'avoir si mal sanglé mon cheval. Ma frétillante monture n'en chercha pas moins à me compromettre, mais les écarts qu'elle se permit ne m'empêchèrent point de voir la route encaissée dans de hautes montagnes, puis une des rigoles, venant de Lampy bruire à nos côtés par petites cascades ; enfin, la route s'élargissant, nous traversâmes pendant une lieue une épaisse forêt formant berceau au-dessus de nos têtes. Ce beau salon de verdure entendit dans son parcours nos chants de Ménilmontant, auxquels répondaient les échos de ces charmantes solitudes.

Enfin, malgré la douceur trop vantée de ma capricieuse bête, malgré ma selle-fauteuil qui s'obstinait à perdre de temps en temps l'équilibre, nos cinq lieues s'achevèrent gaîment ; nous arrivâmes vers neuf heures à Lampy. Nous fîmes une promenade d'une heure en attendant

M. et Mme *Lades*, parents de Borel, M. *Goubert*, avocat d'Albi, et M. *Morel*, géologue, qui se rendirent au rendez-vous par une autre route. A dix heures nous étions au grand complet, tous prêts à faire honneur au somptueux déjeuner qui fut fort gai, car l'ordonnateur, qui est un gourmet, n'eut garde d'oublier les vins fins pour porter dignement la santé des absents. Les chants se prolongèrent jusqu'à deux heures; puis une heure fut passée à voir le bassin de Lampy; ce beau travail expliqué et admiré, on s'occupa de seller les douze chevaux.

Je demandai à changer de monture; aussitôt, l'ami Borel, que rien n'embarrasse, brisa les dossiers de ma vénérable selle dont il s'accommoda ensuite parfaitement; une des nos amazones me fit l'abandon de son tablier de cheval, et me voilà à califourchon sur une autre jument, manière de galoper moins gracieuse, mais beaucoup plus solide pour achever cette journée de noviciat.

Les chevaux prirent la file et nous allâmes visiter les ruines de la Louvatière qui se trouvent au revers de la Montagne-Noire.

La végétation de cette contrée est si plantureuse, que le mois d'octobre ne lui a rien fait perdre de sa beauté. Les teintes des grands arbres qui s'échelonnent et remontent en amphithéâtre en sont seulement adoucies. Les ruines d'une église qui date du XIIe siècle se montrent entre des touffes de verdure. A cent pas, dit la chronique, se trouvait le couvent des Chartreux, dont il ne reste plus aucun vestige. M. Morel, qui a dessiné ces ruines, n'y a vu que le fait matériel, c'est-à-dire les restes d'un vieux monument enchâssé dans un milieu de verdure dont il nous vante l'effet très-agréable à l'œil et que nous louons volontiers. Mais comment ne voir que cela dans ces antiques restes religieux?... Il n'en est pas ainsi pour M. Lemonnier et pour moi; convaincus de la perpétuité de l'*Être*, nous disons que peut-être ces beaux lieux nous ont déjà

abrités. Nous reconstruisons par la pensée le couvent et l'église qui a dû être fort belle pour cette époque reculée. Nous y revoyons dans sa splendeur le catholicisme du XII[e] siècle et aussi ces processions de moines austères, inspirant respect et amour aux peuples trop souvent brisés par la force brutale de leurs barons. *Tous alors*, peuples et moines, trouvaient la vérité dans leur croyance et le bonheur dans leur foi. Cette vue m'impressionna profondément ; j'aurais désiré passer là quelques heures.

Mais le temps nous presse ; nous remontons à cheval pour nous rendre à Font-Bruno, car Sorèze était trop loin ; nous n'avons rien de mieux à faire que de galoper vers la campagne de M. *Lades* dont nous acceptons l'hospitalité avec empressement. L'obscurité est déjà profonde ; aussi est-il charmant d'entendre nos joyeux cris de ralliement, puis les uns et les autres se rapprocher pour se renvoyer les signaux d'alarme, soit pour éviter un arbre renversé en travers de la route, ou un quartier de roc dont le heurt briserait cheval et cavalier. Lorsque la descente devient plus rapide, ces messieurs sautent de selle et chacun d'eux va se placer à côté d'une dame pour en diriger le cheval. Enfin, après avoir fait onze lieues de poste dans cette journée, nous arrivons à Font-Bruno, toutes un peu éclopées, mais sans avaries graves.

Cette aimable *Aspasie Lades*, maîtresse de maison fort vive et fort entendue, fait aussitôt préparer un grand feu, un excellent souper, et à chacun un bon lit. Malgré notre fatigue et l'attrait du repos, nous ne pouvons nous séparer que fort tard, ces messieurs faisant durer la conversation et les chants jusqu'après onze heures.

Le jour suivant, nous fûmes de nouveau réunis devant la vaste table hospitalière couverte des contingents fournis par la basse-cour et la réserve du verger ; puis nous allâmes nous promener aux lieux mêmes où saint Bruno dut souvent méditer, car son abbaye se trouvait près de la mai-

son Lades. La source qui jaillit encore dans les bas-fonds de cette vaste demeure se nomme toujours la *Fontaine de Saint-Bruno*. A trois heures, les adieux faits à cette aimable famille, nous reprenons enfin la route de Sorèze.

Pour terminer gaîment cette partie de plaisir, je veux te mentionner deux petits épisodes qui nous tinrent en gaîté dans les dernières heures de retour.

Mesdames Filâtre et Vidal, Isabelle et moi, nous ressentant toutes assez vivement des fatigues de la veille, et l'oreille un peu basse, évitant les cahots prononcés, nous conduisions nos chevaux au pas. Ce fut dans cette situation que le cheval d'Isabelle, mieux reposé qu'elle-même, s'avisa de faire un temps de galop; sa maîtresse, qui apprécia fort peu ce mouvement, voulut le contenir dans de justes bornes; pour cela elle s'avisa de le serrer fortement des genoux et des talons; alors le galop devint plus vif naturellement, et nous la vîmes disparaître à l'horizon. Croyant d'abord à une entente parfaite entre Isabelle et sa monture, cette course échevelée en l'état de choses nous causa soudain une certaine admiration. Mais à ses cris de détresse, ces deux messieurs partirent à fond de train et arrivèrent à temps pour détacher ses bras du cou de sa monture et l'asseoir sur l'herbe, où nous la trouvâmes pâle encore, mais riant avec ses sauveurs des étreintes passionnées que la frayeur lui avait fait prodiguer à cette bête peu intelligente.

Un instant après ce fut le tour de l'ânesse, qui, *échappant* à la surveillance de *Sapajou*, se sauvait de ses quatre jambes dans la direction de Sorèze, faisant danser les paniers et leur contenu, et nous de rire de ses ruades fantaisistes. Borel empêcha son domestique de courir après cette bête d'humeur folâtre. Après tout, dit-il, si la musique lui plait, laissons-lui prendre ce plaisir; les bouteilles sont vides, qu'elle achève de les casser.

En cet endroit, la descente de la montagne devint si ra-

pide et les larges blocs de rochers si brillants par le frottement des siècles, que nous fûmes obligés de la descendre à pied. La route est d'un pittoresque adorable par son aspect sauvage et ses quartiers de roches qui n'appartiennent à aucune ruine; c'est bien une partie du *chaos* qui n'a pas encore trouvé sa place dans l'harmonie générale.

A sept heures, nous fîmes notre entrée triomphante dans Sorèze. Nous dînâmes chez la famille Borel, et, me retrouvant seule à onze heures, j'eus conscience d'avoir goûté un plaisir réel autant qu'imprévu dans ses détails.

Le 5 octobre, Isabelle nous quitta pour aller peindre à Castelnaudary deux portraits qui lui étaient demandés. Du 5 au 17 octobre, jour où je fus la retrouver, je restai seule au milieu de nos aimables et sympathiques amis. Dans l'intervalle de nos excursions dans les montagnes, nous lûmes beaucoup en commun; ce plaisir et ma nombreuse correspondance occupèrent ces quelques jours trop tôt passés. Le délicieux roman de *Jacques* nous parvint en ce moment; nous le lûmes avidement. Lemonnier et moi fîmes dessus un petit travail. J'envoyai cet article à Béro de Libourne; j'ignore ce qu'il en fit. Quant à celui de Lemonnier, qui était fort bien fait, il fut refusé comme trop saint-simonien par *La Revue du Midi*, mais accepté ensuite par le journal *Le Breton*.

Les missions des cordeliers, des pères capucins et autres troupes *peu légères* des jésuites étaient fort en faveur dans le midi de la France. Il vint un père missionnaire à Sorèze, dans le moment que j'y étais. Il avait un grand succès parmi les paysans et les domestiques. La servante de notre maison, dans son admiration, nous avait dit: « Faut l'entendre, Messieurs et Mesdames; *son sermon est terrible, quoi!* » Lemonnier et moi, nous voulûmes entendre et voir ce foudre d'éloquence. Nous allâmes à l'église ce même jour. Là, nous vîmes un individu qui se démenait dans la chaire, comme nos charlatans de place

dans leur calèche, criant (le terme est fort adouci) des banalités sur l'enfer, sur la géhenne ardente, où les incrédules grilleront pendant l'éternité, etc., etc. Pauvre peuple des campagnes, combien de temps te faudra-t-il encore pour t'éclairer sur de semblables énergumènes ! La fin du premier point de ce sermon à la *Veuillot* nous permit de nous retirer, pour faire place à de plus justes appréciateurs du *terrible, quoi !*

Le 8 octobre, au matin, madame Barescut, moi, MM. Borel et Lemonnier, tous quatre à cheval, nous allâmes visiter une ruine fort remarquable, la tour de Rocquefort. Elle est bâtie sur un rocher à pic qui domine toute la contrée. Les murs extérieurs en sont presque entièrement conservés ; ils ont trois ou quatre pieds d'épaisseur ; le ciment qui en relie les énormes pierres paraît d'une solidité indestructible ; malgré sa vétusté, ce monument atteste encore la puissance des barons du moyen âge.

Comme on ne découvre nulle issue pour pénétrer dans l'intérieur de cette tour, la chronique affirme qu'on y arrivait par des chemins souterrains creusés sous la montagne. Il nous fallut faire des efforts inouïs pour parvenir au pied de cette tour romantique. Dans un certain passage, le rocher qui nous séparait de l'abîme était tellement réduit par les éboulements, que Borel craignit pour nous le vertige. Pour nous en préserver, il s'arc-bouta fortement sur ce rebord étroit, les mains cramponnées aux aspérités de la roche ; il nous fit alors franchir le dangereux passage sous ses bras étendus et le visage tourné vers le monument. Mais, un peu plus loin, à genoux et soutenus par une échancrure du rocher, nous avons osé regarder au fond du gouffre de *Malamort*, nom sinistre et bien mérité, dit la légende. Au bas de cette montagne, à pic en cet endroit, passe en bouillonnant le *Sor*. Ces messieurs voulaient sans doute exciter notre émulation, en nous disant que peu de femmes ont osé y descendre. Nous mesurâmes

du regard cette profondeur, et tous quatre nous nous engageâmes dans la descente; nous arrivâmes au bord du *Sor*, après, il est vrai, de pénibles difficultés; nous nous assîmes un moment sur un quartier de roche, ayant pour toutes provisions du pain et de l'eau du ruisseau, très-rapide en cet endroit, mais si claire que nous en puisâmes à pleines mains pour nous rafraîchir.

Voulant voir la cascade qui se trouve plus loin, il fallut de nouveau gravir la montagne au tiers, puis la redescendre dans une autre direction jusqu'à l'endroit où le torrent, franchissant avec force les obstacles, fait retomber en pluie les eaux de la montagne.

Toutes ces belles horreurs, dont je n'avais nulle idée, m'ont vivement impressionnée; j'étais en admiration devant cette grande et sauvage nature. Cependant il fallut quitter ces lieux pour remonter avec les mêmes difficultés; mais grâce à la force, à la prudence de nos compagnons, les passages périlleux furent franchis sans accidents. Nous retrouvâmes nos chevaux laissés à la garde d'un paysan. Nous atteignîmes vers midi la métairie de M. Naquière, espèce de campagnard goguenard et bon enfant, connu de ces messieurs, et qui, grâce à Dieu, eut pitié de nos estomacs ; il nous servit avec empressement ce que contenait de mieux son garde-manger, c'est-à-dire des oignons crus, du miel et du fromage trop mûr ; heureusement le pain blanc, le vin du cru, le brou de noix ne manquèrent pas.

Ce déjeuner, qui ressemblait peu à celui fait à Lampy, ne fut ni moins gai, ni moins bien accueilli. Notre excursion se prolongeant plus que nous ne l'avions prévu mit la prévoyance proverbiale de Borel en défaut.

Notre gaîté fut sans doute communicative, car nos bêtes, qui se roulaient dans l'herbe fraîche, après avoir déjeuné plus confortablement que nous, s'avisèrent tout à coup de parcourir la prairie dans une folle course en

zigzag; cet incident et les efforts de ces messieurs courant de çà, de là, pour rattraper nos quatre bêtes redoublèrent notre gaîté. Cette fugue de nos chevaux, qui dura plus d'une heure, fut cause que nous ne rentrâmes qu'à six heures à Sorèze, harassés, affamés, et trouvant cependant le temps de faire rire notre bonne Élisa, en lui racontant les péripéties de notre excursion.

Trois jours avant mon départ, notre petit cercle fut augmenté par la venue d'*Anna Chevalier*. Cette belle blonde, un des ornements du salon Monsigny, vint la première m'embrasser, bien que je ne l'eusse pas vue depuis le procès; elle avait depuis passé par le mariage. Je la retrouvai encore en deuil de notre ami Bouffard, toujours aussi belle, mais plus liante, plus gracieuse.

Madame Lemonnier, en visitant ma garde-robe, y ajouta quelques objets de première nécessité avec la simplicité qui veut un baiser de sœur et non un remercîment.

Bonne Élisa, dans le cours de mes voyages, j'ai plusieurs fois trouvé l'occasion de rendre à d'autres, en ton nom et en celui de tous ceux qui m'assistèrent, l'aide que je reçus à ce moment. Ceci est un détail de la *solidarité* qu'il est constamment bon de pratiquer en attendant mieux.

Mon départ étant arrêté pour le 17 octobre, il fallut dire adieu à tous ces bons amis. Ma chère Élisa me conduisit dans le cabriolet de Rességuier jusqu'à Revel, où nous arrivâmes par une pluie battante. Ma chère amie, dis-je à Élisa, si je croyais encore aux purs esprits, je me sentirais comme Ève chassée en ce moment du paradis terrestre. Elle répondit en m'embrassant: « Le beau temps reviendra pour tous et nos cœurs vous seront toujours ouverts. »

J'achevai seule la route jusqu'à Castelnaudary, où j'arrivai complétement inondée. Isabelle était chez M. Barié, et je trouvai notre ami Toussaint malade de la fièvre, mais toujours bien entouré de son jeune et fringant escadron. Après avoir serré la main à tous et surtout à notre

pauvre malade, je courus me sécher auprès de notre bonne hôtesse.

Le lendemain, je fus dans les deux campagnes revoir les familles *Metgé* et *Barié*. Là, je trouvai Isabelle, dont une légère indisposition avait quelque peu retardé le travail, et par suite aussi notre départ, qui n'eut lieu que le jour suivant.

De retour à mon hôtel, madame Laporte me remit un petit paquet et une lettre de madame Élisa Lemonnier. Je ne puis me refuser le plaisir de te transcrire une partie de cette lettre; c'est encore rendre un hommage à son cœur et à son charmant esprit que de te la faire connaître!!

« Samedi, 18 octobre.

« Ma bonne Suzanne,

« Voici venir une de mes lettres, pour vous prouver que « notre liaison de trois semaines portera ses fruits et « m'enlèvera presque ma paresse. Notre soirée d'hier « s'est passée tristement, parlant de vous, de votre vie, « de votre dévoûment et de votre gaîté qui parvenait à « nous ranimer toutes. Nous avons parlé de notre course « à Revel et du regret que nous avions éprouvé de vous « voir partir ainsi seule, et puis de notre mauvais temps. « La bonne madame *Barescut* a tout écouté avec sa tête « penchée, son air suppliant. Et cette pauvre Suzanne est « partie sans châle, a-t-elle dit; elle n'en avait donc pas? « J'ai parlé de votre beau châle; elle a fort regretté de ne « pas vous en avoir offert deux vieux qu'elle avait, qui « étaient bons tout juste à mettre à la pluie, ou à s'en- « velopper la nuit les pieds et les jambes. C'était une « bonne pensée venue un peu tard. Mais vaut mieux tard « que jamais, dit le proverbe, et nous avons pensé d'un « commun accord que, s'ils n'avaient pu vous être utiles « pour le trajet de Castelnaudary, ils pourraient bien vous « l'être plus tard.—La bonne madame Barescut se confond

« en excuses de la laideur et de la vieillesse de ses en-
« fants; elle souffre de ne pouvoir les rajeunir et les rendre
« dignes de vous ; mais je lève tous ses scrupules, et je
« l'assure que vous les aimerez tout en les classant sui-
« vant leur capacité. Anna et elle vous embrassent bien
« tendrement. Anna a senti tout ce qu'il y avait en vous
« de religieux et de dévoûment ; votre contact lui aura
« fait un certain bien.

« Écrivez-nous, ma bonne amie; vous avez laissé en
« moi une affection profonde et un grand désir de nous re-
« trouver un jour pour plus longtemps, etc. Je vous em-
« brasse et vous aime tendrement.

« Élisa L. »

Le 20, je fus à la *Baque*, faire choisir à Isabelle un de ces châles si gentiment offerts, et si utiles en effet à la fin d'octobre ; nous fîmes nos adieux définitifs à nos amis et revînmes par le bateau à Castelnaudary.

Je ne sus jamais ce qui se passa entre Isabelle et MM. Toussaint pendant mon séjour à Sorèze; je remarquai à mon retour beaucoup de froideur dans leurs rapports, au point qu'Isabelle me déclara nettement ne pas vouloir employer à son usage l'offrande pécuniaire de ces messieurs. Mais pourquoi ? Après leur réception si bienveillante, si convenable, les refuser, c'est presque de l'ingratitude; d'ailleurs, notre position nous fait un devoir de ne pas repousser l'aide désintéressée de nos frères. — Alors, Suzanne, acceptez en votre nom, quant à moi je refuse. — S'il en est ainsi, Isabelle, c'est me demander le divorce de nos bourses ; car de mon côté, je ne me servirai pas assurément du prix de votre travail. Je la regardai fixement; elle baissa les yeux et ne répondit rien. C'était déchirer le premier article de notre convention ; ce résultat était déjà arrêté dans sa pensée. Blessée alors de ce silence, et pour que ma compagne ne se crût pas lésée par notre association,

je lui présentai l'offrande reçue de nos amis de Toulouse; elle accepta ces quatre-vingt-cinq francs. Mais ne voulant pas quitter Castelnaudary sans prévenir Toussaint et Metgé de ce qui se passait, je les instruisis en sa présence de la nouvelle situation qui nous faisait libres vis-à-vis l'une de l'autre; j'ajoutai : si vous désirez, Isabelle, m'accompagner dans les deux seules villes où je compte ne m'arrêter qu'un jour ou deux seulement, vous pouvez venir. Hors l'article des dépenses, que chacune fera selon ses moyens et sa volonté, rien ne sera changé dans nos relations par cet incident.

Elle s'empressa de souscrire à mon désir; dès lors tout marcha comme à l'ordinaire jusqu'à Marseille.

Je ne crus point devoir refuser MM. Toussaint et Metgé, qui me forcèrent d'accepter quatre-vingts francs pour réparer la brèche que mon orgueil et mon sentiment de justice, légitimement blessés, avaient fait subir à ma bourse. Ces véritables amis voulurent nous défrayer, en outre, de toutes les dépenses faites dans leur ville.

Sur les trois heures ils nous conduisirent jusqu'au canal du Midi. Montées sur le bateau, un splendide soleil d'automne me permit assez longtemps de répondre à leurs signes d'adieu, avant de les perdre entièrement de vue.

CHAPITRE XVII

Narbonne : douzième station. — La famille Laupie. — Montpellier : treizième station. — Mme Brunier. — Une journée à Nîmes. — Un déjeuner chez ma cousine. — Visite aux antiquités romaines.

De Toulouse à Béziers, on compte cinquante et une écluses. Il est un point qui m'a semblé dans ce trajet fort remarquable pour notre époque : c'est lorsque le bateau arrive au lieu appelé le *Pont Rouge* ; tous les bassins s'emplissent successivement pour le faire monter, car en cet endroit le canal passe au-dessus d'une rivière. Cette étonnante et solide construction m'a paru d'un effet saisissant ; elle supporte également la route sur laquelle roulent les grosses diligences.

Dans ce bateau, on sut par les adieux de nos amis qui nous étions. Les hommes eurent de la politesse et des égards pour nous ; les femmes, au contraire, évitèrent notre contact d'un air pincé et dédaigneux ; mais qu'importe ! Ceci est un détail sur lequel je suis blasée.

Le 22 au matin, le vent du nord souffla avec une telle violence que, malgré tous les efforts de nos bateliers, nous restâmes ensablés pendant assez longtemps. Ce fut vers deux heures qu'arrivés à *Saumeil* nous changeâmes de bateau pour entrer dans le canal de Narbonne.

J'avais prévenu de notre arrivée les familles *Laupie* et *Laurency*, tous anciens amis et correspondants de la *Tri-*

bune des Femmes. J'espérais donc les voir à notre descente à Narbonne.

En effet, madame Laupie, sa fille et Laurency étaient là. Ils m'accueillirent avec effusion; je leur présentai Isabelle comme ma compagne de voyage. Pendant que notre ami Laurency s'occupait de nos bagages, madame Laupie nous conduisit en triomphe loger dans sa maison; elle nous présenta à son mari; celui-ci nous serra la main, et, sans nous permettre de parler, il nous fit prendre place à la table de famille, prétendant pour expliquer cette brusque entrée en matière, que le dîner nous attendait depuis longtemps, de plus, que le vent du nord ayant dû glacer notre esprit et nos sentiments il ne nous rendrait la parole qu'après le potage arrosé de blanquette de *Limoux*. Son sourire est si bienveillant qu'il faut se soumettre sans réclamation à cet arrêt.

Cette chère madame Laupie me paraît être une femme de cœur fort expansive. Elle a, pour la circonstance, exhumé de sa cave ses plus vieux flacons. Cette blanquette de Limoux, vrai vin de dames, préférable, selon moi, au champagne, a malgré, sa douceur attrayante, un montant qui ne manque pas de force. Aussi, en sortant de table, il avait mis assez d'entrain et de franchise dans la conversation pour qu'il nous fût possible de nous apprécier mutuellement.

M. Laupie est un ancien élève de l'école polytechnique, républicain avancé, admettant la nécessité d'une autorité comme principe d'ordre, jusqu'au moment où l'éducation du peuple lui permettra d'entrer en participation de cette autorité, afin, dit-il, d'établir la République.

Sa fille unique, mademoiselle Laupie, est une jeune personne douce et sympathique, mais se souciant fort peu de la forme sociale que l'avenir adoptera. Cette future liberté dont ses parents s'occupent outre mesure, elle n'en verra

pas l'aurore; inutile donc de s'en occuper, nous dit-elle en souriant.

Quant à sa mère, la bonne madame Laupie, c'est bien l'inconséquente la plus loyale que j'aie rencontrée. D'une grande sévérité dans tous les actes de sa vie, elle croit possibles les excentricités de sentiment qu'elle débite très-gravement; elle veut pour les femmes la liberté de *Claire Démar*, c'est-à-dire le droit d'user et d'abuser de notre indépendance. Elle veut ce droit sans limite, sans règle, enfin sans autorité. — Mais, chère dame, dans ces droits si étendus, vous admettez sans doute celui de la contradiction? Permettez-moi de vous dire que dans tout système, pousser la réaction trop loin, c'est vouloir échouer. Prenez garde, ajoutai-je, le pendule trop fortement lancé se brise et s'arrête! Voudriez-vous semblable liberté pour votre fille? La proclameriez-vous telle quelle immédiatement? Elle me répondit aussitôt: oui, sans doute, chère Suzanne, je le veux ainsi, mais j'affirme aussi qu'avant les modifications amenées par le temps, et subies par l'esprit humain, ma fille, ou toute femme qui abuserait de sa liberté, ne l'aimerait, ni ne la comprendrait pas.

Toute conviction réelle, inconséquente ou non, a son côté respectable. Je me tus d'autant plus volontiers qu'il vint plusieurs dames et cinq à six messieurs, au nombre desquels se trouvaient MM. Tournal et Laurency, ce qui calma notre bonne hôtesse en généralisant la conversation.

S'étant trouvés en rapport avec tous nos apôtres envoyés dans le Midi, plusieurs de ces messieurs sont très-avancés dans les idées saint-simoniennes; ils agissent de concert sur la société de Narbonne, espérant du temps la récompense de leurs efforts.

Le lendemain nous allâmes au théâtre; madame Laupie nous conduisit dans la loge d'une de ses parentes, préférant celle-ci à la sienne, comme plus grande et plus en vue, et

pouvant mieux, dit-elle, faire de nous son drapeau. Du reste, ses amis la secondèrent en faisant savoir qu'elle avait reçu chez elle deux saint-simoniennes en mission pour l'Orient; aussi les autorités de cette petite ville ne cessèrent d'avoir les yeux sur nous. A la bonne heure, me dis-je, ma guerroyante amie met de la franchise dans ses opinions.

Cependant cette manière de faire violence au sentiment public me semble peu dans le rôle de la femme; mais, comme l'esprit de notre chère hôtesse sent sa force et prend la responsabilité des résultats, je me garde de lui en dire ma pensée intime.

Le 24 octobre, j'écrivis à Élisa Lemonnier; je voulais qu'elle sût par moi les nouveaux rapports, tout de convenance, qui existaient seuls maintenant entre Isabelle et moi. Je lui racontai sans amplification la manière dont ma compagne avait amené cet arrangement. Comme je ne voulais connaître que les lignes droites, je fis lire cette lettre à Isabelle avant de l'envoyer à Sorèze.

L'aide de M. et de madame Laupie suffira, j'espère, à payer mon passage jusqu'au Caire.

Après le dîner où la blanquette de Limoux ne fut pas épargnée, toujours en raison des vents du nord, nous disait M. Laupie, tous nos amis nous conduisirent à la voiture, me faisant jurer de passer au moins huit jours au milieu d'eux à mon retour d'Égypte.

La nuit fut très-froide et nous arrivâmes glacées à quatre heures du matin à Montpellier.

J'avais hâte d'être à Marseille et d'y activer mon départ pour l'Orient; aussi n'ai-je voulu passer que deux jours dans cette ville. Quel beau ciel que celui de Montpellier! Nous y retrouvâmes le soleil, un air pur et des vues magnifiques.

Dans le désir incessant qui m'anime, le mouvement m'est nécessaire; aussi, dans ces deux journées nous

n'avons cessé de voir plusieurs personnes à qui nous étions recommandées; je regrettai l'absence de quelques hommes studieux et distingués, MM. *Ribes*, *Jules Allier* et *Parlier;* ne pouvant attendre leur retour en ville, je pris le parti de leur écrire.

Je me dédommageai en voyant beaucoup deux dames fort aimables, mais opposées de caractère et suivant deux lignes contraires pour arriver au *progrès*.

La première, madame *Mares*, femme sérieuse, intelligente, chrétienne tolérante, et bien près de tomber dans le péché d'examen, car, en dehors des deux principes, elle cherche encore autre chose par delà le ciel mystique des chrétiens. Elle a donné à son fils unique un précepteur jeune, instruit; mais en causant avec M. *Masse*, ce précepteur, je l'ai trouvé très-socialiste et fort mobile d'esprit et de cœur, ce qui l'oblige à une grande réserve pour se maintenir dans ses fonctions. Je répondis à sa franchise, en lui disant qu'il n'était pas à sa place, qu'il pervertirait le sens moral de son élève, ou le sien propre, par ces rapports hypocrites imposés à ses sentiments et à ses opinions, qu'il devait quitter madame Mares et son jeune élève, ou se montrer sous son vrai jour. Il en convint; il rêve Paris, comme tout ce qui est fort, pauvre ou annihilé par la contrainte morale des petites villes.

Madame *Brunier*, l'autre dame qui a partagé notre temps à Montpellier, est un type de mobilité pris dans son meilleur sens. Aimable et vive, cette petite espagnole a le cœur ouvert à tout ce qui est beau et bon. Parfois, lorsqu'elle s'est trouvée dans des circonstances difficiles, elle a toujours invoqué la *Vierge Marie*, qu'elle vénère profondément. Malgré sa protection, jusqu'alors évidente, si jamais sa patronne l'oublie dans un moment critique, elle rachètera les torts de cette nature du Midi par les élans d'un cœur sympathique. Je suis portée à croire que cette grande figure de Marie, en raison même de sa perfection, pardonnera beaucoup de

choses à ces natures pétries de grâces, de franchise et de dévoûment.

Madame Brunier, accompagnée de plusieurs personnes, nous a conduites au théâtre, qui, par grâce spéciale, se trouvait pourvu d'une excellente troupe d'acteurs. Le lendemain, dimanche 26, elle vint nous chercher avec un renfort de cavaliers et de dames pour nous faire visiter la ville au pas de course. Aussi, puis-je te nommer ce que je vis, mais non te le décrire. La belle promenade de Pérou nous a retenues plus longtemps. De là le point de vûe est unique; le temps était clair; aussi on nous fit remarquer, d'un côté les Alpes, de l'autre les Pyrénées, puis la mer, comme à travers un voile de gaze ; c'est grandiose.

Le 27 octobre, nous quittâmes Montpellier. Madame Brunier vint nous réveiller à cinq heures du matin, car la diligence partait à six. Sa gracieuse amitié s'est montrée prévoyante jusque dans les plus petits détails.

A midi nous entrons à Nîmes. La voiture, qui doit continuer sa route, déposa nos bagages au bureau de la diligence de Marseille. Celle-ci partira ce soir un peu tard; nos places retenues, nous nous félicitons d'avoir six ou huit heures pour visiter cette ville des souvenirs. Isabelle prend un conducteur et se propose de voir les antiquités romaines.

Mon vieux père m'a fortement recommandé de voir à Nîmes, si je m'y arrêtais toutefois, des parentes qu'il y a laissées jadis, liens relâchés, mais non rompus. Je profitai de cette circonstance toute fortuite du changement de voiture pour tomber chez mes tantes comme un événement. Je leur présentai les vœux et le souvenir fraternels de leur frère *Charles Raymond*.

Chez mes tantes, cousins et cousines, mon arrivée subite, certes, fera époque. Mon Dieu, comme tout ce monde est arriéré ! C'est à mille lieues, et non point à deux cents qu'ils sont de Paris. Cependant, chez mes vieilles tantes,

le sentiment de famille domina tous les autres; lorsqu'elles surent qui j'étais, elles me sautèrent au cou. Quoi! c'est toi! quoi! c'est vous! qui êtes la fille à notre Charles Raymond! et là-dessus de me serrer la tête sur leur dure poitrine au point de me faire souvenir tout le jour de leur tendresse expressive. Quant à mes jeunes parentes, elles m'embrassèrent du bout des lèvres. Cependant l'une d'elles m'invita à déjeuner et m'emmena dans sa maison. Toutes m'y suivirent, ne voulant pas perdre de vue l'animal curieux qui voyageait seul et se disait leur parente. M. Valentin, le mari de ma cousine, a l'honneur d'être le sacristain de la cathédrale. Ce pieux avantage indique assez la haine fanatique que toute la famille éprouve pour ceux qui sentent légèrement le fagot. Au dessert vinrent les interrogations auxquelles je me prêtai de bonne grâce, tout en croquant des olives, car ce fruit national de Nîmes a le droit de rester sur les tables *in secula*.

Comme ça, ma cousine, me dit madame Valentin, vous voyagez seule? — Non, je suis avec une demoiselle qui parcourt la ville à cette heure. — Ce n'est point ce que je veux dire; vous voyagez sans votre mari? — Je suis forcée d'en convenir, ma cousine, mais vous en comprendrez le motif, lorsque j'aurai ajouté qu'il est trop loin et trop bien occupé pour m'accompagner ici. — Où est-il? — En Amérique. — Est-ce loin de Nîmes? — Mais oui, c'est par delà la grande mer. — Oh! Jésus, mon Sauveur! mais vous êtes donc fâchés l'un contre l'autre? — Au contraire, ma cousine, nous nous estimons fort et formons une union modèle... mais à distance. — Ah! Sainte Vierge Marie! où allons-nous? — Quant à moi, ma cousine, je le sais; je vais m'embarquer à Marseille pour l'Égypte. — Quoi! vous allez dans le pays des Turcs, où tous, jusqu'à leurs prêtres, achètent, dit-on, autant de femmes que cela leur fait plaisir? — Hélas! oui, ma cousine...

Je ne puis t'exprimer le profond étonnement que mes réponses faites très-gravement produisirent sur l'assemblée de famille. Il se serait trouvé un exorciste à leur portée, qu'elles l'eussent supplié de chasser le démon qui s'agitait dans ma cervelle sans aucun doute. Ne voulant pas leur infliger plus longtemps mon contact dangereux, je priai une de mes bonnes tantes de me servir de cicérone; puis, me souciant peu de revoir le reste de ma famille, je leur dis en leur serrant les mains : « croyez-moi, mes chères cousines; adorez, comme moi et comme les amis que je vais retrouver, le seul et vrai Dieu, celui qui bénit toujours et ne maudit jamais! »

Ma tante fit en route deux ou trois tentatives pour reprendre cette conversation; je lui parlai aussitôt de mon père. L'amour fraternel l'emportant sur le reste, nous ne parlâmes plus d'autre chose. Elle me conduisit aux *Arènes*, vaste amphithéâtre dont je voulus gravir tous les gradins, afin de mieux me représenter ces spectacles à ciel découvert, offerts aux peuples de cette époque reculée. Ces grandes ruines romaines, vues par le brillant soleil qui en éclairait jusqu'aux profondeurs, ajoutaient un charme de plus à la poésie des souvenirs!

La *Tour Magne* n'est pas mieux conservée. Ainsi qu'autrefois elle sert à transmettre les signaux; c'est aujourd'hui un télégraphe. Cette tour, bâtie sur un rocher à pic, ainsi que les promenades qui l'avoisinent, disposées en forme de labyrinthe, sont entretenues avec le plus grand soin.

La *Maison carrée*, que nous vîmes ensuite, n'est que le sanctuaire d'un temple païen. nous dit le cicérone qui nous en expliquait les beautés. Les bâtiments qui le complétaient jadis se prolongeaient en ailes sur les côtés. Cette forme carrée, dont la Bourse de Paris est une imitation, est ornée de colonnes élanncées, à canelures et à chapiteaux corinthiens; elle sert de musée de peinture. On y voit aussi des

pierres sculptées provenant d'anciens monuments, souvenir de la splendeur romaine.

Le soir je retrouvai Isabelle au rendez-vous ; nous passâmes la nuit en diligence; enfin le 28 octobre nous entrâmes vers midi dans la belle et populeuse cité de Marseille.

CHAPITRE XVIII

Marseille : quatorzième station. — Visite à la prison des Pressentines. — M. Maillefer, prisonnier politique. — La bouille-abaisse. — M. Richard, avocat.

Pour prendre langue, je commençai mes excursions par me rendre chez une dame que j'avais rencontrée dans nos réunions générales. Madame Loreau était partie bien après nous de Paris pour se rendre en Orient; mais Marseille *a des attraits à nuls autres pareils;* ils l'avaient captivée; ayant appris en route qu'elle s'y était fixée, et la sachant gracieuse et obligeante, j'avais été me renseigner auprès d'elle. Il va sans dire que nous parlâmes de Paris et du mouvement de propagande qui s'y continuait par mes amis Vinçard, Gallé, Laudy, Ducatel, etc., et tant d'autres, toujours à la tête de la Légion, ardents et pleins d'espoir. Enfin, elle me donna tous les détails que ma correspondance depuis quatre mois ne m'avait transmis qu'imparfaitement. Quant à ce qui concerne votre embarquement, me dit-elle, utilisez promptement la lettre que vous avez pour le bibliothécaire de l'Athénée; personne n'est aussi obligeant que M. Vincent; il se chargera de tous les détails de votre passage; cela lui sera facile, car ici il est aimé et connu de chacun.

En retournant à notre hôtel, je jetai en passant un coup d'œil admiratif sur cette belle Cannebière dont les Marseil-

lais sont si glorieux. Ce splendide panorama du port et de la mer, qui s'aperçoit au bout de l'avenue, est d'un très-bel effet. J'y reviendrai plus d'une fois.

Avant de rentrer à l'hôtel, je retirai de la poste une foule de lettres parmi lesquelles il y en avait une d'Élisa Lemonnier, en réponse à ma lettre de Narbonne.

Mon Élisa me disait :

« J'espère, ma bonne Suzanne, qu'à l'arrivée de ma « lettre tous les petits froissements que vous avez eus « avec Isabelle seront bien effacés. Il me semblait inévi- « table qu'il n'y eût pas quelque chose de semblable à ce « qui vous est arrivé. L'association est chose difficile, et « surtout entre deux êtres divers qui ne font pas même « œuvre, quoique bons et avancés à degrés différents « dans la route nouvelle. Il faut encore, tant que la pro- « priété n'aura pas reçu de transformation, que nous pra- « tiquions le proverbe du vieux monde : *En affaires* « *comme en affaires*. Je crois, chère amie, que les vôtres « se fussent mieux trouvées de voyager seule ; partout « vous aviez des jalons pour vous reposer et raviver votre « bourse. Isabelle avait son talent, mais qui n'eût point « sans vous trouvé facilement son exercice. C'était, chez « nos amis, au moins, un moyen de vous donner leur pe- « tite offrande. Enfin, c'est chose faite ; l'une et l'autre « vous avez souffert de votre manque de prévoyance ; « l'une et l'autre vous aurez trouvé un enseignement, « vous au moins, Suzanne, parce que vous savez et avez « foi que c'est ainsi qu'ils nous arrivent. Isabelle a peu de « foi religieuse ; elle restera peut-être plus longtemps que « vous sous l'impression de la douleur que votre lettre « lui a fait ressentir. Elle a écrit par le même cour- « rier à Borel, qui nous a lu une partie de sa lettre ; « elle se plaint du ton de la vôtre, mais ne nous donne pas

« de détails sur le reste. Elle paraît avoir été froissée par « Toussaint dans cette petite affaire. — Bonne amie, il « m'a été bien doux de recevoir par le même courrier une « lettre de M. Parlier, contenant 100 francs à votre « adresse, etc. »

Voilà donc 100 francs qui me tombent du ciel ! Cela débarrasse mon esprit d'une assez vive préoccupation, car l'emploi en est trouvé ; ce sera en arrivant au Caire une précieuse réserve pour servir à mon installation. Hourrah donc ! pour tous les amis honorables dont la sollicitude religieuse m'a aidée à atteindre ce but sans qu'il en coûtât rien à ma dignité de femme !

Laisse-moi continuer à te copier quelques fragments de ces lettres si bonnes, si amicales ; leurs pensées dites par leurs auteurs s'imposeront mieux à ton attention. Celle-ci est de M. Parlier, que je ne pus voir à mon passage à Montpellier :

« . . . Vos croyances, avec ce que j'ai lu de vous, « m'avaient donné le désir de vous connaître ; vos paroles « affectueuses et bienveillantes l'ont doublé. Nous « sommes frère et sœur, vous avez raison de le dire, puis- « que nous avons même *foi* et même *destinée*. Seulement, « nos positions diverses nous font une loi de la suivre par « des voies différentes. A votre énergie, à la raison de « votre mari, la profession publique et l'indépendance des « actes ; à mes liens de famille, les sympathies secrètes et « les œuvres voilées. Je vous suis de cœur en Égypte ; « que ne puis-je y aller avec vous !

« J'espère que l'on aura eu le temps de vous faire par- « venir ma faible offrande. Adieu, ma sœur ; j'accepte « l'espérance que vous me donnez ; je vous attends à votre « retour de la terre d'Égypte. Vous me parlerez du *bar-* « *rage*, du chemin de fer du Caire à *Suez*, et surtout de nos

« frères. Vos paroles me consoleront de n'avoir pu les
« visiter.

« PARLIER.

« Montpellier, 29 octobre 1834. »

Parmi les lettres reçues, il y en avait une de Gabriel Toussaint; elle était bien de son cœur affectueux, mais, étant trop longue, tu la liras dans l'original, à son numéro d'ordre, jointe au manuscrit.

Ayant reçu ma lettre de recommandation, M. Vincent vint de suite se mettre obligeamment à notre disposition. Il nous apprit qu'un seul navire était en partance pour l'Égypte. « Il faut y retenir dès aujourd'hui vos places, nous dit-il; non-seulement tous les cotons sont arrivés, mais il circule des bruits de peste qui, à tort ou à raison, vont empêcher nos capitaines de se diriger vers cette destination. Si vous le désirez, je cours chez l'armateur de *Milnarese*, le navire en question, afin d'obtenir des conditions plus avantageuses et plus douces pour votre passage. »

Ce jeune homme tint parole, car, une heure plus tard, M. Châteauneuf, frère de l'armateur, vint traiter avec nous au prix de 150 francs par personne pour la traversée, cabine et nourriture comprises, ce que nous acceptâmes avec empressement. « Seulement, en raison du chargement, qui n'est pas complet, il vous faudra, dit-il, attendre quelques jours à terre le moment du départ. »

Voulant remplir la promesse que j'avais faite à plusieurs républicains avant de quitter Paris, je me rendis à la prison des Pressentines, pour visiter les prisonniers politiques désignés à ma sollicitude. Après m'être pourvue d'un permis d'entrée, je me recommandai auprès d'eux de leurs amis de Paris. Lorsqu'ils vinrent me recevoir, *Maillefer*, le plus important de tous ces prisonniers, parut charmé de ma visite, et, pour m'en remercier, vint me secouer vigoureusement la main, en vrai camarade.

Maillefer est un esprit distingué ; mais, fait pour la lutte, il ne peut éprouver que des sentiments énergiques et violents. Il est grand et boite légèrement, ses traits sont massifs, même un peu durs, ses dents sont belles et blanches, mais sa bouche ne sait plus sourire. Je suis restée deux heures à causer et à discuter avec eux. M. Maillefer m'a fait promettre de revenir et d'accepter pour le lendemain un dîner de prison. Son ami laissa parler son chef de file ; sa modestie se contenta d'être un républicain quelconque, c'est-à-dire un démolisseur rude et dévoué.

Le 3 novembre, M. Brochin, jeune médecin, vint nous chercher pour aller sur le port voir le lancement d'une frégate de soixante-quatorze canons, destinée au vice-roi d'Égypte. Ce spectacle intéressant fait accourir une foule immense qui se répand partout. Les barques s'emplissent de curieux, les navires sont envahis, la frégate couverte d'invités qui ne cessent d'agiter de grandes branches de verdure. Tout cela est ravissant, mais bientôt le devient davantage ; c'est l'instant où, lorsque les amarres coupées, les appuis retirés, le navire, quittant alors son plan incliné, glisse majestueusement vers la mer ; j'entendis des cris joyeux partir de toutes les poitrines. Le fluide magnétique qui se dégagea de la foule enthousiaste m'atteignit aussi, car je crois avoir lancé quelques hourras de satisfaction en l'honneur de cette complète réussite.

Le soir, je me suis rendue à la prison ; six personnes n'attendaient que moi pour se mettre à table, les deux prisonniers, deux dames et deux républicains de leurs amis. Les gardiens, qui n'ont pas l'air de trop féroces cerbères, avaient permis de dresser la table dans une grande salle voûtée ; on me fit les honneurs d'un vieux fauteuil dont le bois et l'étoffe luttaient de vétusté. Parmi les couverts de fer, il s'en trouvait deux en argent, un grand et un petit ; nos amphitryons voulurent que j'en prisse un.

Le repas fut abondant, mais le service laissa beaucoup à désirer. Après tout, on n'est pas en prison pour y avoir toutes ses aises. Ces légers détails n'empêchèrent pas ce dîner d'être fort intéressant par les récits et anecdotes que chacun s'empressa de raconter. Je les laissai m'attaquer sur le principe d'autorité. Les femmes, par leur faiblesse, craindront-elles jamais de s'y appuyer, leur dis-je? A nous plus tard appartiendra d'empêcher tout despotisme en le modifiant. Depuis des siècles, sans vous en rendre compte, nous représentons le principe de liberté vers lequel nous avons toujours marché. Ni la force ni l'industrie n'ont jamais pu enrégimenter la femme; sa nature reprend constamment son niveau sur les lois oppressives faites par les hommes contre leurs droits; voyez, dans l'individualité un mari brutal peut asservir sa compagne, mais non dompter son esprit indépendant. Confiez-vous donc à la femme! Rendez-la *libre*, et elle saura éloigner de vous toute compression, même en conservant le principe d'ordre qui, dans ce moment, est souvent arbitraire, j'en conviens, car il est sans contre-poids.

Je m'arrêtai; il eût été cruel de faire la critique des luttes sociales devant ces pauvres prisonniers coupables d'y avoir pris part. Nous nous séparâmes à dix heures dans de bienveillantes dispositions les uns envers les autres.

En sortant, les deux Marseillaises m'invitèrent à venir le surlendemain goûter au mets national. Ce soir, à table, on avait dit un mot sur ce sujet; les maris de ces dames avaient affirmé que personne n'excellait comme elles à préparer la *bouille-abaisse*. Ces deux bonnes créatures, la providence des pauvres prisonniers, s'étaient aussitôt proposé de faire porter à la prison un notable échantillon de leur savoir-faire.

La *bouille-abaisse* fut le prétexte d'une réunion nombreuse autour des prisonniers. Le 5 novembre au matin, nous étions douze à la fêter. Elle fut trouvée excellente,

même par Isabelle, qui s'était décidée ce jour-là à visiter mes prisonniers.

Parmi ces huit hommes, les plus remarquables par l'intelligence étaient M. Maillefer et son avocat. Placée à table auprès de ce dernier, je le trouvai plein de cœur et d'avenir. Nous causâmes de la morale ; il désire aussi qu'elle soit assise sur une base plus large; il veut, ainsi que moi, l'amour vrai dans les unions : « J'ai bientôt trente ans,
« me dit-il, mais ce n'est qu'à la condition de trouver cet
« idéal que j'aborderai le mariage. Quant à vous, Madame,
« votre mission est belle ; mais, quoi que vous en disiez, la
« société est bien malade ! Pendant longtemps encore il
« lui faudra des remèdes énergiques; cependant ne perdez
« pas courage, votre tour viendra. »

En le quittant, je lui demandai s'il ne prendrait pas aussi notre cause en main. Certes, il est beau et généreux de défendre le passé, mais il est plus religieux de préparer l'avenir. — Oui, Madame, tant que je le pourrai, sans nuire à une rude clientèle, car votre cause est juste et la solliciteuse assez dévouée pour stimuler mon zèle dans ce grand procès. — Si je ne dois plus vous revoir, Monsieur Richard, je vous laisse pour adieu le mot anglais : *Remember* ! ! — Nous nous quittâmes sur le seuil de ce triste asile des pensées douloureuses, puis il remonta auprès de ses clients.

CHAPITRE XIX

Nouvelles d'Alexandrie. — Isabelle renonce au voyage d'Égypte. — Elle retourne à Dijon. — Arrivée à Marseille de quatre saint-simoniens. — Ils montent sur le *Milnarese*, ainsi que moi, le 13 novembre 1834.

Les deux dames marseillaises et leurs amis ne voulurent pas nous quitter aussitôt; ils nous proposèrent une course en mer, pour nous habituer, dirent-ils, à cet élément. Passant devant le fort, nous poussâmes cette jolie promenade jusqu'au *Château vert*; une fois sortis du port, ces messieurs et ces dames se mirent à chanter en chœur des chants républicains; c'était charmant. Mais au retour il n'en fut pas de même; le vent s'éleva, notre barque à deux voiles se mit à danser sur les vagues, le bateau pencha tellement qu'il fallut plier les voiles et prendre les rames; toutes nous fûmes bien un peu effrayées. Isabelle et l'une de ces dames expérimentèrent dans cette course de deux heures les agréments du mal de mer dans ses rapports avec la *bouille-abaisse*.

Le soir, M. Vincent m'a apporté les *Souvenirs de Ch. Nodier*, mettant toute sa bibliothèque à ma disposition. Par lui et par M. Christine, l'ami de Borel et de Rigaud, nous faisons chaque jour de nouvelles connaissances. Cela abrége les journées de l'attente.

Nous sommes au 6 novembre, et, chaque fois que notre impatience nous conduit chez l'armateur, il nous répond

que d'un instant à l'autre le signal du départ peut nous être donné. Est-ce un leurre? Aujourd'hui le capitaine vient cependant régler avec nous. Il va, dit-il, envoyer chercher une partie de nos bagages, et nous engage à nous tenir prêtes.

Croyant partir, je me rends de ce pas aux Pressentines faire mes adieux aux prisonniers. Pauvres gens! que de souhaits n'avons-nous pas à nous faire mutuellement!

Les 100 francs reçus par Élisa ayant leur destination arrêtée, j'ai dû, pour me préparer au quart d'heure de Rabelais, examiner avec soin mes finances; en y ajoutant le chapitre de l'imprévu, j'ai reconnu, hélas! qu'il fallait me résigner au sacrifice de ma chère petite montre. Je l'ai donc vendue à M. Moiron, ami de M. Maillefer, pour la somme de quarante francs, moitié moins de sa valeur; mais mon acquéreur s'engage à me la rendre pour le même prix si je viens à la lui réclamer. Hélas! lorsque vers la fin de 1836 je repassai à Marseille, j'étais encore plus pauvre qu'au départ; il me fallut renoncer à tout jamais à ce cher souvenir. Mon père, revenant un jour de voyage, avait été si heureux de m'en faire la surprise! Une montre en or à seize ans! Quel beau cadeau! Comme j'en fus heureuse et fière! Que de caresses il valut à mon père!... Aussi n'ai-je pu aujourd'hui m'en séparer sans me sentir les yeux humides! Mais rappelant aussitôt mon courage, je me dis : allons, *go head*, en avant! Qui veut la fin veut les moyens.

A l'heure du dîner, comme nous descendions, Isabelle et moi, M. *Col*, négociant de Limoges, m'a reconnue. Je me le rappelai également. Dans les beaux temps de la rue Cadet, en 1832, c'était un des néophytes les plus assidus aux séances de Voilquin. Il a gardé de nos enseignements un si vif souvenir, qu'il prétend m'adorer depuis ce temps-là. Je le supplie de conserver ce mystérieux amour aussi profondément caché que par le passé, s'il ne veut pas em-

poisonner par son désespoir le peu d'instants que j'eusse à passer sur la terre de France. Il me le promet de bonne grâce, à condition, dit-il, qu'il sera aujourd'hui même notre amphitryon.

« Vous allez partir pour l'Égypte, et moi j'attends un ami qui en revient. Vous serez sans doute bien aises, Mesdames, de vous renseigner sur ce pays. Ce matin même il est sorti du lazaret; ses souvenirs sont tout récents, écoutez-les.

— Comment, dit Isabelle un peu émue; pour quelle cause faire quarantaine en quittant l'Orient?... — Mais, ma belle demoiselle, ne savez-vous pas que la peste a fait son apparition dans la ville d'Alexandrie? Voici, du reste, M. Louis Gauthier que je vous présente; il va vous édifier sur ce sujet. »

En effet, tout le temps du dîner, ce jeune homme nous parle d'Alexandrie, qu'il connaît pour l'avoir habitée assez longtemps. Il nous en fit un portrait fort peu attrayant: « C'est une ville inhabitable pour les femmes et les artistes, dit-il; elle est peuplée d'Européens de toutes les contrées et ne diffère des autres villes d'Europe que par la hideuse misère et la peste; en plus, privée de société, de plaisirs, de spectacles, jamais une Parisienne ne pourra s'y plaire. Croyez-moi, Mesdames, renoncez à vos projets, les femmes ne sont vraiment à leur place qu'en France.

— Cette esquisse n'est guère flattée. Mais, Monsieur, lui dis-je en riant, vous avez oublié la couleur locale. Pourquoi ne pas nous parler des Arabes, des Turcs, des femmes d'Orient, tant admirées dans les *Mille et une Nuits?* Que sont-elles devenues? Tout en vous sachant gré du motif qui vous fait parler ainsi, votre ébauche de ce pays n'obtiendra de nous, en résultat, que ce qu'obtiennent en général les détracteurs du mariage vis-à-vis des jeunes filles; vous le savez, malgré leur palette chargée de noir, ils n'empêchent aucune d'elles d'aller gaîment prononcer le *oui* redoutable! Quant à nous, Monsieur, sachez que nous

ne voulons épouser que le *grand Caire* et non votre *Alexandrie*, ni aucune de ces villes du littoral, pour nous sans attraits et sans caractère. »

J'eus beau plaisanter, Isabelle resta fortement impressionnée du sombre tableau présenté par le voyageur.

Une fois seules, elle m'avoue que le matin même elle avait reçu des lettres de Dijon. *Il* est bien mieux maintenant, me dit-elle. *Il* me rappelle à Dijon. Je me sens vraiment émue de la persistance de son amour! D'autre part, je le dis sincèrement, les récits de M. Gauthier m'ont effrayée! Aller ainsi au-devant de la misère et de la peste qui nous attendent peut-être sur le rivage! Au lieu de l'amour qui me rappelle d'un côté, trouver sans doute de l'autre une horrible mort! Dites, que dois-je faire, Suzanne? Nos passages sont payés, nos effets sont sur le navire, et j'ai peur!... Oui, j'ai peur! Je me sens tiraillée en sens contraire; conseillez-moi, que faire? — Justement, Isabelle, la position est assez sérieuse pour que je m'abstienne de vous donner aucun conseil; consultez votre *force*, votre *foi* et votre *cœur*, et puis ensuite choisissez une des deux routes. — Mais vous, *Suzanne*, voulez-vous toujours partir? Est-ce que la peste ne vous effraye pas? — Bah! comment s'effrayer de l'inconnu? Certes oui, je partirai quand même... D'ailleurs, la peste recule, m'a-t-on dit, devant les résolutions fortes; elle ne s'abat que sur la faiblesse et la pusillanimité!!!

Dans cet instant, on me remit une lettre qui m'annonçait l'arrivée à Marseille de MM. *Rogé, Massol, Gondret* et *Drouot*. Ils arrivaient à point pour s'embarquer avec nous.

Tenez, dis-je, à Isabelle, en lui donnant cette lettre à lire, voici du renfort qui nous arrive, cela doit remonter votre courage! Du reste, puisqu'ils sont retenus chez M. *Loreau*, allons-y, vous vous déciderez après avoir vu nos voyageurs, et demain nous reparlerons du conseil que la nuit vous aura donné.

Je fus heureuse de revoir ces messieurs, surtout en sem-

blable circonstance. Tous les quatre paraissaient décidés autant que moi à quitter la France et à prendre passage sur notre navire. Le soir, en nous quittant, Rogé me remit une lettre de *Gabriel Graugnard;* rentrée chez moi, je la lus avec un vif empressement; le souvenir de ce jeune homme me reportera toujours au départ de mon Adrienne pour l'Amérique. Combien Gabriel fut compatissant pour ma douleur! Non, je n'oublierai jamais l'ingéniosité de son amitié fraternelle pour me consoler de cette perte. Ah! l'amour est comme le vent du désert; il flétrit et dessèche le cœur; mais l'amitié est la douce rosée qui le revivifie sans cesse!... Hélas!... Je relis cette réflexion échappée au courant de ma plume; elle peut être vraie à mon âge, mais elle sent trop la *vieille femme.* Aussi, sans l'effacer, je te promets de ne plus médire de l'amour, car le *Krhamsine* soufflera toujours dans le désert et toujours l'amour enfiévrera le jeune âge; c'est la belle et grande loi de Dieu!...

Le 8 novembre au matin, malgré tout ce qu'on put lui dire, Isabelle, se sentant moins que jamais entraînée vers l'Égypte, se résolut à faire descendre ses effets du navire. Pour cela, elle se rendit, accompagnée de M. Brochin, chez notre futur capitaine. M. *Marincowich* l'autorisa à reprendre ses bagages, mais il refusa absolument de rendre l'argent du passage. Le dimanche 9 novembre, Isabelle renouvela encore inutilement sa tentative pour retirer son argent des mains rapaces du capitaine; elle n'y put réussir; ce que voyant, ma pauvre compagne fit redescendre ses malles et alla retenir sa place pour six heures du soir à la diligence de Dijon.

Depuis le jour où M. Armand et moi accompagnâmes cette jeune femme au bureau, où, malgré nos petits différends, nous nous dîmes cordialement adieu, nos deux existences furent complétement séparées. Je ne puis donc plus te renseigner sur elle, ni dire quelles furent sa vie et ses pérégrinations ultérieures.

CHAPITRE XX

Vingt-quatre jours en mer. — A notre arrivée tous les hôtels sont en quarantaine. — Les naturels du pays nous entourent pendant trois heures sur le port. — Enfin M. Ferdinand de Lesseps nous offre l'hospitalité.

Du 9 au 13, les vents contraires me *clouèrent au rivage*; c'est te dire en prose ordinaire que je passai à l'hôtel ces quelques jours, lisant, écrivant à Paris et à la province en attendant le signal du départ.

Enfin, après dix-sept jours d'attente, M. Drouot, un de nos passagers, vint me chercher le 13 novembre à cinq heures du matin, pour me rendre à la chaloupe et monter tous ensemble sur le *Milnarese*. La plus belle des nuits de Marseille s'achevait; la voûte du ciel était étoilée, la mer phosphorescente. Tous, le cœur joyeux et plein d'espoir, nous pûmes jouir de ce beau spectacle et, peu d'heures après, d'un splendide lever de soleil en mer.

Mais dans la journée le vent s'éleva, la crête des vagues blanchit, puis le roulis nous secoua si violemment que je fus une des premières à rentrer dans ma cabine. MM. Massol, Drouot et Gondret furent également malades, mais moins longtemps que moi. Rogé et un des passagers, M. *Blumenthal*, restèrent sur le pont, fermes des jambes et de l'estomac.

Pendant quarante-huit heures je perdis la perception des divers bruits, des sensations et de la pensée; la

tourmente était si violente, qu'à un certain moment un fort coup de roulis, saisissant au salon le capitaine, le jeta pêle-mêle contre ma cabine avec la commode et le guéridon qu'il descella en voulant se retenir après. Eh bien! la prostration où le mal de mer m'avait mise était si forte que je ne me rendis compte de rien, pas même de cette parole du capitaine, qu'il lança ornée de beaux jurons : « s'embarquer un 13! oh! oui, tout y pas- « sera, le navire et moi! » Cela me revint plus tard; mais sur l'heure je ne compris pas. C'était mon début. Depuis, je me suis trouvée bien des fois sur mer par tous les temps, et jamais je n'ai éprouvé un anéantissement aussi profond.

Le 16, je me traînai sur le pont; on me raconta ce qui s'était passé. Nous avions eu, il est vrai, une grosse mer; malgré cela, aucun danger réel n'était survenu. Notre capitaine s'était effrayé, mais il était coutumier du fait; il ne fallait pas nous en préoccuper, nous avait déjà dit la chronique du bord. Nous en eûmes la preuve tout le temps du voyage. Faisait-il beau, il commandait bravement; mais dans la tourmente ou dans la moindre bourrasque, son aplomb lui faisait défaut; il se retirait, remettant le navire aux soins du second, qui, en sa qualité de loup de mer, s'acquittait parfaitement de ses fonctions.

Le 17 seulement, je pus prendre place à table auprès de mes cinq compagnons et du capitaine, personnage parfaitement nul sous le rapport de la sociabilité, mais dont l'avarice nous soumit à la portion congrue, juste assez pour nous débarquer vivants à Alexandrie.

Tu crierais à l'exagération si j'essayais de te décrire un de ces repas qui se succédèrent, mais ne varièrent pas, pendant les vingt-quatre jours que dura le voyage. Malgré ce manque de confort, nous nous habituâmes si bien à la mer, que la route s'acheva sans notable perturbation dans nos santés. Quittant le pont le moins possible, nous pûmes jouir des beaux couchers de soleil et du magnifique spec-

tacle de la lune dans son plein, se levant derrière les côtes de la Sardaigne et se reflétant sous la forme d'une pluie de diamants dans la mer légèrement ondulée.

Celui qui souffrit le plus de l'exiguïté de nos repas fut notre sixième passager, un singulier type d'Allemand, je t'assure, M. Blumenthal, homme instruit, distingué de manières, mais dont la belle figure portait les traces de passions violentes; qu'était-il ? Sur sa vie passée, il était d'un mutisme complet. Était-ce un conspirateur fuyant la police autrichienne? Ou bien son patrimoine s'était-il écoulé par toutes les portes ouvertes à ses passions? Nous ne pûmes le savoir.

Toujours est-il que cet homme, très-pauvre et cependant très-digne, était affligé d'un formidable appétit. Bien qu'il dût souffrir énormément, il ne se plaignit jamais. Les petits suppléments que ces messieurs ne cessaient de lui offrir, il les acceptait en gentleman qui sait pouvoir rendre les moindres politesses reçues. Il me rappelait sans cesse le type de *Tremnor* dans *Lélia*.

Un jour nos amis préparaient le café sur le réchaud à esprit de vin, se proposant d'en offrir à M. Blumenthal avec le cigare de rigueur, lorsque cet *excentric-man*, sachant notre rhum épuisé de la veille, demande à ces messieurs, comme pousse-café, un petit verre de trois-six encore sur la table. Massol aussitôt de se récrier; celui-là croyant à un refus s'excuse de son indiscrétion; lorsque l'explication qui suivit lui eut fait comprendre que c'était intérêt pour sa santé, et non un refus, il tendit son verre en disant: Oh ! Messieurs, rassurez-vous, rien ne me fait mal. Je boirais de l'éther, qu'il en serait, je crois, de même. En effet, il avala cette *goutte brûlante* sans plus de façon que je n'en eusse mis à prendre une limonade, et jusqu'à la fin du voyage il continua cet exercice.

Le *Milnarese* avançait lentement; après quatorze jours de mer, nous étions encore en vue de l'île Pantellaria; notre

capitaine, qui voyait décroître le nombre de ses poules, jurait après ses mousses, après le calme, après tout enfin; mais un léger grain faisait-il danser le navire outre mesure, oh! alors M. Marincowich ne jurait plus; il pâlissait et se disait malade, afin d'aller cacher ses craintes dans le secret de sa cabine, remettant vite la besogne aux mains du second. Celui-ci souriait en nous regardant, haussant les épaules, tout en allant s'acquitter de sa tâche en homme de cœur.

Les derniers jours du voyage, le vent fut assez fort; il nous fallut courir des bordées pour n'être point brisés sur la côte; ce fut la dernière occasion pour le capitaine de montrer ses frayeurs de novice et ses colères de dogue, car le 7 décembre on signala la terre; c'était Alexandrie; à trois ou quatre milles de distance, un pilote arabe vint nous remorquer. En route il nous dit : la peste a fait son apparition en ville; il vous sera difficile, Messieurs, de vous y loger; déjà tous les hôtels sont en quarantaine.

En revoyant un port, je compris la joie bruyante des marins qui se retrouvent à terre après un voyage de long cours; je l'avoue, malgré mon enthousiasme pour les sublimes effets de la mer, je regardais avec bonheur le mouvement de la vie sociale.

La vieille Alexandrie se dressa devant nous; d'un côté le palais des vice-rois, de l'autre les chantiers des constructions navales d'où sortit la belle flotte qui doit consoler le Pacha de celle qu'il perdit à Navarin. La vue embrasse encore, en abordant, les palais consulaires qui forment encadrement à une place magnifique.

Vers une heure nous descendîmes dans la chaloupe. Pour ma part, je fis de grand cœur mes adieux au *Milnarese*, sur lequel seule de femme, j'éprouvai des moments de gêne inexprimable, heureuse encore dans l'isolement où l'abandon d'Isabelle me laissa d'avoir aussitôt retrouvé des amis, sur qui je pouvais compter comme sur des

frères dévoués. Nous fîmes des adieux pleins de cordialité au personnel du navire, sans oublier le grand allemand Blumenthal.

Quatre matelots, ainsi que le capitaine, dont l'humeur se mit au beau fixe, descendirent avec nous dans la chaloupe et nous déposèrent enfin à terre nous et nos bagages.

Rogé et Massol se chargèrent aussitôt d'aller à la découverte d'un hôtel; nous restâmes sur le rivage, MM. Drouot, Gondret et moi, préposés à la garde des effets.

Un grand cercle d'Arabes se forma autour de nous; ils nous donnèrent un échantillon de leur patience en gardant cette position jusqu'au retour de nos amis. Tous étaient drapés majestueusement dans de sales guenilles. Ils semblaient par leurs paroles graves et leurs gestes suppliants nous adresser une requête. En effet, ces pauvres Arabes nous demandaient de guérir leurs yeux, malades de l'ophthalmie, car, dans ce bienheureux pays, ce mal cruel est à l'état endémique; aussi, heureux ceux qui ne sont que borgnes ! Plus tard, cela nous fut expliqué ; tout Européen passe à leurs yeux pour très-savant en médecine. De là les importunités dont ils assaillent tout nouveau venu.

Sur cette terre, qui est destinée à devenir si florissante, la première impression que je reçus fut navrante; la malpropreté, l'air de misère et de maladie de ces figures bistrées qui, sans bouger, nous parlaient d'une voix gutturale, étaient bien faits pour m'attrister. Jusqu'au ciel d'Orient, si beau dans mon imagination, il était ce jour-là couvert de nuages; l'air était froid; une pluie fine nous pénétrait sans aucun abri, ni moyen pour l'éviter.

Survint une douzaine de jeunes garçons de dix à douze ans, conduisant chacun un âne tout sellé; ils venaient se mettre à notre disposition; puis, s'établissant dans la même immobilité que leurs aînés, ils formèrent un cordon peu sanitaire autour de nous; leur malpropreté ne le cédait en rien à celle des hommes. Leur costume se composait

d'une sorte de blouse en laine couleur terre d'Égypte, qu'ils conservaient, dit-on, nuit et jour, sans aucune restauration jusqu'à ruine complète; une corde autour des reins leur servait de ceinture; cela composait toute leur garde-robe.

Nos amis ne revenaient pas; aussi nous eûmes le temps de passer en revue toute la population. Les premières femmes arabes que j'entrevis me causèrent l'effroi d'une troupe de masques communs et mal réussis; mais peu après mes yeux s'habituèrent à ces sortes de fantômes dont on ne distingue que les yeux, fort beaux pour la plupart. Ces femmes sont généralement grandes; leur corps n'ayant jamais été soumis à aucune gêne se développe droit et souple comme leur beaux palmiers.

Après trois heures d'absence, nous voyons enfin revenir vers nous Rogé et Massol, exténués de leurs recherches inutiles. Ils ont parcouru Alexandrie sans trouver un hôtel ouvert. La quarantaine est ordonnée. Personne n'est plus admis dans ces maisons closes; les morts seuls ont le droit d'en sortir avant la fin de l'épidémie.

Le spectre de la peste noire a fait pâlir ici les habitants comme fit le choléra de 1832 en France.

Dans cette occurrence, nos amis eurent l'heureuse idée d'aller au consulat français réclamer l'assistance de M. Ferdinand de Lesseps pour cinq compatriotes sans asile; ils en furent accueillis avec la grâce et l'urbanité françaises que chacun lui connaît.

M. de Lesseps donna aussitôt à nos amis son drogman [1] et deux kawas [2] pour faciliter notre arrivée au consulat, où l'hospitalité nous était offerte gracieusement à tous les cinq.

Le drogman désigna, parmi les plus sains et les plus robustes, les hommes qui devaient se charger de nos bagages;

[1] Interprète.

[2] Gardes attachés aux consulats européens.

puis les autres Arabes furent maintenus à distance par un signe de sa canne à pomme d'argent.

L'Arabe, ainsi que tous les sauvages que j'ai vus plus tard en Amérique, se courbe encore sous les plus lourds fardeaux, ceux-ci enroulés seulement d'une corde qui prend son point d'appui sur l'os frontal.

Nous passâmes par des rues affreusement sales; elles étaient défoncées en maint endroit par la pluie et par les pieds des chameaux. En route, la vue des gardes consulaires éloignait de nous le contact des Arabes, les forçant de se ranger contre la muraille pour nous laisser la chaussée libre. Dans ce trajet j'eus lieu d'admirer leur tournure, dont cette boue liquide n'entravait nullement la marche grave. — Tous ces Arabes portaient leurs sales vêtements avec la noblesse que mettent nos artistes à draper sur la scène le manteau espagnol ou le plaid écossais.

Arrivés au consulat, toutes nos petites misères furent oubliées.

M. F. de Lesseps nous reçut avec sa gracieuse politesse. Je vis en lui un homme aux manières calmes et distinguées, et dont les yeux fort expressifs annonçaient autant de bonté que d'intelligence.

Le dîner, après lequel nos estomacs soupiraient ardemment, était préparé dans une grande salle dont les murs blanchis à la chaux par mesure hygiénique me semblèrent d'abord un peu nus. — Partout il en est ainsi en Égypte. La misère du peuple, et par suite la malpropreté de ses haillons, engendre une si grande quantité d'insectes, que cela fait de cet usage une nécessité absolue.

J'étais seule de femme au milieu des douze convives qui entouraient la table hospitalière; le dîner fut français, c'est-à-dire excellent; il valut à lui seul tous ceux pris sur le *Milnarese*.

La conversation roula sur le saint-simonisme; aucun de ces messieurs ne s'y montra hostile, si ce n'est un jeune

homme qui, sans faire de l'opposition, conserva un mutisme assez maussade chaque fois qu'il fut question de nos idées. J'appris qu'il se nommait M. Tippel, qu'arrivé depuis peu de France, et nommé titulaire au consulat du Caire, il se disposait à remonter le Nil pour aller y occuper cet emploi.

Dans la soirée, nous eûmes pu nous croire dans notre beau Paris, tant l'urbanité du maître, le dîner qu'il nous offrit, la conversation qu'il dirigea, nous rappelèrent notre *plaisant pays de France*. Cependant la couleur locale y fut représentée par deux beaux Nubiens vêtus de blanc, ce qui faisait ressortir d'autant mieux le noir brillant de leur peau. Ces Nubiens étaient loin d'avoir le type bestial des nègres du Congo. Ils firent parfaitement le service. Vers la fin du dîner, ils apportèrent à chacun de ces messieurs une grande pipe turque. Ces beaux chibouques à bout d'ambre sont le complément de l'hospitalité orientale.

Peu après, une servante italienne me conduisit dans une pièce très-confortable. Cette femme m'apprit que le consul, en vrai gentleman, avait cru devoir céder sa chambre à la seule femme qui se trouvât parmi ses obligés.

M. de Lesseps nous ayant promis de faire partir nos lettres avec ses dépêches, j'écrivis à la hâte quelques lignes à mon père, ainsi qu'à plusieurs de nos amis, puis, ce devoir rempli, et mes notes mises en ordre, je fus prendre enfin dans un vrai lit un repos bien nécessaire après une journée d'émotions si diverses.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

Sept jours sur le Nil. — Aspect misérable des bords du Mahmoudyeh. — Les femmes arabes.— Au barrage, nous revoyons le *Père Enfantin.*

Le lendemain, le consul donna l'ordre, dès le matin, à son homme de confiance de nous louer une grande barque, de l'approvisionner de vivres et d'y faire transporter nos bagages.

Nous prîmes congé de M. de Lesseps, qui se montra si à propos notre providence. Mais, avant qu'il consentît à recevoir nos remercîments, il nous fallut accepter encore un léger déjeuner; puis, tous les cinq, nous galopâmes sur de bons petits ânes, pendant une demi-lieue, jusqu'aux bords du canal Mahmoudyeh. C'est sur ce canal, qui va d'Alexandrie à *Rahmanieh,* que l'on s'embarque pour rejoindre le *Nil.*

Le prix demandé par le patron pour sa barque et les fellahs employés à la conduire fut arrêté à 50 piastres; mais, ne t'y trompe pas, mon enfant, il y a 19 vingtièmes de différence entre la piastre que tu emploies journellement à la Nouvelle-Orléans et la valeur de l'unité égyptienne, celle-ci ne valant que 27 centimes seulement.

Bien que l'espace compris entre *Alexandrie* et *Rahmanieh* soit évalué à quarante-huit kilomètres environ, cette distance peut en réalité monter à dix-huit ou vingt lieues par les circuits et accidents de terrain que parcourt le canal.

Avant que *Méhémet-Ali*, le vice-roi actuel, eût fait recreuser le Mahmoudyeh, son lit était presque comblé par les alluvions qui formaient des dépôts successifs de limon que le Nil y accumulait chaque année. L'eau n'y coulait alors que vers le commencement de septembre, et restait à peine assez de temps pour remplir les citernes et approvisionner Alexandrie jusqu'au retour d'une nouvelle crue. Aussi la restauration de ce canal est-elle une des belles pensées de *Méhémet-Ali*.

Mais, à côté de ces travaux d'une utilité incontestable, il est, hélas ! affreux de songer avec quelle barbare indifférence le despotisme oriental se joua de la vie de l'homme dans cette circonstance.

Pour exécuter ces travaux, le vice-roi fit venir sur ce point deux cent mille fellahs, sans aucun abri pour les recevoir, sans rations régulières pour les nourrir, négligeant même de leur fournir les instruments appropriés pour faciliter ce travail et ménager leurs forces. Aussi, l'histoire enregistra la mort de plus de vingt mille de ces malheureux qui périrent de misère, de maladie ou de faim. Leurs corps enterrés sur place servirent à l'exhaussement des berges ; les survivants répétèrent pour seule oraison funèbre : *Allah kérim !* Dieu est grand !

Si le dogme de la fatalité a puissance sur ce peuple pour lui faire accepter avec calme sa pénible existence, il devient une entrave pour la lui faire modifier ; rien n'égale en effet sa profonde résignation. Lorsque les mots sacramentels : *Allah kérim !* tombent de sa pensée religieuse, tout est dit. Le pauvre fellah a faim, il a soif, sa mère meurt, la peste attaque et décime sa famille ; Dieu le veut ! *Allah kérim !* tout est bien ! Dieu est Dieu et *Mahomet* est son prophète ! ! Plus tard, j'eus bien des fois l'occasion de voir se confirmer la vérité de ce premier aperçu. Mais éloignons en ce moment ces tristes pensées ; ne voyons que ce beau ciel redevenu pur et ces eaux,

véritable bienfait pour l'Égypte, qui, grâce à Dieu, nous éloignent d'Alexandrie en ce moment.

Lorsque nos estomacs nous avertirent du peu de consistance du café pris de grand matin, nous fîmes la revue des provisions achetées par le drogman Mohamet. Hélas ! nous trouvâmes d'abord du fromage de Hollande, du raisin sec et des amandes. Cette frugalité nous rappela les beaux jours du *Milnarese*. — Sauf des galettes peu cuites qui eurent la prétention de remplacer le pain demi-blanc, il nous eût été impossible de nous ravitailler dans les villages qui se trouvèrent sur la route. Pendant vingt heures, il fallut nous en tenir à ces provisions insuffisantes, faites précipitamment et avec peu d'intelligence.

Mais ayant la prétention d'être des philosophes pratiques, nous attaquâmes franchement ce dessert, remettant à plus tard d'y adjoindre les éléments d'un dîner.

Les rares villages qui bordent le Mahmoudyeh, sont fort tristes à voir. Des cabanes bâties en terre brune rappellent par leur forme conique un groupe de ruches à miel ; puis on voit auprès une mosquée avec son dôme et son minaret, et, çà et là, quelques bouquets de palmiers; tout cela forme un village. Tel est l'invariable aspect de tous ceux que je vis sur les bords du canal.

Rien ne peut te donner une idée de l'intérieur misérable de ces cabanes; une seule pièce les compose ordinairement; quelques trous percés dans cette terre laissent pénétrer un peu d'air et de jour à l'intérieur; puis la plus grande ouverture, haute de quatre à cinq pieds, indique la porte d'entrée. Voilà le nid... Quant aux ustensiles de ménage, ils consistent en quelques vases de terre, servant à préparer les fèves et à contenir le lait, ensuite en quelques cruches pour aller puiser l'eau, et enfin en pipes ; ce dernier petit meuble est, comme on le sait, d'absolue nécessité pour un Arabe. Dans un coin de cette unique pièce est étendue sur le sol une natte de jonc sur la-

quelle se repose, mange et dort toute la famille. La vache et les chèvres, quand il y en a, vivent pêle-mêle et en bon accord avec elle.

Lorsque ces tristes tableaux me frappèrent pour la première fois, j'en détournai mes regards attristés; que penser, me disais-je, d'une administration qui, ayant de si beaux vaisseaux dans ses ports, laisse croupir tant de misère dans ses villages?

Cependant ce peuple paraît gai, notre pilote et ses quatre matelots chantent continuellement; leurs chants sont doux et mélancoliques.

Malgré l'air bénévole de nos Arabes, ils nous inspirent peu de sécurité; qu'y faire? Ces étranges physionomies me font peur; l'habitude n'y est pas encore; aussi ces messieurs se promirent, la nuit venue, de monter la garde à tour de rôle. Cette mesure permit aux quatre autres d'occuper chacun un angle de la cabine placée à l'arrière de la barque.

Enfin à six heures du matin nous quittâmes le canal; nous étions arrivés à *Fouah.* Ce bourg, le premier que l'on rencontre, et quelques autres, dont le plus important est *Atfeh*, délassent la vue de tant de misère.

C'est à *Fouah* que commence la navigation pour remonter le Nil en venant d'Alexandrie; aussi y voit-on un grand mouvement de barques, de canges. *Atfeh*, qui se trouve à un quart d'heure de là, possède quelques fabriques de toiles, de couteaux, etc... Ces diverses industries donnent de la vie et du mouvement à ces deux bourgs. Là aussi on s'approvisionne de ce qui est le plus nécessaire pour continuer le voyage; on y trouve de bons petits pains blancs, des poules, des dattes, etc.

Ces messieurs eurent de nouveau recours au drogman de l'agent consulaire de Fouah pour les aider à terminer tous nos marchés. Nous louâmes une large cange ornée de deux grandes voiles triangulaires; le prix de notre trans-

port jusqu'au Caire fut fixé à 150 piastres, tout compris, la nourriture de l'équipage restant aux frais du patron.

Cette fois nos provisions furent aussi complètes que possible; la prévoyance des intéressés alla jusqu'à se pourvoir d'un fourneau, d'ustensiles en terre, de couverts en bois, enfin de ce qu'ils jugèrent nécessaire pour préparer nos repas jusqu'à notre arrivée au Caire; car à cette époque de renaissance rien n'était prévu dans le pays, à peine encore constitué lui-même, pour satisfaire aux plus simples besoins des voyageurs. Lorsque nous fûmes embarqués sur ce beau fleuve nous mîmes tous gaîment la main à la pâte; nous débutâmes, comme dans tout ménage bien ordonné, par faire un *pot-au-feu*, en entassant quelques poules dans notre plus grand vase de cuisine. — A chacun de nos repas, un conseil se formait pour décider en commun du menu de nos festins. Ce fut pendant sept à huit jours la grande préoccupation de cette vie de doux *far-niente*, sous le plus beau ciel de la création. L'eau du fleuve est très-douce à boire; *d'aucuns* prétendent même que c'est le vin de champagne des eaux des fleuves et rivières; elle est si légère, que l'estomac peut sans inconvénient en absorber une grande quantité. Les habitations que nous rencontrâmes le long des rives du Nil me parurent moins misérables que les précédentes. Les formes de celles-ci ne ressemblent plus à ces amas de ruches mal propres; elles sont carrées, les faîtes des maisons forment terrasses; le bois, qui entre pour un bon quart dans les matériaux employés, rassure les habitants contre les éboulements intérieurs. Ici les animaux domestiques font bien encore un peu partie de la famille, mais, au moins, il y a une pièce exclusivement réservée pour eux.

En passant devant chaque village, nous avions un singulier plaisir à voir les femmes et les jeunes filles arabes venir au fleuve puiser l'eau nécessaire à la famille. Aucune ne quittait le rivage sans se jeter nue dans les eaux du

Nil, plongeant et nageant avec l'agilité d'un poisson; elles décrivent en se jouant des cercles autour des canges qui remontent ou descendent le Nil. Leur seule préoccupation est de maintenir intact devant leur visage leur petit voile noir, prétendant qu'il n'existe véritablement de différence entre elles toutes que dans les traits du visage. Donc, si la figure reste voilée, si le *borgal* n'en laisse apercevoir aucun trait, l'honneur est sauf.

Chère fille, ce sont d'autres coutumes, des mœurs toutes différentes des nôtres qui animent ces peuples; nous sommes en Orient, songes-y; si tu veux le connaître, laisse-moi te le décrire le plus chastement possible.

C'est vraiment, te disais-je, une chose merveilleuse de voir avec quelle rapidité ces femmes se poursuivent, plongeant et s'évitant pour se poursuivre encore. La couleur bronzée de leur peau n'est point désagréable à la vue. Généralement les femmes arabes ne sont pas jolies; les lignes si pures de l'ovale européen ne se retrouvent chez aucune d'elles; leurs dents sont très-blanches; mais leur bouche, leur nez, leur front étroit, un peu déprimé, tous ces traits sont sans grâce, sans finesse et surtout sans expression. Leurs yeux seuls sont beaux, noirs et brillants, quand toutefois leur enfance a pu échapper aux effets de l'ophthalmie.

L'habitude de marcher nu-pieds et de se livrer à des travaux pénibles grossit, sans les rendre désagréables, leurs pieds et leurs mains; leurs bras sont bien faits; elles ont le geste vif, noble, toujours approprié, comme leur pose, à la sensation qu'elles veulent traduire.

Combien de fois n'ai-je pas admiré la noble démarche de ces femmes, lorsque, joyeuses de leur excursion au Nil, elles retournaient toutes ensemble au village, la tête chargée d'une espèce d'amphore pleine d'eau, les mains renversées en arrière, à la hauteur des épaules, et chargées aussi d'amphores plus petites, puis leur léger voile flottant

au vent, leur longue robe bleue se drapant agréablement sur leur corps souple! On retrouvait dans ces simples femmes du peuple, dans leur attitude et leur démarche, la grâce et la noblesse des nymphes riantes écloses dans l'imagination païenne.

Une particularité chez la femme arabe, c'est l'uniformité physique et morale qui n'en fait qu'un seul type. Si j'étais riche, je mettrais ce fait au concours; en attendant, je le livre aux investigations des savants, si toutefois le hasard place ces humbles pages sous les yeux d'un de ces honorables.

L'existence de ces femmes n'a pas de variété, de mouvement; aussi, chez toutes l'expression du visage est la même; le type par conséquent reste uniforme; elles n'ont de libre que le regard. Voyez leurs yeux; ils sont beaux, expressifs, remplis d'une langueur provoquante. Quant à leurs traits toujours voilés, se trouvant sans emploi dans la vie de relation, ils restent mornes et sans expression!... O philosophes, cela ne veut-il pas dire : affranchissez notre sexe, afin de voir toutes ces femmes s'épanouir au soleil de la liberté dans la diversité de leur nature.

En voyant de près, plus tard, les fellahs des villes, j'ai reconnu la vérité de ce premier aperçu; à la ville comme à la campagne, chez les maîtresses ou chez leurs servantes, pas de variété dans le type; chez toutes on remarque mêmes préjugés, même ignorance et même gaîté bruyante.

En attendant que l'Orient, qui maintenant porte ses regards vers la France, ose toucher à cette question fondamentale, la gaîté loquace de ces femmes nous ramène aux bords du Nil.

Pour le voyageur fatigué de la monotonie d'un paysage aride, sans verdure et sans abri, c'est un grand charme d'apercevoir un minaret; c'est l'annonce d'un village; là on entend tout à coup les éclats perçants de ces voix joyeuses, cela ranime et intéresse. Dès que notre cange s'approchait

d'un lieu habité, nous étions sûrs de voir accourir toute la population féminine, ainsi que des bandes d'enfants chargés de corbeilles, venant nous offrir du lait excellent et toujours bien accueilli, puis du beurre et d'énormes quantités de tout petits œufs; vingt à vingt-cinq nous étaient vendus pour quelques sous; le beurre fait avec du lait de buffle était exquis. Mais, si ce produit était plus substantiel que le nôtre, en revanche, les poules et les pigeons, dont ces femmes nous présentaient de pleines corbeilles, étaient-ils étiques et coriaces malgré leur jeune âge; du reste, ceci est un détail qui se retrouve dans toutes les villes d'Égypte, où l'éclosion de ces volatiles se produit dans des fours, et dont la vente, lorsqu'ils viennent d'éclore, se fait, non pas à la pièce, mais à la mesure.

Nous fîmes bien des stations semblables avant d'arriver, car, bien que le courant soit très-faible, puisque les eaux du Nil ne parcourent environ qu'une lieue à l'heure, le temps employé à remonter le fleuve jusqu'au Caire varie singulièrement. La cange du *Grand-Pacha*, avec ses vingt-quatre rameurs, met, à parcourir ces cinquante lieues, de vingt-cinq à trente heures, sans stationner sur aucun point. On nous félicita d'arriver le septième jour de notre embarquement. C'est en effet le terme moyen de la traversée.

Le vent cessait-il d'enfler nos grandes voiles latines, force était à notre *Reis* et à nos rameurs de monter sur la berge s'atteler à des cordes, et de remorquer ainsi notre barque jusqu'au coucher du soleil. Souvent nous prîmes nous-mêmes ce chemin qui conduisait d'un village à l'autre pour but de notre promenade.

Le soir venu, notre cange amarrée, nous passions paisiblement la nuit au pied d'un de ces villages. Cette sécurité, dont on jouit depuis Alexandrie jusqu'aux cataractes, est un des bienfaits que les voyageurs doivent à la vigilante et sévère administration de *Méhémet-Ali*.

Tout ce parcours satisfait médiocrement l'amateur du pit-

toresque ; la coque épanouie du coton sur l'arbuste qui le produit, le citronnier, l'oranger, tout apparaît gracieux et mignon, mais n'offre point d'ombrage. Ici, pas de nos belles forêts d'Occident ; la chaleur dévore tout ; il n'y a de vraiment beau que le palmier ; c'est l'arbre du pays ; les *palmiers-dattiers* croissent partout ; ce sont autant de colonnes corinthiennes que le vent agite et fait onduler à son gré. Sous l'ombre faible que jettent ces groupes d'arbres, je vois çà et là des chameaux accroupis, pesamment chargés, et les bédouins conducteurs enveloppés dans leur ample couverture, couchés auprès, attendant que le soleil baisse sous l'horizon pour se rapprocher du désert. De notre cange, je vois encore des Arabes montés sur des ânes, allant à la ville voisine tout en fumant gravement leur chibouque, tandis que les femmes voilées marchent derrière eux nu-pieds et la tête chargée d'un lourd fardeau.

Le plus beau point de vue se trouve au sommet du Delta, là où le fleuve se bifurque en deux branches, l'une allant à Rosette, et l'autre à Damiette. Cet endroit, appelé en arabe *Bathr-el-Bakara*, le *Ventre de la vache*, est d'une vaste étendue. Il est remarquable par la grande quantité de barques et de canges, dont quelques-unes ressemblent par leurs dimensions à des goëlettes et même à de petits bâtiments marchands qui se croisent en tout sens et vont aboutir aux différentes bouches du Nil.

Lorsque nous vîmes ce panorama, il était alors animé par plusieurs milliers de fellahs rassemblés sur la rive pour exécuter les travaux du barrage du fleuve. Déjà des tentes, des cabanes s'élevaient, et promettaient, avant peu, d'enrichir la moyenne Égypte de plusieurs beaux villages. Lorsque la peste, remontant le cours du Nil pour aller prendre position au Caire, atteignit en passant quelques travailleurs, ce qui ne permit plus de laisser réunie sur un point une telle quantité d'hommes, l'ordre fut donné à l'ingénieur en chef de renvoyer ces Arabes dans leurs villages respectifs.

Les travaux préparatoires et les matériaux amenés à grands frais furent aussitôt abandonnés... Deux ans plus tard, lorsque je repassai dans ce lieu, tout était encore silence et confusion! Longtemps, sans doute, le désordre qui règne aux approches de ce grand travail inachevé rappellera cette époque funeste de novembre 1834 à juin 1835.

Ce fut le jour même, marqué pour la dispersion de ce peuple d'ouvriers, que nous arrivâmes au barrage. Dès Alexandrie, nous savions devoir y retrouver le *Père* entouré de plusieurs de ses fils, dont quelques-uns déjà étaient employés comme conducteurs de travaux.

Pour les uns et les autres, ce fut un vif plaisir de se revoir sur cette terre des vieux souvenirs. Cette Égypte mystérieuse et poétique, comment nous accueillera-t-elle, me disais-je? Sera-t-elle clémente pour nous, messagers de paix, qui venons lui rendre, mais plus belle, plus élevée, la civilisation que lui a due l'Europe au moyen-âge?

Bien que stimulé par le désir de ranimer le vieux et poétique Orient, le Français loin de son pays se regarde toujours comme exilé; aussi, depuis un an et demi que tous ces jeunes hommes sont ici, avec quel empressement et quelle joie les questions et les réponses se succèdent-elles entre eux et nous!

Nous fêtâmes joyeusement ce jour, sans trop nous préoccuper du sombre nuage recélant la foudre et paraissant s'approcher de nos têtes. Plusieurs de ceux qui nous accueillirent ce jour-là ne purent, hélas! quelques mois plus tard l'éviter.

CHAPITRE XXII

ırrivée au Caire. — Séjour chez Lamy. — Nous y retrouvons Maréchal et Félicien David. — Mon installation au vieux Caire. — Visite aux bazars avec Machereau.

Ce fut le 14 décembre 1834, que nous élançant sur la erge nous reçûmes l'accolade fraternelle de tous nos mis. Le *Père*, heureux de nous voir, nous embrassa bien endrement; puis, il nous présenta à M. *Linant*, ingénieur n chef du barrage, chez qui il logeait en ce moment. Rogé evit avec bonheur sa jeune femme qui l'avait précédé en Égypte depuis quelques mois.

Nous dinâmes à la turque, c'est-à-dire assis à terre sur ne natte à la façon des tailleurs, tous entourant un vaste lateau de cuivre garni de mets; seulement, les verres, outeaux, couverts et le linge de table se faisaient remarquer par leur absence, étant regardés comme des accessoires superflus dans ce pays.

Un usage fort nécessaire et partout en faveur, c'est l'aiguière et la serviette, que les domestiques présentent à hacun avant le café; puis apparaissent, avec les chibouques, ces jolies tasses lilliputiennes, mais qui se remlissent autant de fois que vous le désirez d'un excelent moka. Ce café pulvérisé se prend à la *turque* ou à la *anque*, selon le goût, c'est-à-dire avec ou sans sucre, clair u mélangé de son marc.

Laissant ces messieurs aux jouissances du tabac de Latakié, je fis, au bras du Père, quelques tours de promenade sur les bords du Nil. Il me dit, en regardant les travaux d'un air mélancolique : « Merci, bonne fille, de m'avoir « tenu parole ; mais ton arrivée coïncide avec deux grands « faits, l'apparition de la peste et la cessation de ce travail « où nous comptions trouver tous l'emploi des forces vives « de nos diverses natures ; qu'en penses-tu ? — Père, « cela ne veut pas dire qu'il faut poser notre tente ailleurs ? « — Qui sait, peut-être sur les bords de la mer Rouge ?..— « Ce travail, le verrons-nous, reprit-il ? ah ! sera-ce comme « le barrage ? car tu touches là à une immense *question*, « de beaucoup plus grave vue de près, qu'imaginée ou « étudiée de loin... Mais ne devenons pas fatalistes ; at- « tendons ! Dieu s'expliquera par les faits. »

Cognat s'approcha alors et nous dit qu'il espérait nous avoir tous à souper chez lui. Le Père promit de s'y rendre.

A ce souper nous étions trois dames : Clorinde Rogé, mademoiselle Agaritte et moi. En hommes, il y avait : le *Père*, mes quatre compagnons de route, notre bon *Ollivier*, élevé dans la hiérarchie saint-simonienne, l'un des quarante apôtres de Ménilmontant ; *Alric*, artiste sculpteur ; *Lamy*, architecte au service du *Pacha ;* plus Cognat, médecin, l'amphitryon du moment.

Après le souper, nous restâmes jusqu'à trois heures du matin à deviser sous ce ciel lumineux, causant et nous promenant sur les bords du beau fleuve, si large en cet endroit.

A ce moment je fus chercher quelques heures de repos dans notre cange ; puis le jour vint ; les brillantes étoiles, les mondes d'or et de diamants disparurent ; nous allâmes prendre congé de nos amis, leur donnant rendez-vous au Caire, puisque leur séjour ici n'avait plus de raison d'être.

Nous laissâmes Rogé et Massol au barrage. Ce fut Lamy

qui nous accompagna et voulut bien se charger de nous guider au Caire pour les détails de notre installation.

Après une demi-heure de route, nous vîmes poindre la tête des hautes pyramides ; cela impressionne et fait rêver aux Pharaons, à l'autocratie des prêtres égyptiens, à cette grande lumière d'Orient à laquelle nous devons tout, et qu'à son tour la France vient revivifier de son souffle puissant.

Vers midi, nous arrivâmes à Boulak. C'est le lieu où vient aborder tout ce qui arrive de *Damiette* et d'*Alexandrie,* marchandises ou voyageurs. Là encore nous fûmes assaillis par cette clientèle ambulante des victimes de l'ophthalmie. Cette funeste maladie est endémique dans toute l'Égypte.

Lamy, assez fort déjà sur la langue, mit fin à ces consultations en plein air; il régla aussitôt tous les détails de notre passage et congédia notre Reis; puis, faisant approcher assez d'ânes pour nous et nos bagages, il nous offrit l'hospitalité dans sa maison, remettant au lendemain à trouver des logements pour chacun de nous.

Pour arriver au Caire, il faut traverser Boulak. Dans ce trajet, je me sentis véritablement en Orient. Ici, au moins, tout est nouveau pour une Européenne, entre autres les rues étroites, dont le sol en terre battue convient si bien aux pieds des chameaux et permet aux Arabes l'absence de chaussures.

Les maisons, dont les étages se surplombent, empêchent le soleil de pénétrer dans ces ruelles et conservent partout une fraîcheur relative. Puis, mon âne se trouve au milieu d'une file de chameaux dont s'inquiète ce cher Lamy, car j'ai de la peine, en effet, à me dépêtrer du milieu de ces grands animaux. Plus loin, ce sont les bizarres costumes des *cettis* (dames); tout cela présente un tableau d'ensemble si étrange, qu'il étonne et charme à la fois; il s'empare de l'imagination comme l'imprévu.

En examinant toutes ces maisons, mes idées se rembrunissent; j'y remarque une porte étroite et basse, toujours fermée; point d'autre ouverture par le bas; les fenêtres des étages supérieurs sont grillagées d'étroits losanges qui ne permettraient pas à la petite main d'un enfant d'y passer. En levant mon regard, je distingue derrière ces grilles de grands yeux noirs nous regardant avec curiosité. La vue de ces recluses m'impressionne vivement. C'est donc là, dis-je à Lamy, que l'orgueil et la jalousie d'un despote enferme son honneur et son plaisir? Puis, des croyants faisant remonter mon dépit jusqu'à leur *Prophète*, j'ajoutai : que ce législateur, qui a *osé* se servir du grand nom de *Dieu* pour nous avilir et nous abaisser à l'égal de la brute, soit honni ! Puisse cet apôtre du *sabre* et du *Livre* inspirer un jour à mon sexe entier, contre cette iniquité, une puissante répulsion qui le poursuive jusqu'au fond de son paradis, habité et fait seulement de *matière organisée*.

Vous venez, chère sœur, me dit Lamy souriant de ma véhémence, de symboliser le type oriental; en effet, l'âme et l'esprit manquent encore à ces belles organisations matérielles. Cependant, chère Suzanne, *Mahomet* n'est pas seul coupable de ce fait; il n'est que le continuateur des anciens patriarches des peuples pasteurs, qui tous avant lui subalternisaient également votre sexe. L'Orient l'a toujours tenu en esclavage, ne l'oubliez pas dans votre appréciation. — Sans doute, mais d'un abus de la force sur la faiblesse, *Mahomet* a fait un *dogme*; il nous a garrottées par deux passions indomptables, le *fanatisme* et la *sensualité !*

Nous étions arrivés; j'eus l'agréable surprise de revoir chez Lamy deux anciennes connaissances, *Maréchal*, jeune homme de haute intelligence, et notre doux rossignol de Ménilmontant, Félicien David, tous trois logeant ensemble comme des frères.

Je vis encore aller et venir dans la maison une jeune négresse à l'air doux et paraissant fort affectionner son jeune maître, qui, de son côté, était loin de la traiter en esclave.

Nos amis, Ch. Lambert, Alexis Petit, prévenus de notre arrivée, accoururent du vieux Caire pour nous souhaiter la bienvenue.

Déjà, Lambert, au service du *Grand Pacha* en qualité d'ingénieur, a fait plusieurs excursions à travers le désert jusqu'à la Mer Rouge, pour y étudier l'important travail de l'*isthme de Suez*; tous deux ont l'air heureux et pleins d'espoir. La rétribution de sa place, assez élevée pour le pays, se trouve en partie consacrée aux besoins du *Père*; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de tous deux; l'un donne et l'autre accepte; il est difficile de trouver dans un autre que Lambert un amour filial plus dévoué, plus exclusif que le sien pour notre *grand Ami!*

Comme les recherches de Lamy, pour me trouver un logement approprié à ma fortune, n'ont pas abouti, je prie Lambert et Petit d'explorer leurs parages à ce sujet. Deux jours après, ces messieurs vinrent me chercher pour entrer immédiatement en jouissance d'une maison dans le prix modique de 20 piastres par mois, ou plutôt par lune, car cet astre régularise toutes les comptabilités de l'Orient.

Le 18 décembre, je quittai *Masr el Kibir*, le *grand Caire*, heureuse enfin de pouvoir dire comme l'Anglais, en entrant dans ma nouvelle demeure : *O sweet home! mon doux chez moi!*

Pour ce faible prix, cette maison se composait de cinq chambres, plus la terrasse; comme il ne pleut jamais dans ce climat béni, les terrasses sont entourées de parapets à hauteur d'appui et servant de faîte à toutes les constructions du Caire.

Ces messieurs m'ont recruté une fille arabe pour me

servir, au prix de 15 piastres par lune, plus la nourriture, le logement, et, toutes les trois lunes, une paire de babouches comme témoignage de ma satisfaction.

Ma servante Barkah me paraît assez entendue à tout ce qui concerne le ménage; elle m'accompagne au bazar le plus voisin; plus tard, me dis-je, j'irai visiter ceux des *Mille et une nuits*; songeons pour l'instant à orner la plus apparente de mes cinq chambres: avec son aide, je pus me procurer à très-bon compte, un matelas de coton, selon l'usage du pays, lequel, placé dans un angle et entouré de sa moustiquaire, fera un assez bon effet, ce qui, avec une *table*, un tabouret et ma malle pour siége, composera mon *modeste* ameublement. Mais, comme il faut toujours sacrifier plus ou moins au luxe, j'y ajoute une grande natte de jonc pour couvrir en partie mon plancher. Tout est si bon marché dans ce pays, que ma bourse n'a pas subi un trop rude assaut de mes achats; d'ailleurs ma Barkah en a débattu les prix avec une ténacité de bon augure; aussi je la laisse compléter les menus détails de notre installation, comme elle l'entendra.

En fait de confort intérieur, je compte bien, en étendant plus tard mes relations, connaître ce qui existe dans les maisons turques; mais, quant aux logements de nos amis, ils ne sont guère plus luxueux que le mien. Tous les pionniers ont commencé ainsi!

Ce qui assure la sécurité des quartiers du *grand* et du vieux Caire, et même d'Alexandrie, ce sont les *Aukel*; on appelle ainsi une circonscription de quinze ou vingt maisons placées sous la garde d'un et même de deux portiers qui gîtent aux deux bouts de ces ruelles étroites. Cela deviendrait une souricière dangereuse pour un voleur, si le cri *au secours* venait à se faire entendre dans cet espace.

Cette explication sur les aukel me rassura complétement, moi si isolée dans cette grande maison; je sentis

dans cés portiers barbus, gardiens attentifs de la paix publique, deux cerbères auxquels je me promis de jeter de temps à autre quelques gâteaux. Cela calma l'émotion que j'avais ressentie en voyant les serrures de bois qui ferment toutes les portes des maisons des Aukel et des quartiers du Caire.

Voici la clef de votre maison, me dit Lambert, en me présentant un petit morceau de bois carré de huit à dix centimètres de longueur. Tout d'abord je crus à une plaisanterie, car tu ne peux te figurer un système de clôture plus primitif. A l'un des bouts de ces clefs sont fichées trois petites pointes en fer que l'on met en rapport avec les trois petits trous de la serrure, c'est-à-dire avec un autre morceau de bois mobile à l'intérieur, et le *sésame* est trouvé, la porte s'ouvre. Tu le vois, ceci est aussi innocent que la bobinette du petit *Chaperon*.

Dans ce même aukel demeurent également plusieurs de nos amis, Charpin et sa compagne. Après la visite que me rendit la jeune et jolie *Clara*, nous nous promîmes de nous revoir souvent. Elle me paraît aussi douce que jolie; c'est une charmante compagne dans mon isolement. Là demeure aussi *Machereau*, employé en qualité de professeur de dessin à l'école de Djizeh. Sa bonté et son incurie sont de notoriété publique; ses élèves et ses amis disent comme terme de comparaison : sale comme le *bon Machereau*. Il le sait et rit de cet étrange succès. Aussi se sent-il dans son élément au milieu des Arabes. La première fois qu'il vit le Caire, il se reconnut de suite. « Dans ma vie « passée, me disait-il hier, j'ai habité l'Orient. Cette ville « est ma mère ; je ne veux plus m'en séparer; partout, « d'ailleurs, on peut travailler au progrès. » En effet, sauf la polygamie, qu'il repoussa toujours, *Machereau* adopta toutes les coutumes de ce pays ; il se fit circoncire pour épouser une femme arabe et ne sortit jamais de l'Égypte.

Pour moi, je n'eus qu'à me louer des égards et de l'obligeance de cet original garçon. A mon arrivée, il me conduisit dans les bazars du Caire ; en route il me fit comprendre la topographie des divers quartiers, ce qui ne laisse pas que d'être fort difficile, car, aucune rue n'ayant de nom, aucune maison n'ayant de numéro et ni aucune indication dans ces ruelles uniformes, rien qui puisse servir de point de repère, il faut que les émigrants fassent un cours d'observations minutieuses, des tours de force de mémoire, s'ils veulent retrouver leur demeure au milieu de ce dédale de carrefours.

Les bazars étaient encombrés de monde ; on y voyait des individus à turbans de toutes nuances ; le *vert*, que le musulman revenu du saint voyage de la Mecque a seul le privilége de porter, se heurtait contre le turban *jaune* du ïaoudi (juif), qui n'a pas le droit d'en mettre d'une autre nuance ; puis se promenait gravement le *malem*, écrivain cophte, au turban *noir*, mais ayant comme armes parlantes son écritoire passée dans sa ceinture. Je vis aussi un grand nombre de *cettis* (dames) voilées hermétiquement, les plus fortunées se faisant suivre orgueilleusement par un ou deux eunuques, enseigne honteuse qui disait le rang de leur possesseur. Pour moi, cet ensemble était d'un effet saisissant ; toutes les merveilles des contes de Galland bourdonnaient à mes oreilles ; je ne pouvais m'arracher de ce lieu.

Les transactions se font en dehors des petits *magasins*, où sont entassées toutes les richesses du Levant. Le marchand, assis sur le bord d'une large baie, fait chatoyer devant les *cettis* les couleurs les plus éclatantes et les étoffes les plus riches, tout ce qui peut les faire aimer et briller dans le harem ; car pour elles tout est là ; il faut lutter pour obtenir l'amour dans la préférence ou subir le dédain dans l'isolement.

CHAPITRE XXIII

Le docteur Dussap. — Les effets du hachisch. — Déchéance des chiens d'Orient. — *Légende arabe.* — Visite aux grandes pyramides de Djizeh.

Après notre visite dans les bazars, Machereau me conduisit chez un ami du *Père;* il suffit d'ailleurs d'être Français pour avoir auprès du docteur Dussap droit à l'accueil le plus bienveillant; aussi voulut-il me garder à dîner.

Les Arabes n'appellent jamais M. Dussap que *Abou-Dagn-Taouil,* le père à la longue barbe. Cet homme était un débris de notre expédition française en Égypte. Lors du retour de notre armée en France, le jeune officier de santé donna sa démission et habita l'Orient depuis cette époque, mais il resta Français de cœur et d'âme et le prouva sans cesse en faisant de chacun de ses compatriotes qui vint le visiter son hôte et son ami.

Tous les saint-simoniens à leur tour devinrent plus ou moins ses obligés. Le *Père* l'aimait comme un homme de grand cœur et comme notre providence visible.

Plus tard je fus à même, en vivant dans sa famille, d'apprécier sa valeur et sa bonté paternelle. J'eus alors le triste bonheur de pouvoir acquitter la dette commune. Mais n'anticipons pas; les événements ne vont pas tarder à se développer.

Notre course à travers le Caire nous conduisit près de la

demeure de Lamy. Je désirais le revoir, ainsi que *David* et *Maréchal*, afin de les remercier encore de l'accueil aimable et fraternel qu'ils avaient fait à mon arrivée.

Dès six heures, le soleil se retirant sous l'horizon marque la retraite du jour. Cette obscurité subite, sans crépuscule, me surprend encore chaque soir comme une nouveauté; aussi fûmes-nous forcés d'accepter de ces messieurs l'hospitalité pour la nuit.

Chacun d'eux fumant son chibouque, ou humant de ce bon moka si bien préparé par les Arabes, la société se laissait aller à un doux *far-niente*; on vint à parler du hachisch, dont l'usage est passé dans les mœurs et coutumes de ce peuple. Les Orientaux en général trouvent dans son emploi un bonheur extatique dont ils font le plus grand cas.

Chacun parla des hallucinations qu'il en avait éprouvées sans aucun inconvénient pour la santé. Tous me présentèrent leur bonbonnière et en prirent eux-mêmes.

Curieuse de me rendre compte de l'effet de cet opiacé, j'en pris aussi, mais avec modération. Soit que la contention d'esprit où je me trouvais l'empêchât de produire d'abord son principal symptôme, je me sentais accablée et rien de plus. Je priai Lamy de me faire conduire dans la pièce qui m'était destinée. Là, une fois seule et enfermée, je me jetai tout habillée sur mon lit et me laissai aller à la sensation qui m'envahissait. Ce n'était pas du sommeil, mais une extase délicieuse; me sentant sans aucune puissance sur mes pensées ou sur ma volonté, j'errais dans un monde idéal. La première perception que j'éprouvai, et dont j'eus tout le temps parfaitement conscience jusqu'à la fin de la crise, ce fut un sentiment de bien-être général. Puis vinrent des accès continus de faits étranges; je me sentais balancée dans les airs par des mains invisibles; puis la scène changeait; autour de moi je voyais mille objets sans formes précises, mais qui eussent pu se comparer à un éblouissant kaléidoscope.

Ces effets singuliers sont autres chez chaque individu, et malgré ces différences, tous l'ont éprouvé comme moi, ces phénomènes bizarres restent complets dans le souvenir.

Cet état me sembla durer longtemps; il fut remplacé par un sommeil lourd jusqu'au matin. Aussi je me levai la tête pesante et les nerfs brisés, bien résolue à m'en tenir à cette seule expérience. En résumé, l'impression qui me resta de ces extases orientales me satisfit médiocrement.

Le *hachisch* est un mélange composé d'ellébore, de feuilles de chanvre, d'opium, d'aromates et de sucre. On le prend sous forme de bonbon ou de confiture. Ses effets agissent sur le cerveau et peu ou point sur les sens; il cause, selon l'impressionnabilité des sujets, les plus singulières aberrations. Les Orientaux, naturellement apathiques, éprouvent des somnolences contemplatives dont ils jouissent solitairement et peut-être sans s'en rendre compte. Mais j'ai vu, au contraire, une sorte de folie agiter quelquefois le cerveau actif des Européens, jusqu'à produire des convulsions, que l'on peut calmer, du reste, aisément, en faisant prendre au *hachisché*, comme antidote, du jus de citron légèrement concentré et du café.

Aussi, suis-je convaincue que l'usage de ces opiacés, poussé jusqu'à l'habitude, doit attaquer la vie dans sa source et annihiler surtout les facultés intellectuelles.

Pour me remettre de mon expédition dans le pays des songes, je priai Machereau de me conduire dans les divers quartiers du Caire. Pour le moment, nous nous contentâmes de visiter le quartier *franc*, et au retour il me nomma les autres, car on ne peut les voir tous en un jour. Il y a les quartiers *juif*, *arménien*, *cophte* et *grec*. Les *Turcs* habitent les anciens palais des *bey-mameluks*. Là, tout rappelle encore la magnificence de cette foule de petits despotes. Ces palais, dont je vis plus tard l'intérieur, ont tous des péristyles soutenus par des colonnes ioniennes, des cours plantées de palmiers; les murs des principaux *divans* (salons)

sont revêtus de marbre blanc. Au milieu de ces grandes pièces on voit souvent d'un bassin s'élancer un jet d'eau fraîche; des ventilateurs placés au nord aspirent le moindre souffle d'air et répandent cette fraîcheur délicieuse promise aux élus par le Prophète.

Ce jour-là, je vis surtout *El-Mouski*, le quartier *franc*. Placé au milieu de la ville, il est le centre du mouvement européen. On y voit les consulats de toutes les nations. Les locations en sont comparativement élevées; aussi aucun de nous n'y demeure, car nos grands financiers n'en sont encore parmi nous qu'au rêve.

De retour au vieux Caire, ma jolie Clara m'interpella sur la longueur de ma *fantasia*. — Qu'avez-vous vu? Comment trouvez-vous les bazars? Y avez-vous acheté pour votre chevalier quelques foulards de poche dont il néglige trop l'usage, dit-elle en raillant? Que vous semble de cette habitude de jeune garçon mal élevé? Ne doit-elle pas repousser toute femme délicate?— Ainsi que vous, ma mignonne, je trouve notre artiste d'une négligence magistrale sur toute sa personne, d'autant plus que son physique à la Socrate ne peut faire oublier ce grave inconvénient; mais avouez qu'il a aussi de cet ancien philosophe la bonté et la mansuétude. Tel que je le vois, loyal et simple, n'ayant pas le droit d'être fat, je vous conseille, dans l'occasion, d'accepter comme moi ses services désintéressés, tout en faisant bon marché du reste.

Les grandes pyramides de Djizeh se trouvent à deux lieues environ du vieux Caire. J'avais le plus grand désir d'aller les admirer de près; ce désir était partagé par les nouveaux débarqués; aussi, le 25 décembre, une partie fut organisée dans ce dessein; six d'entre nous se concertèrent pour aller les visiter. Les provisions furent préparées pour cette mémorable journée et disposées, dès la veille, dans de grandes corbeilles qu'un ânier et son cher compagnon furent chargés de nous convoyer jusque-là;

quant à nous, comme les mois de décembre et de janvier ressemblent à nos plus beaux printemps, nous résolûmes à l'unanimité de faire à pied cette promenade. Au lever du soleil, nous partîmes donc, *Rogé*, *Massol*, *Gondret*, *Charpin*, *Clara* et *moi*. Le long de cette route, nous rencontrâmes des orangers, des citronniers, des cotonniers, tout chargés de fleurs ou de fruits, et puis encore le beau palmier qui domine tout de sa tête majestueuse, mais n'offre que peu d'ombrage.

Au bout d'une heure de marche, tous les regards se tournaient vers les corbeilles; ce signe fut compris; le mot *halte* se fit entendre. Alors on s'assit quelques instants sur la terre, le temps de dépecer deux poules rôties, de boire à pleins gobelets l'eau du Nil, et de nouveau nous voilà en route.

Mais bientôt un obstacle sur lequel nous n'avions pas compté vint entraver notre marche; de grands marécages se présentèrent, qu'il fallut contourner; plus loin, ce furent des champs entiers, couverts encore par l'inondation, qui nous barrèrent le passage. Notre route s'en allongea indéfiniment.

Les renseignements ont été pris un peu à la légère; plus de prévoyance nous eût appris que les eaux du Nil ne sont complétement rentrées dans leur lit que vers la fin de janvier. Mais, lorsque les accidents de terrain les avaient fait écouler çà et là, quelle riche végétation se faisait aussitôt jour! Quels beaux champs de blé, quelle fertilité, à côté de ces petits lacs! La vue de cette belle et féconde *Isis* nous parut admirable.

Malgré l'hommage rendu à la grande déesse, personnification de l'Égypte, nous n'en regrettâmes pas moins, Clara et moi, nos bons ânes du Caire; ne riant qu'à demi, nous leur adressâmes nos touchants regrets. O douces et paisibles montures! Quelle malencontreuse idée nous a portées à dédaigner vos précieux services! Avec vos pieds

si sûrs et votre allure si calme, non-seulement nous traverserions ces divers obstacles, mais cette terre, si riche qu'elle nous paraisse, ne souillerait pas à cette heure nos légères chaussures.

Pendant que cette invocation, mêlée de plaintes, nous échappait, nous vîmes notre petite caravane s'arrêter de nouveau ; les détours qu'il nous a fallu faire ont désorienté notre ânier; la voie est perdue, que faire? quel côté prendre pour aller vers ces pyramides qui s'élèvent déjà si hautes devant nos yeux?

Fort heureusement, nous vîmes venir à notre secours quelques grands et forts Arabes. Ils comprirent aussitôt la situation; aussi, après y avoir été autorisés, ils prirent Clara et moi dans leurs bras robustes, nous serrant contre leurs poitrines, dans la crainte de nous laisser choir dans l'eau vaseuse qui, par instant, leur montait jusqu'à mi-corps, puis nous déposèrent sur la terre ferme. Ces quatre messieurs furent tour à tour passés sur le dos de nos fellahs, qui, après cet exercice, eurent bien gagné le *bakchis* (pour boire) que nous leur offrîmes. Remis enfin dans la bonne voie, nous arrivâmes sans rencontrer de nouveaux obstacles, vers midi, au pied des Pyramides.

Trop fatigués pour en risquer de suite l'ascension, nous nous établîmes à l'abri de ces grandes assises, car le vent ne nous permit pas de rester sous le beau bouquet de sycomores qui se trouvait non loin de là. Près de ces monuments historiques, en face de l'immense désert et du sphinx accroupi qui semblait en garder l'entrée depuis des siècles, nous prîmes un repas dont ces diverses circonstances firent le charme, et qui par cela même nous sembla délicieux.

Lorsque le repos nous permit de nous abandonner aux soins d'une douzaine d'Arabes qui, patients comme leurs chameaux, attendaient depuis longtemps nos ordres pour nous aider à gravir ces hautes masses de pierres, nous

nous confiâmes, non à leur agilité, mais à leur force, et commençâmes notre ascension.

Ces hommes vivent de cet exercice, qui leur est familier. Deux Arabes, montés sur la première assise, vous enlèvent en vous prenant sous les bras et vous transportent ainsi de l'une à l'autre jusqu'au sommet.

Clara et moi, nous nous arrêtâmes au tiers de la hauteur; ce fut déjà assez joli après la fatigue de la matinée. Nous étions du reste assez élevées pour voir les chaînes de montagnes enserrant le Nil, puis le vaste désert, qui rappelait l'immensité de la mer et ses dangers, car le *khramsin*, en soufflant, y excite lui aussi des grains et des tempêtes.

Lorsque nous fûmes descendus, nos fellahs allumèrent des torches pour nous faire visiter l'intérieur.

J'avoue que, n'étant pas archéologue, j'éprouvai une indéfinissable sensation de tristesse et de malaise en descendant, remontant, parcourant ces diverses chambres aux voûtes sombres, veuves de leurs sarcophages. N'étant pas distraite par la science de nos érudits, toute à l'émotion qui faisait peser ces voûtes séculaires sur ma tête, je respirais difficilement, tout en songeant aux mystères que renferment, dit-on, ces pyramides. Et combien de générations iront après nous les visiter encore, avant qu'elles aient dit à l'humanité leur dernier mot !

Clara et moi, nous sortîmes les premières de ces souterrains; me voyant pâle, elle voulut me ranimer en causant gaîment. « Après tout, dit-elle, ces masses de pierres étonnent d'abord, mais devant ce vaste désert de quoi ont-elles l'air ? Tout au plus de ruches dans un vaste champ. — Chère folle, dites aussi que tout à l'heure ces messieurs sur le sommet de la grande pyramide ressemblaient à quatre ibis perchés sur le haut d'un arbre. — Parfait ! dit-elle en riant. Avouez, Suzanne, qu'une plaisanterie a sa valeur, même lorsque quarante siècles vous contemplent. C'est

plus sain à l'esprit que ce sombre défilé de générations évoqué tout à l'heure par votre noire baguette. Grâce à cela, voilà nos couleurs revenues. »

Lorsque ces messieurs sortirent des caveaux, le soleil était prêt à descendre sous l'horizon ; il ne fallait donc pas songer à retourner au vieux Caire. Aussi, nous fûmes forcés d'entrer dans la cabane d'un de nos Arabes pour y passer la nuit. Notre souper se composa d'excellent lait de buffle. Puis ces messieurs firent du café, qu'ils s'empressèrent de partager avec notre hôte. Celui-ci, pour reconnaître notre politesse, nous présenta aussitôt sa gamelle de bois remplie d'une espèce de brouet noir fait avec de petites fèves du pays. Charpin seul se dévoua ; il eut le courage de manger avec l'Arabe cette nourriture nauséabonde.

Ce procédé nous concilia les sympathies du fellah ; notre sécurité en devint plus complète ; car, à peine a-t-on mis la main au plat avec l'un d'eux, que dès ce moment on devient vraiment son hôte.

Celui-ci partagea généreusement sa natte avec nous ; puis chacun s'organisa comme il put dans son coin pour attendre le jour. Bientôt il se manifesta parmi nous une agitation qui devint générale ; elle se traduisit par une première plainte : que de puces ! dit l'un. — Moi, dit un autre, j'en ai des milliers qui me torturent. — Le homard cuit n'est pas si rouge que ma peau ! — Je vais courir au lac, ou monter sur la maison... Toute la nuit chacun se plaignit, changea de position et ne put dormir.

Enfin le matin arriva, et dans cette nouvelle bataille des pyramides nous restâmes les vaincus, fuyant dans la campagne pour aller noyer dans les petits lacs cette foule de prisonniers ennemis. Cet épisode fort piquant ne contribua pas peu à égayer notre retour.

Depuis mon arrivée en Égypte, j'avais pu juger la position générale des saint-simoniens ; des difficultés sans nombre

avaient pesé sur chacun d'eux. Les premiers casés avaient aidé leur frères; mais les ressources étaient à peine en rapport avec les besoins. Aussi, ne voulant pas aggraver les charges, j'étais toute disposée à me soumettre à la grande loi du travail, agitant dans ma fierté plébéienne les mêmes principes que ceux qu'un moraliste anglais vient de préconiser dans son ouvrage du *Self help*. « S'aider soi-même, c'est, dit-il, ne pas hésiter devant le travail du jour; c'est résister à sa paresse, à son égoïsme; en un mot, c'est se vaincre soi-même, etc., etc. »

Voulant vivre indépendante, je me fis momentanément la blanchisseuse de tous nos amis; m'étant procuré les ustensiles nécessaires, je me mis à l'œuvre le 29 décembre 1834; ma servante prit la moitié de la besogne; au bout de quelques jours notre apprentissage était fait.

Cinq de nos amis arrivèrent au Caire le 30 décembre. C'étaient le médecin *Jallat*, MM. *Gènevois, Achard, Lefévre* et *Yvon Villarceau;* ce dernier m'apportait un grand nombre de lettres de France. Plusieurs de ces nouveaux arrivés vinrent se caser au vieux Caire. Nous nous réunîmes tous le 1er janvier 1835, et nous renouvelâmes connaissance en allant serrer la main aux nouveaux débarqués chez *Clorinde Rogé*, dont le logement plus vaste prêtait à la circonstance.

Le *Père*, de retour du barrage, logea également au vieux Caire avec *Lambert* et *Alexis Petit*. Peu après, la vie de relation s'établit entre nous tous.

C'est en revenant de ces petites réunions, reconduite à ma demeure par *Félicien David*, *Machereau* ou tout autre, que plusieurs fois il nous fallut faire une chasse vigoureuse aux escouades d'horribles chiens qui, après le soleil couché, se font les gardiens de la ville en hurlant après les retardataires.

Des nombreuses variétés de la race canine l'Égypte ne possède que le *chien-loup*. Cette espèce est sans aucune

culture; de couleur fauve, elle a le poil ras et rude, l'air stupide et l'instinct féroce. Ces chiens se groupent et se partagent la police de chaque quartier.

Tu te demandes sans doute, comme je le fis alors : comment se fait-il que cet animal, autrefois adoré en Égypte sous le nom d'Anubis, soit devenu l'objet de l'aversion de ce peuple? Permets-moi de te redire la légende instructive qui me renseigna sur cet intéressant sujet.

L'historien qui me la raconta fit remonter la déchéance de cette race au temps de l'invasion de *Cambyse*. Ce conquérant ayant tué un des principaux dieux du pays, *le bœuf Apis*, jeta son corps dans la campagne; tous les animaux respectèrent ces restes sacrés; les chiens seuls se jetèrent dessus et les dévorèrent. Cette énorme impiété les ruina complétement dans l'esprit du peuple égyptien, qui se dit : rien n'est sacré pour ces gloutons! Au sentiment de vénération succéda aussitôt chez lui une horreur profonde pour cette coupable race. Le mahométisme ne fit par suite que sanctionner une opinion traditionnelle en déclarant le chien un animal immonde.

Cependant je dois ajouter que, pour les services qu'il rend quotidiennement, il obtient à notre époque un succès d'estime; car non-seulement c'est un gardien bruyant et fidèle, mais ses vastes flancs servent de sépulture aux restes mortels des ânes, des chameaux, des gazelles, laissés sur les routes et que chacun oublie de relever pour les rendre à la terre. Sous ce rapport, le chien fait une concurrence active aux chacals, fort nombreux également sous ce beau ciel.

L'entente cordiale n'en subsiste pas moins entre ces divers animaux, leurs formes et leurs instincts ayant une grande similitude. On suppose, d'aucuns le disent, que le croisement de ces races doit arriver fréquemment entre elles.

Le père Dussap me racontait, en parlant de ces phalanges

de chiens errants, qu'à Constantinople elles étaient si nombreuses et si bien aguerries, qu'un fort bâton ne suffisait pas dans certains quartiers pour se garantir de leurs attaques. Dernièrement, la mère du *sultan Mahmoud*[1], touchée de voir cette institution naturelle livrée à ses propres ressources, déposa à sa mort un legs considérable entre les mains des *cheiks*, afin que l'on pourvût dans chaque quartier à la nourriture de ces malheureux proscrits.

[1] Historique.

CHAPITRE XXIV

Aspect du Caire vu de la citadelle. — Fête donnée au maréchal Marmont. — Grande *fantasia* au Caire pour fêter le retour d'Ibrahim-Pacha.

La forteresse, nommée en arabe *el-Kaala*, se trouve assise sur une colline qui domine le Caire. Mais, pour jouir de cette vue, il faut oublier un moment le drame sanglant qui s'y joua en 1811. Là, six cents mameluks furent conviés à une fête de famille par *Méhémet-Ali*, notre grand pacha; traqués ensuite dans cette enceinte, ils furent tous impitoyablement massacrés.

Pour t'expliquer, sans essayer de le justifier, l'homme capable de cette énergie puissante et sauvage, il faut ajouter que cette terrible exécution assura à l'Égypte la paix intérieure, sans cesse troublée par ces tyrans subalternes.

Le Caire, cette ville des *kalifes*, forme autour d'*el-Kaala* un immense croissant. De là se voit un panorama pittoresque et grandiose. — C'est avant tout cette foule de minarets sveltes, sculptés ou peints, dont les tours aux trois rangs de galeries entendent trois fois par jour chanter les louanges du Seigneur; puis les grandes pyramides apparaissent un peu à l'ouest et dessinent leurs angles sur un ciel constamment bleu; au loin l'horizon est borné par deux chaînes de montagnes encadrant le Nil, ce beau fleuve

qui renouvelle chaque année depuis tant de siècles l'imposant spectacle de son fertile débordement. Ces divers aspects donnent à la cité orientale un caractère tout particulier.

On ne descend pas de la citadelle sans admirer auparavant le fameux puits de *Joseph*, taillé complétement dans le roc à la profondeur de deux cent quatre-vingts pieds sur quarante environ de circonférence. Cet immense travail remonte aussi au temps des kalifes. Ce puits est divisé dans sa hauteur en deux étages qui ne s'élèvent pas perpendiculairement au-dessus l'un de l'autre. A la hauteur de la première partie, on a établi une plate-forme qui donne accès à un grand bassin servant de réservoir. Des bœufs attelés à la roue d'un manége sont employés constamment à le remplir, tandis que d'autres, placés à l'étage supérieur, l'élèvent à la surface du sol. Comme cette eau filtre à travers un sable imprégné de nitre, elle est saumâtre et peu propre au service de la table. Celle destinée à cet usage se prend directement au Nil. Cette prise d'eau est élevée jusqu'à la citadelle par un aqueduc d'un effet très-pittoresque qui se trouve placé entre le vieux et le grand Caire.

Le départ de deux amis, qui viennent de nous faire leurs adieux et vont retourner en France, nous a étonnés et attristés. MM. *Jallat*, médecin, et *Drouot*, arrivés depuis un mois à peine, n'ont pu s'habituer à la vie d'Orient; pour eux, chrétiens mystiques, elle est dénuée de tout charme. Ni les hommes ni les coutumes n'ont pu trouver grâce à leurs yeux.

Nous fûmes distraits de ce fait par l'annonce d'une fête donnée par *Soliman-Pacha* (personne n'ignore qu'après la déchéance de Napoléon, en 1815, le colonel *Selves* vint en Égypte; là, les immenses services qu'il rendit au *vice-roi* lui méritèrent les titres de général et de pacha). Cette fantasia était donnée en l'honneur d'un voyageur éminent qui visitait en touriste les contrées orientales; quel était cet

homme? Quels étaient son titre, son pays? Je m'en inquiétais peu. Le *Père* m'avait fait inviter. J'en étais joyeuse, car cette fête variait agréablement notre vie. Je m'y rendis avec Clorinde et son mari; tous nos amis du Caire s'y trouvaient, Maréchal, Lamy, David, etc. L'assemblée était nombreuse lorsque nous arrivâmes; on nous signala plusieurs étrangers de distinction qui formaient groupe, mais sans nous les nommer.

Clorinde seule valsa; je me refusai obstinément à toute sollicitation; je ne trouvais pas mes toilettes de voyage suffisamment fraîches pour les mettre en évidence devant tous ces gros Turcs; je m'en tins à mon rôle modeste d'observatrice. Mais vint un moment où j'en fus distraite par un des invités, qui, après un salut courtois, prit place sur le même divan que moi. C'était un homme distingué, de grandes manières, et causant bien. Il débuta, comme tous les Français, par des compliments : « Comment se fait-il, Madame, que vous ne preniez point part à la danse? Se peut-il que vos petits pieds, agités malgré vous par la Musique, ne vous y aient pas encore entraînée? » Sa bonne grâce française me mit de suite à l'aise; aussi lui répondis-je aussitôt en souriant : « Votre remarque est juste, monsieur; j'aime passionnément la danse, mais voyez, nous sommes trop peu de dames pour former un quadrille. — Alors, pourquoi refuser quelques tours de valse? Ne l'aimez-vous pas? — Au contraire; mais pour moi la valse est si enivrante, qu'elle me produit un succès étourdissant. » Il rit de ce mauvais jeu de mots. Il me parla de Paris, du charme des Parisiennes, qui lui fait reconnaître au premier coup d'œil ses compatriotes dans tous les pays qu'il parcourt. Puis, au bout de dix minutes, il s'inclina galamment et retourna au milieu du groupe officiel.

Lambert, qui ne m'avait pas quittée des yeux pendant ma conversation avec ce personnage, vint alors auprès de moi et me dit : « Eh bien, Suzanne, vous lui avez parlé,

vous l'avez fait rire; comment trouvez-vous le *maréchal*? » Croyant en toute sincérité qu'il me parlait de notre ami, je ripostai aussitôt : « Mais quelle singulière question me faites-vous là ? Je trouve Maréchal aujourd'hui comme hier, c'est-à-dire un excellent garçon que j'apprécie fort. — A votre tour, Suzanne, quel quiproquo faites-vous? Je vous parle *du maréchal*, du héros de la fête, qui dans l'instant vient de vous quitter. » A ma rougeur, à ma stupéfaction, il vit que mon erreur n'était pas jouée; il ajouta : « Oui, c'est le *maréchal Marmont, duc de Raguse*, qu'un ex-colonel de l'empire, devenu *Soliman-Pacha*, fête dans son palais du vieux Caire; tout cela étonne votre naïveté? — Eh quoi ! tous les saint-simoniens autour de ce traître ! — Chut ! chut !! chère mauvaise tête ! Pas de ces gros mots ni de ces colères intempestives dans le lieu et le pays où nous sommes. Savez-vous ce que vient de dire tout à l'heure le maréchal dans un groupe dont je faisais partie? Il parlait des événements passés avec le calme et le naturel dont tout homme fort ne se départ jamais. « En 1815, disait-il, je « me suis montré plus citoyen que soldat. En 1830, je me « suis montré au contraire plus soldat que citoyen. Dans « les deux cas j'ai déplu aux Français; donc j'ai manqué « d'à-propos [1]. » — Mon cher Lambert, traitez-moi, si bon vous semble, de *béotienne*, mais, si cet homme vient de nouveau me parler, je détournerai la tête sans lui répondre ! »

Les plaisirs de cette soirée, dont ce grand personnage daigna se montrer satisfait, furent la musique, le chant, les délicieux sorbets et autres rafraîchissements que l'on fait si bien dans les harems, un très-beau souper, puis les charges de Machereau pour le bouquet.

Nous nous retirâmes vers deux heures du matin. Ce fut en sortant que le *Père* m'enveloppa d'un très-beau burnous blanc, pour me préserver de la rosée du matin, et qu'il ne

[1] Tout est historique.

voulut jamais reprendre. Ce burnous me fut bien précieux. Lorsque, plus tard, voulant suivre la clinique de l'hôpital, je fus forcée de faire une concession à l'opinion, en me travestissant en homme, il compléta le joli costume de Nizame, tout en voilant les formes trop féminines de l'étudiant.

Rien n'est beau comme les nuits de ce pays; chaque soir, au retour de nos petites réunions, je monte sur ma terrasse pour admirer les étoiles si brillantes sur ce bleu sombre du ciel, où jamais un nuage ne paraît pour en voiler l'aspect si pur. Le jour, un charme aussi vif m'attache à cette petite maison. Dans le sycomore planté au milieu de ma cour, je jouis d'une délicieuse volière. Sont-ce des pinsons, des linots ou des bouvreuils qui chantent? Je ne sais; je les entends sans les apercevoir. Mais tous saluent le soleil à son lever; puis le concert commence par des solos charmants, suivis de morceaux d'ensemble. Mes petits chanteurs s'efforcent de m'expliquer la nature et d'entretenir dans mon âme le feu sacré.

A mesure que mes relations s'étendront, je te dirai quelques mots sur les dames turques, arméniennes, cophtes, juives et abyssiniennes.

Je veux en ce moment te faire connaître la *fellah ;* c'est la femme du peuple par excellence; elle tient au sol par toutes ses fibres; ses enfants sont les plus vivaces; ils résistent mieux à la misère, au manque d'hygiène, à toutes les causes délétères qui attaquent et font disparaître l'enfant de l'étranger, même celui du riche Turc.

Les femmes arabes ne se marient qu'avec des musulmans; ce sont les compagnes des soldats, des domestiques et des paysans arabes. Ces enfants de l'Égypte à la peau bronzée, aux vêtements bleus, au borgal noir, forment la plus forte moitié de la population féminine; elles sont généralement bonnes mères. La fellah, pour conserver la liberté de ses bras, porte son jeune enfant, entièrement nu, à califourchon

sur son épaule; vers six mois, le petit être sait déjà se tenir en équilibre, jambe de çà, jambe de là, posant comme point d'appui sa petite main sur la tête de sa mère, celle-ci tenant seulement un pied tant que l'enfant est très-petit.

Cette habitude est générale dans le peuple; elle communique un remarquable développement au buste de l'enfant et donne plus tard à l'Arabe des deux sexes cette prestance biblique.

L'abus des bains très-chauds déforme en général le sein des femmes. Ce n'est que chez les jeunes filles de dix à seize ans que cet important détail de la beauté de notre sexe pourrait soutenir la comparaison avec les femmes d'occident.

Ce côté défectueux est tellement prononcé chez un grand nombre de nourrices, qu'il présente parfois des effets d'un grotesque achevé. Souvent, dans les rues, je me suis arrêtée devant ces tableaux avec une surprise toujours nouvelle. Figure-toi ce jeune enfant à califourchon, penchant le haut du corps vers sa mère pour solliciter sa nourriture, et la mère lui tendre à la hauteur de son épaule la source où son nourrisson doit puiser la vie. L'enfant marche-t-il, c'est mieux encore; il se place devant sa mère accroupie et soutient de ses petites mains le biberon naturel qui porte le lait de la nourrice à sa petite bouche.

D'après ces faits, jugez de la distension que cet organe peut acquérir, dans ces contrées brûlantes, chez des femmes de vingt à trente ans.

Ces jours derniers, *Soliman Pacha* et d'autres personnages de distinction furent envoyés comme gardes d'honneur au-devant d'*Ibrahim Pacha*, le fils du *vice-roi*, pour escorter son retour.

Aujourd'hui 21 janvier 1835, ce héros a fait son entrée au Caire après trois ans d'absence. Dans cet espace de temps, Ibrahim a soumis la Syrie et fait trembler son suzerain jusque dans Constantinople. *Méhémet Ali*, dont les

intentions secrètes ont été si bien remplies, veut associer son peuple à sa joie pour fêter dignement le retour de son glorieux fils. Le canon de la citadelle doit se faire entendre pendant les trois jours que durera cette solennité.

Le programme d'une *fantasia* annoncée à si grand bruit nous tente ; nous nous promettons de nous rendre ce soir au Caire, pour jouir de la joie de ce bon peuple, et aussi pour juger du coup d'œil d'une fête publique, qui n'a pas comme toutes les autres la religion pour mobile.

Notre cavalcade se réunit vers le *Mogrèb*, le *Père* en tête; nos porteurs de *machallah*[1], se plaçant en serre-file ou devant nous, courent à pied pour éclairer notre marche, car nos ânes, stimulés sans cesse par le petit bâton pointu de l'ânier, nous font galoper vivement; aussi arrivons-nous en peu de temps sur le lieu de la fête.

En suivant les jardins d'*Ibrahim*, nous voyons la façade de son palais illuminée en verre de couleurs, innovation qui fait pousser des cris de joie à nos fellahs.

La citadelle est brillamment illuminée; nous y montâmes un moment pour jouir d'une vue d'ensemble. De là on voit les cavalcades courant d'un lieu à un autre, ce qui mobilise les machallahs et produit une illumination fort singulière.

En descendant d'*el Kaala*, nous suivons la foule qui se porte devant le palais de *Bogos-Bey*, le ministre en faveur.

D'après l'admiration des bons Arabes, je ne sais si l'imagination de Schééraza de, la belle conteuse des *Mille et une Nuits*, leur semblerait suffisamment riche pour te retracer ce que nous vîmes auprès de la demeure de ce riche Arménien. Les murailles de cette rue étaient ornées de chaque côté de riches tapis à la hauteur d'un premier étage; dans leurs replis, ils encadraient une foule de miroirs de

[1] Réchaud à claire-voie en fer, rempli de bois résineux, placé au bout d'une longue tige et remplaçant les torches.

toutes dimensions; de plus une assez grande quantité de *kandil* (petites lampes en verre), placées irrégulièrement, éclairaient en le complétant, ce singulier décor. C'était curieux et original; *Ali-Baba* n'avait rien imaginé de semblable.

En général, l'amour du luxe est plus développé chez ce peuple que le sentiment du beau. Richesse et bigarrure remplacent partout ce qui chez nous se nomme le goût et l'élégance.

Mon indocile monture m'entraîna un instant au milieu d'un groupe d'Arabes; la joie, l'admiration débordaient en eux; aussi, ils m'interpellèrent par de joyeuses exclamations : *ia cetti*, dit l'un, *koïs kitir!* ô Madame, c'est joli beaucoup! Un autre, plus enthousiaste, ajouta: *Bélédak ma fiche fantaisie kédé!* tu n'as pas d'aussi belles fêtes dans ton pays! Je me hâtai de leur adresser plusieurs machallahs admiratifs, avouant volontiers qu'il nous était impossible de montrer rien de semblable aux étrangers, et je fus rejoindre mes amis.

Sur les neuf heures du soir, à la grande joie, à l'étonnement indicible des Arabes, on tira un feu d'artifice!... Seulement, l'artificier de son altesse sut allier une sage lenteur à une notable économie de fusées, de soleils et de bombes éclatantes de lumière. Aussi, ce spectacle pyrothecnique, qui fit pousser des cris d'admiration à ces grands enfants, dura assez longtemps et servit de clôture à ces journées féeriques.

Soliman Pacha, jaloux de conserver son influence, voulut aussi donner une fête au fils de son souverain; il réclama l'aide et le concours de nos amis; il s'agissait d'improviser une cantate en l'honneur du héros; rien de plus facile, car parmi nous les artistes ne manquaient pas; comme c'était le moment de faire du zèle, on se proposa d'y joindre la comédie. Assurément, se dit-on, le goût de son altesse ne peut être blasé sur ce genre de plaisir; donnons-lui quelque chose d'un peu relevé; on se décida alors

pour l'*Auberge des Adrets*. Mais hélas! les sujets féminins manquant parmi nous, je dus me résigner à faire partie de la troupe et accepter le faible rôle que l'on confia à mon inexpérience.

Malgré les préoccupations de chacun, les préparatifs se firent; il y eut un commencement d'exécution, c'est-à-dire que la cantate mise en musique fut apprise et répétée, les rôles furent copiés et distribués, mais cette fête, qui nous occupa quelques jours, ne put avoir lieu, car, dans l'intervalle fixé, la peste, remontant le Nil, vint bientôt tout assombrir dans cette cité naguère si joyeuse.

CHAPITRE XXV

Les femmes aux bains publics. — Mort de Fourcade, premier tribut de la famille au fléau panique. — Dispersion générale. — J'entre chez le docteur Dussap. — Hanem et Arif. — Nos études médicales.

Dans ce calme qui précède les grands mouvements de la nature, où la peste, sortant du quartier juif pour se propager dans les lieux environnants, inquiétait les esprits, mais n'interrompait pas les relations entre nous, nous voulûmes, Clara et moi, visiter les bains publics. C'est le lieu le plus complet et le mieux approprié pour observer les femmes du Caire. Nous voulûmes juger si l'attrait qu'elles y trouvent justifie leur empressement à s'y rendre.

Nous comprîmes que ces parties de bains sont pour elles une sorte de Longchamps, où les favorisées par le sort viennent étaler, devant l'admiration naïve ou curieuse de leurs compagnes, leurs parures éclatantes.

La partie de bain est encore, pour ces pauvres recluses, une journée de vacances. Là, plus de surveillants ni de maîtres; partant, plus de contrainte ni de rivalité à subir.

L'entrée étroite et basse de ces bains n'est certes pas brillante; tous sont situés au rez-de-chaussée; plusieurs pièces hautes et vastes se font suite, et la chaleur y est progressive, de sorte que la dernière salle est une véritable étuve; une grande piscine en marbre se trouve placée au milieu; l'eau, qui s'y renouvelle sans cesse, garde la

proportion de trente à quarante degrés de chaleur, ce qui n'empêche pas les baigneuses de s'y plonger avec délices, l'espace de quelques minutes.

Une fois que nous fûmes en état de recevoir les douches, les fellahs attachées à l'établissement nous firent successivement passer par les différents degrés de chaleur, n'épargnant ni le savon ni les grandes jattes d'eau de plus en plus brûlantes qu'elles nous répandaient sur la tête et le corps, pour recommencer dans la salle suivante. Ces aspersions réitérées me suffirent amplement; je refusai le plongeon dans la piscine, me trouvant suffisamment échaudée. Ma jolie Clara s'y laissa mettre une minute, voulant que je la visse sous la forme attrayante d'un homard cuit à point. De là, nous retournâmes dans la salle du milieu; puis, couchées sur les divans, qui sont recouverts d'épaisses nattes de jonc, nous confiâmes nos membres aux masseuses, à qui l'habitude donne un talent particulier pour exercer cette sorte de magnétisme. A force de douces frictions, elles assouplissent les membres, les pressent, les plient, font craquer les jointures sans faire éprouver aucune douleur aux patients.

Ces fellahs accomplissent leurs fonctions avec aménité, je dirai presque avec un bonheur qui tient à leur nature sensuelle; elles font des compliments à leur sujet, prennent une voix douce et des manières caressantes; aux femmes *très-blanches* (*abiad-Kitir*), elles demandaient à embrasser les épaules; plusieurs riaient en les repoussant mollement, comme on fait d'un enfant importun.

Ayant repris nos vêtements, nous allâmes nous reposer dans le premier divan. Nous ressentîmes alors un bien-être délicieux. C'est là que, tout en respirant avec bonheur l'air frais de cette immense pièce, les *cetti* causent bruyamment et font la *fantasia*. Elles s'invitent mutuellement à de friands goûters apportés par les servantes; ces goûters, en général, consistent en des pâtisseries de toutes sortes,

en fruits, en sorbets ; puis, pour entretenir l'embonpoint, beauté fort prisée par le Turc, il est d'usage d'y joindre des mets préparés avec des substances mucilagineuses et féculentes.

Après ces sortes de bains, le repos devient une nécessité absolue ; nous restâmes là plusieurs heures à jouir de la vue de ces écoliers en récréation, et prîmes par contenance et par besoin force café, charmées toutes deux de nous initier aux secrets de la toilette orientale.

Les servantes des bains offrent aux dames une pommade épilatoire. Toutes savent la préparer ; elles font entrer dans sa composition un minéral de couleur brune, nommé *rusma*, qu'elles font légèrement calciner au feu, puis qu'elles broient et pétrissent avec de l'eau et de la chaux éteinte, par parties égales. Cette pâte grisâtre, étendue sur tout le corps, le débarrasse du moindre duvet qui le couvre. La préparation du rusma, dont toutes les femmes d'Orient font usage, a pour résultat de rendre leur corps semblable à ceux des jeunes enfants. Mes questions sur ce sujet n'ont pu me faire découvrir si cette coutume, encouragée par les hommes, est regardée comme mesure hygiénique ou comme un charme mystérieux ajouté à la beauté des femmes.

Après avoir repeint le bord des paupières, allongé l'angle des sourcils avec du *koll*, on repeint aussi les ongles des mains et des pieds avec du *henné ;* puis on refait ces mille nattes entre mêlées d'un nombre plus ou moins grand de pièces d'or. La chevelure ainsi nattée flotte en ruisselant sur les épaules et bruit agréablement aux oreilles. Puis, on reconstruit l'édifice de la coiffure. C'est sur le petit tarbouche placé au sommet de la tête que se posent et s'étagent les fleurs, plumes et perles qui ornent ces coiffures massives et sans grâce.

Les pierres précieuses attachées au tarbouche des femmes, ou l'or ruisselant dans leur chevelure, leur appartiennent en propre. Le maître peut les répudier, mais il

n'a pas le droit de leur enlever un seul *kirie* (pièce d'or valant 2 fr. 25) des dons faits antérieurement.

Toute cette élégance d'intérieur, ces larges pantalons en cachemire rouge, ces *ïalak* ou robes à la châtelaine, ces babouches ornées de perles, destinées à capter l'amour et la préférence du maître, ne s'aperçoivent jamais au dehors. L'étranger ne voit ces femmes qu'affublées d'une ample robe sans forme, de voiles, du *borgal* devant le visage, et du *rhabara*, grande pièce carrée de soie noire. Enveloppées ainsi, cela fait un composé bizarre, fantastique, rappelant fort peu, je t'assure, l'idée de l'odalisque.

Le docteur Dussap, que je fus revoir, me disait hier : « La peste a franchi les limites du quartier juif. L'épidémie sera générale cette année. Si les circonstances s'aggravent, venez ici, chère dame ; mes enfants et moi, nous serons heureux de vous posséder. »

Cette sinistre prédiction n'a pas tardé à se réaliser. Déjà on entend de tous côtés les cris stridents des pleureuses publiques. Cette funèbre industrie est fort curieuse à observer. Les artistes du genre alternent. A ces cris suraigus, elles ajoutent les démonstrations les plus pathétiques; assises à terre autour du corps, elles se couvrent la tête de cendre, elles déchirent leurs vêtements, dramatisent les colloques qu'elles adressent au mort, enfin elles simulent le désespoir le plus échevelé.

Durant les quatre mois que dura l'épidémie, la police dut suspendre cette industrie. Ces cris, s'élevant ensemble de tous côtés, jetaient l'épouvante dans les âmes et aggravaient la situation.

Le 20 février, par un ciel pur, par un soleil brillant et chaud, la *famille saint-simonienne* commença à payer son premier tribut au fléau !

Fourcade, excellent médecin, expatrié dans le même but que nous, mourut au Caire de la peste. Pauvre ami ! jeune, beau, loyal, voulant s'associer au mouvement civilisateur

de la France, il avait eu le courage de sacrifier momentanément ses plus chères affections ; sa vieille mère et sa jeune fiancée devaient plus tard venir le retrouver, lorsque la mort le surprit au milieu de ses rêves de bonheur et de son dévoûment apostolique.

Cette mort causa une vive émotion en haut lieu ; puis la politique extérieure, qui s'assombrit de nouveau, interrompit, ainsi que je te l'ai dit, toute idée de fête ; répétitions de chant, de spectacle, tout fut renvoyé à des temps plus calmes.

Lambert, désigné pour aller sous peu en Syrie, reçut l'avis de suspendre le voyage jusqu'à nouvel ordre. Le *Père*, le voyant libre, le décida, ainsi que ceux de ses fils restés sans emploi, à l'accompagner jusqu'aux ruines de Thèbes qu'il voulait connaître. Je fus heureuse de cette résolution, car il est odieux, selon moi, de s'enfermer dans une quarantaine pendant quatre mois ; il vaut mieux fuir l'épidémie, ou la braver en face, que de l'attendre dans ces sortes de prisons.

Plusieurs morts marquantes rendirent à ce moment la panique générale. Tous ceux qui purent se déplacer remontèrent le Nil. Ce beau fleuve se trouva couvert de barques et de canges. Ce qui augmenta le *sauve-qui-peut* et mit la terreur parmi les Européens, c'est que l'autorité ne fit rien, ne prit aucune mesure pour soulager ce pauvre peuple dans sa détresse. Le grand Pacha, au lieu de veiller sur sa capitale, se renferma au milieu de sa famille et fit entourer son palais d'un triple cordon sanitaire, donnant l'ordre à toutes les administrations et aux diverses écoles de se mettre également en quarantaine. Le dogme de la fatalité eut tort cette fois ; la peur paralysa jusqu'au Conseil des ministres.

Alors la dispersion se fit complète autour de moi. *Rogé*, *Machereau*, *Yvon*, tous trois professeurs à l'école de Djizeh, allèrent s'enfermer dans ce lieu. *Alexis Petit* partit pour la

France où la fiancée de son cœur l'appelait. *Félicien David*, *Charpin* et la jolie *Clara* s'éloignèrent du Caire, ainsi que quelques autres, pour n'y plus revenir. *Clorinde Rogé*, dans l'intérêt de ses projets, entra en quarantaine dans une grande maison du vieux Caire. Enfin le départ devint général. Sous deux jours, je serai seule ici.

Ce n'est pas ma servante Farhoûm qui peut me retenir dans cette maison; plus jeune que ma *Barka*, c'est bien la plus singulière créature que je connaisse, ne craignant rien et amoureuse comme une fille d'Orient. Aussitôt que mon attention se porte ailleurs, *Farhoûm* cesse tout travail, monte sur le faîte de la maison, et là passe, je ne dirai pas de gouttière en gouttière, il n'en existe pas ici, mais de terrasse en terrasse, descend par ce chemin dans les maisons voisines, jusqu'à la demeure d'un *Françaoui*, ce qui fait honneur au Français et au bon goût de ma *Farhoûm*, car ce voyage n'est pas sans périls.

Le *Père* est venu le matin du 24 février pour s'enquérir de mes projets : « Que vas-tu devenir, chère fille, dans ces fâcheuses circonstances? Que veux-tu faire? — Je lui fis part de ma résolution, bien arrêtée, d'aller après son départ chez le docteur Dussap. — Quel avantage y trouveras-tu? Tu comprends qu'il y a place pour toi dans notre barque; ce n'est pas la première fois que tu voyages avec les nôtres; tu sais te faire respecter ; choisis.

— Mon choix est fait, Père; vous savez que mon but est d'étudier les femmes de ce pays; je ne puis donc être mieux placée que là. Les services seront réciproques ; je servirai de tutrice morale aux enfants qui, à leur tour, se font une fête d'être mes professeurs de langue arabe. En outre, je profiterai des études médicales que le père Dussap et un jeune docteur français de ses amis font suivre à Hanem; plus tard, ces deux docteurs nous feront entrer dans les harems. Vous le voyez, cher Père, ces conditions sont trop favorables pour que je les ajourne. »

Le Père me dit en m'embrassant : « Chère fille, ton projet est bon et moral, il a de l'avenir ! Puisse *Dieu-Mère* vous épargner tous dans l'horrible crise qui va peser sur ce pays ! Cependant j'espère encore que le papa Dussap viendra de notre côté ; cela ne changerait en rien tes rapports avec cette famille et vous mettrait tous à l'abri du fléau. »

Notre bon *Lambert* survint à ce moment pour me dire adieu ; nous reparlâmes tous trois de nos espérances d'avenir. Puis, avant de nous quitter, je les priai de me laisser un peu d'argent en vue des éventualités futures. Ce fut une heureuse inspiration, comme tu le verras plus tard. Je ne voulus accepter que 500 piastres sur ce qu'ils m'offraient.

La pensée que peut-être nous ne devions plus nous revoir rendit ce moment pénible ; nos yeux se mouillèrent de larmes, mais le *Père* ne voulant pas me laisser sous cette impression nous dit : « Allons, courage, du calme, nous nous reverrons ; espérons que le Dieu du progrès bénira notre petite blanchisseuse dans sa nouvelle transformation. »

Le lendemain 25 février, j'étais seule sur la berge, regardant leur barque remonter le cours du Nil ; j'étais seule au vieux Caire.

Ce fut comme à l'ordinaire bien inutilement que j'appelai ma *Farhoûm*. Je fus donc forcée de remettre au lendemain les préparatifs de mon départ. Le matin suivant, ma servante se présenta souriante pour me demander mes ordres. — Tu courais encore sur les terrasses voisines ! — Oh ! Cetti, le Françaoui m'avait fait signe !..—Je comprends ; écoute, ô la plus légère des soubrettes, il va falloir nous dire adieu aujourd'hui ; tu vas me conduire au Caire chez le *hakem* Dussap (médecin ou savant), et là il faudra nous quitter. Elle répondit en riant : « *Malèehe ïa Cetti-Allah kérim-Françaoui kédé* (ça ne fait rien, oh ! Madame, Dieu est grand et le Français est là). »

Le père Dussap me reçut comme une seconde fille; *Hanem* et *Arif* accoururent aussitôt m'embrasser d'un air joyeux.

Ces deux enfants doivent à leur mère d'être mulâtres clairs, mais ils ont de leur père les traits réguliers, les cheveux lisses et fins. *Arif* n'a pas douze ans et déjà les passions charnelles ont étiolé cette jeune organisation. *Hanem*, la préférée du docteur, est une jeune fille de quinze ans, chaste et jolie; ses grands yeux sont profonds et remplis d'un fluide qui attire; leur expression veut dire: amour, bonté, douceur. Ses lèvres un peu épaisses dépareraient la bouche d'une Française, mais, pour ce pays, ce trait est un charme de plus. Sa corpulence est celle des femmes de vingt-cinq à trente ans, lorsque dans notre Europe l'embonpoint vient parfaire leur beauté.

Pour être utile à ces deux enfants, j'ai besoin de les bien connaître; je compte pour cela partager leurs jeux, leurs études, leur vie entière.

A mon arrivée, j'entrai de suite en fonction. Je voulus assister aux leçons de musique et d'arabe littéral données tour à tour par deux cheikrs. Élèves et professeurs étaient assis par terre sur un tapis; Hanem chantait; sa voix me parut assez jolie; elle s'accompagnait d'une espèce de guitare nommée *gusla*, posée à plat sur ses genoux. Ce chant était doux et mélancolique; je ne comprenais rien aux paroles, et cependant, en l'écoutant, je me sentis émue, car il me parlait de douleurs intimes, de patrie lointaine et d'amour brisé!

Dès ce premier jour, mes jeunes professeurs voulurent me donner une première leçon de lecture et d'écriture arabe, puis la soirée fut consacrée aux récréations.

Maréchal, *Lamy*, *Bernard* et *Gondret* ne voulurent pas plus que nous se mettre en quarantaine; ils furent invités par le docteur à venir chaque jour se réunir à nous, et surtout, dans ces instants critiques, à voir en lui, plus que

jamais, un ami et un père. M. Delong, son jeune collègue et son protégé, fit aussi partie de nos réunions quotidiennes; Hanem et moi devînmes chaque matin ses élèves dans l'art de la parturition; car, voulant payer sa dette de reconnaissance, il avait insisté auprès de M. Dussap pour être notre professeur théorique, comme celui-ci s'en réservait la démonstration pratique.

Quelles que fussent alors les préoccupations de chacun de nous tous, nous nous empressions de mettre en commun notre gaîté, notre enjouement, nos souvenirs de France, enfin, d'animer la maison du bon docteur Dussap, et par ce moyen de remplir ses vues sur ses enfants. Comme il souriait avec bonheur, ce bon vieillard, en les voyant renaître à notre contact! Aussi, chaque soir, il nous disait : « Au revoir! à demain surtout! séparons-nous le moins possible. Serrons nos rangs, soyons nombreux, et nous serons forts pour narguer la peste. »

Aucun de nous ne pensait alors à l'épidémie; il nous communiquait son calme. C'était, disait-il, le meilleur dictame pour s'en préserver. Souvent dans nos excursions, je le vis s'asseoir sur le bord du lit d'un pestiféré, afin de lui inspirer espoir et courage, puis, de retour chez lui, nous prendre la main ou nous embrasser. Si je le rappelais à la prudence, il souriait en disant : « N'ayez crainte, ma chère dame, la peste sait que nous sommes invulnérables; elle a peur de moi; c'est la douzième fois que nous nous trouvons en présence, soit ici, soit à Constantinople, et j'en ai toujours été vainqueur ! »

Pour que ce fléau eût accès sur cette forte organisation, il fallut d'abord que la douleur vînt briser les fibres de ce brave cœur. Quand elle eut fait son œuvre, il courba la tête et fut retrouver les objets de son affection.

CHAPITRE XXVI

Halima Dussap. — Son histoire. — Sa mort. — Les médecins français pendant la peste. — Mort du drogman Jousef. — Son oraison funèbre.

Le second jour de mon entrée dans sa maison, le père Dussap me fit dire par son domestique de vouloir bien me rendre dans son cabinet; j'y fus de suite; je le trouvai triste et pensif.

« Je vous ai mandée, me dit-il aussitôt, pendant que mes enfants prennent leurs leçons, car j'ai à vous faire une importante communication qui les concerne. J'ai besoin de votre concours; je le réclame au nom de tout ce qui vous est cher, car mon bonheur en dépend; vous allez me comprendre, chère dame, si vous voulez bien m'écouter jusqu'au bout. Mais tranquillisez-vous, je serai bref; je n'oublierai pas que l'esprit s'attarde volontiers en parcourant un passé qui fut cher.

« Bien que la vieillesse soit conteuse, je ne vous entretiendrai pas des années de ma jeunesse écoulées à Constantinople, ni des chagrins qui me forcèrent à quitter ce pays; cela répondrait peu à l'intérêt qui m'occupe en ce moment. Qu'il vous suffise de savoir que, près d'atteindre quarante-trois ans, j'étais seul, ayant perdu tout espoir de bonheur. Ma misanthropie était telle que j'en étais venu au point de haïr les femmes blanches, cause de tous mes malheurs.

20

« Ne vous autorisez pas de mes aveux, chère dame, me dit en souriant cet aimable vieillard, pour me déshonorer auprès de vos charmantes compatriotes, mais il me semblait que, chez les occidentales, la beauté morale était en raison inverse de la transparence de la peau et de la brillante carnation du visage. J'étais dans cette disposition d'esprit depuis quelque temps, lorsque en parcourant les marchés du Caire je me laissai toucher par l'air doux et intelligent d'une très-jeune négresse; je l'achetai. Au bout de deux ou trois mois, je découvris chez elle des qualités si vraies, un esprit si vif et si droit et ne demandant qu'à s'instruire, que je vins à l'aimer. Alors, songeant à mon isolement, je me déterminai à l'épouser, et je n'eus jamais sujet de m'en repentir. C'est elle qui fut la mère de mes enfants, celle que je regrette et dont le souvenir est aussi vivant qu'il y a neuf mois au moment de sa mort.

« Pendant dix-sept ans la tendresse reconnaissante d'*Halima* ne se démentit pas un seul jour ; l'affection dont elle récompensa mes soins fut assez forte pour faire surmonter à cette enfant de la nature les premiers dégoûts d'une étude aride; elle apprit en peu de temps à lire le français et à le parler couramment.

« Lorsque la confiance du *vice-roi* m'investit du titre de médecin en chef de son armée, souvent en raison de cette position, je fus forcé de changer de cantonnement; partout où le devoir m'ordonna d'aller, Halima vint toujours dresser sa tente à côté de la mienne et me prodigua ses soins dévoués. Plus tard, au moment où *Méhémet-Ali* voulut incorporer dans son armée les nègres venus du *Sennaar* et du *Kordofan*, je fus envoyé dans la haute Égypte avec mission de visiter ces nouvelles recrues et de les faire participer, ainsi que les habitants du *Saïd*, aux bienfaits de la vaccine. Si les préjugés des peuplades qui bordent le Nil, jusqu'au delà des cataractes, tombèrent devant les heureux résultats de cette mesure, ils furent dus autant au carac-

tère dont j'étais revêtu, qu'aux sollicitations, à la douceur, à la générosité de ma femme.

« A peine installés à *Esneh*, ville du *Saïd*, une circonstance imprévue vint de nouveau m'affirmer la simplicité d'âme d'*Halima*. Laissez-moi vous faire connaître ce fait dont je fus l'heureux témoin.

« Le premier jour que nous entrâmes en fonction, un jeune nègre, fraîchement arrivé du *Sennaar*, s'approcha à son tour de rôle pour être vacciné. Il regardait Halima occupée de ses attributions d'aide-major. Tout à coup, ce soldat se troubla,, ses yeux s'emplirent de larmes; il se jeta aux genoux de ma femme, lui adressa des paroles véhémentes dans une langue inconnue en baisant avec respect le bas de son *ïalak*. — C'est toi, mon bon serviteur, toi, ici, *Balaois!* dit aussitôt Halima en le reconnaissant.

« Cette scène avait interrompu mes opérations; tout étonné, j'en attendais l'explication. Ce fut le jeune nègre qui me la donna : — En reconnaissant, me dit-il, dans la femme du grand médecin blanc, la fille du chef de sa tribu, enlevée dès l'âge de quatorze ans par un *gélap* (marchand d'esclaves), il n'avait pu modérer les élans de son bonheur; son cœur avait parlé à sa jeune maîtresse.

« Je pris la main d'*Halima* qui souriait doucement au souvenir des joies de son enfance. Pourquoi, mon enfant, lui dis-je, m'avoir caché cette particularité importante de ta vie? — *Ia sidi* (ô mon maître), à quoi bon? Vous m'aimiez telle que j'étais; d'ailleurs, quelle différence cela eût-il apportée entre mes compagnes et moi? Lorsque vous m'avez achetée, n'étions-nous pas toutes assises à terre sur le même marché et toutes également nues?...

« Eh bien, c'est cette femme que je pleure, ajouta le docteur après une pause qui le ramena à la réalité des faits. Puis, maîtrisant son émotion, il continua ainsi : il y a neuf mois, ma femme tomba malade tout à coup. Dans la marche rapide de cette maladie aiguë qui l'emporta en

quelques jours, ce fut elle qui la première pressentit sa fin prochaine. Lorsque les douleurs de la dernière période lui apprirent qu'elle était arrivée au terme de sa course, Halima fit appeler nos enfants et les esclaves attachés à la maison. Alors, elle me pria devant *tous* de lui préparer, sans l'assistance d'aucun serviteur, un lit au milieu du grand divan, afin, dit-elle, qu'elle pût y dormir son *dernier sommeil.* Je m'empressai de lui complaire, croyant satisfaire au caprice d'une imagination malade. Je disposai donc, comme elle me l'indiqua, les divers objets qu'un esclave avait mis à ma portée. Lorsque tout fut terminé selon son désir, je transportai sur ce lit ma pauvre malade; elle s'y reposa quelques minutes; puis, raffermissant sa voix, autant que sa faiblesse le lui permit, elle déclara devant tous les assistants qu'elle était heureuse de trouver, dans les usages de son pays, un moyen de rendre à son époux, à l'heure solennelle du départ, un éclatant témoignage de la reconnaissance dont elle était pénétrée pour la vie douce, heureuse, que je lui avais faite, et pour la mort calme qu'elle allait devoir à mes derniers soins!

« Tout ce qui venait de se passer était symbolique. En m'admettant seul à préparer sa dernière *couchée,* Halima venait de me donner, aux yeux de l'assemblée, la plus forte preuve d'affection qu'une femme pût donner à son mari. Je fus attendri jusqu'aux larmes; nos enfants et nos serviteurs furent vivement émus de ce touchant spectacle. Tous s'écrièrent : *Allah*! *allah*! et vinrent tour à tour me baiser la main.

« Le soir de cette religieuse cérémonie, cette bonne et intelligente négresse s'éteignit entre mes bras, satisfaite d'avoir accompli ce qu'elle regardait comme un devoir de conscience.

« Dans ces premiers moments, affaibli par la fatigue et la douleur, je fus irascible, intolérant; je froissai les préjugés du peuple et de ma famille; ce fut une faute grave

et dont les conséquences me déchirent l'âme à cette heure. Ayant le cœur rempli d'un morne chagrin, j'ai passé pour ne pas regretter ma compagne. Les apparences me condamnent, je le sais, car je me suis montré trop français, trop libre-penseur devant ma fille, oubliant le milieu où cette enfant impressionnable est née, ce qui lui fait forcément partager les préjugés et les superstitions de sa mère; je me suis aliéné son cœur; sa tendresse ne répond plus à la mienne! Chère dame, je n'ai d'espoir qu'en vous. Rendez-moi l'amour de ma fille, étudiez, combattez les insinuations des femmes qui l'entourent et la rendent indifférente à mes caresses paternelles. »

Ce pauvre père me serrait les mains en pleurant; je cherchais à calmer cette douleur si vraie.

« — Mais, cher monsieur Dussap, qu'avez-vous fait? Achevez votre confidence, et je jugerai la gravité du contre-coup qu'*Hanem* a dû éprouver. Vous êtes bon et vous l'aimez; il est impossible que son cœur ne vous revienne pas; ayez confiance; tous deux nous l'entourerons de soins et de tendresse; peu à peu tout prendra un aspect nouveau dans son esprit; alors la nature recouvrera ses droits sur votre enfant. Continuez donc votre récit; je vous écoute avec tout mon cœur.

« — Halima morte, je me retirai au fond du plus sombre de mes divans, mais je fus bientôt réveillé de l'engourdissement douloureux dans lequel j'étais plongé par les cris de dix à douze pleureuses publiques qui venaient d'envahir ma maison, contrairement à mes ordres formels.

« Déjà ces femmes échevelées se frappaient la poitrine, assises à terre, formant un cercle autour du corps de ma femme. Elles commençaient à faire entendre ces longs cris stridents, simulant le désespoir, et que rien dans notre Europe ne pourrait imiter. Je chassai tout ce ridicule trafic de larmes. Ce fut mon premier tort; j'eusse dû faire violence à ma raison et laisser faire! Tous les assistants

furent exaspérés par cet acte qui, n'ayant aucun sens pour eux, fut mis sur le compte de mon insensibilité. Ma fille se soumit comme les autres, mais elle vint à moi et m'adressa devant tous un mot d'une effrayante énergie. En me regardant froidement, elle me dit : *Vous m'avez crevé le cœur !!!*

« L'Arabe, quoique bien dégénéré, se rappelle qu'il n'a dû sa grandeur passée qu'au fanatisme religieux de ses prêtres. Tout ce qui froisse cette passion vous met en suspicion auprès de lui.

« Ce qui dans cette circonstance acheva de m'aliéner les cœurs, ce fut l'autorisation que j'accordai à quelques collègues, qui m'avaient assisté dans mon traitement, de faire l'autopsie du corps d'Halima. Je devais le permettre dans l'intérêt de la science ; car, pour eux comme pour moi, cette mort douloureuse était restée une énigme. Mais il eût fallu pouvoir y procéder sans mettre aucun Arabe dans notre confidence. Malgré les précautions les plus minutieuses, le fait transpira... Ce nouveau grief me mit au banc des préjugés religieux et combla la mesure auprès de mon enfant.

« La tradition recommande aux Arabes le respect des dépouilles mortelles. C'est pour eux un dogme sacré ! On n'embaume plus, mais les femmes lavent et parfument les corps avec des soins tout religieux. De là leur horreur pour la science anatomique qu'ils regardent comme un horrible sacrilége. Vous en voyez la preuve en ce moment dans la répugnance invincible qu'éprouvent tous les pestiférés à se laisser conduire à l'hôpital, car ils n'ignorent pas qu'il s'y pratique, par les médecins français, de nombreuses autopsies. Depuis que ce fait a circulé dans le peuple, l'hôpital n'est encombré que par les troupes de son *Altesse*. Les Arabes libres dévorent leurs douleurs en silence et meurent sans secours dans leurs pauvres cabanes, plutôt que d'exposer leur corps à cette profanation. Déjà nous les

voyons tomber par centaines, et les derniers mots de ces malheureuses victimes, c'est toujours un cri de résignation : *Dieu le veut ! Dieu est grand ! Allah Kérim!!*

« Maintenant, chère dame, vous savez tout ; vous pouvez juger la situation. Agissez sur ma fille selon les conseils de votre cœur. »

Dès ce moment, je ne quittai plus *Hanem*. Je m'y attachai véritablement. C'était une nature bonne et sérieuse, fort intelligente malgré son peu de culture.

A la suite du premier repas que souvent il partageait, le docteur Delong nous donnait notre leçon théorique de parturition ; puis nous assistions activement à la clinique de M. Dussap, qui de deux jours l'un donnait chez lui des consultations gratuites. Sa fille était déjà au fait de plusieurs petites opérations chirurgicales. Je la voyais saigner, vacciner, poser un vésicatoire, un séton, sans que sa main tremblât. En peu de temps je l'imitai ; son père était enchanté de notre fermeté et de notre sang-froid. Avant deux ans, disait-il, je veux faire de vous deux médecins distingués ; alors vous aurez le droit d'entrer dans l'intérieur des plus grand harems et de remplir un rôle utile, honorable, et même lucratif, ce qui ne nuit jamais.

Ces encouragements prodigués par nos deux professeurs redoublaient notre ardeur. Ce noble but, je l'aurais atteint dans ce pays, si la mort de ma jeune amie et surtout celle de son père n'étaient venues y mettre obstacle, car, dans la pratique de la médecine, j'avais trouvé ma véritable vocation.

Un jour, une petite fille de sept à huit ans vint à la consultation ; à peine le docteur l'eut-il examinée qu'il nous défendit tout contact avec elle, nous faisant examiner, à distance, les doigts de ses mains dont plusieurs phalanges étaient déjà tombées, rongées par une gangrène sèche. Cette pauvre enfant a la lèpre, nous dit-il, bien que cette affreuse

maladie devienne de plus en plus rare et perde en vieillissant de son intensité; voyez ce cas; c'est un des plus graves qui se soit présenté ici; il n'y a rien à faire; dans peu cette enfant doit en mourir. Il lui donna du linge, de l'argent, et se hâta de la renvoyer.

Les jours que l'on ne recevait pas de malades à la maison, le bon docteur m'emmenait en visite chez des femmes cophtes, arméniennes, et même dans quelques harems turcs, car son âge, sa longue barbe descendant jusqu'à la ceinture, lui servaient de passeport; il me présentait à ces dames comme aussi savante que lui. A la premièrc exagération de ce genre, je voulus protester. Taisez-vous, me dit-il; dans toutes les opérations où je vous ferai figurer, je serai là comme guide et conseil; songez que, pour savoir, il faut pratiquer, et pour cela il faut que la confiance vous entoure.

Oh! que n'ai-je pu conserver ce digne homme et ma chère Hanem; quel bien, à nous trois, aurions-nous pu faire à ce pays!

L'heure du dîner voyait arriver nos cinq amis; alors plus de leçons; c'était le tour des promenades ou des jeux. Le grand divan était à nous jusqu'à dix ou onze heures du soir. La gaîté d'Hanem commençait à revenir; elle se laissait entraîner à nos danses, à nos galops, à toutes les folies que nos imaginations françaises pouvaient inventer pour faire refleurir ses jeunes esprits. Nous admettions, comme public, tous les gens de la maison, afin de les initier à nos allures françaises. *Gondret* chantait des morceaux d'opéra, *Maréchal* déclamait des vers, *Lamy* contait des histoires et MM. *Delong* et *Bernard* figuraient dans tous nos jeux.

Un jour que la chaleur était très-forte, M. Delong dit aux enfants: je suis sûr que dans mon pays la neige couvre la terre d'un manteau éblouissant de blancheur. Ce mot de neige n'a pas de sens dans ce climat splendide,

où l'on ne connaît qu'un chaud printemps et un été brûlant.

Aussi, le lendemain soir, ayant préparé d'avance une grande corbeille pleine de mignonnes découpures de papier blanc, afin de faire comprendre à ces enfants africains, par une démonstration pratique, ce phénomène de nos froids climats, je fis, au moment des jeux, battre le tambour par le nègre Sélim. Toute la maison accourut; alors, du haut d'une échelle, j'annonçai que j'allais donner une représentation d'un jour d'hiver en Occident. — Partez, la musique avec les tourbillons de vent. Là-dessus, je lançai avec profusion de fortes poignées de mes découpures blanches, que nos jeunes gens, empressés de faire tourbillonner cette neige, chassaient avec de grands éventails de plumes. Ce jeu eut du succès; nos négresses crièrent : *Machallah!* la neige, c'est joli bien fort, dirent-elles en chœur.

Ce fut ainsi que je rapprochais de moi ma jeune *Hanem*. Je me gardais de provoquer encore aucune confidence; mais je voyais ce jeune cœur prêt à s'ouvrir; j'attendais! Elle ne fuyait plus les caresses de son père; elle ne les rendait pas encore, mais le soir elle venait d'elle-même lui présenter son front au moment de le quitter pour la nuit.

C'est vers ce temps que nos promenades nous conduisirent de nouveau aux pyramides, à la citadelle, aux places de l'*Esbékiès*, dans les bazars; mais quelle solitude partout! plus de files de chameaux dans les rues, plus de marchands dans tous ces bazars; les petites boutiques si fréquentées naguère étaient closes; maintenant, clients et marchands, tous s'étaient enfermés au milieu de leur famille.

Si, dans ce sauve-qui-peut presque général, le cœur eut à gémir de l'extinction de tout sentiment noble, si l'on vit nombre de maris abandonner leurs femmes, des fils aban-

donner leurs pères, la pensée se rasséréna en voyant quelques actes d'un grand dévoûment.

La maison du docteur renferma constamment deux, trois, et jusqu'à cinq pestiférés. Les autres médecins français ne furent pas moins admirables! MM. *Lachaise*, *Bulard*, *Delong*, *Rigaud* et *Fourcade*, tous ne cessèrent de lutter jusqu'à la fin pour vaincre le fléau. Les deux derniers docteurs payèrent de leur vie leur dévoûment au salut de tous, notre ami Fourcade au début. Le docteur Rigaud ne succomba qu'au moment où le mal perdait de son intensité.

MM. Bulard et Lachaise firent l'autopsie d'une grande partie des victimes de la peste. Dans toutes ils découvrirent des lésions analogues. Chez tous les sujets ils remarquèrent les mêmes altérations du grand sympathique et des systèmes ganglionnaire et nerveux. « Nous comprenons, disaient-ils au père Dussap, que la maladie se prend à la vie même; nous voyons comme symptômes se produire les pétéchies, le charbon, les bubons; mais, sur le traitement curatif à suivre, la mort n'a rien dit à la vie; notre ignorance reste aussi complète qu'au début de nos investigations. » Malgré cela ils n'en continuèrent pas moins leurs admirables travaux.

La mortalité augmentant, plusieurs quartiers devinrent déserts. Si ce n'eût été le passage continuel des morts portés par des mourants hors des portes du Caire, on eût pu croire que la vie s'était retirée de cette grande cité.

Aussitôt que la police vit le chiffre monter, elle suspendit jusqu'à la fin de l'épidémie l'emploi des crieuses publiques; car, ainsi que je te l'ai dit, leurs cris répétés de tous côtés et entendus dans l'intérieur des quarantaines pouvaient y déterminer trop de catastrophes. Dans ces maisons cadenassées, un des hôtes se plaignait-il d'un mal de tête, on le mettait impitoyablement hors du logis, le priant d'aller se faire soigner ailleurs.

Ce fut ainsi que M. Dussap passant un jour au quartier franc s'entendit appeler d'un des consulats.—Eh ! docteur, lui cria-t-on, du premier étage ; Yousef a la migraine, le voulez-vous ?— Oui, faites-le descendre, j'ai encore de la place chez moi. Puis il nous arriva donnant le bras à un beau jeune homme d'une trentaine d'années. — Il nous dit en entrant : faites, je vous prie, coucher cet homme ; s'il a soif, donnez-lui de l'eau de gomme ; chez lui le moral seul est malade ; ainsi, mes bonnes filles, cela vous regarde.

Le docteur parti, je pris la main du jeune homme, lui tâtai le pouls, et trouvai qu'il n'avait pas de fièvre. Il ne se plaignait que de la tête ; mais la peur le paralysait tellement qu'il ne put monter à sa chambre sans le bras de *Maréchal* et le mien. Pendant quelques instants, nous restâmes auprès de lui, cherchant à remonter son courage, lui prenant les mains, afin de chasser de sa pensée toute idée de contagion ; puis, croyant l'avoir calmé, nous le laissâmes reposer.

Le lendemain, en descendant au petit jour, j'entrai dans la chambre de *Yousef* qui se trouvait au-dessous de la mienne. En lui voyant les yeux tout grands ouverts, je m'approchai avec empressement en lui disant : grâce à Dieu, vous paraissez mieux ce matin. Mais je reculai de surprise, car ces mots ne s'adressaient qu'à un cadavre. Le pauvre homme était mort d'une légère attaque de peste et d'une immense frayeur.

Je descendis aussitôt apprendre cette nouvelle au docteur qui haussa les épaules et dit : « le lâche !!! » Ce fut toute son oraison funèbre.

CHAPITRE XXVII

Le jeu de balle. — Légende arabe. — Cérémonie d'un baptême, présidée par *Hanem*. — Mort de Buscot. — Mort d'une jeune Grecque. — Lettres du *Père* et de *Lambert*.

La surperstition vint au secours des Arabes. De vieux cheikrs leur vendaient au prix de cinq *paras* (trois centimes) de petits carrés de papier couverts de grimoire. Ces amulettes bénits suspendus au cou préservèrent, sans nul doute, un grand nombre de ces naïfs croyants. *La foi sauve!!!*

Dans ces journées funèbres, il fut employé par un grand nombre d'Arabes un moyen plus efficace encore. Partout je rencontrai des Arabes jouant à la balle d'un air sérieux et passionné. Cela, dans les circonstances actuelles, me frappa et devait tenir à un ordre d'idées morales. Comme toujours, j'en appellai à *Hanem*, pour avoir raison des singularités qui me frappaient. Pour me traduire les coutumes de son pays, cette jeune fille savait trouver des réponses originales et non vulgaires qui me la rendaient fort poétique. Les superstitions les plus bizarres, qu'elle tenait de sa mère, étaient établies dans la conscience de cette naïve enfant à l'état de foi absolue. Aussi m'expliqua-t-elle avec conviction la légende qui, en temps de peste, donne lieu au Caire à ces nombreuses parties de balle.

Les épidémies, me dit-elle, sont apportées par des lé-

gions d'*El-ahfrit Battal*, de démons bien mauvais ! Lorsqu'un de ces maudits, fatigué de voltiger dans les airs, vient à s'abattre sur un individu, aussitôt il en fait sa proie; il y a un pestiféré de plus. Le jeu de balle a donc pour but de rompre les cercles qu'*El-ahfrit* décrit autour des têtes humaines. Voyez les bons *fellahs* jouant dans les rues du Caire; ils pensent que, si l'ennemi s'attache à ces petites boules élastiques, il oubliera certainement de jeter sur eux son maléfice impur, et ce sera autant de sauvés. — Merci, chère enfant; votre histoire est jolie; je la trouve aussi instructive que rationnelle.

M. Dussap nous amena ce jour-là même deux négresses, l'une attaquée de la peste et qui mourut le lendemain, la seconde prête à devenir mère. Cette opération me fut dévolue par le docteur. Grâce à ses conseils, elle réussit à merveille le soir même.

Dans toutes les opérations de ce genre, qu'elles eussent lieu chez lui ou au dehors, le bon docteur ne me quittait pas; ses précieux avis, donnés dans notre langue, n'éveillaient aucune crainte sur ma capacité; aussi je marchais ferme et joyeuse vers mon but.

A l'occasion de la délivrance de cette négresse, je fus témoin le septième jour d'une cérémonie qui me parut intéressante. Comme elle tient aux coutumes peu connues de ce peuple, j'espère qu'en te la décrivant ton cœur de jeune mère s'intéressera à ces touchants symboles.

La naissance d'un enfant, m'a dit le père Dussap, n'a encore rien d'officiel en Égypte. On peut lui adresser ce vers qui résume son existence politique :

Tu vis, bonjour ; tu meurs, adieu.

Aussi, lorsque parfois j'ai demandé au nègre ou à l'Arabe : quel âge as-tu? Invariablement ils m'ont répondu : *Marafchi* (je ne sais pas).

Le *Prophète* n'a indiqué aucune formule religieuse aux emmes musulmanes pour accueillir le petit être que Dieu leur envoie, mais la coutume y a suppléé; les mères consacrent entre elles par des prières et des cérémonies la naissance de leur enfant. J'ignore si cette étrange démonstration, dont je fus témoin actif chez le père Dussap, avait été indiquée à *Hanem* par sa mère. Était-ce un mélange de coutumes nègres et arabes? Le fait est qu'il y avait là des femmes de toutes nuances, qui prirent part avec foi et conviction à ce religieux et curieux baptême.

Dans la cérémonie des relevailles, qui ordinairement a lieu le septième jour, la mère, avant de laisser voir et toucher le nouveau-né, commence par fixer sur son front une pièce d'or. J'interrogeai *Hanem* sur ce fait. — Ce n'est point une parure, me dit-elle, c'est une précaution que prennent toutes les mères, afin de garantir leur enfant du *mauvais œil*. Comme l'or est attractif pour tous les regards, ce prudent usage met l'enfant à l'abri des sorts et des maléfices de tout genre. Je comprends, lui dis-je, c'est une espèce de paratonnerre moral!

La veille, j'avais vu ma petite amie entasser dans un petit sac de toile blanche sept sortes de grains, depuis le pur froment jusqu'aux petites fèves rouges, le tout pêle-mêle, et ensuite faire reposer la tête de l'enfant jusqu'au matin sur cet oreiller symbolique; au moment de la cérémonie, *Hanem* versa le contenu du sac sur un plateau d'argent, le tout mélangé avec une addition de sel ordinaire. Sur un autre plateau était un réchaud plein d'un brasier ardent; enfin sur un troisième plateau elle disposa sept bougies allumées; les trois plateaux furent confiés à trois *cettis*; puis la procession de toutes les assistantes, la mère en tête portant le nouveau-né, se mit en marche; nous visitâmes successivement les pièces de l'appartement des femmes. A chaque station, nous nous rangions en cercle autour de la mère; celle qui portait le plateau de grains le présentait à

l'une de nous, qui en prenait une poignée et la jetait sur le brasier.

Tandis que le feu faisait éclater le sel et rôtir le grain, toutes les assistantes appelaient, dans un chant simple et grave, les bénédictions de Dieu sur la tête du nouveau-né. En voici le sens : « Oh ! Allah, rends au centuple à cet en-
« fant l'offrande que nous t'adressons; que les biens de la
« terre l'entretiennent dans la joie et l'abondance; que ton
« soleil n'éclaire pour lui que des jours heureux et paisi-
« bles. Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son pro-
« phète !!! »

A la fin de cette prière, le plateau aux bougies était présenté à la jeune mère, qui en éteignait une; après quoi nous nous remettions en marche pour aller dans une autre pièce recommencer exactement cette cérémonie.

Lorsque les sept bougies furent éteintes et les graines réduites en poudre, nous retournâmes dans la chambre de l'accouchée. Là, chacune déposa son *bakchiche* sur le plateau aux bougies. Ce don offert à l'enfant a toujours lieu, me dit *Hanem*, quelle que soit la fortune de la mère.

Pendant que nous prenions la collation qu'Hanem nous avait fait servir, plusieurs de ces femmes voulurent connaître les coutumes d'Europe en usage à la naissance de nos enfants. Hanem, mon petit drogman, eut beau traduire exactement les cérémonies du baptême chrétien, la subite transformation que l'eau sainte fait éprouver à ces petits êtres qui, d'un impur et chétif habitant des limbes, fait aussitôt des citoyens du ciel, la partie symbolique leur échappa. Le mot d'impur resta confus dans leur pensée. Elles comprirent que l'eau sainte était employée pour purifier extérieurement le corps de l'enfant. En vain je tâchai d'être lucide, afin de leur faire saisir l'esprit et non la lettre du baptême chrétien, elles n'y virent toujours que de l'eau claire.

Machallah, leur sac de grain, parlait bien mieux à leur

intelligence et rassurait davantage leur sollicitude maternelle pour le pauvre petit être, qui, éclos sous la loi de Mahomet, pur et béni par sa mère et par le Coran, n'avait nul besoin d'autre purification.

Mais ce nombre *sept* plusieurs fois répété, que signifie-t-il, dis-je à ma jeune amie? Elle consulta ses compagnes, mais aucune d'elles n'avait réfléchi sur la science des nombres; elles se regardèrent, puis la plus capable répondit d'un ton péremptoire : *Kédé* (c'est ainsi).

Ce nombre resta dans ma pensée comme un point interrogatif; à quel ordre d'idées se rattachait-il? Je me promis d'en avoir raison en m'adressant à l'un de cheikrs qui instruisait mes jeunes amis.

Dès le lendemain, après la leçon, Hanem s'adressant au plus savant des deux lui fit part de mon désir d'être éclairée par lui sur ce nombre mystérieux.

Mon docteur de la loi, flatté de l'hommage rendu à son savoir, me fit asseoir à son côté, puis il prit un air grave, quitta sa chibouque, caressa sa barbe et nous dit : « Plusieurs auteurs font remonter la cause du respect qu'éprouve l'Orient pour ce nombre sacré jusqu'au grand *Souliman* (Salomon). Ils prétendent que ce sage se trouvait constamment en communication directe avec sept esprits des plus élevés dans la hiérarchie divine et mis à ses ordres par Dieu, pour exécuter toutes les merveilles de son règne. Plaignons, *ia cetti* (ô madame), l'erreur de ces hommes, ajouta le cheikr, d'un ton capable et convaincu; ce n'est point là qu'il faut chercher le motif réel qui consacre le nombre *sept*. Écoute bien, *ia cetti*; lorsque la sainte mosquée de *la Mecque* qui renferme la pierre sacrée, où déjà dans l'antiquité *Ibrahim* (Abraham) venait rendre ses hommages à Dieu et sacrifier les victimes propitiatoires, lorsque, dis-je, cette sainte mosquée fut rebâtie par son prophète, Mahomet supplia le *très-haut*, le *très-puissant*, d'accomplir sur sa prière un miracle éclatant, afin de

consacrer le saint édifice. Dieu exauça le vœu de son fidèle serviteur. A sa parole, la lune descendit sur la mosquée réédifiée, en *fit sept fois le tour*, s'y posa quelques instants, puis remonta majestueusement dans le ciel!!! C'est ce miracle qui a consacré le nombre sept et rendu sainte et sacrée la *Kaaba*! Mille fois heureux ceux qui vont s'y prosterner!

Le 20 mars, M. Delong vint nous apprendre la mort de M. *Buscot*. Je connaissais peu cette seconde victime que la peste venait nous prendre; mais je n'en fus pas moins peinée. C'était le gendre de M. *de Dombasle, le fameux agriculteur*. Avant la peste, M. Buscot avait obtenu du grand Pacha d'importantes concessions de terrains sur lesquels il comptait appliquer les théories de son beau-père, et, comme d'ailleurs il était lié intimement avec tous nos amis, ses projets ne pouvaient que favoriser ceux du *Père Enfantin*. Son but à lui était de régénérer l'agriculture sur ce sol fécond. Il se proposait de commencer ses expériences avec les moyens acquis par la science moderne aussitôt la peste disparue... Hélas! la mort de cet homme, vrai soldat du progrès, est une déplorable perte pour nous et pour l'Égypte.

Le 24 mars, M. Dussap fut appelé de grand matin au quartier grec, auprès de la femme d'un capitaine au service du *Pacha*. Peu après, je vis revenir son nègre *Sélim* qui me dit : Maître à moi vous veut tout suite. En peu d'instants, je fus rendue auprès du docteur; à peine *entrée*, il me présenta à sa malade, jeune et jolie Grecque, qui allait devenir mère. Ce cas est précieux pour votre instruction, me dit mon professeur, car il est un des plus graves que je connaisse. La mort de l'enfant est constatée; le père est averti; ainsi votre responsabilité est à couvert. Courage donc, suivez mes indications et tout ira bien! Nous sauverons la mère.

En effet, au bout de deux heures, une petite fille, cou-

verte de taches noires, venait au monde; le père Dussap hocha la tête en la visitant, et se hâta de la faire enlever de la chambre; puis, ses derniers ordres donnés, nous rentrâmes à la maison. Cette opération, qui me valut les encouragements de mes deux professeurs, manqua d'avoir pour moi les suites les plus fâcheuses.

Le lendemain matin, Hanem, ayant attendu son père assez longtemps, fit servir le déjeuner. Lorsque le docteur entra, vers la fin du repas, il vint nous embrasser sur le front comme il en avait l'habitude, puis il me dit en souriant : « Savez-vous, chère dame, ce que vous avez fait hier? — Non, docteur; j'ai dormi depuis; qu'ai-je fait hier de remarquable? — Devinez! — Non, non, docteur, dites vite! Je n'aime les charades qu'au dessert. — Eh bien, ma chère élève, hier vous avez accouché une pestiférée. » Je sentis aussitôt un coup violent à l'estomac. « Que Dieu vous bénisse, docteur, de venir m'apprendre cette nouvelle brusquement, au milieu de mon déjeuner; soyez-en certain, vous aurez ma petite peste sur la conscience. — Bah! bah! vous êtes une femme forte; aussi je veux achever de vous bronzer.— Quoi qu'il en soit de vos compliments, je ne suis ni sans cœur ni sans nerfs; ménagez-moi donc comme une faible femme. Mais, en attendant que ma petite peste se déclare, parlez-nous de ma jolie Grecque; comment est-elle, que dit son mari?—Oh! mes enfants, quelle chose hideuse que l'égoïsme! le capitaine grec s'est enfui hier soir de sa demeure en reconnaissant sur sa femme les symptômes de la peste. J'ai trouvé la pauvre créature seule avec un vieux nègre dans la maison. Celui-ci, à l'exemple du maître, n'ose pas approcher de la malade; cet abandon l'a achevée; dans quelques heures, elle n'existera plus! Au retour, j'ai passé au consulat grec, prévenir le consul, lui seul ayant le droit d'intervenir dans cette maison.

Jeune, jolie, épouse et mère, et mourir seule! Pauvre Mariana! dit Hanem, tout émue du récit de son père.

Gondret vint à ce moment m'apporter une lettre du *Père* et de Lambert, ce qui changea un peu le cours de mes pensées. Je te transcris quelques fragments de ces deux billets :

« Voici deux mots pour vous, ma chère Suzanne. Le « 26 février, le lendemain de notre départ, nous avons vu « de loin les pyramides de *Saccara* et de près un magni- « fique colosse de *Ramsès* le grand (Sésostris) ; c'est une « statue d'une grande beauté, dont la tête est certainement « un portrait. Le travail est d'un fini admirable. Mais « voyez ! ce colosse, découvert par *Caviglia*, est plongé à « peu près dans l'eau une grande partie de l'année. Si on « pouvait lui couper la tête, faire encore d'autres divi- « sions, et le transporter par parties, ce serait un monu- « ment remarquable de l'antique civilisation d'Égypte à « envoyer en Europe.

« Le même jour, Massol a coupé les cheveux du *Père* « et raccourci sa barbe ; j'ai fait de même. Le 4 mars, au re- « tour d'une course faite au Fayoum, j'ai entièrement livré « ma tête au rasoir d'un superbe barbier. J'ai une tête « comme saint Bruno.

« Nous avons attendu jusqu'ici le *katchef* et vaine- « ment ; nous continuons ce soir notre voyage un peu plus « haut. Nos journées sont assez variées, malgré la monoto- « nie de l'attente.

« Le Kramsin d'ailleurs, le 7 et le 8 mars surtout, a pris « soin de le couper en deux, d'une manière désagréable, il « est vrai. Qu'aura fait ce vent funeste sur le Caire ?... Aux « repas, la communion du souvenir avec l'homme du « jour, sur ma proposition, s'il vous plaît, Madame.

« Depuis quelque temps : mise en ordre de nos papiers, « copies de lettres, etc., etc.

« Et les soupirs vers les femmes, mystiques, toujours « mystiques !

« Vous voyez que je ne suis pas toujours extrêmement pa-
« resseux, puisqu'à la première occasion vous avez *quel-
« ques détails très-intéressants* sur notre vie.

« Adieu, la main fortement serrée, et un baiser sur le
« front.

« Ch. Lambert.

« Nos respectueux souvenirs à M. Dussap, à cette pro-
« vidence de tant d'hommes et de femmes qui nous sont
« chers. Puissent ses enfants, en qui il veut revivre, le ré-
« compenser un jour selon ses désirs et nos vœux... Le
« katchef arrive en ce moment, et nous partons.

« Adieu, adieu, au revoir ; Massol vous serre la main,
« pas comme moi. »

Le *Père* se hâta d'ajouter quelques mots sur la même feuille; voici seulement les dernières lignes de la fin :

.... « Adieu, chère petite sage-femme ; embrasse
« bien pour moi le papa Dussap et ses deux enfants.
« Je ne sais pas ; mais il me semble qu'il réalisera son pro-
« jet de quarantaine dans la haute Égypte, et alors au re-
« voir ; et, toi aussi, je t'embrasse.

« P. Enfantin. »

Le souvenir du *Père* et de Lambert causa un vif plaisir au docteur Dussap, mais cela ne changea rien à sa détermination. — Que pensez-vous, docteur, de l'espoir caressé par mes amis, de vous voir bientôt dans la haute Égypte avec vos enfants ? Il répondit simplement : — chère dame, la bataille est engagée, l'ennemi est devant nous, ce n'est pas le moment pour un soldat de quitter son poste ; dans tous les cas, je dirai comme l'Arabe : *Allah kerim !* Nous nous étions compris ; je fus lui serrer la main, lui promettant de le seconder jusqu'à la fin.

Soliman Pacha, qui doit partir le 29 de ce mois pour la haute Égypte, nous fait prévenir qu'il se chargera volontiers des lettres adressées à tous les Français qui s'y trouvent. Cette circonstance va nous permettre de rassurer nos amis..., quant à présent.

CHAPITRE XXVIII

La mosquée de *Cetti-Zénap*. — Ma petite peste. — Mort d'Hanem. — Mort du père Dussap. — Le docteur Boyer et Maréchal.

Chaque matin, en recevant le baiser du bon père Dussap, je le menaçais en riant de ma petite peste, car mes indispositions me semblaient de plus en plus difficiles à dissimuler. Le 26, en entrant dans le divan pour m'occuper de nos études, j'éprouvai un étourdissement qui me fit trébucher et sembla inquiéter nos professeurs, car c'est ainsi que débute l'épidémie régnante; ils me firent prendre aussitôt une potion fortement laudanisée, et Hanem me reconduisit dans ma chambre.

Du 26 mars au 3 avril, je continuai à ressentir quelques symptômes de peste, mais sans gravité. Pendant cette semaine, le père Dussap ne nous conduisit auprès d'aucun malade ; il multiplia autour de nous les distractions. Un jour, dans la chambre d'Hanem, il fit venir deux esclaves noires pour me faire comparer les danses des divers pays nègres. A la prière de leur jeune maîtresse, toutes deux voulurent bien danser pour nous seules.

Chez *Mabroûka*, négresse Congo, aux lèvres épaisses, avancées, au front fuyant, le type le plus laid entre les races noires, je vis ses pieds tourner en glissant lentement afin de faciliter le mouvement de la partie supérieure du corps qui ondule, serpente jusqu'à la ceinture et se ploie à

à mes soins, *rue Taitbout.* Dans les expressions laudatives dont M. Boyer accable ici le père et la fille, je suis forcée de me rappeler ce faux frère, ce capteur, qui apporta tant de troubles et de larmes dans un jeune ménage, dont les deux époux m'étaient chers. Oui, ces deux hommes, à quelques mille lieues de distance, peuvent se dire de la même famille!

Chère fille, ne t'étonne pas de l'âpreté de mes paroles; tous deux m'ont fait répandre bien des pleurs; et cependant la sévérité de mon jugement n'est point exagérée par ce fait.

L'ébranlement de ma santé toujours combattu dura jusqu'au 8 avril, où la crise eut lieu. Ce jour-là, une fièvre violente me saisit, mes douleurs au grand sympathique et à l'aine redoublèrent, des pétéchies parurent sur les bras et ne permirent plus le doute. J'avais positivement ma petite peste, dont nous plaisantions depuis huit jours. Le docteur me fit poser quinze sangsues à l'estomac, puis me donna de l'eau gommée pour boisson. Ce fut tout son traitement.

Au début de la fièvre, il me dit: « chère dame, vous savez « qu'aucun de nous n'a trouvé un traitement curatif; gar« dons-nous des essais; je compte faire avec vous de la « médecine expectante; soyez forte, ne vous effrayez pas « et laissons faire la nature, car ce cas, pour être réel, « n'est pas des plus graves. »

Cet appel constant au courage moral entrait pour le docteur dans ses moyens ordinaires de traitement; il réussit avec moi. Je n'eusse pas oser pleurer devant cet homme de fer, dont je connaissais cependant la bonté et la douceur inaltérables; j'aurais trop craint de déchoir dans son estime.

Lorsque, au milieu de mes souffrances, la tête ébranlée, la pensée fuyante, je me laissais aller à répandre quelques pleurs en pensant à ma famille, à mes amis si loin de moi, soudain le souvenir de *Youzef le drogman,* mort de peur,

me faisait songer à la vénérable figure de mon vieil ami le nommant *lâche*! et alors la réaction se faisait aussitôt et mes larmes s'arrêtaient à l'instant même.

A la fin du troisième jour, la fièvre tendant à décroître, et le bubon à se résoudre naturellement, le père Dussap, en voyant mes idées tout à fait nettes, me dit : « ma chère malade, vous êtes presque sauvée ; cependant, attendons jusqu'au cinquième jour pour chanter victoire ! »

Deux jours après, Hanem vint m'embrasser en me disant : « bonne amie, mon père vient de vous déclarer en convalescence! Encore quelques jours de diète et de repos, et après, *Allah! Machallah!* nous reprendrons notre vie si douce et nos joyeuses soirées. »

Pendant ces journées de fièvre ardente, les docteurs Dussap et Delong et ma chère Hanem me quittèrent peu. C'est à leur vive amitié que je dus en partie ma guérison. Ainsi qu'il me l'avait promis, M. Dussap avait eu raison de ma petite peste.

Le 9 avril, je me retrouvai avec joie au milieu de mes amis, faible, mais débarrassée de tout mal.

Depuis que l'épidémie sévissait si cruellement, nous n'avions plus de clinique régulière. La porte du docteur était toujours ouverte aux malades.

Le jour où je reparus au divan, une fellah en pleurs vint nous apporter ses deux petits enfants à visiter. Depuis la veille, nous dit-elle, aucun d'eux ne voulait prendre de nourriture; hélas! comme toujours, en l'absence de son père, *Hanem* se chargea de la consultation; elle prit tour à tour les enfants sur elle, les examina de tous côtés, puis les rendit à la mère en la rassurant, mais lui recommandant de revenir parler à son père le plus tôt possible.

Le 10 avril fut un jour néfaste par les conséquences douloureuses qu'il eut sur ma vie égyptienne.

Le nègre Sélim recevant, comme à l'ordinaire, ce matin-là, les ordres de sa jeune maîtresse, se montra fort insolent

envers elle. Quelle était l'offense? Je ne l'ai pas su; les effets prirent de suite trop de gravité pour me permettre d'en approfondir la cause, mais il fallait qu'elle eût aux yeux d'Hanem une grande importance, car cette jeune fille, si douce ordinairement, prit un tison enflammé et le jeta à la tête du coupable. Un fait de cette nature ne se passe pas sans colère.

Une coïncidence fatale se présenta ensuite. Hanem, encore émue de cette scène, se trouva sur le passage de la femme arabe venue la veille à la consultation; celle-ci, n'apportant plus qu'un seul enfant à la visite du docteur, fut interrogée par la jeune fille, qui lui dit : pourquoi un seul enfant, qu'as-tu fait du second?— O cetti, il est mort cette nuit sur ma natte!

Cette réponse produisit sur Hanem, qui avait retourné et caressé ces deux petites filles, une émotion de frayeur irréfléchie, instinctive; elle m'affirma quelques heures plus tard qu'en écoutant cette femme elle avait cru entendre prononcer son arrêt de mort. Dans le même instant elle éprouva un violent mal de tête suivi d'étourdissements. Son père accourut aussitôt et lui donna les premiers soins; lorsqu'il la vit assoupie, il vint m'apprendre ce triste événement. Il me lança en ces quelques mots cette nouvelle qui débordait de son cœur : *Hanem a la peste!!!* Son calme, qui ne se démentait jamais, m'empêcha de croire d'abord au sérieux de cette parole sinistre. Oh! docteur, vous êtes incorrigible, pourquoi cette cruelle plaisanterie? Ignorez-vous donc mon état de faiblesse nerveuse.

— Ah! chère dame, malheureusement je ne plaisante pas; je tâche de me raidir contre l'inquiétude.

Il me raconta en peu de mots ce qui venait de se passer; puis il ajouta, comme se parlant à lui-même : deux circonstances cruelles, *colère* et *frayeur*; elles ont ce matin précédé l'indisposition de ma fille. Deux causes morales!...

répétait-il avec anxiété; c'est bien grave, chère dame; déjà elle ressent des douleurs dans le haut du corps; si les bubons apparaissent sous les aisselles, ma pauvre enfant est perdue !... Toujours j'ai vu la terminaison de ce symptôme être fatale aux malades atteints de cette manière. Non, non, ce symptôme ne pardonne jamais, ajouta-t-il d'un air sombre.

Je me levai aussitôt et fus m'asseoir auprès de notre chère petite malade; sur les onze heures du matin le bubon se déclara sous le bras droit. Cette nouvelle se répandit; tous les collègues du docteur vinrent lui offrir leurs conseils. Non-seulement ce pauvre père les exécuta tous, mais il ajouta une foule de moyens pour calmer les vives douleurs de son enfant. A minuit, il m'envoya prendre quelques heures de repos. Vers les cinq heures du matin, stimulée par l'inquiétude, je retournai auprès d'Hanem; elle put encore me sourire lorsque je vins l'embrasser. Toute cette seconde journée se passa dans des alternatives de crainte et d'espoir.

A ce moment, une nouvelle mort nous fut annoncée par une lettre de Granal et compliqua notre profonde tristesse; cette lettre nous apprenait qu'*Alric*, jeune sculpteur de talent, venait de succomber de la peste. Celui-ci non plus ne fut pas délaissé; une femme se trouvait auprès de lui; mademoiselle Agarithe C... lui donna des soins et reçut son dernier soupir.

Demain, sans doute, ma chère Hanem sera la quatrième victime que l'horrible peste viendra nous enlever. Aussi, aucun de nous ne veut l'abandonner dans ces derniers moments, sauf M. Delong, qui s'étant à son tour senti fortement indisposé, il y a deux jours, consulta M. Dussap; notre vieil ami dut le forcer de se retirer loin de la ville, sur une cange, en plein Nil. Arif se chargea de lui transmettre nos bulletins qui, hélas ! devinrent de plus en plus sombres.

Ainsi que tous l'avaient prévu, nous perdîmes ma chère Hanem dans la nuit du 13 au 14 avril; elle passa entre nos bras sans crise et sans agonie.

Je renonce à te décrire la douleur du docteur Dussap; je n'ai jamais entendu un cri de douleur pareil à celui qu'il jeta lorsqu'on vint enlever sa chère morte de la maison qui l'avait vue naître.

Cette mort fut pour nous tous une calamité; mais ce malheur m'atteignit plus que tout autre; il détruisit par ses conséquences toutes mes espérances d'avenir dans ce pays. Cette jeune fille, dont le cortége funèbre se composa de cinq autres morts qui, sortant de sa maison, la suivirent de près dans la tombe, cette jeune fille, dis-je, était bonne et intelligente. Pour l'affranchir des préjugés qu'elle tenait de sa première éducation, son père voulait me la confier, afin de la faire vivre une année entière de nos idées françaises sur le sol même où elles se transforment en lois ou en coutumes. Ce projet souriait à Hanem et chaque jour son amitié le rendait possible en la rapprochant de moi. Sa confiance avait assez grandi pour me dire le secret de son jeune cœur. Plus tard, peut-être te redirai-je ce touchant épisode. En ce moment, je suis pressée de te décrire nos autres pertes et d'en finir avec cette funeste épidémie qui m'oppresse encore à cette heure!

Je prévins le docteur Delong de la nouvelle victime que nous pleurions. Il en fut si affecté qu'il résolut, se sentant d'ailleurs plus malade, d'aller retrouver nos amis aux ruines de Thèbes. Il écrivit à M. Dussap une lettre touchante et tâcha de le décider, ainsi que moi, à l'accompagner, le lui demandant au nom d'Arif, son dernier enfant. Le docteur refusa net, me chargeant de lui adoucir son refus. Je lui envoyai donc la réponse de mon vieil ami, en y ajoutant ces quelques mots : « J'aurais été heureuse de conduire le bon docteur Dussap auprès du *Père Enfantin*, qui lui, peut-être, aurait su le consoler, mais la tombe d'Hanem l'at-

tache plus fortement encore à son poste d'honneur. Quant à moi, quoi qu'il arrive, je ne veux ni ne dois l'abandonner à son cruel chagrin.

« Dans la situation présente, je ne crois pas revoir mes amis; ce billet ci-joint que j'envoie au *Père* est peut-être un *adieu à tous*.

« Vous vous êtes toujours montré pour nous tous un bon frère; aussi, M. Dussap vous envoie, par Lamy, son jeune fils Arif; il veut bien, par une prudence tardive, s'en séparer momentanément. Mon ami, rendez à son unique enfant les soins et l'affection que son père eut toujours pour vous. Peut-être, hélas! notre désolé docteur n'est-il pas destiné à le revoir, pas plus qu'à saluer le retour du *Père Enfantin!* »

Mon affection pour ce pauvre vieillard redoubla en le voyant si seul. Sa douleur fut profonde, mais aussi combien elle fut noble et sainte. Pas une plainte ne lui échappa; seulement il mit un dévoûment plus grand encore au service de ses malades; il ne cherchait pas la mort, mais on sentait qu'il eût été heureux de la rencontrer. Pendant *sept* jours, malgré mes sollicitations, il ne put prendre aucune nourriture; quelques verres d'eau gommée furent tout ce qu'il accepta dans cet intervalle. Le 20 avril seulement, il céda à mes instances et voulut bien se remettre à table avec nous.

Après *Hanem*, je vis successivement tomber Kèledaski, le soir du 14 avril, après l'enterrement de sa jeune maîtresse; deux jours après, ce fut notre ami Bernard. Puis le 22 avril, vint le tour de la jolie *Tronga*, la préférée d'*Hanem*, toutes deux nées vers la fin de 1819.

Notre bon Bernard et Kèledaski furent opérés le même jour; le docteur espéra un moment les sauver tous deux, mais bientôt ils marchèrent en sens inverse, notre ami vers la guérison et l'Abyssinienne vers la mort! Sa perte renouvela le chagrin causé par celle de ma jeune amie; la

quinzaine n'était pas écoulée que ces deux jeunes favorites étaient allées la rejoindre; aussi, ce jour-là je pus dire avec vérité : ô vanité des joies de l'espérance; ces trois jeunes et jolies créatures sur lesquelles je comptais pour me seconder dans mes projets d'avenir, encore quelques heures, et la dernière va disparaître !!! Oui, en nous ces deux jeunes Abyssiniennes commençaient à aimer notre pays, car, à mesure qu'*Hanem* s'était imprégnée des sentiments de la France, elle s'attachait à son tour à les faire connaître et respecter par ses jeunes compagnes.

Le pauvre père Dussap, malgré sa contenance calme, déclinait visiblement; ses forces étaient épuisées, mais malgré tout il ne voulait pas cesser un instant d'aller visiter ses malades.

Le docteur Boyer, prévoyant une immense clientèle à recueillir bientôt, multipliait ses visites à notre ami, bien qu'il en fût reçu assez froidement; cet accueil, qu'il attribuait à notre influence, le portait à lutter sourdement contre nous; mais dans ces tristes jours la confiante amitié de M. Dussap, loin de s'affaiblir, redoubla, au contraire, pour nous tous; n'étions-nous pas sa famille nouvelle depuis la perte de son enfant chérie?

La seule conversation qui pût faire trêve à cette profonde douleur, c'était de causer ensemble de la vie future; sans cesse il revenait sur ce sujet lorsque nous étions seuls. C'était comme autant de perspectives qui lui faisaient revoir, dans un lointain vaporeux, les êtres chéris dont il était séparé. Oh ! oui, bon père Dussap, lui disais-je en variant chaque jour ce thème préféré, vous reverrez vos chers disparus ! Ils nous voient, croyez-le bien, ils nous aiment, ils applaudissent à votre saint dévoûment, à tous nos progrès. Cette autre existence, faite de notre foi, de nos désirs, qui sont des prières à Dieu, deviendra pour nous tous de plus en plus consciente à notre sens intime. Cette vie future, ornée, agrandie par les efforts de notre volonté, par le dévoû-

ment témoigné à tout ce qui est faible, nous sera rendue pour l'agrandir de nouveau! C'est ainsi que mon cœur sent et comprend le lien religieux des générations à venir.

Ceux d'entre nous qui auront mérité d'être placés dans les rayons lumineux de la vie applaudiront encore à tout ce qui survivra à leur amour!

Cette conviction que son cœur adopta fit naître en lui des élans de religieuse ardeur; ses facultés affectives grandirent encore au profit de tous. Il exigea que je sortisse tous les jours une heure à l'air libre. « Songez, chère dame, qu'il nous reste encore deux mois à subir cette épidémie, et qu'il est impossible de prévoir quelles fatigues il nous faudra supporter dans cet espace de temps. »

Je souscrivis à son désir; dès ce moment, je fus me promener chaque jour au jardin Rosetti, voisin de sa demeure. En effet, cet exercice me ranima; pendant ces quelques instants je ne souffrais pas de la vue de nos pestiférés.

Depuis la mort d'Hanem, j'avais abandonné ma chambre, voisine de la sienne, pour occuper une pièce qui s'ouvrait sur la vaste terrasse. Pour calmer mes nerfs, il me fallait la vue de ce ciel splendide, de ces nuits lumineuses, mais je n'avais fait que changer de souffrance, car de ce point élevé j'entendais de tous côtés des lamentations, non plus celles des pleureuses mercenaires, mais les cris des femmes, des enfants qui redemandaient à la mort un père, un mari, un fils, en le rappelant avec leur dramatique désespoir. Encore, ô mon Dieu, me disais-je, huit semaines de cette existence à traverser!

Dès le 25 avril, il fallut renouveler tout le personnel de l'hôpital; les aides, les infirmiers, tout était mort. MM. Bulard et Lachaise, qui nous apprirent cette grave nouvelle, furent forcés d'employer l'autorité pour recompléter leur service.

Le soir, me sentant plus forte et me croyant moins né-

cessaire au père Dussap, je lui soumis un projet que la visite de nos jeunes docteurs était venue corroborer, c'était de m'offrir pour remplir l'emploi d'infirmière à l'hôpital de l'Esbekkie. Je ne puis craindre la peste, lui dis-je, et mon exemple stimulera peut-être d'autres femmes? « Ce n'est point cette crainte, chère dame, qui me fait désapprouver ce projet; en France ce serait bon et utile; mais ici votre dévoûment ne serait pas compris. Bien plus, pour qu'il ne fût pas ridiculisé aux yeux du *Grand Pacha*, il faudrait que son Altesse eût été préparée à cette exorbitante nouveauté par un personnage influent, tel que *Soliman Pacha*, ou notre consul général, M. Mimaut. Mais tous deux sont absents, et le vice-roi est inabordable dans son palais. »

Je dus me rendre à cet avis, puisque cet acte, étrange ici, loin d'être utile, eût pu faire rejaillir le ridicule de cette innovation sur nos amis.

Le 27 avril, nouvelle perte, Lamy vint nous annoncer la mort d'*Etem-bey*, général turc, converti à nos doctrines par *Lambert*. Encore une assise qui manque sous nos pieds; en lui ces messieurs perdent un ami et nous tous un protecteur.

La funeste lune de mai commence aujourd'hui, 29 avril. Le docteur prétend que le chiffre de l'épidémie montera chaque jour, et ne commencera à décroître que dans le cours de la lune prochaine. Cette phrase, au grand regret de M. Dussap, fut entendue par Sélim, qui tout effrayé demanda : « Mais, dis, maître, qui portera tous ces corps à *la* vallée des Tombeaux? — C'est le secret d'Allah! attends avec confiance, et surtout tais-toi! »

Alexandre, jeune mécanicien de nos amis, resté au barrage, vient d'y mourir de la peste. *Prax* et *Dumolard*, après lui avoir rendu les devoirs de l'amitié (le 26 avril), se sont hâtés de quitter ce lieu. Ce sont eux qui viennent de nous apprendre ce nouveau malheur. Je connaissais peu ce courageux prolétaire, mais les éloges de ses amis me le font

vivement regretter. Ceux-ci, ébranlés par cette mort si prompte, viennent habiter le Caire, s'y croyant plus en sûreté qu'au barrage.

Aujourd'hui, 29 avril, nous voyons un parc d'artillerie quitter le Caire; il se dirige vers la Syrie où la guerre va reprendre avec plus d'ardeur; c'est le grand sultan qui cette fois déclare la guerre au *vice-roi*. Pauvre peuple! décimé par la peste, la guerre et la plus affreuse misère.

Notre intérieur menace de s'assombrir encore. Depuis deux jours, le père Dussap éprouvait une fatigue inusitée. Son estomac se refusait de nouveau à prendre aucune nourriture; malgré cela, il ne consentit pas à ralentir ses visites; ce fut plus que la nature n'en pouvait supporter. Aussi, le 30 avril, il tomba véritablement malade. Les symptômes de la peste se déclarèrent tous en même temps; je le fis coucher et j'engageai *Maréchal* à prévenir le docteur Lachaise, ayant confiance dans son affection pour mon vieil ami.

Personne ne prévint M. Boyer; malgré cela, nous le vîmes arriver presque aussitôt que son confrère; en trouvant M. Lachaise auprès du malade, il parut surpris et mécontent et ne se remit qu'en voyant son collègue lui communiquer son ordonnance; admis par ce fait, comme médecin consultant, je dus le recevoir également. D'ailleurs M. Dussap, dont la mansuétude était inépuisable, me dit: « Recevez-les tous, mais ne suivez que les conseils du docteur Lachaise. » Bien que cela me compromît, je voulus le satisfaire, quoi qu'il pût arriver.

Après un sommeil de plusieurs heures, je me repris à espérer; les idées de mon malade étaient lucides; je saisis ce moment pour lui demander quelque peu d'argent, afin de parer aux dépenses imprévues. M. Dussap donna une clef à son nègre *Sélim*; celui-ci tira d'une armoire, qui se trouvait au pied du lit, un sac d'argent dans lequel je fus engagée à puiser ce qui me paraissait nécessaire; comme

j'espérais encore qu'un peu de repos nous rendrait notre ami, je pris seulement 70 francs environ de notre monnaie. En ce moment, M. Boyer revint faire seul une seconde visite; voyant ce sac sur le lit, l'argent dans ma main, il me dit brutalement : que faites-vous là?... Maréchal se leva tout droit; ses yeux lancèrent des éclairs; le père Dussap haussa les épaules. Je me hâtai de répondre simplement : vous le voyez, Monsieur, je prends 31 *kiriés* par l'ordre du docteur. Puis devant tous, je fis enfermer l'argent dans l'armoire; Sélim voulant me rendre la clef, je la repoussai en lui disant : garde-la; ton maître a suffisamment confiance en toi pour cela. Comme un de nous était toujours dans cette chambre, il nous suffisait de ne garder aucune clef pour satisfaire à la prudence humaine.

En ce moment, la maison Dussap était un véritable foyer de peste. La fille et ses deux compagnes mortes, le père attaqué maintenant, toute sécurité était détruite parmi les gens de la maison. *Bahri*, notre portier, mourut en une heure; après notre pauvre *Boab*, ce fut sa femme; celle-ci s'était guérie le mois précédent d'un premier accès; elle retomba cette fois plus gravement, ainsi que *Mabrouka*, notre bonne et grosse cuisinière; ces deux femmes me parurent trop fortement atteintes pour en revenir.

La mort subite de *Bahri* et ces deux nouveaux cas épouvantèrent *Sélim* et *Morgane*, les domestiques mâles de la maison. Dans un accès de terreur panique tous deux voulurent fuir; Maréchal les en empêcha; sa colère et ses menaces nous les ramenèrent. Ces deux pauvres nègres prononcèrent piteusement : *Allah kérim!!!* et se résignèrent à nous seconder de nouveau tant bien que mal.

Le délire et la lucidité se succédaient alternativement dans les idées du père Dussap. Dans le même instant, il me dictait une ordonnance pour arrêter les nausées qui le fatiguaient depuis le début de l'accès, puis aussitôt il riait aux éclats des violents efforts que faisait un autre malade

atteint de ce symptôme caractéristique, et disait : « Oh! toi, tu as ton compte, n'en demande pas davantage! » Il me reconnut dans tous les moments; seulement il répondait à toutes mes questions, soit en grec, en turc ou en arabe, avant de trouver la réponse en notre langue.

Le 2 mai, le vent du désert souffla dès le matin; il fit une affreuse journée de *khramsin;* le malade en éprouva une crise que les docteurs jugèrent trop violente pour qu'il pût la supporter. Le 3 mai, à cinq heures du matin, il était, en effet, fort mal; l'épuisement était grand, mais les douleurs très-faibles. Il avait recouvré sa connaissance. A sept heures, se sentant près de sa fin, il voulut faire quelques dispositions dernières; quoique sa voix fût faible, il désigna notre bon Lambert comme tuteur d'Arif. « Rappelez-vous, dit-il, je ne veux que lui. » Puis il nomma le *Père Enfantin* : « Oh! combien je voudrais le voir!... » Il me fit signe qu'il voulait écrire; pour le satisfaire, je courus chercher ce qu'il fallait pour cela. Au retour de ce court intervalle, ses facultés n'étaient plus aussi nettes. Le papier devant lui, et soutenu par son nègre, il ne put tracer aucun mot.

Sur ces entrefaites, le docteur Boyer entra, jeta un coup d'œil sur l'ensemble de cet intérieur et me dit : « Madame, pourriez-vous me dire ce que vous voulez faire écrire au docteur Dussap dans l'état où il est? » Oh! devant la contagion, devant la mort, être mise en suspicion dans un pareil moment! Mon cœur se souleva de dégoût en regardant un pareil homme. Mais la présence de mon cher malade me calma; je pensai à son fils qui ne pouvait trouver de protection efficace que parmi nous, et ma réponse fut brève, mais polie. Une heure plus tard, j'instruisais M. Lachaise de ce désir suprême. Il promit à M. Dussap, qui parut le comprendre, d'influencer le consul pour faire réussir sa dernière volonté. En nous quittant, il nous assura qu'avant une heure notre ami n'existerait plus. Je le priai, en con-

séquence, de passer au consulat français prévenir M. Tippel, afin qu'il envoyât un homme revêtu du pouvoir légal pour recevoir les dernières volontés du père Dussap, et aussi pour mettre, dans tous les cas, notre responsabilité à couvert.

Peu après, le malade s'éteignit dans nos bras; il mourut avec toute sa connaissance; il essaya de nous parler, mais nous ne pûmes le comprendre; il pencha la tête sur la poitrine de Maréchal et sourit en nous regardant. Ce fut tout!!!

Quelques minutes auparavant, M. Sommaripa, chancelier, et deux hommes attachés au consulat, puis l'inévitable docteur Boyer vinrent de la part du consul. M. Dussap ne les reconnut pas.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, je fis remettre par Sélim toutes les clefs au chancelier. Avant de poser les scellés, ces messieurs inscrivirent tout ce que la maison contenait. Notre ami *Bernard* leur servit de secrétaire, bien que ce brave garçon marchât encore avec deux béquilles.

Pour Maréchal, ainsi que pour moi, notre rôle était fini; il ne nous restait plus qu'à conduire notre vieil ami à sa dernière demeure. Nous nous retirâmes sur la terrasse, laissant tout ce monde *à leur opération*. Après s'être occupés des détails de l'enterrement, Lamy, Gondret et Bernard vinrent nous rejoindre et pleurer avec nous cet homme de bien, ce saint de notre nouveau calendrier!!!

Dans la journée, le consul me fit demander par son drogman s'il ne me conviendrait pas de tenir la maison Dussap jusqu'au retour d'Arif. Je n'y pus consentir. Hanem et son père n'existant plus, je lui fis répondre que rien ne pouvait plus me retenir dans cette funeste maison, et qu'aussitôt les derniers devoirs rendus à notre vieil ami tous nous en sortirions pour n'y plus rentrer.

Vers minuit, Gondret et Lamy tentèrent de lever l'em-

preinte du visage du mort; mais les matériaux qu'ils s'étaient procurés ne suffirent pas; la tentative ayant échoué, nous passâmes tous cinq le reste de la nuit sur la terrasse, faisant nos efforts pour rester éveillés; mais, sur le matin, vaincus par la fatigue, nous nous endormîmes profondément.

Au réveil, les nègres nous apprirent que le docteur Boyer avait fait enlever le corps du père Dussap et le conduisait seul au cimetière. A cette nouvelle, nos quatre jeunes gens furieux se firent amener des ânes et galopèrent après le convoi; ils l'atteignirent, et reprochèrent alors à cet homme cet acte d'impudence inouïe. « Vous saviez, lui dit Maréchal, notre présence dans la maison, et le droit sacré, que nous donnait notre amitié pour le mort, de le conduire à sa dernière demeure... » Il y eut des injures dites de part et d'autre, et M. Boyer se retira un peu plus notre ennemi qu'auparavant.

Le lendemain, le pauvre Lamy porta, de ma part, ces tristes détails à nos amis de Djizeh; je lui recommandai surtout d'adoucir ce qu'ils avaient de trop cruel pour nous. Au retour il me remit cette lettre de Rogé :

« Djizeh, 5 mai 1835.

« Ma chère Suzanne,

« Depuis la dernière fois que je vous vis, il y a déjà bien « longtemps de cela, j'ai bien souvent pensé à vous, à « vous, que j'ai connue et appréciée à Paris, à vous, ma « compagne de voyage sur la Méditerranée.

« Je fus bien content lorsque je vous vis entrer chez « M. Dussap; vous étiez là à l'abri de toute inquiétude et « vous vous prépariez une position digne de vous sous le « rapport social et individuel. Mais Dieu vous a vite frap- « pée dans vos affections et dans vos espérances. Le mal- « heureux Dussap a suivi sa fille au tombeau. Ma chère « Suzanne, cette nouvelle m'a profondément affligé; nous

« avons tous perdu deux personnes bien bonnes et qui « nous aimaient bien sincèrement... Dans deux ou trois « jours, dit-on, l'École sera payée ; moi je toucherai un « mois d'appointement ; si vous le désirez, je tiendrai à « votre disposition 100 piastres (100 piastres, ma chère « Suzanne ! ayez-moi en pitié, mais n'accusez pas ma « bonne volonté). Si vous acceptez mon offre, il en sera ce « que vous voudrez ; pour vous prier, pour vous presser « de l'agréer, je ne vous dirai que ces mots : je me consi- « dérerai comme votre débiteur par le plaisir que vous me « ferez.

« Ma bonne, ma pauvre et chère Clorinde a été ma- « lade, pas de la peste, heureusement. Je reçois tous les « jours de ses nouvelles ; elle a commencé à se lever un « peu, mais son état demande encore beaucoup de ména- « gement.

« Nous avons eu à l'École un cas de peste ; les travaux « sont arrêtés ; le malade va mieux, dit-on ; on l'a fait « sortir du palais.

« Adieu, Suzanne, etc. »

CHAPITRE XXIX

Je vais habiter le quartier cophte. — Mort de Lamy, de sa négresse et de Maréchal.

Il ne fut pas difficile à ces messieurs de me trouver un logement dans cette ville dévastée. Cela fait, nous sortîmes tous ensemble de cette maison, naguère si animée par la jeunesse et la gaîté, abandonnée maintenant et dont l'âme semblait envolée avec les deux êtres que nous regrettions.

Je partageais ma nouvelle demeure avec deux vieilles dames cophtes, mes propriétaires; j'occupais le haut et la terrasse de cette maison, au prix de vingt-cinq piastres par lune.

Ces bons jeunes gens, après m'y avoir conduite, me firent promettre de prendre mes repas avec eux tous, chez Lamy, jusqu'à l'ouverture des quarantaines. Ce premier dîner fut triste; immédiatement après, Lamy s'en fut à Abouzabel essayer de se faire payer ses appointements.

Le soir en les quittant, je laissai Maréchal ayant de la fièvre et la tête fort douloureuse. Je pensai de suite aux deux accès de colère auxquels il s'était livré, ainsi qu'aux diverses émotions qui l'agitaient depuis quelque temps. Cela me paraissait devoir lui être fatal; cette inquiétude me tint éveillée une partie de la nuit; je restai sur ma terrasse en face de ces brillantes étoiles, de ce ciel si pur qui semblait se rire de mes prévisions. Mon Dieu, disais-je,

notre contingent n'est-il donc point assez complet? Faudra-t-il encore arracher de notre groupe une nouvelle victime pour la livrer au fléau?...

Le soleil paraissait à peine sur l'horizon, que je courus chez mes jeunes amis. Hélas! mes sombres rêves, mes tristes pressentiments s'étaient réalisés; Maréchal avait la peste.

Pauvre Lamy! quelle cruelle surprise l'attend à son retour! Quelle influence aura-t-elle sur cette organisation impressionnable! Voir tout à coup Maréchal, son meilleur ami, son frère de cœur, attaqué et prêt à mourir de la peste! Je me sentis comme folle à cette pensée; le drame de la maison Dussap devra-t-il donc se renouveler ici?...

Le docteur Lachaise prévenu, je m'établis auprès de Maréchal avec Fatmah, une nouvelle servante que mes dames cophtes m'avaient procurée hier en entrant dans leur maison.

Ce jeune poëte, si rêveur dans l'état de santé, devient expansif sous l'empire de la fièvre; il décrit, il analyse ses souffrances; *c'est du délire raisonné* comme chez certains fous; il m'explique gravement le phénomène de l'ubiquité; puis, me désignant tous les angles de l'appartement, dans chacun desquels il se revoit, il me dit : « Regardez, Suzanne; quelle surabondance de vie il y a en *moi*! Ces diverses faces de mon être ont autant de puissance les unes que les autres; si vous ne m'aviez pas repoussé, que de facultés ajoutées aux vôtres dont vous auriez pu disposer! Mais non; vous parlez d'amour *complet;* que veut dire ce *mot?* Faites-vous aimer, m'avez-vous dit; mais nous voici revenus à l'état de sauvages; nous ne savons plus comment nous y prendre... » Puis il se retournait et causait avec son autre moi en phrases nettes et suivies. C'était triste et touchant!

M. Lachaise était revenu; il s'occupait à cautériser une pustule maligne que le malade avait à la jambe, lorsque

Lamy revint inopinément d'Abouzabel; son émotion fut extrême en retrouvant son ami dans cet état. Le médecin, le voyant pâlir, le fit coucher et lui fit prendre une potion fortement opiacée, promettant de revenir le soir même. Tout fut contraire, hélas! au jeune Lamy en ce moment et le prédisposa à la contagion : d'abord, la fatigue d'une longue course inutile, car, le comptable étant en quarantaine, il ne put obtenir un seul *kérié* sur ses mois en retard; puis, au retour, le chagrin et même la frayeur qu'il subit sans préparation; tout cela développa chez lui une attaque des plus violentes. Il se sentit frappé à mort. J'eus beau lui dire qu'il pouvait puiser dans ma bourse, que j'avais encore les 500 piastres données par Lambert et qu'avant peu tout irait bien. Rien ne put détourner le funeste sort jeté sur cette maison.

Le soir, à sa troisième visite, M. Lachaise, trouvant un fort bubon développé sous l'aisselle gauche, pratiqua aussitôt une forte saignée; mais cela ne fit pas tomber la fièvre. Le délire alterna avec un sommeil comateux. Sa pauvre jeune négresse, enceinte de huit mois, le voyant dans cet état, tomba à son tour. Pour toute femme, cette position double généralement le danger de la situation.

Le 9 mai, les phénomènes cérébraux disparurent chez Lamy, mais le bubon le fit horriblement souffrir. Nos trois malades passèrent une nuit affreuse. Nous nous relayions depuis ces quelques jours avec Gondret et Fatmah pour mettre sans cesse de l'eau fraîche sur ces fronts brûlants et force émollients sur les points douloureux.

Les perceptions de mon pauvre Lamy devinrent nettes; il entendit alors le délire bruyant de Maréchal, ce qui lui fit regretter son premier état.

Vint le moment où tous les symptômes morbides se réunirent, pour ainsi dire, sur le grand sympathique; les autres douleurs cessèrent; mais la mort s'approcha rapidement. Il mourut avec toute sa connaissance, me serrant

la main, me remerciant tout bas avec effusion; puis, un peu après, il me montrait avec un geste suppliant les deux chambres où gisaient Maréchal et sa négresse, comme pour les recommander à mes soins.

N'entendant plus les plaintes de son jeune maître, cette bonne négresse comprit tout. Elle fut prise à ce moment par les douleurs de l'enfantement. Je courus à son aide, suivie de Fatmah. Elle mit au monde, en quelques minutes, un enfant mort et le suivit quelques heures plus tard!

Cette situation était horrible; j'avais la tête en feu, et cependant ma douloureuse tâche n'était pas terminée.

Prax et Dumolard, revenus du barrage depuis quelques jours, quoique remplis de bon vouloir, se sentaient, disaient-ils, moralement trop faibles pour assister à de pareils spectacles, étant sûrs d'y succomber. Je devais donc les écarter de cette maison, ainsi que Bernard dont la convalescence était plus douloureuse que la maladie. Chez le jeune Gondret, le moral, quoique plus vigoureux, commençait cependant à s'ébranler par cette succession de malheurs. Il fallait donc aussi le ménager.

Les trois valides, Prax, Dumolard et Gondret s'occupèrent de faire enterrer notre frère Lamy, sa négresse et l'enfant. Mahomet, le portier de la maison, fut saisi d'un tremblement et d'une frayeur si grande en voyant passer ce funèbre cortége, qu'il tomba à l'instant malade de la peste.

Pendant que ses amis rendent les derniers devoirs à notre excellent frère, mort à 25 ans, laisse-moi ajouter un mot sur lui, car son souvenir m'est cher. Deux ans avant, à peine Lamy était-il placé, qu'il sut trouver assez de crédit pour aider la plupart de ses frères; il fut toujours plein d'ardeur et de *foi*. Les femmes perdirent en lui un soutien bien dévoué à leur cause. Lors de mon arrivée, il songeait à établir une caisse de prévoyance pour assurer l'indépendance des femmes jusqu'au moment où le travail

viendrait à leur suffire. Cette idée pouvait favoriser la venue d'un grand nombre de femmes et leur laisser toute liberté d'action et de sentiment. Cette œuvre était donc *bonne* et *morale;* elle est digne, par conséquent, d'être signalée aux femmes et de se classer dans notre souvenir.

Hélas! depuis cette époque de nouvelle chevalerie, tout a sommeillé. Aussi, beaucoup de femmes se sont dit tristement : « Oh ! tout cela est bien mort maintenant ! » Tous les journaux avancés ont écrit en faveur des *Polonais*, bien dignes d'intérêt, il est vrai, puis, pour demander l'affranchissement des nègres; nous convenons, disaient-ils, que c'est une force brute, peu digne encore de la liberté, mais le principe est là! Ce sont des hommes; donc faisons prévaloir le principe!... — Quant à moi, je dis : espérons que la liberté qu'on a octroyée à cette race, sans préparation préalable, ne leur sera pas aussi funeste que celle laissée aux malheureux sauvages, dont les tribus diminuent chaque jour, refoulées au fond de leurs forêts par l'avidité du blanc. Depuis trente ans, je ne saurais trop le répéter, nous avons vu des hommes *fort influents* demander hautement la liberté complète de tous les peuples; mais ils ont oublié de réclamer l'indépendance de la moitié de l'humanité!...

Les hommes et les idées du *Père Enfantin* renaîtront, je suis loin d'en douter; il ne faut point être fataliste pour affirmer que cela est écrit dans le grand livre de Dieu! Mais sous quelle forme et à quelle époque les idées se reproduiront-elles et les hommes se manifesteront-ils?

Achevons donc, en attendant cette nouvelle aurore, de te faire connaître ceux de nos amis qui plantèrent quelques jalons sur cette route douloureuse et sacrée de notre affranchissement.

Lorsque le *Boab* Mahomet souffrait et se plaignait fort, couché sur sa natte solitaire dans un angle du vestibule, il se passait au second étage de cette triste demeure une

scène lamentable, dont je ressentis longtemps le contre-coup.

Le délire de Maréchal, qui n'avait pas cessé depuis trois jours, prit à ce moment un caractère furieux. Il ne reconnut plus ma voix ; si je cherchais à rafraîchir son front ou bien à lui donner d'autres soins, il me repoussait brusquement; sa figure était décomposée ; ses yeux fixes et hagards effrayèrent Fatmah ; en vain je l'appelai à mon aide ; elle n'osa jamais en approcher. Ce pauvre insensé cherchait à se lever, puis retombait de tout son poids; il recommençait, faisait quelques pas, se frappait aux murailles sans avancer. Un instant, le voyant chanceler, j'essayai de nouveau de le soutenir ; mais, en me repoussant, il me fit rudement tomber à terre, tant cet accès lui donnait de force fébrile. Voyant cela, ma servante, restée sur le seuil de la chambre, se sauva dans la rue en jetant des cris de frayeur. Je me relevai avec peine et descendis moi-même chercher du secours, ne pouvant davantage soutenir seule cet affligeant spectacle,

Les cris de Fatmah avaient attiré un groupe d'Arabes, à qui elle racontait la scène de délire de notre ami. Pour que ces hommes vinssent nous aider à le maintenir et à le soigner jusqu'au retour de Gondret, je leur distribuai les quelques piastres que j'avais sur moi ; les misérables prirent mon argent, mais aucun ne voulut me suivre, plusieurs me rirent au nez, et les plus vieux dirent qu'*el ahfrit* était en haut et les battrait aussi !

Je voulus remonter seule, mais Fatmah m'en empêcha en me faisant signe d'écouter. En effet, cela devenait superflu ; notre pauvre Maréchal, ayant enfin trouvé l'escalier, cherchait à descendre vers nous ; il se heurtait, tombait, se relevait avec peine sans doute, car ces divers bruits étaient coupés par des silences ; puis ils retentissaient de nouveau à nos oreilles et dans ma poitrine.

Enfin, il parvint à descendre les deux étages et apparut à

los yeux. Lorsque cette foule d'Arabes vit cet homme resque nu, de grande taille, affreusement maigre, les raits décomposés, appeler d'une voix retentissante le *Boab* lahomet, tous se sauvèrent; le pauvre portier lui-même, lans un état voisin de la mort, retrouva la force de se lever; l prit sa natte, s'enveloppa dans son lambeau de couverure et se traîna sous une autre porte où ses camarades le ecouchèrent. Quant à moi, je ne vis plus rien, je perdis connaissance pendant quelque temps. Ces deux heures l'agonie que je venais de passer avaient épuisé mes forces et mon courage. Revenue à moi, je m'informai de ce qu'était devenu Maréchal; ni Fatmah, ni les Arabes qui, n'entendant plus de bruit, s'étaient approchés de nouveau, nul ne le savait, aucun d'eux ne put me le dire.

Trop faible encore pour pouvoir me lever, j'attendis le retour de Gondret. Alors je lui fis part de ce qui s'était passé en son absence, le priant d'aller de suite chercher un médecin. Il y courut. Un quart d'heure après, il revint accompagné de MM. Bulard et Lachaise; ils se montrèrent pleins de sollicitude pour nous tous; ils ne permirent pas que j'entrasse en ce moment dans la maison, m'engageant à me reposer jusqu'à leur retour.

Ils trouvèrent notre pauvre Maréchal dans un coin du vestibule, replié sur lui-même et tout contusionné, ayant toujours le délire, mais revenu calme et doux. Il se laissa remonter sans difficulté; on le recoucha et on mit un Arabe auprès de lui pour le surveiller. Ces soins remplis, ces messieurs revinrent me trouver et me reconduisirent jusque chez moi. Là, ils constatèrent un peu de fièvre et mon système nerveux beaucoup trop ébranlé. Ils me conseillèrent le repos le plus absolu pendant plusieurs jours. M. Lachaise ajouta : « N'ayez aucune inquiétude pour vos amis, je veillerai sur eux, et vous ferai donner des bulletins de leur santé, si eux-mêmes ne le pouvaient pas. »

Mais, par nos jeunes gens, j'eus chaque jour des nou-

velles du malade, et aussi par ma Fatmah que j'envoyais auprès de lui. Elle le garda conjointement avec le domestique de *Prax*. Je me consolai de n'y pouvoir aller, car l'emploi de la force fut souvent nécessaire pour le contenir.

Gondret, ne voulant pas abuser de ma petite bourse dont il connaissait l'exiguïté, écrivit sans me prévenir à ceux de nos frères qui se trouvaient renfermés à Djizeh; il les mit au fait de la position de notre petit groupe qui menaçait encore de s'amoindrir par la mort de Maréchal; c'est à peu près le résumé de cette lettre que je ne vis pas, mais qui doit se trouver dans les mains de ceux à qui elle fut adressée et dont, grâce à Dieu, deux d'entre eux vivent encore en ce moment.

Rogé, *Yvon* et *Machereau* se cotisèrent aussitôt et lui firent parvenir 300 piastres. Il me força d'en accepter la moitié, pour remplir, dit-il, les vides de ma bourse que ses divers emprunts y avaient faits.

Le 15, au matin, je pus retourner chez *Maréchal*. Le délire avait cessé; il sourit de bonheur en me voyant; il m'apprit qu'étant opéré aux deux aines il se trouvait mieux. Il était question de lui donner sous peu, à l'hôpital, une chambre d'officier, car son état demandait des soins que les docteurs fort occupés ne pouvaient lui donner que là.

Ce projet ne reçut son exécution que le 18 mai, jour où le malade fut trouvé assez bien pour être transporté en ce lieu. Dans cette dernière matinée passée auprès de lui, je fus heureuse d'entendre ce pauvre ressuscité m'exprimer sa reconnaissance et me serrer les mains sans aucune parole de délire. L'épidémie ne nous dévorera donc pas celui-ci, me disais-je, en l'écoutant. De ces deux maisons d'où la mort m'a chassée en moins d'un mois, une des victimes va enfin être soustraite au fléau !... Hélas! c'était trop tôt me réjouir. Je devais à celui-là aussi le tribut de mes larmes!

Il me fut impossible de tenir la promesse faite à Maréchal d'aller le visiter chaque jour. M. Bulard, médecin en chef de l'hôpital, nous fit dire que le règlement s'opposait à ce que l'on visitât les malades. Fit-il de l'arbitraire, ou était-ce prudence à cause de la contagion? Cette dernière supposition est la plus probable; toujours est-il que jusqu'au 24 mai, jour de sa mort, notre pauvre ami ne vit que Bernard. Celui-ci, en allant chaque matin au pansement, se glissait dans la chambre de Maréchal, lui portait les vœux de notre amitié et venait au retour nous en donner des nouvelles.

Moustapha, le domestique de Prax, ayant gardé deux jours Maréchal, vient d'être transporté à l'hôpital, gravement atteint de la peste. On ne pense pas le sauver.

Le pauvre Mahomet, leur *boab*, se refusa aux instances de M. Lachaise, qui voulait le faire entrer aussi à l'hôpital; il a préféré revenir mourir sur sa natte dans le vestibule de leur maison.

Le mieux qui s'était manifesté, du 16 au 18 mai, chez Maréchal, ne se soutint pas. Son séjour à l'hôpital, foyer de corruption, lui fit contracter le typhus. Bernard nous prévint de la gravité de sa situation. En effet, il mourut le 24 mai. Après notre espoir du 18, c'était le perdre une seconde fois!...

Dans cette période, je ne parvenais pas toujours à chasser mes accès de profonde tristesse. Je me demandais alors: que vais-je faire?... Hélas! un moment j'ai vu clair dans mon avenir; ma route était tracée dans un rayon lumineux. Pourquoi cet ouragan funeste est-il venu encombrer mon chemin? Il me reste de nouveau à le déblayer. Mais courage! mon énergie reviendra avec ma santé; car Dieu ne peut vouloir mon inaction, après m'avoir fait échapper à des dangers si grands!

Une fois Maréchal à l'hôpital et le boab mort, la maison fut fermée. Bernard s'en fut loger avec Prax; Dumolard,

un peu plus rassuré, nous fit ses adieux et retourna au *barrage*.

Gondret, en sa qualité de fils de médecin, fut engagé par M. Bulard à accepter chez lui l'hospitalité; mais Gondret n'y put rester longtemps; le caractère de ce jeune savant se prête peu aux affections douces; il n'y croit pas; en effet, je m'aperçus bientôt que ce contact devenait fâcheux pour notre jeune homme; les paradoxes du docteur Bulard, qui plaisaient à Gondret, devaient avant peu achever d'en faire un égoïste et un matérialiste pur. M. Bulard, jeune, instruit, ardent à suivre une donnée scientifique, était cependant sans foi, sans croyance. Lorsqu'il discourait naguère chez le père Dussap, toujours ses pensées étaient amères et critiques, ses paroles empreintes de doute, de découragement. Le scalpel de la science lui faisait nier toute vie future; pour lui, tout s'évanouissait, disait-il, avec le souffle de l'être. Après que Gondret l'eut quitté, j'engageai celui-ci à reprendre nos leçons d'arabe commencées dans la maison Dussap. Cette langue, ajoutée aux connaissances réelles qu'il possédait, pouvait, avec la direction morale de Lambert ou de notre bon Ollivier qui désirait l'attirer dans son cercle d'action, le rendre très-utile à la cause sociale.

L'étude de l'arabe doit m'être également salutaire. Toutes ces morts m'ont laissé les nerfs si ébranlés et l'esprit si abattu, si mélancolique, qu'il est temps de secouer cet état morbide, si je ne veux pas m'annihiler pour jamais.

Au commencement de la lune de juin, de cette lune bénie, puisqu'elle doit enfin emporter loin de nous l'horrible fléau qui, depuis bientôt quatre mois, désole cette triste contrée, nous prîmes, Gondret et moi, un *malem* ou scribe cophte qui vint chez moi une heure chaque jour nous donner une leçon d'arabe.

Par un voyageur que nous vîmes au consulat, nous

eûmes des nouvelles de la haute Égypte; il nous apprit que tous les Français qui s'y trouvaient étaient bien et se disposaient à redescendre au Caire vers la fin de juin.

Quoique bien vague, cette nouvelle me ranima. Aussi, après mes études de la matinée, j'allais chaque jour me promener; je repris l'habitude des grandes courses, accompagnée seulement de ma Fatmah.

Bien que les quarantaines ne doivent s'ouvrir qu'au déclin de cette lune, chacun semble s'éveiller de sa torpeur; plusieurs de nos amis m'écrivent, soit de Damiette, soit d'Alexandrie; Urbain et Ollivier me font demander des nouvelles de nous tous; ces pauvres amis n'ont pas encore reçu mes lettres qui leur disaient toutes nos pertes.

Enfin Bernard va mieux; il a mis de côté ses béquilles; il travaille à des plans d'architecture; il doit partir sous peu pour aller les faire examiner à Abouzabel, car il aspire à l'emploi laissé vacant par la mort de Lamy.

Les vides ne se combleront pas; mais le temps, comme à l'ordinaire, fera son œuvre de consolateur.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

dont il approvisionne les marchés du Caire, ou bien encore que les jeunes indigènes la reçoivent de leur mère, les préceptes de cette éducation peuvent se résumer en ces quelques mots : « être attrayante jusqu'à la sensualité pour plaire et satisfaire les plaisirs du maître, même ceux de la plus cynique volupté, afin d'en obtenir bijoux, parures et bien-être. »

En vieillissant, ces femmes s'approprient une foule de superstitions; elles aident à leur tour à parfaire l'éducation de la génération suivante. Toutes ont, comme les orientaux, la protubérance de la vénération. Mahomet l'avait constaté chez ces peuples. Aussi, ce fut en exaltant ce sentiment, sans l'éclairer par la raison et par la science, qu'il en fit des fanatiques qui lui conquirent un monde.

D'après le prophète, la langue arabe, si riche d'ailleurs, exprime les attributs d'Allah par quatre-vingt-dix-neuf locutions différentes; il ajoute très-poétiquement que la centième ne se dira que dans le paradis, étant trop sublime pour être prononcée ici-bas par la bouche d'un mortel. Le symbole de cette croyance est le *Tasbih*, sorte de chapelet que porte tout musulman et dont on le voit rouler sans cesse sous ses doigts les quatre-vingt-dix-neuf grains, destinés à lui rappeler les noms des facultés divines.

Chez les Turcs, point de fêtes religieuses sans les derviches tourneurs ; ces espèces de moines tournent sur leurs talons les bras étendus vers le ciel en répétant le nom d'Allah. Ils ne s'arrêtent qu'en tombant sans connaissance. Le nombre de ces énergumènes témoigne de la piété du musulman qui les invite à ses fantasias.

Les femmes dévotes par nature assistent avidement à ces spectacles, derrière les galeries grillées qui se trouvent dans presque tous les grands divans turcs.

Mais la coutume que je vais essayer de te décrire et à laquelle j'adjoindrais une foule d'adjectifs, à l'imitation de madame de Sévigné, si le sujet n'était pas aussi grave,

c'est le curieux respect des musulmanes pour les *santons*, espèce de fous dont tous et toutes font des saints.

La manière dont ces femmes traduisent ce respect renversa toutes mes idées la première fois que j'en fus témoin.

Toutes ambitionnent un regard, un mot, une faveur de ces êtres dégradés. Ces femmes croient par cela même être agréables à Dieu et participer à la sainteté du santon. J'ignore si le dégoût n'apporte pas une limite à leur dévotion ; mais je puis affimer que la jalousie bien connue des orientaux n'oppose aucun obstacle à ce qu'elles l'expriment librement. Il n'est pas d'Européenne qui n'ait pu s'en convaincre comme moi, pour peu qu'elle ait suivi la longue rue qui du quartier franc aboutit à *Cetti-Zenap*. Non loin de cet édifice, dans l'endroit le plus fréquenté, elle eût pu voir, comme je l'ai vu bien des fois, une espèce de crétin rabougri, juché sur un appui en pierre, ce qui lui forme une sorte de piédestal. Son état naturel, selon moi profane, est la stupidité, l'hébêtement de l'idiot. Il serait parfaitement à sa place dans une maison d'aliénés ; mais, pour les musulmanes, ce sont là autant de titres à la tendre sollicitude dont elles l'entourent chaque jour. Ces dévotes d'un nouveau genre, mais fort peu spiritualistes, forment cercle autour de lui, écoutent avec respect les paroles incohérentes que l'idiot laisse échapper de sa lèvre pendante. Elles le supposent alors en communication directe avec des intelligences mystérieuses. S'il cesse de parler et retombe dans sa lourde atonie, alors ces femmes, dans un accès de dévotion, réveillent les sens de ce *santon* par des caresses publiques données avec un cynisme calme et religieux.

Ce fait me fit crier au scandale la première fois que, m'arrêtant devant ce groupe, je vis ce révoltant spectacle. O pudeur! me disais-je, en voyant l'air placide de ces femmes, n'existes-tu pour notre sexe que comme l'écho d'un autre milieu ? Ton charme si poétique est-il bien in-

hérent à nos âmes, ou bien subsiste-t-il dans l'opinion que nos mères chrétiennes ont imposée à nos esprits dans notre enfance? Ce tableau qui blesse mes regards est-il sublime d'abnégation, de religiosité, ou n'est-ce qu'une action indifférente de plus dans la vie matérialisée de ces femmes?

Mais bientôt la béatitude instinctive de l'idiot me repoussait avec dégoût, et je m'enfuyais loin de ce contact, chassant jusqu'aux réflexions insolubles que cet incident avait soulevées dans ma pensée.

Chaque fois que je repassais sur cette route, toujours je retrouvais le *santon* entouré de *fellahs*. Souvent le désignant à mon ânier, je lui disais : « *Magnoune di, c'est un fou ça?* — Oh! Madame, que dis-tu là? me répondaient unanimement ces hommes simples, en repoussant ce langage irrévérent : *c'est un santon!* »

Je viens, mon enfant, de te montrer la puissance des préjugés, ou, si tu le préfères, la force des idées religieuses en Orient. Avant de quitter ce sujet, laisse-moi par une courte analyse te décrire succinctement la diversité des autres groupes religieux, vivant calmes sous le sceptre de Méhémet-Ali.

Les arméniens, les cophtes, les juifs reconnaissent pour chefs soit un patriarche, soit un rabbin. Ces dignitaires servent d'intermédiaires entre le gouvernement du vice-roi et leurs coreligionnaires; leur autorité comprend les cas spirituels autant que les affaires temporelles; ils consacrent les trois grands faits de la vie : la naissance, le mariage et la mort. Devant eux s'instruit également tout ce qui ressort de la police intérieure : tels que contestations d'intérêt, divorces, répudiations, etc.; malgré leur forme théocratique, ce sont autant de petites républiques incorporées au centre du plus absolu des gouvernements.

Dans leur quartier respectif, ces diverses sectes ont leur chapelle dans laquelle chacune exerce librement son culte; elle y possède aussi des écoles où ses enfants, outre l'arabe

qui est la langue usuelle du pays, apprennent l'idiome consacré par d'anciens souvenirs.

Jusqu'en 1836 le culte des chrétiens latins n'était point autorisé en Égypte; un prêtre catholique officiait dans une chapelle commune aux clergés grec et cophte schismatiques; maintenant il n'en est plus ainsi; le *vice-roi* vient d'accorder aux vives sollicitations des *Francs* le droit d'avoir aussi leur chapelle particulière.

Le christianisme, en effleurant de son aile divine les peuples de ces contrées brûlantes, a dû se plier aux exigences d'un enivrant climat et s'empreindre de ces antiques formes païennes que Rome chercha peu à peu à spiritualiser dans son culte.

Au Caire, rien de grave ni de sévère ne se voit dans les églises chrétiennes. Pour les femmes d'Orient, la religion est toute de forme extérieure; elles ne comprennent ni la prière du cœur, et bien moins encore l'extase; une fois arrivées dans les galeries qui leur sont destinées et débarrassées de leurs voiles, ces femmes rient et causent avec autant de liberté que nous le faisons dans les loges de nos théâtres.

Quant aux grecs modernes, ils se reconnaissent en ville à leurs longs cheveux frisés flottant sur leur cou tout autour de leur tarbouche.

Les mignons de Henri III florissent encore en Orient. Cette scandaleuse race est suffisamment autorisée par l'exemple des pachas, des beys; beaucoup de ceux-ci prennent pour favoris de jeunes et beaux esclaves dont ils se font plus tard des mameluks ou officiers de leurs maisons. Cependant beaucoup d'entre eux commencent, il est vrai, à voiler cette tendance vicieuse, mais quelques-uns encore s'en vantent.

C'est dans le quartier grec que le peuple recrute, lui, ses favoris. *Ces hommes de joie, de plaisir*, tolérés publiquement au Caire, font, de cette odieuse habitude, un métier

assez lucratif. On les rencontre dans les cafés de bas étage, chantant des refrains licencieux et dansant en s'accompagnant du tarabouk ou du tambour de basque, ayant la tête ornée de fleurs et de clinquant pour se désigner ainsi eux-mêmes à la débauche.

L'habitude empêche leurs concitoyens d'être blessés par cette vue; l'Européen léger se contente de répéter: « C'est l'Orient! » La femme française, forcée de coudoyer ce quartier, n'appelle plus les feux de Gomorrhe sur ces centres impurs; mais, en attendant qu'une plus haute civilisation vienne les purifier, elle détourne la tête avec dégoût, afin que ce contact immonde ne vienne en aucune façon ternir sa pensée.

Revenons vers le quartier cophte où rien de semblable ne se voit et que j'habitai plus de six mois en toute sécurité.

C'est parmi les femmes de cette secte que se font les mariages dits à la cophte; le *Franc* ou l'Européen, qui redoute l'isolement ou veut se créer un intérieur, trouve parmi elles des épouses aux liens faciles et charmants, qu'un peu d'or noue et qu'un peu d'or peut rompre.

Pour établir ces *quasi-légitimités*, l'amateur doit s'adresser au premier barbier venu. L'Arabe n'est jamais pris au dépourvu; un individu se présente-t-il, il est aussitôt compris à demi-mot; alors notre Figaro énumère avec force métaphores l'irrésistible charme de sa jeune cliente: c'est toujours une pleine lune pour l'embonpoint, une gazelle pour la grâce et la douceur, etc.; puis vient le point essentiel à traiter; pour arriver à la bourse de l'épouseur, on s'en prend à sa vanité; tout le monde connaît, lui est-il dit, le beau caractère et la générosité du *Franc;* il ne peut pas donner moins de 4 à 500 piastres à la jeune cetti... Ce premier article réglé et accepté, l'Européen doit, en outre, s'engager, par écrit, à donner une certaine somme, dans le cas possible d'une répudiation sans cause valable ou de

son départ du pays. Enfin, le marché conclu, la dot et la lettre de change entre les mains de la prévoyante fiancée, celle-ci doit se rendre, elle et son léger butin, chez cet époux de rencontre; là elle régit en toute souveraineté sa maison, et le rend heureux sans mélange de jalousie. Mais cependant elle tient à sauvegarder sa dignité d'épouse, c'est-à-dire qu'elle admettra autour d'elle les femmes présentées par son mari, mais autant que celles-ci seront de condition inférieure et lui devront soumission et respect; malgré ces concessions, si cet ingrat voulait se permettre deux épouses à la fois, oh! alors, ce cas prévu dans la coutume cophte deviendrait une cause de rupture avec la première. Car, ici, songes-y bien, mon enfant, nous ne sommes point en plein *Coran*, ce code musulman qui permet à ses fidèles quatre épouses à la fois; non, certes; la femme cophte appartient à une secte chrétienne; aussi croit-elle voir dans ces unions, contractées par l'intermédiaire d'un obligeant barbier, une variété très-légitime du mariage.

Ces coutumes sont entrées dans les mœurs du pays; ni les lois, ni la religion ne les régissent, et cependant les conditions stipulées reçoivent généralement leur exécution de part et d'autre.

La misère, le délaissement, le peu de garanties qui entourent l'existence de ces femmes, expliquent la fréquence et même la nécessité de ces mariages temporaires; d'ailleurs leur peu de développement moral ne leur permet pas de comprendre la honte de ces sortes de ventes; mais pourquoi parler de honte? Ce mot en vérité n'a de sens pour aucune d'elles. Aussi, plus ces marchés à échéances indéterminées se terminent avantageusement, plus aussi leur vanité les porte à s'en glorifier auprès de leurs compagnes.

Quant aux juifs, ils sont au Caire repoussés par toutes les autres sectes. Leur nom arabe *ïaoudi* est même une injure que tout fellah en colère lance à son antagoniste. For-

cés par la loi de porter le turban jaune comme marque distinctive de leur position inférieure, ces pauvres Juifs protestent à leur manière, ainsi qu'ils le font partout où les sots préjugés les atteignent encore; ils font le négoce en silence, s'enrichissent et vivent entre eux fraternellement.

La secte religieuse qui me parut la mieux disposée pour participer à la civilisation supérieure de l'Europe, c'est celle des Arméniens; originaire de l'Asie occidentale, elle est maintenant dispersée dans toutes les villes du Levant; elle forme au Caire une des branches vigoureuses dont le tronc est à Constantinople.

En témoignage de leur caractère pacifique, les Arméniens repoussent le costume à la *nizam* comme trop cavalier; jeunes et vieux, tous portent l'habit dit *à la longue*, c'est-à-dire une grande robe de soie fixée à la taille par une large et riche ceinture. Une grande partie d'entre eux s'adressaient à M. Dussap comme à leur ami particulier, car le docteur, ayant beaucoup vécu parmi ces hommes industrieux et pacifiques, m'en faisait le plus grand éloge. Leurs femmes sont généralement belles; dans l'ovale de leur visage, dans la régularité des traits de l'Arménienne, on retrouve le type si vanté des Géorgiennes dont elles sont les dignes descendantes.

Avant de te ramener au courant de notre vie de famille saint-simonienne et de rentrer dans le détail de l'orage qui s'amoncelait, par les soins charitables du docteur Boyer, sur nous et sur moi principalement, je veux achever l'excursion commencée chez ces diverses sectes religieuses, en te décrivant une journée entièrement passée dans une maison cophte. Mais ici les dames mariées avec leurs coreligionnaires jouissaient d'une position relativement aisée et morale.

Vers le 8 juin, respirant le frais sur ma terrasse avant le *mogreb* (prière du soir), quelques jeunes têtes de femmes sans voiles se dressèrent tout à coup en face de ma maison,

appuyées également sur le parapet de leur terrasse; alors commencèrent les salamaleks de bon voisinage, avec prière de leur part d'aller chez elles passer quelques instants; je m'y rendis en effet; là cinq ou six femmes me reçurent avec de grandes démonstrations de joie. C'étaient les parentes et les amies de la dame et maîtresse de cette maison, car, tu le sais maintenant, le culte cophte repousse la polygamie. Il est vrai que *el ahfrit*, ici comme un peu partout, ne perd pas grand chose à l'observance de ce précepte.

Après avoir pris l'inévitable *fine gane* de moka et fumé quelques minutes le narguillé, ces dames voulurent avoir mon avis sur les bijoux et toilettes renfermés dans les *sandouk*. Je parlais fort mal l'arabe, mais je gesticulais convenablement; enfin mes éloges furent acceptés, quelques-unes de mes pensées furent comprises et leur plurent. Ces pauvres recluses sont vraiment toutes disposées à nous aimer. J'en reçus force compliments et l'invitation d'y retourner chaque jour. La circonstance la plus futile fait événement dans ces existences monotones. Rentrée chez moi, j'entendis mes dames cophtes s'entretenir encore d'une terrasse à l'autre des faits et gestes de la celti française.

Malgré les *salem kitir* que ces dames m'envoyaient chaque fois qu'elles m'apercevaient, je m'étais refusée à renouveler ma visite, lorsque le vendredi 19 juin elles me firent inviter par mes propriétaires et par ma servante à me rendre chez elles pour assister à une *fantasia kitir*. Pour vaincre même toute idée de résistance, ces dames m'envoyèrent chercher à l'heure dite par le mari. Oh! alors, la curiosité me fit céder et je m'y rendis aussitôt.

Je suis appelée à voir d'autres intérieurs de famille dans ce pays; mais cette journée passée parmi ces femmes aux coutumes étranges, ayant le mérite d'être la première, je veux t'y faire assister en te la décrivant entièrement.

Un grand nombre de dames cophtes étaient invitées et

m'attendaient dans le grand divan. Toutes s'étaient débarrassées de leurs vêtements de ville; elles apparaissaient ornées de leur *ïulak* et pantalons de toutes nuances. Je te l'ai dit; les costumes d'intérieur sont riches, pittoresques et fort décolletés, laissant voir, bien qu'en le déformant, le sein presque nu.

On nous présenta le café, le narguillé, puis des pâtisseries et des liqueurs. Toutes, dans ces premiers instants, furent assez réservées ; mais bientôt, l'esprit de notre mère commune les stimulant, elles me firent mille questions sur les femmes de mon pays ; je me transformai en agent provocateur et me mis à critiquer leurs voiles épais et incommodes, leur réclusion ; puis, je cherchai à leur faire comprendre nos usages polis et sociables. En France, leur dis-je, les *raguel* (hommes) font constamment partie de nos assemblées ; ils nous accompagnent dans nos promenades ; partout nous sommes placées au premier rang, le visage découvert et la tête ornée de fleurs !

Que de soupirs et d'exclamations s'échappèrent de leur poitrine en écoutant ces féeries d'Occident ! Jugeant que le philtre satanique était dosé suffisamment pour une première fois, je réclamai à mon tour la fantasia promise. Alors une de ces dames chanta en s'accompagnant de l'espèce de mandoline nommée *gusla ;* puis, deux servantes négresses se chargèrent ensuite de divertir la société ; elles se travestirent de diverses manières ; souvent l'une d'elles revêtit un costume d'homme, et elles jouèrent à elles deux des farces grotesques, qui firent beaucoup rire ces dames ; d'autres Arabes dansèrent plusieurs danses d'Almées avec une grande liberté de gestes et beaucoup de désinvolture dans les mouvements du corps. Ce furent les intentions les moins équivoques qui eurent le plus de succès dans cette assemblée.

Les jeunes filles, pour qui rien n'est caché, et à qui on confie les théories de l'amour dans tous ses développe-

ments, me parurent en général fort libres; la pudeur du langage, la chasteté de l'esprit et du cœur, toute cette poésie de la femme n'existe pas ici. Les femmes de ces chaudes contrées ont jusqu'à présent donné raison à l'Ecclésiaste; le commencement de leur sagesse, *c'est la crainte* pour le moment; ne leur demandez pas d'autres vertus! Il n'est pas vrai que les dames cophtes restent voilées devant leurs proches parents; car, indépendamment de ce que je vis plus tard, ce jour-là même deux hommes, le mari et le frère de la dame de cette maison, restèrent presque toujours dans le même divan que nous; ils ne s'absentèrent qu'à l'heure du repas, au lieu que dans les harems musulmans ce fait ne se voit jamais. Il suffit qu'un Turc aperçoive sur le seuil les babouches d'une visiteuse pour qu'il ne se présente pas dans l'appartement de ses femmes.

Au commencement, quelques étrangères feignirent de retenir leur *borgol* devant leur visage; mais moi, le rejetant en arrière, je leur disais : *Malêche, cetti* (cela ne fait rien, madame); elles s'amusèrent de mon action une ou deux fois renouvelée, et finirent par imiter leurs compagnes.

Un dîner assez varié fut servi sur les deux heures; dix-sept femmes entourèrent plusieurs plateaux sur lesquels reposaient les mets; des bouteilles de terre poreuse, ou *goulets* pleins d'eau, et un seul verre furent placés auprès de nous. Je fis comme mes compagnes, je m'assis à terre sur le tapis. Vu l'absence totale de couteaux et de couverts, je les imitai et compromis seulement deux doigts de la main droite en touchant aux mets. Après le dîner, on revint s'asseoir sur les divans; alors les servantes apportèrent le *techt-abri*, et les ablutions se firent sur place. Ces vases et les serviettes brodées aux deux bouts, destinés à ces soins de propreté, sont un des grands luxes des riches maisons de ce pays.

La propreté rétablie, le narguillé fumé, toutes ces

dames reprirent leurs voiles et robes de sortie, et me conduisirent à leur église. Ce jour était-il, pour les cophtes, un jour férié, ou bien, à l'imitation des musulmans dont le vendredi est le *saint jour* réservé à la gloire d'Allah, remplaçait-il le dimanche? Je ne sais; mais, le 19 juin, on officiait dans cette chapelle.

Chez les cophtes, point de galeries pratiquées au pourtour de leur église. Ici les hommes et les femmes se trouvaient pêle-mêle dans l'immense pièce qu'ils décoraient du nom de temple. Seulement, les femmes restèrent soigneusement voilées. Toutes s'assirent à terre sur les nattes qui couvrent le plancher. Les conversations se continuèrent durant le cours de l'office avec autant d'aisance que si nous fussions restées au harem.

Les hommes restèrent debout, entourant une espèce de lutrin sur lequel on disposa sept bougies allumées; du reste, pas de tableaux; on eût pu se croire dans un temple protestant. On y voyait pour tout ornement la croix, le livre et les bougies.

Le clergé était composé de trois *Kacis* habillés à la longue comme le sont généralement les cophtes; seulement, leurs robes étaient noires. Le plus éminent des trois prêtres revêtit, comme insigne de sa dignité, une espèce d'étole en moire, garnie de fourrures autour du cou.

Toutes les cettis allèrent avec respect lui baiser la main. Cette marque de vasselage me déplut; je me promis de protester. Cetti *Maria* m'entraîna vers le *Kacis el Kibir* (le grand-prêtre). Cet homme me tendit la main; je la lui secouai à la mode anglaise; puis, lui faisant une profonde révérence, je fus reprendre ma place. J'eus peine, je te l'avoue, à retenir un sourire en voyant l'étonnement du *Kacis*. Les cettis interdites se dirent qu'il fallait que je n'eusse pas compris pour avoir refusé une telle faveur!

Après le *baise-main*, les diacres munis de cymbales, *oui, de cymbales!* se placèrent à côté du *grand Kacis*, et les

hommes derrière eux en demi-cercle. Ces voix rauques qui chantaient à tue-tête des airs bizarres, alternant avec les cymbales retentissantes, toutes ces figures voilées assises à terre, me transportèrent dans un monde un peu fantastique. Pour achever ce tableau, on me fit assister à un petit acte cabalistique intercalé comme intermède au milieu de l'office.

Non loin de moi, une jeune femme fut prise de mouvements convulsifs. Une obligeante cetti me prévint tout bas que *el ahfrit* produisait chez cette malade ce tremblement nerveux. Tout le monde s'éloigna. Seule, voulant narguer le maudit, en restant auprès de lui pour entrevoir sa griffe, je lui fis respirer mon flacon de sels, deuxième scandale donné à mes dévotes; mais, *Malèche!* elles ne m'y ramèneront plus !... Voyant les convulsions s'augmenter, les cymbales cessèrent de résonner. Aussitôt le kacis, la croix en main, s'approcha pour exorciser *el ahfrit*; il touchait la tête ou le membre convulsionné avec la sainte croix, et la pauvre possédée reprenait haleine. En voyant cette comédie pitoyable, je souris dédaigneusement. Dès lors, le Diable, vexé d'avoir manqué son effet, partit et ne revint plus ce jour-là. Ici la lettre tue l'esprit !

Ces gens croyaient-ils m'inspirer un plus haut degré de respect pour la sainte puissance dont leur kacis était revêtu ? Je l'ignore ; mais cette scène, digne des temps primitifs, bien qu'elle me parût triste et grotesque, devint une compensation à la longueur de l'office.

En sortant, la cérémonie du *baise-main* recommença pour les cettis. Leur kacis eut de moi une seconde révérence, et nous passâmes sur la terrasse de la chapelle où l'on refit la fantasia. Assises, comme toujours, sur des nattes, toutes ces joyeuses créatures reprirent du *café* et causèrent bruyamment jusqu'au *Mogrèb*.

CHAPITRE XXXI

Fête du *Kallig-el-Masr*. — Mois du Ramadzan. — Mort de Dumolard au barrage. — Excursion au vieux Caire. — Lettre de Clorinde Rogé.

Dans mes courses solitaires de chaque jour, je me vois, en traversant les rues du Caire, un objet de surprise pour les Arabes; ils me regardent passer et s'écartent d'eux-mêmes pour ne point me compromettre par leur contact, se demandant comment il se fait qu'une Européenne se hasarde à sortir avec si peu de précautions, lorsque *el ahfrit* règne encore sur le pays? Ces braves gens ignorent qu'après être sortie des maisons Dussap et Maréchal, je ne puis rien craindre de l'épidémie régnante. Il y a huit ou dix jours, je fus témoin, hélas! qu'il n'en est point ainsi pour d'autres; c'était avant mon excursion à l'église cophte.

Le 10 juin, ayant dirigé ma promenade vers la place de l'*Esberkieh*, avant d'y arriver, je m'arrêtai, dans une des petites ruelles voisines, à causer avec un de nos amis, Auguste Colin, homme d'un esprit distingué, mais que la chaleur du climat exaspère, car elle développe chez lui une forte tendance à la monomanie. Plus tard, nous le retrouverons à Alexandrie; je t'en parlerai plus longuement. Ce jour-là, en levant les yeux, je l'aperçus lisant à sa fenêtre; depuis trois mois qu'il était en quarantaine, il ignorait notre sort; aussi reçut-il avidement les nou-

velles de tous ses frères ainsi que des derniers événements survenus parmi nous, s'attristant de nos pertes, et ne cessant de me demander de nouveaux détails, lorsqu'une belle enfant d'environ six ans laissa tomber d'une maison voisine de celle de Colin son mouchoir au milieu d'un groupe d'enfants qui jouaient sous sa fenêtre. L'un de ces enfants paraissait souffrant et faisait de violents efforts pour rejeter son déjeuner. Le malheur voulut que ce mouchoir en tombant touchât le malade; les autres petits joueurs s'emparèrent de ce chiffon souillé, en firent une espèce de balle qu'ils lancèrent à plusieurs reprises à la jolie petite fille du premier étage qui enfin la rattrapa en riant de tout cœur. Cette petite scène me frappa malgré moi. Le lendemain en refaisant cette promenade, j'entendis près de cette maison retentir de grands cris et j'en vis sortir deux fellahs portant un petit cercueil! Le mouchoir lancé de bas en haut, me dit Colin, avait été le conducteur de la contagion. Ce funeste jeu avait apporté la mort à cette charmante et rieuse enfant. Dans mes promenades ultérieures, je n'eus plus le courage de reprendre cette route. D'ailleurs, Colin lui-même quitta peu après la ville; je ne le revis que l'année suivante à Alexandrie, lors de mon retour en France.

Le goût de l'Égyptien, si naïvement ardent pour le plaisir, trouve un vif aliment dans les fantasias qui accompagnent chaque année l'ouverture du *Kalig-el-Masr* (canal du Caire). Dans le cours de ce mois, les eaux du Nil se troublent, prennent une teinte rougeâtre; il n'est plus possible d'en boire sans la purifier. Bien que, cette année, cette fête n'eût point l'animation ordinaire, je cédai cependant aux instances de mes aimables voisines cophtes, car ces dames, ainsi que beaucoup de leurs amies, n'ayant aucune crainte de la peste, ne s'étaient soumises à aucune quarantaine. Nous montâmes, moi cinquième, dans une petite cange et fûmes nous ranger non loin de la digue, au-

près d'un grand nombre d'autres barques toutes pavoisées pour la circonstance.

Le *mékias* ou nilomètre, placé à la pointe de l'île de *Rohda*, est une colonne de marbre qui, divisée par *coudées* et pouces, marque, jour par jour, les progrès de l'inondation. Des crieurs publics le visitent chaque matin et publient dans les rues du Caire les changements que la crue des eaux y apporte.

A peine le Nil a-t-il atteint la hauteur nécessaire pour assurer la fécondité de l'année, qu'on détruit la chaussée qui se trouve entre le Nil et le lit du canal. Aussitôt les eaux, ne trouvant plus d'obstacles, coulent vers le grand Caire entre deux monticules de décombres jusqu'au pont de *Cetti-Zénap*, dans une étendue de 2,000 mètres. De là il entre dans la ville, la parcourt du midi au nord et sort près de la porte de *Bab-el-daher*.

Ce canal, ancien ouvrage des califes qui l'avaient prolongé jusqu'à Suez, était autrefois le lien entre cette ville et la mer Rouge; il ne s'étend guère maintenant qu'à trois ou quatre lieues au-dessus du grand Caire.

A la fête du *kalig*, le canon de la citadelle annonce dès le matin que la digue, contenant encore l'inondation, va être rompue. Toute la population se rend aussitôt sur le théâtre de la fête. Une foule de *sandales*, de *canges*, ornées de dais, de banderoles, comme notre barque, couvrent le Nil. Chacune de ces embarcations possède son instrumentiste qui, le *tarabouk* (petit tambour de forme conique) sous le bras, chante en s'accompagnant de cet instrument; le bruit leur tient lieu d'harmonie; or, comme l'artiste d'une barque ne s'inquiète nullement de l'air qui s'exécute dans la cange voisine, il résulte de cette confusion d'airs une effroyable cacophonie, ce qui procure aux Arabes d'indicibles frémissements de plaisir. Un grand nombre d'entre eux, restés sur les rives, se jettent à l'eau et nagent avec l'agilité des poissons en poussant de grands cris de

joie autour des barques, ce qui complète dignement cet étrange concert.

Pendant ce temps, on dresse sur la digue la fiancée du Nil, petite statue en terre, ornée d'une gerbe de fleurs. Elle sert à symboliser l'offrande que l'antique Égypte faisait d'une de ses plus jolies filles au dieu du fleuve. Le moment du sacrifice est celui où les eaux franchissent la digue. La fiancée est précipitée dans le Nil au bruit d'acclamations frénétiques. Les eaux pénètrent dans le *Kalig-el-Masr* et vont répandre au loin l'abondance et la fertilité.

On conçoit parfaitement les transports de joie que cette solennité a dû de tout temps inspirer à l'Égypte.

Le Ramadzan est cette autre fête religieuse que j'ai suivie avec intérêt pendant mon séjour au Caire. Elle remonte, dit un des commentateurs du *Coran*, à la célèbre nuit nommée en arabe : *el Kadar*, nuit dans laquelle le *livre saint* fut apporté, de la table du septième ciel, dans le ciel de la lune; puis l'ange Gabriel le recueillit en un seul volume et le dicta par chapitres au prophète *Mahomet*. Ce saint travail ne dura pas moins de vingt-trois ans à rédiger.

Mais, l'Esprit (Gabriel) ayant négligé de déterminer la date de cette nuit mémorable, le prophète, pour éviter une erreur condamnable, crut devoir faire descendre du ciel un verset, qui enjoignit d'honorer le mois entier de Ramadzan par le jeûne le plus absolu.

Ce précepte est entré bien profondément dans la conscience des musulmans, car aucun d'eux n'en néglige l'observance. Les femmes elles-mêmes s'y soumettent sans murmurer, bien qu'elles n'y risquent pas leur part de paradis.

Cependant, pour les cas d'urgence, il est avec le précepte des accommodements. Une femme dans les douleurs de l'enfantement, un voyageur dans le désert, de même encore, un musulman occupé de conclure une nouvelle union,

peuvent interrompre leur jeûne pendant un quartier de lune, à la condition toutefois que l'année suivante ils solderont intégralement leur compte en ajoutant au Ramadzan les jours soustraits à la lune précédente.

Le jeûne est absolu pendant le cours de cette *lune sainte*. Plus de *fine gane* de moka, plus de tabac parfumé, du lever au coucher du soleil. Les chibouks, les narguillés se resserrent dans les *kaoirna*. Mais, dès que le coup de canon d'*el-Mogrèb* se fait entendre, le premier besoin à satisfaire est de fumer. Tout musulman, avant de s'asseoir sur sa natte devant la sanièh (grand plateau d'argent ou de cuivre) du festin, se fait d'abord apporter son chibouk. Ensuite, il se dédommage d'une journée d'abstinence par une nuit de plaisirs. Quoique ceux-ci ne soient pas variés, ils n'en sont pas moins délicieux dans ce climat où la beauté du ciel est elle-même une fête perpétuelle.

La liberté de la locomotion n'éprouve plus d'entraves ; les portes des *aukels* qui parquent chacun dans son quartier restent ouvertes toutes les nuits. Cela seul donne un air de fête à la ville, car la plus grande partie des fellahs apportent leur fanousse pour éclairer leur repas pris en plein air.

Il y a foule, surtout au quartier franc. Les marchands de comestibles d'*el-Mouski*, eux qui, tout le jour, ont dormi sur l'appui de leur boutique, veillent toutes les nuits, car leur petit commerce reprend alors une grande activité. Assaillis par de robustes appétits, ici, c'est un rôtisseur de *kébab* (très-petits morceaux de mouton fortement épicés, rôtis à la brochette) ; là, c'est un marchand d'*el-foutir* (pâtisserie feuilletée, arrosée de beurre et de miel) qui vient stimuler le nerf olfactif des fellahs ; puis les sorbets aromatisés de caroube et de limon. Les plus pauvres se permettent seulement des dattes et des oignons de *Rahmanieh* qu'ils trouvent fort doux. Ils ne les adorent plus, mais ils les croquent avec délices.

Les cafés sont très-fréquentés par le peuple; c'est là qu'il dépense avec un *laisser-aller* parfois enviable les heures de son insoucieuse existence. Pour trois centimes (*el-kamcé-fadda*, la plus petite monnaie du pays), on y prépare à la minute une tasse d'excellent moka sur le comptoir même. A peine est-il en ébullition qu'il est versé dans les *fine gane* et pris sans sucre généralement.

Il est à remarquer que ce café, pulvérisé avec un soin tout particulier à la régie du *Pacha*, ce grand épicier de l'Égypte, se prend très-épais, car le résidu est plein de saveur et semble préférable à la liqueur même.

Aussitôt que le premier rayon du soleil s'élance au-dessus de l'horizon, un nouveau coup de canon se fait entendre; alors les *fine gane* se renversent, les longues pipes s'éteignent, la foule se disperse, tout rentre dans l'immobilité, l'abstinence et la contemplation jusqu'au prochain *Mogrèb*. Nos théâtres n'ont pas de plus soudain changement de décor.

Hélas! après quelques instants de calme, des pleurs encore et toujours le deuil!... Pendant qu'accompagnée de mes dames cophtes, je m'initiais aux coutumes religieuses de l'Égypte, m'intéressant à ces mœurs si nouvelles pour moi, un ami de Dumolard venait tout exprès du barrage nous apprendre sa mort arrivée la semaine précédente.

Cette terre arabe, ô mon Dieu! nous rendra-t-elle en amour, dans l'avenir, tout ce que nous lui confions de noble, de tendre, de loyal? Quand donc cette grande épreuve s'arrêtera-t-elle?...

Dumolard, l'excellent prolétaire qu'aujourd'hui nous regrettons tous, était un bon travailleur. A Lyon, à Paris, il se fit remarquer par une conduite honorable. Il était en Égypte depuis quatre mois seulement; à son arrivée, des cas de peste avaient été signalés; à partir de ce moment, ce pauvre Dumolard fut en proie à une terreur maladive

dont il ne put se défendre et qui avait redoublé à la mort d'Alexandre, son jeune camarade et ami; à la suite de cette perte il revint au Caire avec Prax, mais cette frayeur, qui le suivait partout et qui atteignit Prax également, les empêcha de visiter une seule fois Lamy et Maréchal. Après la mort de ce dernier, la contagion, qui était dans toute sa force, chassa loin du Caire ce malheureux Dumolard; il retourna au barrage, pensant cet endroit purifié et se trouver là à l'abri du fléau; un musulman eût dit qu'il était prédestiné, car il ne put éviter son funeste sort. Ce bon et honnête jeune homme, après avoir traversé tous ces mois de peste, vient d'en être atteint et de mourir au barrage au moment où toutes les quarantaines commencent ici à s'ouvrir; maintenant les deux amis Alexandre et Dumolard reposent à côté l'un de l'autre.

Le docteur Lachaise est venu m'apporter aujourd'hui une lettre de Clorinde Rogé, datée de plusieurs jours. Dans cette lettre, elle me parle avec détail de son espoir d'arriver à fonder sous peu des écoles pour les jeunes filles du pays, écoles dans lesquelles elles apprendront à lire, à écrire et à compter en français. Si ce moyen réussit, elles seront alors à même de s'assimiler notre littérature, nos pensées et notre moralité française. Clorinde, venue une des premières en Égypte, comprit de suite qu'il fallait régénérer ce pays par l'esprit, c'est-à-dire par l'éducation; elle a employé tous ses efforts pour faire adopter cet excellent projet par Soliman-Pacha; si cet homme éminent, à qui l'Égypte doit son organisation militaire, continue à protéger son pays adoptif de sa haute influence, avant peu, une de nous verra sa pensée religieuse se réaliser sur une grande échelle. Aussi, voulant seconder Clorinde autant qu'il était en moi, je lui désignai dans ma réponse madame *Bachellerie*, de Clermont, et mademoiselle Caroline *Lamaillauderie*, de Dijon, toutes deux bien dignes de travailler avec elle à la rénovation de ce pays, lui offrant d'attirer à nous ces

véritables amies en leur rappelant les promesses faites et réitérées librement.

Grâce à Dieu, les clôtures tombent! les maisons s'ouvrent et rendent peu à peu à la vie sociale leurs prisonniers volontaires, qui s'y morfondaient depuis quatre mois!

Le jardin Rosetti, si solitaire les mois derniers, était, aujourd'hui 24 juin, animé par un grand nombre d'Européens. On se revoyait avec intérêt; sans se connaître, on se saluait; par le regard, on semblait se féliciter d'avoir pu échapper au fléau de la contagion; le général Clot-Bey m'y salua d'un air bienveillant; lui, qui a dans ses attributions la direction générale de tous les hôpitaux du Caire, peut beaucoup pour mon avenir. Lambert et M. Lachaise appuieront, je n'en doute pas, ma requête pour continuer sous sa protection mes études médicales.

Au retour de ma promenade, Fatmah est venue assombrir mes augures favorables; cette joyeuse et vieille enfant de vingt ans, encore plus imprévoyante que mobile, s'est présentée devant moi d'un air suffisamment désolé, me disant qu'elle se voyait contrainte de quitter, aujourd'hui même, une aussi bonne maîtresse que moi, mais qu'elle a juré *sur ses yeux* d'accompagner un jeune soldat qui va partir pour Alexandrie... Assez, lui dis-je, ne compromets pas tes yeux noirs inutilement; voici ton mois, suis ton héros, ma Fatmah, et sois heureuse! Mon scribe cophte, présent à cette scène, me promit de me trouver, avant une heure, le phénix des servantes arabes. Le service ici est une grande difficulté pour l'installation des Européens; l'inconsistance et la mobilité de ces femmes les empêchent de se plaire dans les maisons sans maîtres.

Moustafah revint, en effet, accompagné d'une fellah qui me convint aussitôt. Abdalaoni est une veuve de seize ans; son mari est mort en février dernier, enlevé un des premiers par l'épidémie; cette jeune Arabe n'a pas, comme ses compagnes, des notes aiguës dans la voix; pour moi, la

douceur de cet organe a un sens moral et surtout un charme particulier pour mes oreilles; espérons donc que notre association durera plusieurs lunes.

Le 26 juin, j'allai voir Clorinde au vieux Caire. Nous fûmes bien heureuses de nous revoir après cette grande crise qui vient enfin de se terminer, et fort satisfaites de causer en toute liberté de nos projets. Toutes deux, nous nous proposons d'attaquer, par des moyens divers, l'ignorance abrutissante des femmes de ce pays, qui en fait des automates et non des êtres vivants. Clorinde est convaincue que dans un temps peu éloigné plusieurs écoles de jeunes filles arabes s'ouvriront sous sa direction. Aussi, me prie-t-elle de préparer mes lettres pour les institutrices françaises, dont elle connaît la valeur par ce que je lui en ai écrit. Elle compte faire partir prochainement celle adressée à madame Bachellerie.

Au milieu de notre entretien, le général fit demander à Clorinde la permission de venir lui présenter ses hommages. Depuis la fête donnée au maréchal Marmont, l'occasion ne s'était plus présentée de revoir Soliman-Pacha ; cependant, après avoir salué Clorinde, il me reconnut et fut également pour moi d'une politesse charmante, me disant qu'il ne pouvait trop féliciter une compatriote d'être sortie victorieuse des divers champs de bataille dans lesquels j'avais eu le courage d'affronter en face l'ennemi.

Clorinde me retint à dîner ; puis Rogé, qui vint nous rejoindre, nous parla de ses inquiétudes passées, nous dit combien il avait été malheureux pendant cette longue réclusion forcée, qui l'empêcha d'assister ses amis et surtout sa chère Clorinde.

Vers les quatre heures, les deux époux me reconduisirent une partie de la route dans la cange du général. Les rameurs eurent ordre d'aller très-lentement. Le fleuve est si beau, si large, après la fête du *Kalig-el-Masr*, qu'une

promenade sous ce ciel splendide est toujours un plaisir délicieux.

Arrivés près des portes de la ville, nous nous serrâmes les mains, nous promettant de nous revoir bientôt. Puis, n'ayant pas revu les jardins d'Ibrahim-Pacha depuis le départ du *Père* pour la haute Égypte, je repris, pour les traverser, la docile monture du pays. A cette heure poétique qui précède l'appel du Muezzin, où le soleil, éteignant en partie ses brûlants rayons dans la mer, vous laisse jouir de ce qui vous entoure, je repeuplai ces lieux pendant ces instants de solitude de tous les amis que j'y avais vus, maintenant dispersés par la mort ou l'éloignement !...

Dans ma visite de ce jour chez Clorinde, nous avons beaucoup parlé de la partie morale de son projet d'éducation, mais très-peu des ressources matérielles qui doivent le faire réussir, et pas du tout des émoluments à offrir aux institutrices françaises. J'écrivis donc à Clorinde, car j'avais besoin de ce détail important avant de déplacer une mère de famille... Elle me répondit de suite par Rogé qui m'apporta sa lettre le 1er juillet. C'est une partie de la réponse de cette compagne d'Égypte, que tu as connue jeune et belle en Russie, dont je veux te transcrire plusieurs fragments :

« . . . La vérité, chère Suzanne, est que l'Égypte est un
« pays tout à fait à créer sous plus d'un rapport, et sur-
« tout sous celui des *femmes*. Ainsi, donc on ne peut pas
« établir une maison d'éducation, comme on le ferait en
« France, avec des émoluments fixés et un personnel bien
« arrêté. Dans ce moment, il faut voir venir les événe-
« ments et les faire servir à son *œuvre*. Ma prévision va
« loin; et je ne doute nullement d'une réussite complète
« en tout point. . . . .

« L'avenir des femmes qui commencent une pareille
« œuvre sera beau comme gloire et comme position indi-

« viduelle; seulement, il faut qu'elles sachent être en « Égypte comme en Égypte et non comme à Paris. « Ainsi donc, pour la dame de Clermont, je ne puis lui « dire, aussi positivement que vous le désirez, la somme « qu'elle aura à son arrivée immédiate; seulement, je « puis affirmer que son mari sera placé dans quelque « école. J'en ai parlé au général, qui m'a répondu d'une « manière satisfaisante; certainement, je vois comme « vous, d'après tout ce que vous me dites d'aimable sur « madame Bachellerie, que ce serait pour nous une véri- « table amie et une femme distinguée, qui serait bien né- « cessaire à ce pays. Aussi, croyez, Suzanne, que mon dé- « sir est de faire mon possible pour l'attirer en Égypte. « Elle peut être assurée de ne manquer de rien pour elle « et sa famille. Quand elle sera avec moi, je ferai comme « elle voudra; nous fixerons alors les appointements sur « le revenu du produit des élèves... Pour le moment, vous « savez que je ne toucherai que 200 piastres de chaque « élève, tous les mois, et que là-dessus je dois fournir tout « ce qui est nécessaire à l'enseignement. Ensemble, mon « amie, nous causerons longuement de cette affaire.

« Rogé vous remettra cette lettre; peut-être passerez- « vous ensemble une partie de la journée; je ne doute pas « qu'elle ne soit agréable pour tous deux. Suzanne, mon « Rogé est bien *bon*, et surtout bien grand! Il mérite d'être « aimé par les femmes.

« Le général est sensible à votre aimable souvenir. Il « m'a chargée de vous faire ses amitiés, etc... »

Cette lettre nette et consciencieuse me satisfit complétement. Je promis d'écrire sous peu à nos trois amies pour qu'elles se tinssent prêtes au premier signal de Clorinde.

Deux jours après, les deux capitaines, Hoart et Bruneau, me furent amenés par Bernard et Granal. Au sortir de quarantaine, ils étaient accourus au Caire pour s'enquérir

du bilan de nos pertes. Oh! combien je fus heureuse de revoir ces nobles amis du *Père* et de la famille entière. Depuis la fin de février, ils étaient, ainsi que nous, sans nouvelles, et attendaient le retour de nos amis avec la même impatience.

Le capitaine Hoart, sachant le peu de ressources que m'avaient laissées les maladies de nos frères, me força d'accepter 200 piastres, offertes comme don ou comme prêt, selon ma volonté. D'un homme aussi honorable, et pressée par les circonstances, je ne crus pas devoir résister bien longtemps.

CHAPITRE XXXII

Calomnie de Bazile et consorts. — J'en appelle à M. Mimaut, consul général. — Lettre du *Père Enfantin.* — Enfin la réponse de M. Mimaut rend le calme à ma pensée et à ma vie.

Me voici forcée, ce soir, d'enregistrer une série de faits qui m'a coûté bien des larmes et de tristes préoccupations; en écoutant ce détail, tu me plaindras et tu comprendras que ceci n'est point une vaine déclamation.

Ce matin, heureuse encore de la visite des deux capitaines et de la certitude de les compter parmi les vivants, après avoir été longtemps sans connaître leur sort, je jouissais du sentiment fraternel qui semblait s'épanouir dans nos cœurs par le besoin senti de tous de resserrer nos rangs après ce grand désastre. Nous avions causé de nos morts, mais tout en accueillant avec bonheur la vie qui nous était pour ainsi dire rendue avec la certitude de revoir nos autres absents. A ce moment, aucune parole, aucun pressentiment n'étaient venus m'avertir des rumeurs calomnieuses qui circulaient sur nous, lorsque, dans l'après-dîner de ce jour même, le 4 juillet, je vis entrer chez moi M. Tippel, notre consul; M. Sommaripa, son chancelier, espèce de Grec sans éducation, et son ami, M. Boyer, que je n'avais pas revu depuis le 3 mai, jour de la mort de M. Dussap; enfin, j'aperçus le bon docteur Delong et Arif, dont j'ignorais le retour de la haute Égypte.

Sans réfléchir à ce qu'avait d'insolite et d'inattendu la présence de tous ces hommes chez moi, je courus donner la main à M. Delong et embrasser Arif. « Mon cher enfant, lui dis-je, si à cette heure vous nous revenez orphelin, c'est que rien n'a prévalu contre le fléau; il a été plus fort que mon amitié et mes soins, car j'ai tout fait pour vous conserver un père, croyez-le bien! »

Saluant alors ces autres messieurs, je leur désignai comme siége un large divan en bois qui servait le soir à dresser mon lit; puis je demandai au consul ce qui me procurait l'honneur de sa visite. M. Tippel me répondit par une autre question. « Vous n'avez pas d'autres pièces meublées que celle-ci? me dit-il. — Non, Monsieur, pas d'autres pièces habitées ni habitables; ce matelas de coton, qui est là dans ce coin, ma malle, cette petite table et ce tabouret, composent toute ma richesse, répondis-je assez étonnée, mais avec une sorte de fierté brave, prête à s'enorgueillir d'une position infime, mais choisie. — Madame, j'ai dû également visiter quelques-uns de vos amis; chez tous, j'ai trouvé la même sobriété dans leur ameublement; cela répond victorieusement aux bruits qu'on s'était plu à répandre, dit-il, en se tournant vers M. Beyer. — Je ne comprends pas; veuillez, Monsieur le consul, m'expliquer quels sont ces bruits et quels rapports ils peuvent avoir avec notre dénûment? »

M. Tippel reprit, avec un certain embarras, que les nègres de la maison Dussap avaient parlé d'objets importants disparus ou volés à la mort de leur maître; craignant sans doute d'être compromis, ajouta-t-il, ils ont accusé tous ceux qui se trouvaient alors dans cette maison; ils vous ont nommée, Madame, puis MM. Maréchal, Lamy, Bernard, etc., etc.; d'après ces rumeurs, mon devoir m'a forcé de procéder à cette enquête... Ayant enfin compris le but officiel de cette visite, je courus aussitôt à ma malle, et, l'ouvrant toute grande, j'allais la renverser devant tout

ce monde. M. Tippel arrêta ce mouvement instinctif et prompt comme la pensée. « Mais, Monsieur le consul, lui dis-je, tenant toujours ma malle ouverte, comment détruire ces bruits, si vous vous refusez à faire une enquête minutieuse? Je la demande en grâce et sur l'heure; fouillez jusqu'au fond; vous ne trouverez ici que ces trois objets de peu d'importance, qui ont appartenu à la maison Dussap. Ceci est l'esquisse des traits de mon vieil ami; il me la donna, réservant son portrait achevé pour Arif; puis, voilà le foulard qu'Hanem porta pendant les trois jours de son agonie et que j'ai réclamé à son père comme un souvenir de sa chère enfant. Ces quatre volumes de médecine, que vous voyez sur cette table, m'ont également été donnés par le docteur après la mort de sa fille; mais, comme rien ne prouve ce don, je m'offre à les payer à la succession. Messieurs Sommaripa et Boyer savent, du reste, qu'aucun de nous n'a possédé un seul moment les clefs de la maison Dussap. La veille de notre départ, les scellés ont été posés par vos ordres; puis, le 5 mai au matin, mes amis Maréchal, Bernard et moi, nous avons tous quitté cette maison fatale sans entrer de nouveau dans l'appartement du mort.

— Calmez vous, Madame, me dit poliment M. Tippel; mon opinion était faite avant que je vinsse vous trouver; aussi, croyez-le bien, cette démarche de ma part, qui semble vous peiner si fort, n'a rien d'offensant pour votre caractère; si j'avais pu être accessible à ces rapports inconsidérés, les raisons que vous me donnez et qui du reste concordent avec celles de M. Bernard, de plus votre ton si persuasif, vous auraient déjà réhabilitée dans ma pensée. » Puis, me saluant d'un air courtois, il se leva pour se retirer; tous les autres l'imitèrent.

« Monsieur, lui dis-je, en le reconduisant, cette affaire est grave et ne peut en rester là; je ne puis comprendre ni la source, ni le pourquoi de ces bruits, que je traiterais d'absurdes, si votre caractère légal ne me forçait à y prêter

attention; je continuerai donc à demander une enquête sérieuse tant qu'une preuve publique ne sera pas venue détruire tout soupçon et faire connaître à tous notre vie et notre moralité. »

M. Delong, en se retirant, me demanda tout haut la permission de revenir le soir m'apporter une lettre, qu'au moment de quitter Luxor, le *Père* lui avait confiée pour me la remettre.

Combien, après le départ de ces hommes, je payai cher la fermeté qu'il me fallut montrer en leur présence! J'éclatai en pleurs, en sanglots... Pauvre Maréchal! Pauvre Lamy! d'un désintéressement si noble! morts sur un grabat! sortant tous d'un foyer pestiféré, et nous voir mis en suspicion! après notre dévoûment à l'amitié, à la reconnaissance!... Ah! à ce moment, le genre humain me semblait hideux! J'aurais voulu mourir!

Mais mon jeune professeur revint bientôt m'apporter les consolations de l'amitié; il chercha à me prouver que cette calomnie, ne reposant sur aucun fait, ne pouvait résister plus longtemps devant l'éclatante évidence. « D'ailleurs, ajouta-t-il, mon dévoûment saura vous défendre toujours et partout. Déjà votre calme et votre assurance ont fait revenir M. Tippel des préventions inspirées par ces deux misérables, Boyer et son ami. »

Mais ce qui me calma le mieux, ce fut la lettre envoyée par le *Père!* L'amitié tendre de ce grand cœur guérit le mien. Dès cet instant je me réfugiai dans ma conscience, et cette ignoble accusation n'eut plus la puissance de me faire répandre une seule larme! Je n'en restai pas moins décidée à combattre en face, mais sans agitation inutile, le monstre rampant de la calomnie. Cette lettre imposa à mon esprit le calme de l'innocence, qui compte sur le temps, pour obtenir justice complète du monde. Tu me comprendras mieux en lisant la copie exacte de la lettre du *Père :*

« J'ai reçu par Delong ta lettre, pauvre Suzanne, et par « lui aussi les tristes détails que tu lui donnes sur la mai- « son si funeste de notre bon père Dussap. J'ai envoyé « ton premier billet à Lambert dont j'ai reçu des nouvelles « du 9 de Cosséïr; il était bien; Gènevoix seul souffrait « d'une ophthalmie furieuse.

« Qu'il t'a fallu de religieux courage, chère fille, pour « traverser ces trois mois effrayants! Dieu a frappé rude- « ment notre petite famille; pendant ce temps j'ignore « le mystère que recouvre sa sévérité; mais s'il l'a dé- « ployée pour faire briller le courage des femmes qui, les « premières, l'ont salué du nom de *Mère*, je le bénis en « toi, et c'est en ton nom que je lui demande sa bonté « pour Fourcade, pour Alric, Henry, Maréchal, et pour « notre brave père Dussap qui fut pour nous une provi- « dence, et pour sa fille enlevée si jeune, et c'est à toi « encore que je demande de l'implorer pour qu'il sèche « les larmes des femmes qui pleurent ces victimes. La « mère de Maréchal, celle de Fourcade, d'autres fem- « mes encore pleurent, et ces larmes tombent sur « moi qu'elles accusent de leur avoir ravi leurs en- « fants!

« Delong te donnera des détails sur mon petit ermitage, « qu'il a visité quelquefois, et sur ma vie. Je suis bien, « prenant du soleil à force, vivant en fellah et durcissant « mon corps à la fatigue par de longues chasses. Je ne te « parle pas de retour, parce que j'ignore combien Dieu « m'inspirera de rester au milieu des Arabes. Tous nos « Français vont partir; je m'en réjouis, comme je me suis « réjoui de les avoir trouvés pendant les premiers mois « de ma solitude, pour en diminuer la rigueur; j'étais venu « les chercher ici, au milieu des grands souvenirs des « temps passés et au milieu des Arabes qui portent en eux « un bel avenir. Combien de temps me sera-t-elle néces- « saire? Combien d'années même? je l'ignore entière-

« ment. J'attendrai que la voix de Dieu m'appelle ailleurs « ou me chasse de mes ruines.

« Tu verras bientôt Lambert; je crois qu'avant deux mois « il sera de retour.

« Pas la moindre nouvelle de France depuis mon départ « du Caire; pas même de lettres du Caire ou du « barrage. Ton petit billet, chère fille, est seul venu « me trouver, et tu es aussi la seule personne pour qui « j'aie pu prendre la plume. Je me reproche un peu de « garder ce long silence avec la France, mais je n'y sais « que faire; quand je veux écrire, la plume tombe; je ne « puis rien dire qui me paraisse bon pour ceux que j'aime, « et, si je ne craignais de les affliger encore plus, j'écrirais « seulement : *je me porte bien*. Fais-le pour moi, chère « amie; dis que je suis bien portant, que tu as vu qui m'a « vu et que je t'écris à toi, pensant qu'après le douloureux « martyre auquel tu viens d'échapper une parole de moi te « sera douce et effacera une partie de tes peines.

« Prosper ENFANTIN.

« Louksor, 16 juin 1835. »

M. Delong, que j'interrogeai avidement, ajouta à cette lettre mille détails complémentaires sur le *Père* et sur chacun de ces messieurs.

L'ermitage de notre grand ami est simple et agreste; un fellah seul lui reste et suffit à tous les soins qu'il en réclame. M. Delong, en allant lui faire sa visite d'adieu, l'a laissé grave, mais calme, malgré la profonde douleur qui lui rend en ce moment la solitude si nécessaire.

Ce jeune docteur, qui se montre pour nous tous un ami véritable, comprend fort bien qu'en ce moment il a pour devoir de s'abstenir pendant quelque temps de venir chez moi; son zèle à nous défendre des calomnies qui circuleront sans doute encore par les soins de M. Boyer, nous servira plus efficacement.

Notre poëte Vinçard étant, par ses relations avec tous les saint-simoniens de Paris, le plus en situation de remplir les intentions du *Père* envers tous ceux qui lui sont chers, je lui envoyai, dès le jour suivant, dans une lettre détaillée, une copie de celle de notre grand ami.

Le 6 juillet, je fus porter à Clorinde les lettres préparées pour mes deux amies les institutrices dont je l'avais entretenue, laissant à sa convenance la date de leur envoi. Que de choses importantes nous avions à nous communiquer depuis ma dernière visite ! nous parlâmes beaucoup de l'enquête faite chez moi, chez Prax et chez Bernard, pour le prétendu vol. De son côté, elle me parut inquiète et mécontente de la conduite inconsidérée de MM. Cognat et Gondret. « Ma chère Suzanne, je vous l'affirme, si ces jeunes gens n'ont pas plus de tenue, ils perdront notre cause, ou tout au moins ils compliqueront nos embarras d'une façon fâcheuse dans ce pays. Le général Soliman-Pacha m'a fait part ce matin d'une scène regrettable qui s'est passée hier au quartier Franc, dans le restaurant Souski. — Je la connais, lui dis-je, c'est une affaire de jeunes fous qui n'acquiert de sérieux qu'en raison des circonstances actuelles, mais elle ne doit pas nous préoccuper outre mesure ; ce pauvre Cognat est venu s'en confesser chez moi, ce matin ; il a senti combien les reproches qui lui furent adressés, dans cette circonstance, pouvaient être repris et s'ajouter aux commentaires des Boyer et consorts ; lui et Gondret étaient découragés ; ils doutaient d'eux-mêmes et de la manière dont ils ont compris leur mission auprès des femmes. Pour le moment, il serait préférable que Cognat occupât un emploi loin du Caire. On a besoin de médecin dans l'Hedjaz ; il serait heureux de partir en cette qualité, répétez tout cela au général. Quant à sa fugue chez Souski, c'est un détail ; je lui ai donné les 100 piastres que votre mari m'avait remises ces jours passés ; cela suffira pour apaiser tout ce bruit. » Clorinde voulait remplacer cet argent, mais, ayant encore

tout celui du capitaine Hoart, je ne voulus rien accepter.

Nous montâmes dans une barque à l'issue du déjeuner et allâmes chercher Rogé à l'école de Djizeh, afin de nous rendre tous trois auprès de plusieurs amis arrivés de France depuis peu de jours. Ce groupe de nouveaux débarqués loge au vieux Caire, non loin de Clorinde. Je souhaitai avec empressement et plaisir la bienvenue à Javary, notre excellent chimiste et alchimiste, venu avec sa jeune femme et son enfant, ayant la prétention de dérober aux grandes pyramides quelques-uns de leurs secrets; puis je saluai Martin, sa femme et mademoiselle Delphine, qui devint plus tard madame Yvon.

Angélique Javary m'apportait des lettres de France; il me fut bien doux, dans les circonstances présentes, de posséder des nouvelles si longtemps attendues et de revoir des êtres qui m'étaient sympathiques. Indépendamment des lettres de France, j'en trouvai une dans le nombre de notre bon et cher Ollivier; celle-ci était une réponse à l'annonce fatale qu'il reçut de moi après les pertes de Lamy et de Maréchal. Bien qu'Ollivier fût une nature vaillante, pleine de force et de grandeur, que chacun de nous aimait et n'oubliera jamais, la mort de nos deux amis l'impressionna vivement. Déjà lui-même souffrait de la maladie qui nous l'enleva l'année suivante. Ailleurs, dans l'*Histoire du Saint-Simonisme*, tu apprendras sa vie de dévoûment; en ce moment, je ne résiste pas au désir de te le faire connaître par sa lettre que je reçus ce jour-là au vieux Caire, datée de Cositza:

« Je me serais avec bien du plaisir, chère Suzanne, ac-
« quitté de votre commission si j'eusse été à Alexandrie
« (cela avait rapport à un dernier souhait de Lamy). Ne
« pouvant la faire moi-même, j'ai cru pouvoir sans indis-
« crétion charger Aubert d'agir comme vous le désirez.
« C'est un homme fin autant que brave, et plus propre

« que moi-même pour une mission de ce genre. Je ne sais « ce que je suis devenu, mais, quand il s'agit de femmes, « je suis, je crois, plus que passif, chère Suzanne; ne vous « êtes-vous pas aperçue que je n'ai pas même répondu à « votre lettre du 8, et pourtant combien de raisons n'a- « vais-je pas de vous écrire sur nos communes douleurs! « mon pauvre Maréchal!... Il s'en faut que mes plaies soient « déjà guéries; mais je suis un vieux troupier et je mar- « che malgré cela. Le petit Gondret m'a fait un tableau si « terrible des scènes de morts, que çà m'a porté le premier « coup; j'ai été une quinzaine de jours sans quitter la « chambre. M. de Lesseps m'a demandé copie de la lettre « de Gondret; j'en ai envoyé une autre à Alexis Petit; il « faut que chacun prenne sa part de nos douleurs.

« Adieu, chère Suzanne; croyez, je vous prie, à ma bien « vive et sincère amitié. Les morts sont dans les vivants.

« Ollivier.

« 1er juillet 1835. »

Cher Bazile, combien ton observation était juste en décrivant la marche sinueuse de la calomnie. Depuis trois mois que ton émule, mons Boyer, a lancé souterrainement dans le monde la sienne contre nous, petit à petit elle a fait son chemin; on vient de nous apprendre que sous les auspices d'une coquette envieuse on s'en occupait vivement hier chez le commandant Varin. Cet homme, au service du grand pacha, tient au Caire un certain rang et reçoit beaucoup de monde. Une dame *Brod*, habituée de ses soirées, fort jalouse, disait-on, de la beauté de Clorinde, qui avait dans diverses réunions attiré sur elle plus d'hommages et d'attentions que cette dame, humiliée dans son amour-propre, se mit hier à frapper sur nous tous pour arriver à la rivale qu'elle détestait. Madame Brod, se disant comme toujours bien informée, déblatérait sur les saint-

simoniens; nous avions capté la confiance du médecin Dussap, nous servant ensuite de notre position dans sa maison pour ruiner un pauvre orphelin; naturellement elle fixait le chiffre du vol; il ne s'élevait pas à moins de 1,500 talaris (7,500 francs, rien que cela!) qui avaient été dérobés par Maréchal et par moi; puis, pour enguirlander ses touchants récits, elle ajoutait que plusieurs objets précieux avaient disparu depuis ce moment.

Tout cela fut débité devant Soliman-Pacha, invité à cette soirée dans le but unique et charitable de lui dessiller les yeux sur notre compte; il en fut frappé naturellement. Jusqu'alors ce général avait eu la faiblesse de nous couvrir de sa protection; cela semblait exorbitant à tout ce monde; aussi était-il bon et bien de ruiner notre crédit de ce côté.

Cette soirée avait eu lieu le 8 juillet; le lendemain je reçus en plein cœur le contre-coup du résultat prévu par cette camarilla. J'avais justement promis à Clorinde de dîner avec elle le 9 juillet; ce jour-là je fus donc au vieux Caire; l'après-dîner, elle insista si bien pour que je restasse à coucher, me promettant, afin de m'y décider, une partie à Djizeh pour le lendemain avec son mari, que le mogreb nous surprit, causant encore de l'avenir pour ne pas trop nous appesantir sur le présent.

A ce moment, on la fit demander dans le divan voisin; j'entendis peu après deux voix qui discutaient, d'abord assez bas, puis en s'élevant, je vins à reconnaître celle de Soliman-Pacha; il parlait de vol, de la maison *Varin*... « Vous avez beau dire, Madame, je ne saurais permettre « qu'elle couche dans cette maison. » La voix de Clorinde était suppliante... Enfin mon nom fut prononcé; je compris tout. Clorinde avait cédé!... Ce projet d'éducation publique auquel elle tenait par-dessus tout, cette création si utile et qui ne pouvait réussir sans l'intervention du général, avaient sans doute été mis en balance avec sa condescendance forcée. Je suis encore convaincue que cette pau-

vre femme en éprouva en ce moment un cruel déplaisir; aussi, lorsqu'elle revint dans le divan où je l'attendais, pâle, tremblante et le cœur bien serré, je t'assure, je ne la laissai pas parler : « J'ai tout entendu, lui dis-je; faites-moi seulement préparer un moyen quelconque pour fuir au plus vite cet homme cruel et dur et cette horrible maison. »

Ce ne fut pas tout; ce rude soldat, qui condamnait une femme sans l'entendre, compléta ce digne rôle en ne permettant pas que l'on fît sortir de ses écuries une seule monture pour mon usage. Pourquoi des égards pour une voleuse?...

La nuit allait se faire; déjà le soleil coupait en deux l'horizon; aussi ne trouva-t-on au vieux Caire qu'un âne mal sellé et sans étriers. Je fis, à travers champs, cette lieue qui me séparait de ma demeure, seule, dans l'obscurité, la tête perdue. Un vague instinct de conservation m'empêcha seul de tomber sur la route; mais, arrivée chez moi, je crus mourir; j'eus une attaque de nerfs; je restai inerte et sans me coucher jusqu'au matin, souffrant autant au physique qu'au moral!

Mais à ce moment je me redressai avec une sorte de colère énergique et chassai loin de moi tous ces vains fantômes! Je relus la lettre du *Père Enfantin* et la plaçai sur mon cœur pour en calmer les violentes pulsations. Celui-là me connaît, pensais-je, et, quelle que soit l'opinion de ce monde, il ne me reniera jamais!!

Quant aux époux Rogé, je n'en eus de nouvelles que le 23 juillet, quatorze jours après cette horrible algarade, non par une visite, mais par une lettre que Clorinde m'écrivit; dans cette lettre, que je te transcrirai à cette date, elle voulut pallier la brutale conduite du haut personnage en atténuant les faits de cette triste scène. Mais je te jure sur le souvenir de ma mère chérie que cette insulte eut toute cette âcreté de forme. Plus tard je compris et pardonnai cette pusillanimité à ma pauvre amie, car elle-

même avait beaucoup à souffrir pour écarter les entraves qui pouvaient l'empêcher de mener à bien la belle œuvre qu'elle avait entreprise.

Dans les pays lointains, chacun le sait, nous n'avons ni juges de paix, ni tribunaux, pas de journaux, ni de publicité d'aucune sorte. Les différents ressorts de la justice se concentrent tout entiers sur nos consuls; celui du Caire m'avait donné son opinion personnelle devant témoins; il avait pensé que cela devait me suffire, et cependant cette calomnie circulait; elle levait hardiment la tête; la veille, elle avait manqué de m'écraser; cette affaire ne pouvait donc en rester là; je voulais une enquête, une réhabilitation autre que celle du 4 juillet.

Je résolus de m'adresser au consul général; à la calomnie cheminant mystérieusement, à défaut de nos tribunaux, il me fallait le bruit, la publicité. Cependant je dus encore prendre patience quelques jours, M. Mimaut ne devant revenir au Caire que le 15 juillet.

Nous ne sûmes en vertu de quelle délégation M. Boyer fut nommé tuteur d'Arif; mais, autorisé par ses fonctions, il défendit à cet enfant de retourner chez les amis de son père; il le brouilla avec M. Delong qui l'avait naguère soustrait à la peste. Celui-ci m'écrivit de me défier, moi et mes amis, de ce jeune garçon, qu'il se faisait l'espion des saint-simoniens en amplifiant leurs paroles et allant les répéter au consul.

Quoi! à cet âge être déjà astucieux? Arif peut-il croire vraiment aux rapports mensongers de ses tuteurs?

MM. Sommaripa et Boyer, ajoutait cette lettre, lui ont présenté des couverts faux, lui disant que c'étaient les seuls qu'on eût trouvés dans la maison de son père. « Vive Dieu! disait mon jeune docteur; quelle transformation des métaux! Pour ces alchimistes d'un nouveau genre, on peut présumer que les pierres précieuses, attachées au tarbouche d'Hanem, subiront dans le même creuset un

changement analogue, si toutefois on retrouve cette coiffure, car on affirme qu'elle a disparu avec les 1,500 talaris. »

Au milieu de cette espèce de petite ville que forment les Européens, vivant au Caire dans un cercle assez restreint, nous tous réunis par une doctrine commune, on nous rend solidaires les uns des autres ; ce n'est plus moi seule que nomme la calomnie ; la défaveur pèse en masse sur les saint-simoniens. Aussi toutes ces rumeurs ont fini par monter la tête à nos jeunes gens ; hier, 12 juillet, dans un moment de généreuse imprudence, Prax, Gondret, Cognat se sont emportés devant le jeune Arif Dussap, et cela en termes peu mesurés ; ils ont terminé leurs récriminations en disant que le consul ne valait pas mieux que ses deux acolytes, qu'ils étaient tous des *polissons!* Cette épithète, fort peu parlementaire, fut rapportée au consulat par Arif. Elle exaspéra M. Tippel ; dans sa fureur, il parlait de poursuivre ces jeunes gens ; il voulait les faire venir au consulat, entourés de kawhas, comme des criminels, et, certes, il l'eût fait, sans le général Clot-Bey, qui retint les trois coupables chez lui le temps nécessaire pour calmer la colère de leur juge, représentant au consul le ridicule qui rejaillirait sur lui en poursuivant trois jeunes Français, distingués par l'éducation, sur l'unique rapport d'un enfant, celui-ci, M. Tippel le savait du reste, étant poussé par la malveillance.

Avant ce nouvel incident, notre consul se montrait bien disposé en notre faveur ; mais la colère est une mauvaise conseillère. Sera-t-il maintenant aussi impartial?

Le 15, au soir, je reçus enfin l'avis du retour de M. Mimaut ; je lui écrivis aussitôt cette lettre, prenant sous ma seule responsabilité l'histoire du vol, ne parlant qu'en mon nom, en raison du ressentiment de M. Tippel contre mes jeunes amis :

A Monsieur le Consul général.

« C'est moi, Monsieur le Consul, qui, aidée du jeune « Maréchal, mort aussi à cette heure, ai soigné les der- « niers moments du docteur Dussap; après cette perte si « cruelle pour moi, j'étais libre de retourner dans notre « France; aujourd'hui, la calomnie m'a attachée à ce sol; « je ne puis le quitter que lorsque la conviction de ma « scrupuleuse probité sera de nouveau rentrée dans les « âmes.

« Par la haute estime que mon vieil ami professait pour « vous, il m'a appris à vous connaître; aussi est-ce en son « nom que j'en appelle à votre justice. Veuillez, Monsieur, « m'entendre, et j'espère que la vérité toute simple de « mon récit vous convaincra que non-seulement je suis « incapable de l'acte qui m'est imputé, mais que le vol, si « il y a eu vol, n'a pu être commis par aucun des Fran- « çais qui étaient, ainsi que moi, les hôtes du père Dus- « sap. Dans le peu de temps qu'a duré sa maladie, je « n'ai consenti à être dépositaire d'aucune clef; je n'ai « voulu m'occuper, en aucun temps, des intérêts matériels « de cette famille, bornant mon rôle auprès d'elle à un rôle « tout moral. Aussi, je puis vous l'affirmer, malgré les « formes polies employées par M. Tippel, ma surprise a « été aussi grande que pénible de me voir, moi, l'objet « d'une pareille visite. Malgré cette impression, il a dû « vous dire, en vous informant de cette fâcheuse affaire, « qu'à plusieurs reprises je le sollicitai pour qu'il poussât « cette enquête aussi loin que possible. M. Tippel s'y « refusa. Je sus depuis que cette délicatesse de procéder a « été de nouveau saisie et travestie par le parti pris et le « désœuvrement, et, par conséquent, qu'elle laisse encore « subsister cette calomnie dans toute sa force.

« Heureuse, Monsieur, de trouver ici, dans le Français « le plus élevé en dignité, un homme d'une loyauté à la« quelle tous rendent hommage, je m'adresse à vous en « toute confiance; je suis seule, loin de mon père et de « mon mari, mes protecteurs naturels; vous ne refuserez « point d'entendre une femme, une Française, qui vient à « tous ces titres réclamer votre impartiale justice, pour « détruire cette horrible calomnie, car elle peut, en m'ô« tant toute considération, empêcher mon établissement « dans ce pays.

« Veuillez, etc.

« Caire, 16 juillet 1835. »

J'allais me hâter de porter cette lettre au Consulat français, lorsque ma pauvre Angélique vint me voir avec son mari; elle pleurait son premier-né, mort depuis quelques jours. Leur jeune fils avait été enlevé par une de ces maladies endémiques dans ce pays, dont les enfants d'Européens, atteints tout d'abord, réchappent difficilement.

Les deux époux voulurent m'accompagner; nous trouvâmes Arif au Consulat; sa petite figure voulut me sourire, mais mon air froid le décontenança et le tint à distance.

Notre excellent Javary était venu au Caire pour distraire sa jeune femme de son chagrin et aussi pour faire ce qu'il appelait une tournée expérimentale, afin de se rendre compte de l'opinion à notre endroit, et de la rectifier ensuite autant qu'il serait en lui; il voulut, à cet effet, nous conduire en plein *quartier franc*, car c'est là le marché aux nouvelles pour tous les Européens qui s'y rencontrent journellement.

Nous allâmes dîner chez Souski, le restaurateur à la mode; nous y vîmes MM. Bulard et Lachaise; ce dernier se leva et vint s'informer de notre santé, mais son ami

crut devoir se dispenser d'être aussi poli. Les deux capitaines Hoart et Bruneau, qui s'y trouvaient également ce jour-là, s'empressèrent de venir nous serrer la main et causer avec nous quelques instants. M. Linant, l'ingénieur du barrage, et d'autres Français, nous saluèrent tous avec aménité.

« Allons, me dit Javary, les symptômes généraux nous sont favorables ; viennent le *Père* et Lambert, et tous ces bruits, qui vous affectent tant, s'en iront en fumée ! » Sans doute, mon ami ; mais, avant leur retour, je veux, moi, une réponse du Consul général.

Après la peste, dont personne ne s'occupe plus, le choléra vient de faire son apparition en ville. A peine rentrés de notre course au quartier franc, je reçus un billet de Prax qui vint m'apprendre que notre pauvre Bernard venait d'en être atteint. Ce bon jeune homme doit tout éprouver, et, grâce à Dieu, il doit tout aussi surmonter.

Depuis cinq jours, j'attends encore la réponse de M. Mimaut ; aussi, ne pouvant contenir mon impatience, je me déterminai, le 22 juillet, à lui faire parvenir cette seconde lettre :

« Monsieur,

« Je viens de nouveau vous conjurer d'avoir égard à la « fausse position dans laquelle je me trouve vis-à-vis du « monde, et que chaque instant aggrave, puisqu'aucune « parole, aucune enquête sérieuse de l'autorité n'est « encore venue donner de la force à mes dénégations.

« Des Français, actuellement chez le commandant Varin, « sont prêts à quitter ce pays ; ils emporteront par consé- « quent de moi une opinion aussi injuste que défavo- « rable...

« Monsieur le Consul, j'ai un vieux père en France ; ces « bruits pourraient lui parvenir ; voulez-vous donc qu'il se « désespère en apprenant que sa fille est soupçonnée d'une

« infamie? Un honnête homme m'a donné son nom; c'est « un dépôt qui m'est sacré; je veux mourir sans le laisser « ternir par la calomnie.

« Ce sont là, Monsieur, les motifs de mes pressantes « sollicitations auprès de vous pour obtenir une prompte « justice; car, je le dis avec autant d'orgueil que de vé- « rité, mon pays et mon sexe peuvent s'honorer de la « conduite que j'ai tenue pendant les quatre mois qu'a « duré l'épidémie qui vient de dévaster cette triste contrée.

« Dans la première lettre que j'eus l'honneur de vous « faire parvenir le 16 de ce mois, je vous disais, et je « persiste à le répéter, que, s'il y a eu des objets enlevés « dans la maison Dussap, il est impossible que ce vol ait « été commis par moi, ou par les Français qui s'y trouvaient « alors, puisque tous les objets de valeur avaient été con- « stamment enfermés, avant et après la mort du docteur, « et qu'aucun de nous n'a voulu se charger un seul in- « stant des clefs des meubles qui les contenaient.

« Le second jour de sa maladie, M. Dussap recouvra, « pendant quelques heures, toute sa connaissance; il me « fit donner alors par son nègre Sélim, déjà en possession « de la confiance de son maître, 31 *kiriés* pour subvenir « aux dépenses nécessaires. Le cinquième jour de ma « sortie de cette maison, j'avais encore sur cet argent neuf « kiriés; je n'ai jamais eu à ma disposition que cette faible « somme, et c'est, je vous l'affirme encore, mon vieil ami « qui me la fit donner devant témoins.

« D'après ce peu de renseignements, vous devez, Mon- « sieur, comprendre le pénible effet que m'ont causé tous « ces bruits. Sur quel indice a-t-on pu élever contre moi « le moindre soupçon, puisque dans cette affaire je ne « puis pas même me reprocher une seule imprudence?

« Je n'ai donc recours qu'en votre impartiale justice; j'y « compte et j'en attends les effets.

« Veuillez, etc. »

Aussitôt cette lettre portée au consulat, je fus voir Bernard. Le danger était passé ; je me retirai vers le Mogrèb, en y laissant ma servante qui devait y passer la nuit. Demain on le transportera à l'hôpital, car le traitement qui lui est ordonné demande des soins énergiques et coûteux qu'aucun de nous ne peut entreprendre de lui donner ; d'ailleurs, Prax vient d'accepter un emploi de pharmacien-major dans l'armée de l'Hedjaz. Il va partir sous peu avec Cognat. Ils doivent, en attendant, faire les préparatifs de ce voyage et mettre ordre à leurs affaires.

Je reçus le jour suivant une longue épître de Clorinde ; je trouvai cette lettre trop louangeuse et fort embarrassée dans ses explications. En la lisant attentivement, je sentis que ce long retard n'affirmait que le désir ardent de ne point compromettre, par une fausse démarche, son œuvre déjà commencée. Du reste, juges-en ; la voici mot pour mot :

« Vieux Caire, 23 juillet 1835.

« Ma bonne Suzanne,

« Je voulais vous écrire depuis longtemps, mais les ca-
« pitaines que je vis, le lendemain de ce *fameux* jour si
« *malencontreux*, sont cause que je ne l'ai pas fait. Je causai
« très-longtemps avec le capitaine Bruneau, disant tout
« ce qui s'était passé la veille, à Djizeh, à la soirée du com-
« mandant Varin, ce qui avait donné au général un air
« très-froid [1]. Ce dernier m'a pourtant nié que cela lui eût
« rien fait. Il m'a dit aussi qu'il était fâché que vous soyez
« ainsi partie.

« Vous avez raison, ma bonne Suzanne, la calomnie
« laisse toujours quelque trace, mais, pour celle-ci, vous
« ferez mentir le proverbe ; car j'ai la conviction intime que

[1] Dans ce jour *malencontreux*, je ne vis pas le général ; je ne pus juger de son air, mais je l'entendis *trop bien*.

« vous sortirez de tout ce gâchis avec les honneurs de la « guerre. En attendant, vous devez beaucoup souffrir; je « vous sais cependant si courageuse et si dévouée, qu'en « vous j'ai toute confiance.

« Chacune de nous nous avons passé et passons par de « cruelles épreuves; il est impossible qu'il n'en sorte pas quel- « que chose de bon pour cet avenir tant désiré.—Je reviens « au capitaine que j'ai laissé plus haut. Il me promit donc « d'aller le lendemain chez vous et de vous donner toutes « les explications nécessaires; je comptais sur lui; sans « cela, mon amie, vous auriez reçu de moi une lettre, malgré « que dans ce moment cela m'était assez difficile. M. Bru- « neau coucha chez le général, et avant de partir, il me dit « qu'il lui était impossible d'y aller le jour même, comme « il me l'avait promis; mais, me dit-il, demain; ai-je mal « entendu ou me suis-je mal expliquée? Le fait est que, « d'après la conversation que j'eus avec le capitaine, j'es- « pérais vous voir bientôt, et je fus très-étonnée quand « j'appris que vous ne vouliez plus venir chez le général. « Ma bonne Suzanne, c'est une privation qui m'est bien « pénible; car j'espérais passer quelques jours avec vous, « comme vous me l'aviez promis. Mais vous êtes prudente « et sage et savez mieux que moi en cette circonstance « quelle doit être votre règle de conduite. Je ne cherche- « rai pas à vous influencer; il m'est pourtant permis de « vous exprimer mes regrets; si vous revenez sur votre « décision, croyez que ce sera avec un vif plaisir que je « vous verrai près de moi. Je vous le dis encore, Suzanne, « ce n'est point un langage du monde, mais bien un lan- « gage d'amie. Le temps, peut-être, vous prouvera que « je mérite véritablement ce titre. Maintenant, je peux « encore très-peu de chose, mais patience; ceux qui au- « jourd'hui attaquent impunément la réputation des fem- « mes n'auront pas toujours aussi beau jeu!

« J'ai lu hier les deux lettres que vous avez envoyées au

« consul; elles sont très-bien et surtout très-dignes; mais, « malheureusement, tous ces hommes sont encore bien « peu en état de comprendre toute leur religiosité, leur « moralité.

« Une chose qui, j'en suis sûre, ne passera pas inaper- « çue, c'est qu'elles sont écrites avec esprit. C'est déjà « quelque chose que de les forcer à apprécier la *forme*. « Mais, mon Dieu, qu'il y a loin de là à une réhabilitation « complète! Courage, Suzanne, forcez-les à rougir d'eux- « mêmes. Pauvre amie, je sais que vous souffrez, et il n'est « pas en mon pouvoir d'alléger vos ennuis. Dieu veut que « chaque individu porte seul son fardeau; mais aussi seul « il aura un jour la gloire attachée à tous ses actes. Nos « vies sortent de la ligne ordinaire; une route à frayer est « toujours encombrée de pierres qui écorchent les pieds, « mais qui ne les arrêtent pas dans leur marche, n'est-il pas « vrai, Suzanne?

« Vous connaissez par madame Javary, qui vient me « voir souvent, quel est mon genre de vie depuis que je « suis seule; quant à mes projets, qui, j'en suis sûre, vous « intéressent, comme je m'intéresse aux vôtres, je n'ai « sur cette affaire rien de plus à désirer pour le moment.

« Votre amie dévouée,

« Clorinde Rogé. »

Malgré les petites contradictions signalées dans cette lettre, j'y reconnus une évidente intention de me réconforter; aussi j'oubliai ce triste épisode, et, l'année suivante, nous reprîmes notre correspondance d'une manière aussi amicale qu'auparavant. Mais jamais je ne voulus remettre les pieds dans cette maison, dont j'avais été repoussée si brutalement.

Attacher son nom à une œuvre utile, telle a toujours été l'ambition de Clorinde; elle mourut, il y a quelques années, pendant notre séjour en Amérique, toujours belle, mais

minée par cette noble passion de la gloire inassouvie, qui lui avait mis au cœur de si décevantes illusions !

Quant au système d'éducation rêvé par elle pour ce pays, elle conserva pendant quelques mois encore l'espoir d'une réalisation complète. Certes, le général Soliman y mit du zèle pour le faire réussir, car c'était après tout un homme intelligent.

Tous nos projets eussent pu aboutir par les efforts de chacun de nous, et Clorinde y eût pris une part glorieuse sans aucun doute; mais le parti fanatique, auquel se mêlèrent à ce moment des influences politiques d'un autre ordre, s'agita autour du vice-roi et lui fit repousser la pensée française. Quelques mois plus tard, ce jeu de bascule eut la puissance de faire rétrograder notre civilisation progressive.

A ce moment, Soliman Pacha, sentant son crédit menacé, s'arrêta tout à coup dans son élan, et fit même quelques pas en arrière, en retirant sa protection à tout ce qui lui avait paru précédemment favorable pour son pays d'adoption. Alors, fut compris dans sa prudente réforme ce bon et utile projet de Clorinde, auquel elle avait sacrifié une si grande part de son repos et de son bonheur, et il dut être ajourné comme celui du barrage et le percement de l'*isthme de Suez !* Mais revenons au présent.

Le 24 juillet, le consul général répondit enfin à mes deux lettres; tout cet amas de suppositions malveillantes, toutes ces calomnies tombèrent devant ce témoignage d'estime et me rendit enfin la tranquillité dont j'avais tant besoin. En voici la copie; quant à l'autographe et au grand cachet du consul général, inutile de te dire qu'ils sont attachés comme le reste à ce manuscrit.

« Caire, 24 juillet 1835.

« Madame,

« Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 16 « de ce mois, ce qui faisait le sujet de votre lettre étant « une affaire qui m'était tout à fait étrangère et qui appar- « tenait exclusivement à la juridiction de notre consulat « du Caire, je me suis empressé d'en donner connaissance « à M. Tippel, gérant de ce consulat. Lui seul était en « mesure de vous calmer, ce qui devait tout simplement « et tout naturellement arriver, en vous expliquant l'acte « juridique dont il n'a pas dépendu de lui de s'abstenir « et qui ne pouvait avoir rien d'offensant pour vous per- « sonnellement. La maladie de M. Tippel ne lui a proba- « blement pas permis de s'occuper, ces jours derniers, de « cette fâcheuse affaire.

« Honoré d'une seconde lettre de vous, Madame, qui « m'a été remise hier, je me hâte d'y répondre, pour que « vous n'interprétiez pas mon silence d'une manière qui « puisse vous faire douter de mon opinion. Je répète que « l'acte qui a été décrété, et dont l'exécution a donné lieu « aux plaintes qu'expriment vos deux lettres, est en dehors « de mes attributions, quoique je sois le chef de tout le « département consulaire qui embrasse l'Égypte, la Syrie « et Candie, parce que chacun des consulats qui en font « partie, est indépendant dans ses actes et dans sa juri- « diction, comme le sont nos tribunaux en France, des « chefs de la justice d'un ordre supérieur et du ministre « lui-même.

« Après avoir établi ce principe, j'éprouve un grand « plaisir à pouvoir ajouter, Madame, que dans ce que j'ai « recueilli de mes entretiens avec M. Tippel, au sujet de « cet acte, que les circonstances et les exigences de nos « lois lui ont imposé comme un devoir rigoureux, je n'ai « rien entendu qui portât la moindre atteinte à votre déli-

« catesse et à votre honneur. Si vous attachiez d'ailleurs
« quelque prix à mon opinion personnelle, quoique je ne
« sois pour rien dans tout ceci, je dirais qu'on est à l'abri
« du soupçon d'une action ignoble et basse, quand on
« peut se vanter d'une conduite aussi belle que celle que
« vous avez tenue pendant la maladie de l'infortuné doc-
« teur Dussap, à qui vous avez prodigué, d'après le récit
« touchant qui m'en a été fait, les soins de l'amitié la plus
« courageuse.

« Agréez, Madame, l'hommage de ma parfaite considé-
« ration,

« Le consul général de France en Égypte
et dépendances,

« MIMAUT. »

Cette lettre, en me rendant le calme, me rendit à ma vie studieuse. Je dois ajouter, pour terminer la relation de cette affaire qui fit grand bruit, en occupant les loisirs du quartier *franc*, et me fit passer de si tristes jours, que je fis plusieurs copies de ces diverses lettres et m'empressai de les répandre. J'en fis parvenir au commandant Varin, aux époux Rogé, aux deux capitaines, ainsi qu'à ce brave ami M. Delong qui, n'ayant jamais cessé de prendre notre défense, se mit aussitôt en devoir de faire circuler ces lettres.

Cette réponse de M. Mimaut calma mes jeunes amis; ils convinrent d'attendre le retour de Lambert, qui nous était annoncé, afin de s'entendre avec lui et de convenir si, de leur côté, ils devaient s'en tenir là.

M. Delong revint le 1er août, fort empressé de m'apprendre que MM. Tippel et Boyer venaient de se brouiller à tout jamais; la cause de cette séparation, qui leur était toute personnelle, avait servi à mettre en lumière auprès du consul la valeur morale de cet homme; ce désabusement complet sur ce cher docteur ne pouvait qu'être favorable à notre cause; dès lors sans crédit, sans clientèle, il fut

obligé peu après, me dit-on, de quitter le pays; du reste, je ne le revis jamais. Le dernier effort que tenta sa mesquine vengeance fut de m'enlever ma fellah Abdalaoni, par l'offre d'une dizaine de piastres de bakchiche. Je m'inquiétai peu du procédé; je pris une autre servante dont le nom d'Amina me parut charmant; celle-ci vint seule et se recommanda par la formule ordinaire : je ne suis ni voleuse, ni menteuse, ni fille de mauvaise vie. Cette phrase, que plusieurs m'ont répétée, la main sur le cœur, est plus expressive en arabe : *ana mafiche aramie*, *mafiche kaddap, mafiche charmonta*. Cette appréciation d'elle-même me parut suffisante jusqu'à preuve du contraire.

Je profitai de la confidence de M. Delong pour sonder les nouvelles dispositions de M. Tippel à notre égard; je fus lui porter mon compte de dépenses et lui remettre le complément des 31 kiriès; il me reçut parfaitement bien, me disant que cette pièce serait remise au tuteur d'Arif et portée comme décharge au procès-verbal. C'était en quelque sorte le faire revenir lui-même sur le compte du docteur Boyer; en effet, il s'en plaignit amèrement; il se défendit vivement d'avoir jamais été sous l'influence de cet homme, « comme MM. Cognat, Prax et « Gondret ont osé en faire courir le bruit; » il ajouta : « Ne « cherchez pas, Madame, à excuser ces jeunes gens; j'ai « beaucoup à me plaindre d'eux ; je ne leur nuirai en rien; « mais, à leur retour de l'Hedjaz, ils ne devront jamais « compter sur ma protection. »

Je crus devoir écrire à ces messieurs le résultat de ma visite à M. Tippel; j'ajoutai en terminant : « L'ire du consul n'est point calmée à votre endroit; il est loin d'avoir oublié les termes par trop vifs dont vous l'avez gratifié dernièrement; ces termes flamboient encore devant ses yeux ardents; méfiez-vous, car ses lèvres minces, qu'il semble vouloir supprimer en les pinçant, m'ont dit toute sa rancune. »

CHAPITRE XXXIII

Nos amis redescendent au Caire. — Épisode sur Machereau. — Mort du capitaine Hoart. — Le *Père* court au barrage. — Je suis les cliniques. — Trois épisodes : chez le *Père*, à l'Église franque, puis à Abouzabel.

Le 2 août, notre bon Lambert, accompagné de Massol et de Génevoix terminèrent enfin ce beau voyage de cinq mois. Ils vinrent me voir au Caire; déjà ils connaissaient nos pertes et mes récentes douleurs. La douce émotion de nous revoir fut bien troublée par le récit des drames poignants qui ont fait tant de vides autour de nous. Enfin, disons comme l'Arabe, dans sa résignation stoïque : *Allah kérim!* Dieu est grand!

Il faut que chacun de nous ait ici son petit drame à subir. Ces jours-ci, cet excellent Machereau est venu m'apprendre la cause de sa longue absence, car depuis février il était resté invisible pour moi; voici l'abrégé de cet épisode.

Machereau s'était pris de passion pour une jeune Arabe, dont l'éloge qu'il m'en fit était à la hauteur de son amour. Voulant tout à la fois l'épouser selon le rite musulman, et devenir complétement le fils de l'Orient, il résolut pour cela de sacrifier sa nationalité; il s'était donc fait circoncire; ce n'était plus le bon Machereau, l'ancien compagnon de mes courses à travers le Caire qui me parlait, c'était maintenant Mohammed le musulman qui, tout en étudiant

le Coran, mettait en pratique les contes poétiques de Galland; mais bientôt il arriva à la partie dramatique de son récit; alors je n'eus plus envie de rire, car il me ramena au réalisme des mœurs courantes. La jeune fille qu'il aimait ne possédant rien avait dû, en attendant son mariage, rentrer comme domestique à Djizeh, où sa sœur et son beau-frère étaient déjà placés en cette qualité chez le commandant V... Celui-ci trouva Khadra fort à son gré et résolut d'en faire sa proie. La plupart des Européens profitent de la facilité des mœurs qui règnent ici pour corrompre encore un peu plus les femmes de cette classe. Le maître déjà possédait l'aînée des deux sœurs. Au moyen d'un fort bakchiche donné au mari, celui-ci faisant bon marché de tout sentiment honorable, s'était prêté à ses vues; il avait accepté l'argent et répudié sa femme. Alléché par cet ignoble trafic, ce fellah, au même prix, promit de seconder son seigneur et maître dans son nouveau caprice.

Mais Khadra, touchée d'abord de l'amour de Machereau, ayant d'ailleurs consenti à devenir sa femme, refusa assez longtemps toute autre proposition. Ce fut alors que le vénal beau-frère intervint, en faisant prolonger à dessein les préparatifs du mariage. Le commandant profita de ce retard pour agir sur la volonté de cette jeune fille, avec un calcul cynique et cruel. Il lui faisait administrer, à la moindre négligence dans son service, des coups de courbak. La pauvre Khadra savait que le même système avait été employé pour séduire sa sœur et n'avait cessé qu'après que celle-ci avait eu cédé aux poursuites du maître; Khadra l'imita!

La jalousie de Machereau fut éveillée, non-seulement par la vue de bijoux nouveaux qui ornaient sa fiancée, mais par son refus de conclure ce mariage. Il la pria, la pressa de questions pour connaître la cause de ce changement. Alors, il acquit la certitude que, entre le pauvre

fesseur de dessin et l'un des chefs de cette grande école Djizeh, la volage Khadra avait choisi ce dernier.

Depuis hier 12 août, tout est rompu. Le pauvre Mache-u regrette encore son ingrate; mais, malgré sa tristesse ette douloureuse déception, il y renonce complétement. l'en ai félicité, car son estime et la nôtre lui resteront.

Quelle douce chose que l'expansion d'un chagrin dans a cœur ami, qui vous comprend, vous écoute patiemment vous plaint! Ce soir, après avoir passé par toutes les ances de la colère, du dépit et du regret, mon pauvre lohammed-Machereau m'a quittée, plus calme et bien ré-lu, m'a-t-il dit, de ne revenir qu'après avoir trouvé une utre femme plus jeune, plus belle et surtout plus fidèle ue la coquette Khadra. « C'est ainsi que je l'entends, on bon Machereau; se faire regretter est un stimulant able, et c'est aussi une vengeance permise. Donc à ientôt. »

Grâce à Dieu, dans notre nuit il vient de luire un rayon le soleil. Il est question d'établir au vieux Caire l'école des mines. Notre bon Lambert en serait le directeur, aux appointements de neuf mille piastres. Si ce projet s'exé-cute, il facilitera le désir de Lambert de reformer le groupe fraternel et filial autour du *Père*, tout en lui per-mettant d'offrir à notre grand ami un asile convenable.

Nous ne pouvons cependant nous le dissimuler, l'Égypte se trouve dans une crise sérieuse; nul ne peut prévoir en ce moment quel sera le sort de ce pays. Le *grand pacha* est à Alexandrie; il visite sa flotte, active les armements; par ses ordres, on enlève les hommes à l'agriculture, pour les diriger de gré ou de force sur l'Hedjaz, car l'Arabe d'Égypte n'est point belliqueux; il déteste la guerre. Tous ces temps derniers, j'ai vu passer de pauvres réfrac-taires couchés sur des ânes, comme si on y avait jeté des sacs de blé, afin que les coups de courbak qu'a reçus le dos de ces malheureux fellahs aient la possibilité de se

cicatriser en route. Les plus mal menés par ce traite
barbare sont conduits à l'hôpital, où l'on s'empress
les bien soigner, car chacun d'eux représente une
précieuse en ce moment et vivement attendue pour
plir les cadres incomplets. Cette méthode s'appelle re
le dévoûment et décréter l'amour de la patrie.

Ibrahim, le fils du vice-roi, est en Syrie; il ne p
quitter son poste, car son absence serait le signal d
révolte nouvelle.

Pour comble de malheur, les eaux du Nil redescend
déjà. L'inondation n'ayant pas été suffisante, les céré
et les produits de toute sorte manqueront en partie c
année, ou seront inaccessibles à la bourse du pauv
peuple.

Cette triste occurence afflige les prévisions du pe
et nous fait reporter nos regards sur nous-mêmes,
de nous demander si notre position sera tenable en p
reilles circonstances.

Depuis notre arrivée ici, quelle destinée mystéri
pèse sur nous? Quelle dépense de volonté, de force in
lectuelle n'avons-nous pas tous faite dans ce pays? Et,
gré nos efforts, les obstacles semblent se multiplier à
nos pas et nous dire : tu ne peux arriver.

M. Lachaise va quitter à son tour le Caire. Bien qu'il
partage pas complétement nos principes, nous dev
regretter comme un ami réel. Sans se dire des n
toujours nous le trouvâmes prêt à donner ses co
et ses soins à chacun de nous. Pendant l'épidémie
vient de se terminer, M. Lachaise fut un des méd
les plus actifs et les plus dévoués du Caire. Aussi
ministre de la guerre, qui en fait grand cas, vient-il
l'appeler auprès de sa personne comme son docteur p
ticulier. Sous peu de jours, tous deux doivent partir p
l'Hedjaz.

Enfin, plus heureuse que la triste Arachné, j'entrev

s brisés de ma toile, qui tendent de nouveau à se r. Lambert vient de présenter ma requête au général Bey. Le moment sans doute était bien choisi, car la se du général me paraît fort encourageante : « si la e, a-t-il répondu à notre ami, vient à cesser, j'ai la esse du *grand pacha* qu'un hôpital pour les femmes ondé au Caire, sous ma direction. En cas de réussite, protégée pourrait entrer dans un des nouveaux ser- comme sage-femme. »

rsque, le lendemain, je fus remercier M. Clot-Bey, il enouvela la promesse de m'appuyer en temps et lieu. 'audrait, en attendant, me dit-il, que vous suivissiez inique du grand hôpital ; cela vous mettrait en vue. ous engage préalablement à vous pourvoir d'un cos- de Nizam ; cette mesure est indispensable comme ession à l'opinion du pays. Alors chaque jour vous rez entrer à l'hôpital de l'Esbekkieh et suivre la visite I. Esmangard, qui vient d'en être nommé médecin en , en remplacement du docteur Bulard. M. Esmangard aussi un compatriote. Sur ma recommandation, il se un plaisir de vous donner ses conseils. »

m'en revins très-décidée à suivre ces divers avis. Je vai chez moi Lambert et Delong ; ils m'attendaient r connaître le résultat de ma démarche, le trouvèrent ortant et m'en félicitèrent.

éjà, nous dit le docteur Delong, les Arabes ont sur- nmé M. Esmangard « le père de la pomme de terre ; » te désignation lui est bien due, ainsi que vous le ver- , en raison d'une verrue magistrale implantée sur son ; du reste, c'est un homme recommandable ; tranquil- z-vous donc, ajouta notre ami, vous n'aurez pas ici aire à un Bulard.

Ranimée par ce nouvel espoir, qui pouvait me rattacher e sol, je m'empressai donc de tailler, d'ornementer un stume masculin ; j'ajustai à ma taille les différentes

pièces prises dans les garde-robes dédaignées et vieilles de ces messieurs.

Par-dessus ce joli costume de Nizam, on jette négligemment un ample burnous blanc en fin tissu de poil de chameau ; voilà l'occasion, pensai-je avec joie, d'utiliser celui que le *Père* m'a donné; il dissimulera les formes trop féminines et me donnera l'assurance nécessaire pour suivre la clinique avec fruit.

Au Caire, le costume de Nizam, pour être complet, exige l'épée au côté; malgré l'usage, je crus pouvoir me dispenser de ceindre cet ornement guerrier.

Massol vint le 6 septembre, sur ces entrefaites, m'annoncer l'arrivée de deux lyonnaises, Mesdames Bocand et Grégorio. En quittant Lyon, me dit-il, ces deux amies s'étaient d'abord dirigées vers nos possessions d'Afrique; elles y avaient même formé un établissement, mais, ce pays ne leur plaisant plus, elles l'ont abandonné pour venir ici; cela annonce une certaine dose de volonté.

Après ces premiers renseignements, Massol me propose de me conduire auprès de ces dames. Nous y fûmes le surlendemain; je trouvai en elles deux ouvrières peu fortunées, mais remplies de bon vouloir, jeunes et d'un extérieur modeste et fort agréable. Elles sont venues, ainsi que nous tous, sans projet arrêté.

Nous causâmes assez longtemps; elles n'ont connu l'appel du *Père Enfantin* qu'après leur installation en Algérie; mais, ignorant alors les funestes résultats de la peste sur notre groupe familial, et par suite la position précaire de chacun de nous, ces deux pauvres dames se sont aventurées à venir au Caire, sans prendre de nouveaux renseignements. Dans ce moment si peu opportun, que veulent-elles devenir?

Tout en voguant sur la vaste mer, leur jeune imagination leur montrait naguère dans un lointain brillant des mirages enchanteurs, au centre desquels était placée la

fertile Égypte, où des amis leur tendaient une main empressée pour les conduire dans des asiles fraternels et d'un confort poétique. En jetant leurs regards autour d'elles, il faudra, hélas, que la folle du logis prenne un vol moins élevé et plus en rapport avec les circonstances.

Aussi n'ai-je point voulu désillusionner ces deux jeunes femmes, dès le premier moment. Comment oser leur dire, dans cette première entrevue, l'impression navrante que produit sur moi leur arrivée, à cause des difficultés sans nombre que j'entrevois à leur établissement ici.

Enfin, pensais-je, continuons dans les conjonctures présentes à centraliser nos efforts et toutes ces difficultés s'aplaniront peut-être !...

Le *Père Enfantin* descendit enfin de sa thébaïde et revint vers nous le 24 septembre; il fut de suite au vieux-Caire partager la vaste maison de son cher fils Lambert, ainsi que je l'avais prévu.

Le jour suivant, il vint me voir dans mon quartier cophte. Les premiers moments furent tout à l'attendrissement. « Ma pauvre amie, me dit-il en m'embrassant, cette année te comptera, » parole bien douce que mon cœur enregistra aussitôt. Ensuite vint le tour des morts; combien ses regrets furent réels et profonds, en écoutant les détails de nos pertes?

Hélas ! dix-neuf jours après son retour, son chagrin fut ravivé de nouveau par la maladie mortelle du capitaine Hoart. Le 13 octobre, il mourait au barrage après quelques jours de souffrances. A la première nouvelle, le *Père* partit de suite pour revoir encore avant sa mort cet homme distingué, qu'il considérait comme un ami et un fils dévoué à sa personne. Cette mort fut aussi un coup très-sensible pour le capitaine Bruneau, l'ami de cœur du défunt. Lui et le *Père*, après avoir rendu les derniers devoirs à notre honorable ami, revinrent en ville tous deux souffrants, mais toujours forts et religieux.

Vers les premiers jours de novembre, je fus en mesure de suivre la clinique du docteur Esmangard; combien je vis de pauvres réfractaires gisánts sur un lit de douleur, en parcourant les salles des blessés; j'en vis mourir plusieurs par suite des cruels traitements que les recruteurs subalternes leur avaient infligés, afin de leur inculquer plus profondément le courage militaire. J'en vis un, entre autres, dont l'affreuse position me fit frémir; il avait été atteint si grièvement par le courbak, que les vertèbres lombaires en étaient lésées sans espoir de guérison. Je suivais ce jour-là M. Gaétani, docteur italien, préposé aux soins de cette catégorie de malades; en entrant dans cette salle, il s'écria avec son accent italien : « per dioni, quelle horrible odeur! ça sent l'enfer ici; sortez-moi vite cette ch...... ou le typhus va se déclarer à l'hôpital. » En écoutant l'arrêt du docteur, le malheureux moribond n'eut rien de mieux à faire que de trépasser le soir même.

Afin de me laisser faire les saignées ordonnées par lui, M. Esmangard n'appela plus à son aide les barbiers de l'hôpital, la saignée étant le début de son traitement, dans chaque cas d'ophthalmie; il y eut des jours où j'en trouvais six ou huit inscrites dans son service seulement. Après sa tournée faite et ses observations recueillies au lit des malades, il me saluait et me disait en souriant : « Allons, mon aide-major, à votre tour; armez-vous de vos lancettes et bonne chance. »

Pour distraire le *Père*, dont l'indisposition continuait encore, je fus le voir au vieux Caire, revêtue de mon double costume de Nizam, ajusté par dessous celui de Cetti; j'y trouvai la bonne madame Bocarnel qui était venue le soigner avec une affection toute filiale.

Le *Père* était mieux; il me reconnut malgré mes grands voiles et rit beaucoup de mon double accoutrement. Je lui rendis compte de mes opérations à l'hôpital; je lui dis ave

quel laisser-aller le docteur *Sangraao* me faisait verser le sang égyptien. Il soupira en entendant l'histoire du docteur Gaëtani et du moribond réfractaire : « pauvre bon peuple, « dit-il ; non, le fellah de nos jours n'est point fait pour la « guerre ; la destruction répugne à ses instincts paci- « fiques. L'Égypte ne deviendra un pays prospère que « lorsque ses chefs comprendront que la paix, et, par suite, « la production et l'industrie peuvent seuls faire un « peuple grand et homogène de tous ces tronçons de po- « pulations diverses. »

Enfin, Mohammed-Machereau vient d'incarner l'Orient dans son cœur et dans sa vie, en s'unissant ces jours-ci avec une jeune fille arabe. Machallah ! pour le couple ! le marié a respecté ce qu'il nomme nos préjugés, en n'invitant aucun de nous à sa *fantasia*.

Le bon M. Génevoix, qui se montra toujours pour moi un ami véritable, est venu me faire ses adieux ; je l'estime et le regrette, mais sa santé ne lui permet plus de supporter ce brûlant climat ; il est menacé de cécité. Les médecins lui conseillent de retourner à Grenoble, sa ville natale, s'il ne veut pas achever de perdre ici la vue.

Dans peu nous verrons encore deux autres départs. Ismaël Urbain vient d'arriver au Caire, précédant de peu de jours Jules Sonneral, son collègue et son ami ; tous deux quittent Damiette et se disposent à retourner en France, en février prochain. Ce projet, conçu sans motif apparent, me frappa comme un signe de décadence de notre crédit ici. *Allah-Kérim !*

Quelques jours après avoir confié à l'ami Génevoix un paquet de lettres pour Paris et Sorrèze, j'en recevais une bien tendre d'Élisa Lemonnier. Soupçonnant la position précaire dans laquelle je devais être, cette excellente amie vient, aujourd'hui, 15 décembre, de m'envoyer une lettre de change pour toucher ici le montant d'une collecte qu'elle-même a provoquée auprès de nos amis communs.

Cette marque si réelle de son amitié m'a fait grand bien, en me prouvant que mon souvenir était encore vivant dans bien des cœurs.

Un bonheur ne vient, dit-on, jamais seul ; un médecin anglais qui m'a vue à l'hôpital, dans l'exercice de mes fonctions, est venu me chercher aujourd'hui, 16 décembre, pour pratiquer sur une jeune femme cophte une opération analogue au cas de cette Grecque pestiférée, que j'assistai l'année dernière. Les bons avis si clairs, si précis, du père Dussap me sont toujours aussi présents. J'ai donc pu, à la satisfaction du docteur anglais, m'en charger et réussir.

Le 1er janvier 1836, Clorinde réunit chez elle, ainsi que l'année dernière, une grande partie de nos amis. Une indisposition qui me survint me donna le regret de n'y pouvoir assister.

A ce moment, Lambert aussi était malade d'une affection au foie ; heureusement que les sœurs de charité ne manquèrent pas parmi nous ; il fut parfaitement soigné par les dames qui habitaient le vieux Caire. Ne pouvant aller lui offrir les services de mon amitié, j'eus la satisfaction d'en avoir des nouvelles chaque jour par nos amis communs.

Le 5 janvier, le *Père Enfantin* vint m'apporter lui-même des nouvelles de son cher malade; en même temps, il m'invita à me rendre le lendemain chez lui pour me réunir à tous ses enfants, afin de célébrer ensemble la fête des Rois. « Tâche d'être des nôtres; nous serons nombreux; pour t'encourager à venir, je te promets la royale couronne d'un jour, si le sort veut bien m'en favoriser. »

Je pus, en effet, le lendemain me rendre chez le *Père*. Je trouvai Lambert beaucoup mieux ; la journée se passa gaiement. Ce qui compléta ma guérison, ce fut le bonheur d'être couronnée de par l'élection des mages d'Orient, ainsi que la promesse m'en avait été faite la veille.

Vers la fin de janvier, je fus encore passer quelques jours au vieux Caire, chez Javary ; sa jeune compagne se

disposait à lui donner un nouveau fils; il vint au monde le 30 de ce mois et fut nommé d'un nom biblique, Ismaël. Ce petit être consola cette jeune mère de sa première perte; car elle put ramener en France ce second enfant.

Le 8 février 1836, nous célébrâmes, pour la première fois, le jour de naissance du *Père;* malgré les départs et plusieurs absences, dues à diverses causes, nous nous trouvâmes chez lui vingt-deux amis, qui tous l'entourèrent de notre amour, de notre respect et de nos vœux. On passa la nuit à danser, à causer, à porter des santés aux amis et aux parents restés en France. Ce jour-là, le *Père* parut complétement heureux de cette réunion.

Le jeune Urbain, toujours poëte, toujours exalté, tourne avec joie ses regards vers l'Occident; il va partir, le cœur rempli d'illusions sur le pays qu'il quitte et sur celui qu'il va revoir. Jules Sonneral qui l'accompagne, ayant autant d'intelligence que son ami, a, selon moi, plus de rectitude dans l'esprit; puissent-ils rester unis, car tous deux se complètent parfaitement. Ce fut le 23 février que nous leur serrâmes les mains et qu'ils partirent du vieux Caire en emportant les vœux de tous leurs amis.

Dans le cours de ce mois, je dînai encore chez le *Père Enfantin*. Cette nouvelle réunion fut animée par un convive aimable et spirituel, quoique turc et pacha. Je me rappelle qu'à ce dîner le *Père* et nous tous applaudîmes de grand cœur un bon mot en action que fit à table cet ami du *Père*.

La veille, il avait envoyé à ces messieurs deux petits cochons de lait gras à point; il comptait parfaitement dire un mot le lendemain à ce succulent rôti, car, avec sa carte de visite il s'était en même temps invité à dîner chez le *Père*.

Au nombre des autres invités se trouvait Machereau. Celui-ci, musulman de fraîche date, crut devoir faire du zèle en s'abstenant, devant son supérieur, de vin et de

viande de porc, denrées prohibées par le *Coran;* tout en leur jetant des regards doux et caressants, il se tenait coi, dans une prudente réserve; mais le Pacha, joyeux convive, d'une tenue convenable, même à une table européenne, le mit à l'aise aussitôt en lui disant : « *Sidi Mohammed*, il se trouve, dans la langue française, une règle qui prétend que deux négations valent une affirmation. Jugeant en conséquence le fait présent par analogie, je dis : manger de la chair de porc, oh !.. ceci est fort mal assurément ; ou bien encore boire en cachette le jus fermenté de la vigne, c'est égalemeut un grand tort; mais réunir et sceller ces deux fautes dans son for intérieur, c'est appliquer la règle française en les détruisant l'une par l'autre. Chez le *Père Enfantin* nous sommes en France, et je suis dans mon droit, ajouta-t-il, en portant au maître de la maison une santé avec un verre de pétillant champagne ; imitez-moi donc, mon jeune ami, en disant comme moi : *Au Père Enfantin!!!* »

Jusqu'en 1836, le culte des chrétiens latins n'était pas autorisé en Égypte ; le clergé romain officiait dans une chapelle commune aux Grecs et aux Cophtes schismatiques. C'est Méhémet-Ali, le vice-roi actuel, qui, plus tolérant que ses prédécesseurs, vient d'accorder, depuis peu, aux réclamations des *francs* la liberté de célébrer le rite romain, avec le cérémonial prescrit, dans une chapelle particulière. Maintenant chaque jour férié voit accourir à l'église *franque* tout ce qui appartient à la communion catholique. Là, une foule de jeunes Levantines, de Grecques, d'Italiennes, se rendent avec empressement. Mais ces jolies pécheresses n'y occupent pas uniquement leurs pensées d'un Dieu pur esprit; elles savent mieux encore qu'en Espagne allier ce que le ciel et ses splendeurs mystiques réclament d'elles avec les goûts et les entraînements terrestres.

Il m'arriva, dans cette église, une petite aventure assez

plaisante; je veux, malgré son peu d'importance, te la raconter; accueille-la comme détail de mœurs.

Je me rendis cette année aux fêtes de Pâques à l'église franque, revêtue de mon costume levantin, entourée de mes grands voiles; je montai de suite dans les galeries grillées réservées exclusivement aux femmes. Fort peu curieuse d'admirer les dames européennes, très-glorieuses d'étaler leurs parures fraîchement arrivées de Marseille, je passai et j'allai m'asseoir sur les nattes du fond, au beau milieu des Cettis Cophtes, cherchant vainement parmi elles mon aimable voisine, grandement en retard au rendez-vous donné. La messe allait commencer; je pris place et regardai avec intérêt l'ensemble de ce tableau levantin.

Dans cet asile mystérieux, d'où les hommes sont sévèrement exclus, le premier besoin pour ces dames est de se débarrasser de leurs voiles, afin de causer et de rire en liberté. Tout absorbée dans mes observations, j'avais négligé ce détail. Ne disant mot à personne, et restant complétement voilée, je devins bientôt un sujet d'étonnement et de vive curiosité pour mes Cettis ; cette conduite causa bientôt parmi elles une certaine rumeur; leurs regards dirigés de mon côté et leurs chuchotements finirent par attirer mon attention; à mon tour, je me tournai vers elles comme pour en réclamer le mot de l'énigme.

Alors une vieille Cophte se détacha du groupe, vint à moi, me demandant d'un air fort animé : « es-tu une femme? es-tu un homme? *Inté mahra, inté raguel?* Ote ton borgol, que nous voyions ton visage. — Je suis une Cetti comme vous, répondis-je; mais ne voulant pas me rendre à cette injonction, je continuai de garder mes voiles, qui abritèrent ma gaieté, car l'agitation générale m'était expliquée. Ma respectable antagoniste, gardienne des coutumes et bonnes mœurs, croyait déjà qu'un audacieux petit séducteur s'était introduit parmi ces filles d'Ève, sous le costume d'une Levantine.

Pendant ce rapide colloque, les compagnes de ma vieille Cophte, étonnées de ma résistance, se rapprochèrent de nous; quelques jeunes figures, aux yeux brillants et animés, osèrent m'aborder; puis, assises auprès de moi, elles me prirent les mains qu'elles examinèrent, me disant un peu bas : « tes mains sont blanches beaucoup ; es-tu un homme de France? *Idak abiad Kétir, inté ruguel françaoni?* » Voulant connaître ce qu'il adviendrait de cette erreur, je les regardais sans répondre; aussitôt elles se mirent à rire, à parler bas entre elles. Je ne distinguais que ces mots dits par la bouche riante et fraîche d'une fillette de dix à douze ans : « Mère, je veux un mari comme cela! *Ouhme ana ousé Gauzé kédé.* »

Cette petite scène se prolongeant, ma vieille Cophte regardait, indécise, ne sachant que dire pour la faire cesser, puis, paraissant se décider à remettre la répression de ce méfait à la terminaison de l'office, elle me surveillait en attendant.

Après mes mains, les jeunes filles s'occupèrent à examiner ma chaussure française; j'arrêtai par un *mouche taïb* (cela est mal) bien accentué les plus hardies. Enfin, j'ignore jusqu'où le désir d'expulser de leur sein un profane eût pu leur faire pousser leurs actives investigations; mais la fin de la messe qui arriva bientôt empêcha l'émeute féminine d'éclater, en permettant alors à cetti Maria de se rendre auprès de moi. Aussitôt l'*ite missa est* prononcé, ma voisine qui, de sa place, avait beaucoup ri du manége de ses jeunes compagnes, vint m'embrasser en me saluant selon l'usage d'un : *Salkrère cetti Sousanne.* Ces mots, et mon borgol que j'ôtai alors firent évanouir l'intérêt des jeunes filles et la terreur panique des respectables matrones. Toutes rirent de leur erreur, voulurent embrasser la Cetti françaoni, puis nous nous quittâmes les meilleures amies du monde.

C'est à Abouzabel, espèce de bourg situé à quatre lieues

du Caire, que sont établies les écoles de médecine et vétérinaire; on y instruit aussi dans un endroit spécial quelques Abyssiniennes dans l'art des accouchements. C'est donc là que se passent les examens des jeunes élèves de chaque école, et là aussi par conséquent où se rendent tous les ans, à cette époque, les membres du conseil de santé, les médecins du Caire, une douzaine de cheikrs délégués pour y assister et tenir compte de l'amélioration des études. Enfin, pour rendre cette solennité plus imposante, on y admet un certain nombre d'invités. A l'issue de la cérémonie des examens, un grand repas est offert aux assistants par le général Clot-Bey, président du conseil de santé.

C'est à ce propos que le docteur Delong, arrivé hier soir d'Abouzabel, est venu aujourd'hui me voir et m'apporter, comme primeur, une anecdote sur l'irrésistible attrait du fruit défendu. Cette curieuse plaisanterie, dont lui, ainsi que plusieurs autres Européens, ont été les témoins oculaires, m'a été certifiée véritable dans tous ces détails.

Dès le matin du grand jour des examens, le général Clot-Bey avait donné l'ordre à son drogman, espèce de factotum, de disposer ce qui était nécessaire pour recevoir dignement tous ses conviés. Yousef, garçon intelligent, afin sans doute de ne pas embarrasser les bons cheikrs, en les soumettant à nos usages, s'avisa de les traiter séparément; pour cela, il fit disposer une vaste pièce pour eux seuls. Il eut soin de placer lui-même, dans un kiosque qui se trouvait à l'extrémité du jardin, attenant à cette pièce, douze bouteilles d'un excellent bordeaux, en compagnie de quelques flacons de vieux rhum; puis Yousef eut soin de prévenir confidentiellement chaque cheikr de cette circonstance. Or, jamais ces respectables docteurs n'avaient trouvé les fleurs du parterre si suaves; jamais aucun d'eux n'avait ressenti aussi vivement le besoin d'aller respirer

l'air pur dans cette douce soirée; tous éprouvèrent tour à tour un violent besoin de solitude. Sans doute, ô Allah! ce fut pour confier à ton astre chéri leurs dispositions mélancoliques, car ils allèrent bien souvent méditer seuls au fond du kiosque sous le feuillage de tes beaux palmiers!

Le lendemain, le général Clot-Bey, surpris de voir dans les allées de son jardin un désordre inaccoutumé, s'adressa à Yousef pour en connaître la cause; celui-ci conduisit son maître au fond du kiosque, lui montrant à terre les bouteilles vides gisant éparses çà et là, sans lui répondre autrement. Le général comprit. Il n'avait point commandé à son factotum de cumuler ses fonctions ordinaires avec celles de *Satan*. Mais c'était un fait accompli; il sourit, pardonna à son grec et s'en fut répéter l'anecdote à tous ses amis, mais avec l'injonction de la tenir dans le plus grand secret. Le lendemain, au retour de cette excursion, tout le Caire en était instruit.

CHAPITRE XXXIV

Deux journées dans le harem d'*Hassan-Bey*. — Mort d'Ollivier. — Funérailles saint-simoniennes. — Lettres de Clorinde Rogé sur ce sujet.

En te décrivant, chère fille, une journée passée chez cetti Maria, cette aimable voisine dont j'eus tant à me louer, je t'ai fait connaître à peu près toutes les maisons cophtes. Laisse-moi te conduire, maintenant, dans un harem des plus élevés. Entre les conditions sociales dans lesquelles se trouvent placés les deux harems dont il s'agit, c'est pour ainsi dire te faire franchir l'espace qui sépare la rue Saint-Denis de la rue de la Paix, ou bien encore le confortable que l'on trouve dans une maison bourgeoise du luxe qui se voit dans un de nos ministères.

Par l'entremise du docteur Delong, je fus appelée vers la fin de février et dans la première partie de ce présent mois de mars, chez le gouverneur de Djizeh.

Tous les grands harems étant régis par les mêmes coutumes, il suffira donc de te faire connaître celui-ci avec détail, pour te donner une idée de la plupart de ces sortes de gynécées turcs, auxquels notre imagination et l'éloignement prêtent un prestige si poétique, mais qui me semblèrent à moi, lorsque j'en respirai la lourde atmosphère, si mortellement monotones.

Le palais d'*el Mondir* (gouverneur) est à Djizeh même ;

il orne la rive gauche du Nil, non loin des grandes pyramides. Les appartements du sérail se trouvent dans la partie la plus reculée du palais. Il faut, pour arriver à la porte de clôture, passer devant les bâtiments qui renferment la maison militaire du gouverneur, ses esclaves et ses domestiques mâles.

En pénétrant dans la cour du harem, je trouvai la porte gardée par quelques noirs et par un portier à cheveux blancs. Un des eunuques, aposté à cet effet, avait ordre de me conduire dans les appartements des femmes.

Malgré les précautions tout orientales commandées par l'usage, je ne vis dans aucun autre harem le mouvement civilisateur, qui ébranle de nouveau la vieille Égypte, se faire sentir autant que dans celui-ci; cela tient évidemment à l'impulsion donnée par le maître; j'eus le temps d'en faire la remarque dès le premier séjour que je fis dans ce lieu, car il ne dura pas moins de deux journées entières.

A peine introduite dans le grand divan, je me trouvai tout à coup au milieu d'un grand nombre de cettis. Mais plus tard, je vis que plus de la moitié de ces dames ne faisaient pas partie du harem d'Hassan-bey; elles étaient venues, selon la coutume établie en Orient, en qualité de visiteuses, s'installer dans ce palais pour plusieurs jours.

Ce fut *cetti Fatoumah*, la sœur d'*el Mondir*, qui, prenant en pitié mon étonnement et mon embarras, vint aussitôt me prendre par la main et se chargea, tout le temps de mon séjour chez son frère, d'être mon initiatrice aux us et coutumes de cette vaste retraite. Elle me conduisit d'abord auprès de la *cetti kébir* ou *grande dame*, que je n'entendis jamais appeler autrement; je la saluai avec respect; ma conductrice me dit : c'est la mère d'el Mondir et la mienne; c'est la première dame de la maison.

La mère du gouverneur, malgré ses cinquante ans, était fort belle encore; elle était douée d'un embonpoint sei-

gneurial, mais ce n'était point dans des proportions exagérées, comme je le constatais avec étonnement chez sa fille. La cetti kébir me parut être le centre de l'attention générale; tous les subalternes qui l'approchaient rendaient honneur à son haut rang. Par exemple, la porteuse de chibouk ne lui présentait jamais sa longue et superbe pipe sans fléchir le genou.

Cetti Fatoumah me conduisit ensuite auprès de cetti Enochéah, sa belle-sœur; c'était l'épouse du gouverneur, grande et belle femme de vingt-quatre ans, possédant toutes les beautés du type circassien, le visage d'un ovale parfait, les yeux, les sourcils et les cheveux noirs; le goût français, pour l'avouer parfaite, lui eût seulement désiré un peu moins d'embonpoint.

Après m'avoir fait connaître la plupart des dames rassemblées dans le divan de compagnie, toutes appartenant à des harems de hauts et puissants seigneurs turcs, cetti Fatoumah m'invita à visiter avec elle les appartements du sérail, se faisant suivre par une espèce d'interprète féminin, dont le baragouin nous aidait cependant à échanger nos pensées.

Ce palais d'Hassan-bey, nouvellement construit, se trouve parfaitement situé; le Nil coule à ses pieds; on voit entièrement l'île de Rhoda, puis, de l'autre côté du fleuve, on distingue les jardins d'Ibrahim-Pacha et un peu plus loin, sur la gauche, les Pyramides de Djizeh.

Quant à l'intérieur du sérail, les pièces en sont vastes, bien aérées; des jets d'eau, des tapis ou des nattes partout, des divans circulaires, couverts de diverses étoffes; peu de meubles; encore sont-ils fort simples; des miroirs en assez grand nombre; mais on n'y connaît pas encore nos grandes et belles glaces. Ce que j'y rencontrai surtout, ce fut un nombreux personnel d'esclaves féminins; en un mot, tout ce qui constitue le luxe oriental, je le vis rassemblé dans le palais du bey.

C'est une assez belle cage, disais-je à part moi, en parcourant ces salles ; mais le chemin qui marche au pied de ce grand mur, ce beau Nil ! ne donne-t-il point l'idée à tous ces jolis oiseaux de le suivre, de s'envoler au loin ?... Enfin, regardons et écoutons. Je saurai bien découvrir si le bonheur se trouve ici !

Tout en explorant cette vaste demeure, ma conductrice me fit prendre quelques instants de repos sur un de ces grands balcons grillagés, nommés moucharabie ; puis, provoquée par mes questions, elle voulut bien me donner quelques détails règlementaires sur l'intérieur de ces maisons. Il existe ici, me dit-elle, un ordre de fonctions analogue à celui institué dans la hiérarchie masculine. Les femmes qui tiennent les emplois supérieurs ont droit au titre de *cetti*, telles que la trésorière de *cetti Kébir*, qui répond au titre de kasnadar, puis l'effendie ; celle-ci rappelle le savant, l'écrivain de mon frère. Cette fonctionnaire doit pouvoir, dans une circonstance donnée, nous servir de drogman, ainsi que le fait en ce moment cetti Rabenak, tant bien que mal. Puis, dans les rangs inférieurs, nous avons le porte-chibouk, le porte-café, etc., etc.

Je vis dans cette habitude de subordination, dans cette hiérarchie graduée, l'explication de l'existence assez paisible d'un grand nombre de femmes, sous l'autorité d'un seul maître.

Avant de quitter notre moucharabie, ma cetti frappa dans ses mains et je vis aussitôt paraître deux jeunes filles de quatorze à quinze ans, toutes deux fraîches et jolies, et d'une mise plus soignée que celle de leurs compagnes.

Je les regardais sans comprendre encore le motif de leur présence, lorsque cetti Fatoumah me pria de palper leur pouls, et me demanda aussitôt si je pensais, d'après le nombre de pulsations, qu'elles dussent bientôt devenir mères ? Ah ! ah ! me dis-je à part moi, de la prudence ;

j'entre en fonctions dans cette partie reculée des appartements de l'épouse. Questionnons et ajournons la réponse définitive; plus tard, le jour se fera dans cette situation compliquée.

Cetti Fatoumah, sans se préoccuper de mon diagnostic légèrement ambigu, m'apprit que son frère n'ayant qu'un fils, et souhaitant passionnément une nombreuse famille, avait, depuis peu, élevé au rang de favorites ces deux jeunes filles.

Cela m'expliqua l'apparente contradiction qui se trouvait entre la richesse de leur mise et l'infériorité des fonctions qu'elles remplissaient dans la maison du gouverneur.

Ces deux jeunes filles, blanches et roses, étaient d'origine européenne; du reste, elles en avaient le type. Abandonnées dès leur enfance à la charité publique, la mère d'Hassan-bey les recueillit et les fit élever avec plus de soin que ses esclaves. Aucun consul ne les ayant fait réclamer, elles étaient restées dans cette opulente maison; leur adolescence s'y était façonnée au genre de vie imposé à leurs compagnes. Sous ce climat hâtif, la nature vint bientôt parfaire son travail en les embellissant de toutes les grâces de la jeunesse.

Vers l'âge de quinze ans, *Cadidje* et *Amena*, ces deux jolies enfants, avaient éveillé les désirs de leur maître; dès cet instant, elles devinrent les rivales de *cetti Enchéah*, mais, sans rompre aucunement la hiérarchie des rangs, remplissant leurs fonctions avec les formes respectueuses usitées dans ce pays, c'est-à-dire, la main droite tendant avec grâce, soit le *narguillé*, soit une *fine gane de café*, la main gauche appuyée sur le cœur et tenant la tête inclinée sur la poitrine comme marque de déférence et de soumission.

Pour l'épouse du gouverneur, ainsi que pour tout le personnel de la maison, la mise plus élégante des deux

favorites indiqua donc seule leur nouvelle position. Leur *ïalak* (robe à la châtelaine, aux longues manches pendantes) leur fut donné en étoffe de soie. L'*entérite*, petite veste ou pardessus, fut passementé comme celui des cettis. Ces divers changements firent pousser bien des soupirs d'envie à leurs jeunes émules.

Ces marques de distinction, ainsi que la préférence encore un peu voilée du maître, donnaient à leur maintien plus d'assurance; leur pose, leur jeune visage reflétaient un air mutin qui leur allait à ravir; on voyait qu'elles cherchaient à mettre à profit le temps de leur faveur pour assurer leur bien-être et leur autorité. Si elles désiraient autant devenir mères, elles étaient guidées, comme la plupart des dames turques, plutôt par l'ambition que pour le bonheur de posséder ces beaux petits anges roses. Être mère, cela constitue des droits imprescriptibles; les femmes ou les odalisques d'un turc peuvent vieillir, lorsqu'elles lui ont donné des fils; jamais elles n'en seront complétement dédaignées; elles obtiendront toujours dans sa maison des marques de déférence et de respect.

Je vis, dans l'intérêt que leur portait cetti Fatoumah, qu'en elle les jeunes favorites de son frère avaient une protectrice puissante; cela m'aida, le lendemain même, à comprendre les mystérieuses sollicitations de la femme légitime, quelque peu négligée. Cetti Enchéah me supplia de lui apporter en secret un charme, un philtre quelconque, qui pût lui rendre une fécondité à laquelle était attaché tout le bonheur de sa vie, l'amour et la préférence de son époux.

Quant à la sœur du gouverneur, tout aimable qu'elle se montra pour moi, je ne puis m'empêcher de te parler de l'impression fâcheuse que son abord produisit sur moi; il me stupéfia. Je fus tentée de la comparer au plus grand de nos pachydermes, auquel elle ressemblait beaucoup mieux qu'à une odalisque; car ses vingt ans étaient pour ainsi

dire écrasés sous une obésité monstrueuse et maladive ; aussi m'avait-elle fait venir dans l'unique espoir d'y remédier ; elle se lamentait en me montrant ses membres énormes, dont la moitié aurait paru suffisante, même à un Turc. Donc, je devais absolument la faire maigrir. « Regarde cela, disait-elle, *Monche taïbe*[1] *lahrme kitir*, c'est beaucoup vilain, trop, beaucoup trop de viande. »

Ces différentes causes m'expliquèrent ma propre présence dans ce palais. Chacune de mes nouvelles clientes avait cru devoir, dans son intérêt particulier, solliciter du maître mon entrée dans son harem. Dès ce moment, je pris de l'assurance, sachant sur quel terrain je devais y marcher.

Je donnai à toutes des promesses évasives, mais satisfaisantes, m'en remettant pour essayer de les remplir, à prendre les conseils de M. Delong, mon ex-professeur, qui devait, sur mes indications, faire des ordonnances rationnelles propres à me rassurer, et surtout à ne compromettre en rien aucun des résultats attendus et promis.

Ma cetti phénoménale m'ayant ramenée dans le grand divan, je vis au même instant s'opérer, parmi les dames étrangères, un mouvement de retraite générale. J'appris qu'il était causé par un avis du gouverneur. Hassan-bey faisait prévenir sa famille qu'il désirait passer quelques heures dans son harem. Aussitôt que la volonté du maître fut connue, les cettis ne faisant pas partie de sa maison se hâtèrent de se retirer dans les appartements supérieurs.

En voyant ce départ, je restai indécise sur la conduite à tenir ; malgré ma vive curiosité, je me demandais si par respect pour les préjugés du pays, il n'était pas convenable que je me retirasse également.

[1] *Lahrme* est le mot usité en arabe pour exprimer *chair* et *viande*. Ce dernier terme est le seul sous-entendu.

Cetti Fatoumah vint encore au secours de mon irrésolution en me disant : « Reste ici, cela ne fait rien ; toi, tu es une française, *ogôod inné molêche inté françaoni.* »

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'un esclave soulevant la portière annonça *El Mondir*, et le gouverneur parut.

En entrant, Hassan-bey n'affecta pas la majestueuse gravité de la plupart des Turcs. Il salua sa mère, et, sans paraître surpris de ma présence, il m'invita en souriant à venir m'asseoir auprès de sa famille; lui-même alla se placer entre sa sœur et sa femme, faveur dont celles-ci se montrèrent dignes, en se tenant constamment à une distance respectueuse.

D'une taille élevée, le gouverneur me parut âgé de trente-cinq à quarante ans; ses grands yeux noirs tempéraient, par leur douceur, l'aspect sévère que donnait à cette belle tête, une barbe très-noire et très-touffue. Il justifiait, par son extérieur, l'amour que la physionomie de toutes ces femmes, mère, épouse, sœur et amantes, exprimaient autour de lui.

Il m'adressa la parole en me montrant *cetti Enchéah* : « C'est mon *épouse*, me dit-il, *Bess mafiche rhaïro ;* c'est tout, je n'en ai pas d'autres. » Il y avait dans cette phrase une obligeante condescendance pour les mœurs européennes, et tout à la fois une certaine fierté d'imiter la grande nation dans un acte important de sa vie privée; car tout ce qui se rattachait à la France jouissait, auprès de cet homme intelligent, d'une grande estime. Je grandis moi-même de quelques coudées, lorsqu'il sut que j'étais Parisienne ! Machallah ! tu es de *Baris* ? — Oui, et toi, lui dis-je, quel est, Seigneur, le lieu de ta naissance?

Pour satisfaire à ma question, il fit entendre le signal d'appel, puis commanda à l'esclave d'aller chercher son atlas. Alors, quittant la pose nonchalante qu'il avait prise

pour fumer une ou deux pipes de djébélé[1], puis se penchant, ainsi que nous, sur les cartes de France et de la Turquie d'Europe, il se plut à nous montrer nos patries lointaines. Il me désigna, avec un orgueil satisfait, le point de départ de son souverain et le sien, la *Roumélie;* ses parents et lui appartiennent en effet à l'une des familles albanaises qui partirent de ce lieu avec *Méhémet-Ali* et suivirent sa fortune jusqu'à la vice-royauté d'Égypte, toutes grandissant par lui et avec lui.

De tous les écrivains qui ont illustré la France, Hassan-Bey ne connaît et n'apprécie qu'un homme : c'est *Voltaire;* j'ignore quel est le voyageur enthousiaste qui l'a édifié sur l'énorme valeur littéraire du philosophe de Ferney, mais il ne prononce son nom qu'en le faisant précéder d'un machallah admiratif!

Au bout de quelques instants, il fit approcher son fils. Celui-ci, âgé de six ans, réunissait en lui la beauté du père et de la mère; il n'avait point encore quitté l'appartement des femmes, car ce n'est qu'à sept ans que les jeunes garçons sortent du sérail pour faire leur éducation sous la surveillance du père.

Hassan-Bey, fier de ce bel enfant, me demanda ce que j'augurais, en le voyant, de son avenir intellectuel? Après avoir admiré les belles proportions phrénologiques de sa tête, il ne me fut pas difficile de lui répondre que, si l'éducation et le milieu où cet enfant serait placé secondaient cette riche organisation, il pourrait devenir, dans un temps donné, un second *Voltaire.* Ma prévision, basée sur la science de Gall et Spurzheim, fit tressaillir d'aise l'orgueil paternel du gouverneur. Il s'écria vivement : « Grand comme lui!... tu dis vrai, ô Madame? *Zaïdé Kébir dougri, ia cetti.* » Alors il me jura sur sa tête et ses yeux qu'il en-

[1] Tabac exquis par son arome; il est récolté sur une des montagnes de Syrie.

verrait son fils en France, vers l'âge de douze ans, son désir le plus vif étant qu'il entrât dans notre grande école *Polytéchnique* et devînt un élève distingué en *mathématiques*.

Il était curieux de lui entendre prononcer emphatiquement ces deux grands mots ; d'après la manière dont il les articulait, ils semblaient être dans sa pensée le piédestal élevé à la gloire future de son fils.

Le bonheur de se voir grandir dans son enfant est si pur, si légitime, que je jouissais de lui avoir mis au cœur une si joyeuse espérance, comme on jouit de tout sentiment vrai. Cela mit notre hôte en plaisante humeur, chose assez rare chez un Turc. Aussitôt il me demanda mon calepin et m'y crayonna la bonne tête de Machereau, que j'ai conservée, puis encore celle d'un Turc nommé *Nostradine Aga*. Il se plut à reproduire cette dernière tête tout à fait en caricature ; la galerie s'en amusa fort ; *dougri, dougri*, cela est vrai, dirent en riant les cettis.

Ce qui me surprit tout autant que la facilité d'Hassan-Bey pour le dessin, ce fut de voir ces dames rire de tout cœur et d'une chose d'esprit devant leur seigneur et maître ! Je notai, en passant, ce symptôme à l'article progrès.

Pendant la durée de la visite du gouverneur, plusieurs fois la *cetti Kébir* frappa dans ses mains pour appeler ses femmes (car en Égypte les sonnettes ne sont pas plus admises dans les maisons, que les cloches ne le sont sur les minarets) ; aussitôt des esclaves apportaient des rafraîchissements. *Kadidje* et *Amena*, qui se tenaient respectueusement debout à quelque distance, prenaient alors sur les plateaux les liqueurs, les sorbets, et nous les présentaient d'un air plein de déférence et de grâce. Oh ! oui. Tels devaient être l'air et le regard du fameux serpent de l'Éden, au début de son immense succès. Si un sourire du maître venait récompenser les gracieuses odalisques, un nuage

sombre passait sur le beau visage d'Enchéah, n'osant manifester sa pensée par aucun autre signe.

Dans les harems régulièrement tenus, jamais le seigneur ne se met à table avec ses femmes. Hassan-Bey prend ses repas dans ses appartements, entouré de ses officiers. Il se retira donc aussitôt qu'on vint prévenir sa mère que nous étions servies ; nous nous levâmes également pour rejoindre les dames étrangères qui avaient fui à l'arrivée du gouverneur.

Ce fut toujours la *cetti Kébir* qui, en vertu de son importance hiérarchique, présida nos repas. Le mode d'invitation employé en Orient rappelle, comme toutes les formules arabes, le saint nom de Dieu. Si la mère du bey voulait nous engager à prendre place autour de la sanieh, ou bien si encore elle voulait autoriser les plus timides à mettre la main au plat, elle disait d'un air bon et gracieux : *Bisme illah, ia cetti*, au nom de Dieu, ô Madame! Cette parole rappelle le « *favorisca* » des Italiens, ou notre daignez, « de grâce; » mais la pensée arabe est plus touchante et l'emporte comme valeur morale sur les autres formules.

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'ordre des repas établi dans ces grandes familles féminines. Là, il n'y a point, comme chez nous, de salle spéciale, ni de ces beaux m eublessi bien appropriés au service de la table. Le premier divan en tient lieu; au milieu de cette pièce, on pose sur un large tabouret, haut d'un pied, l'énorme plateau de cuivre ou d'argent ciselé nommé sanieh; on place tout autour des coussins sur lesquels chaque cetti s'accroupit, les jambes croisées; chacune trouve à sa droite un cuiller de buis ou de nacre et une petite galette ronde. Ce pain, brisé par petits morceaux, aide à maintenir les viandes entre le pouce et l'index de la main droite.

Une seule dame se charge ordinairement de déchirer les viandes et de dépecer les volailles. Il est difficile de

comprendre l'adresse qu'elles y déploient, si l'on n'a pas assisté à un repas de dames turques ; plus d'un écuyer tranchant se ferait honneur d'une telle habileté.

Mais dans ces repas toujours fort abondants ne cherchez point la belle ordonnance et encore moins la pensée artistique des *Vatel;* la vue ni le goût ne jouissent, comme chez nous, de la symétrie hygiénique d'un service régulier.

Voici, à quelques variantes près, dans quel ordre les divers mets apparaissent sur la sanieh : après une pièce de viande ou des volailles froides, on apportera des sucreries, des confitures exquises de feuilles de roses; vous croyez, en voyant ce dessert, le repas terminé? Point; attendez; voici venir un plat de poisson, puis le *bisme illah* vous est adressé. Mieux encore, voici du lait caillé; mais avant s'est présenté l'inévitable pilau. En Égypte, il apparaît sur toutes les tables; pour lui, on fait même une exception en sa faveur, en le laissant figurer jusqu'à la fin du repas. Les cuillers ont alors leur raison d'être, car, malgré leur propreté et leur adresse, ces dames n'ont point encore acquis la dextérité qui, dans ce cas, a valu aux Chinoises une réputation d'habileté inimitable.

T'ai-je dit que le riz cuit à l'eau, arrosé de beurre et coloré de safran, était le mets national de l'Orient? Chez le père Dussap, on ne servait jamais le pilau sans une addition de brochettes garnies de petits morceaux de mouton rôti dont on le saupoudrait avec profusion. Avis aux gourmets.

Après les ablutions manuelles terminées, toutes ces dames étant retournées au grand divan, commence alors le repas des fonctionnaires supérieurs; quant aux esclaves et aux domestiques, celles-ci ne viennent qu'en troisième lieu, et point du tout dans le même divan.

Les repas du matin se prennent sur les dix heures;

mais là on ne fait point usage, comme en Europe, de nos boissons chaudes, telles que thé, chocolat, etc. Le déjeuner est léger, quoique substantiel; mais, dans l'intervalle des deux repas, ces dames, généralement assez friandes, font une consommation fort grande d'excellent moka, de confitures, de sorbets aux fruits et de boissons toniques préparées avec de la vanille ou de la cannelle. Comme moi, je l'espère, tu sentiras qu'on peut pardonner aux dames des sérails ce mignon péché de gourmandise; il sert au moins à occuper ces heures si longues et si lourdes de l'oisiveté.

Quant aux chambres à coucher, elles s'improvisent également. L'heure du repos arrivée, on étend sur les tapis des matelas de coton garnis de leurs draps de mousseline et soigneusement entourés de gaze servant à se garantir des mousquites[1], une des sept plaies d'Égypte.

Maintenant, mon enfant, à moins de passer ta vie dans un harem, ce qui, je crois, entre peu dans les sentiments et les goûts d'une Parisienne, tu en connais les habitantes aussi bien que moi; tu les plains sans doute ces pauvres recluses, car, tu le sens par ce récit, dans ces existences ternes et monotones, dont la matérialité est si amplement satisfaite, le drame de la vie humaine se fait jour, là comme ailleurs. L'envie, l'ambition, la jalousie y font répandre par ces yeux si beaux des pleurs souvent bien amers; c'est qu'en dehors de la liberté il n'y a point de compensation pour le vide de l'âme, ni pour le veuvage du cœur!

Dans le courant de mars, je renouvelai plusieurs fois mes visites dans ce palais, collaborant avec le docteur Delong, au profit de ces dames; mais les problèmes qu'il m'était donné de résoudre me paraissant insolubles pour

[1] C'est le même insecte que le cousin du Midi, mais aussi ardent que le moustique de la Louisiane.

le moment, je trouvai un prétexte plausible et n'y retournai plus.

Vers le commencement d'avril, nous éprouvâmes le contre-coup de la politique européenne. Par les journaux qui nous parvinrent, nous vîmes le sentiment général devenir très-hostile à l'Égypte, et par contre très-favorable à la Sublime-Porte; alors il y eut dans les conseils du vice-roi réaction politique et religieuse contre les Français en général et contre les saint-simoniens en particulier.

Rogé, *Granal*, *Gondret* et *Janin* reçurent leur démission: aucun d'eux, dans cette occurrence, ne voulut rester davantage dans ce pays, car, en appeler à l'influence de Soliman-Pacha, il n'y fallait pas songer; non-seulement ce général était en Syrie auprès d'Ibrahim-Pacha, mais le bruit courait au Caire que sa faveur même était en cause. Tout en ce moment rendait notre avenir sombre et obscur.

De plus, Lambert vint m'apprendre que douze ingénieurs allemands, engagés au service du vice-roi, venaient d'arriver au Caire et devaient immédiatement entrer dans tous les services. Comme il vit dans mes yeux mouillés l'effet pénible que me causait cette nouvelle significative, il ajouta : dans notre vie apostolique il nous faut, chère Suzanne, être prêts à tout accepter. Allons, voyons, femme forte, ne mentez pas à ce titre, essuyez ces pleurs, et venez dîner au vieux Caire, ne serait-ce que pour retremper votre sérénité dans le calme admirable du *Père*.

Le surlendemain, 3 mai, fut encore une triste journée, car l'anniversaire de la mort de notre vieil ami Dussap coïncida avec le commencement des départs. Rogé, Clorinde, Massol et Granal sont venus me faire leurs adieux; ils quittent l'Égypte, mais sans vouloir rentrer encore en France; ils doivent m'écrire d'Alexandrie quelles nouvelles pérégrinations leurs caractères d'artistes vont leur faire entreprendre.

Gondret, Bernard et Janin se disposent également à quitter le Caire sous deux jours. Nous savons à cette heure que notre ami Lambert, malgré la fournée d'ingénieurs récemment arrivée d'Allemagne, reste directeur de l'École des mines, qui doit, dit-on, se transformer en École polytechnique égyptienne. Le brave commandant Bruneau est aussi retenu par l'administration pour la section de l'artillerie.

A peine ces départs furent-ils effectués que nous reçumes d'Alexandrie une pénible lettre de M. Aubert; il nous apprenait que le doux, le beau et bon *Ollivier*, un des quarante apôtres de Ménilmontant, avait été ramené de la campagne en ville dans un état si grave, qu'il fallait se hâter de partir, si l'un de nous voulait le voir encore avant sa mort. Hélas! nous le savions malade, se mourant de la phthisie, mais personne ne croyait son état aussi avancé. Nous vîmes, en comparant les dates de la lettre de M. Aubert et les adieux de Clorinde, la probabilité de leur arrivée à Alexandrie, le trajet entre les deux villes se faisant plus promptement en raison du débordement du Nil qui donne au courant une plus grande puissance. Sans nous tranquilliser sur la gravité de la maladie d'Ollivier, ce motif nous rassurait sur son isolement; nous nous disions qu'il devait être à cette heure entouré de frères, qu'une femme allait veiller à son chevet, lui prodiguer de douces paroles, en attendant que le *Père* ou Lambert pussent à leur tour descendre le Nil, lorsque nous reçûmes une seconde missive, datée du 9 mai 1836, qui nous apprenait sa mort.

Par une triste fatalité, M. et Mme Rogé et leurs deux amis, partis du Caire le 3 mai, n'arrivèrent que ce jour même vers midi à Alexandrie; à peine débarqués, ils apprirent cette nouvelle perte, qui remontait à quelques heures seulement. Conduits par Colin, ils se rendirent en hâte à la maison mortuaire de notre brave ami;

ils eurent la consolation de lui rendre les derniers devoirs.

Voici la relation que me fit Clorinde de cette cérémonie, ravivée par notre *Foi :*

« Maison Colin, Alexandrie, 10 mai 1836.

« Ma chère Suzanne,

« Je vous écris plus tôt que je ne l'aurais fait, à cause « de la triste nouvelle que je tiens à vous annoncer; vous « saviez avant notre départ la maladie d'*Ollivier*. Nous « espérions, moi en particulier, le trouver vivant et lui « prodiguer les soins que son état réclamait. Dieu ne l'a « pas voulu; mais il a permis seulement que nous arri- « vassions assez à temps pour faire un acte de foi. Nous « sommes arrivés à Alexandrie, où Ollivier avait été « transporté depuis dix jours, hier 9, à midi, et notre ami « était mort le matin à six heures. Il est mort seul, comme « il avait vécu, personne auprès de lui pour recueillir ses « dernières paroles, qui étaient, dit-on, pleines de foi. Il « faut le dire à la louange de ceux qui l'entouraient, les « soins matériels ne lui ont pas manqué; mais à Ollivier « cela ne pouvait suffire. Cette parole : « *la vie de l'apôtre* « *est dure et sévère,* » était bien vraie pour lui. Nous avons « été assez heureux pour le voir encore, mort, il est vrai; « mais sa figure calme était un grand enseignement; nous « avons dit un dernier adieu à son cadavre; Rogé lui a « coupé des cheveux et sa barbe; puis, lui et moi l'avons « enseveli. J'ai voulu lui fermer les yeux; cela m'a été « impossible; il avait encore sur les lèvres ce sourire de « bonté qui semblait dire : « *Je suis heureux d'avoir passé* « *dans une autre vie. Moi, j'ai aimé les femmes; je me suis* « *fait apôtre pour elles; c'est en elles que je veux vivre et*

« *que je vis. Je suis heureux; ne pleurez pas sur ma vieille* « *forme.* »

« D'une partie de ses cheveux, je vais faire deux ba- « gues, l'une pour sa mère, qu'il désirait si ardemment « revoir, l'autre pour moi, que je conserverai en mé- « moire de lui. Bon Ollivier, ta bonne et douce lettre était « le chant du cygne!!!

« Il était temps, bonne Suzanne, que nous arrivassions; « il allait être enterré avec le rit chrétien, le capucin, la « croix et le drap noir. Au lieu de cela, Rogé et Massol « ont été remercier le capucin et prévenir la chancellerie « française qu'eux seuls désiraient se charger de l'enter- « rement. Cela leur a été accordé. Ils ont fait mettre sur « son corps un drap bleu clair. Vers les quatre heures « du soir, Rogé, Massol, Granal et Colin ont été porter « Ollivier à sa dernière demeure. Une vingtaine d'Euro- « péens les suivaient, peut-être à regret, car ils avaient « peur d'une manifestation saint-simonienne. Pourtant ils « témoignaient du respect et de l'attachement à l'homme « qui avait vécu parmi eux.

« Rogé, Massol, Granal et Colin ont mis le corps dans « la fosse; ils lui ont jeté la première pelletée de terre. « Rogé a témoigné hautement sa foi et son amour pour « Ollivier. Ces quelques paroles sont parties du fond d'un « cœur aimant; elles m'ont fait beaucoup de plaisir. Gra- « nal lui a fait aussi son adieu.

« Ma bonne Suzanne, nous allons faire mettre une « pierre sur sa tombe; une manifestation de femmes y « trouvera aussi sa place.

« Je vous écrirai encore avant notre départ.

« Nous vous embrassons de cœur.

« Votre amie,

« Clorinde Rogé. »

Elle m'écrivit de nouveau, le 25 mai, en m'envoyant un imprimé représentant ce qu'ils avaient fait graver sur sa tombe.

L'épitaphe est ainsi conçue :

FEMMES,
UN SOUVENIR D'AMOUR
A L'APOTRE
DES FEMMES ET DU PEUPLE !
OLLIVIER,
TON AMIE
BÉNIT TA VIE PASSÉE
ET T'AIME
VIVANT!

CLORINDE ROGÉ.

D. ROGÉ. MASSOL. | Puis une branche d'olivier unissant le croissant et la croix. | COLIN. P. GRANAL.

9 MAI 1836 -- 23 MOHAREM 1252.

Ensuite elle terminait sa lettre par ces mots :

« Encore un adieu, ma bonne Suzanne, ainsi que je « vous l'avais promis; nous partons demain matin, Rogé, « Massol, Granal et moi, par un bâtiment sarde, *le Do-* « *minique,* qui doit nous conduire à Beyrouth, puis à « Smyrne; le vent gonfle nos voiles; et vogue ma na- « celle, nous trouverons un port ami. Le monde est notre « patrie. L'apôtre sème, quand récoltera-t-il?... »

Ses compagnons de route m'envoyèrent également des lettres amicales. Leurs adieux devaient durer trois ans. Je

ne revis les époux Rogé qu'au mois de mai 1839, lors de mon voyage à Saint-Pétersbourg, où je les trouvai installés depuis peu de temps. Quelques semaines avant mon arrivée, Clorinde y était devenue mère d'une charmante petite fille, qui semblait encore sourire aux rêves poétiques apportés du Bosphore. En quittant Constantinople, leurs amis avaient pris d'autres directions.

CHAPITRE XXXV

Mariage du marchand Abdallah. — Curieuses cérémonies à cette occasion. — Les almées. — Départ et adieux au Caire. — Je quitte cette ville le 6 août 1836.

Je t'ai fait connaître, chère fille, dans le cours de ce récit, les détails d'un baptême accompli dans la maison Dussap, sous la direction de ma douce et regrettée Hanem, intéressant surtout par son étrangeté. Puis ensuite tu as dû me plaindre bien des fois, je n'en doute pas, en lisant les détails des morts cruelles et fatalement fréquentes, dont j'ai été le témoin obligé. Assiste donc aujourd'hui avec moi aux cérémonies d'un mariage musulman.

Voulant me distraire de tous les départs qui avaient chaque jour réduit notre nombre, notre ami, M. Delong, obtint d'un de ses clients, marchand turc au grand bazar du Caire, l'autorisation pour moi d'assister au mariage de sa fille. Déjà j'en avais appris par le docteur tous les préliminaires. Je saisis avec empressement l'occasion d'en connaître par moi-même la conclusion.

Voici comment s'était décidée l'union de la jeune *Aïouché :* elle venait d'atteindre sa quinzième année; sa réputation de beauté commençait à se répandre malgré ses voiles; les servantes employées dans les bains publics amplifiaient cette phrase : « *Koïs Kïtir Machallah!* Elle est

« beaucoup jolie, grâce à Dieu! » Abdallah, riche marchand d'*el-Kankali*, avait eu à remplacer une épouse indocile, s'étant vu forcé par ce grave motif de la répudier depuis peu. Sur ces entrefaites, la chronique élogieuse de quelques vieilles cettis vint lui parler d'*Aïouché;* il chargea deux amis d'aller négocier cette affaire auprès du père de la belle *bintti bekrh* (fille vierge).

Entre gens graves et de bonne foi, une seule entrevue suffit pour mettre les parties d'accord. Après les *salem* et saléïkoum d'usage, après la demi-heure de silence obligé, employée à savourer les fines ganes de moka et à regarder silencieusement les spirales de fumée lancées par leur chibouk, les ambassadeurs du futur mari entrèrent ainsi en matière :

« Tu connais Abdallah? Tu sais sa position au bazar d'*el-Kankali?* Eh bien, il te demande ta fille en mariage; il prétend en faire l'ornement de son harem. — Taïb! Mais que donne-t-il, avait répondu gravement le père, sans quitter son chibouk? — Quatre bourses[1] de bakchiches[2] pour toi et autant pour ta fille; puis toutes les fantasias seront à son compte. — Taïb, c'est bien! Mais, s'il vient à répudier sa femme, quelles conditions, dans ce cas, seront stipulées par Abdallah? — Cela est prévu; ta fille aura droit, en se retirant, à une somme égale à la dot. — Taïb, taïb, c'est bon, c'est bien! Mais une dernière question, continua le tendre père; la parole que tu m'apportes sera-t-elle fidèlement accomplie? — Les promesses qui passent par nos bouches seront écrites sur le papier. La conduite d'Abdallah, chacun le sait, est droite comme la marche des chameaux sur le sable du désert; mais d'ailleurs, si tu doutes de lui, il est prêt à jurer sur le livre et le sabre. »

[1] La bourse vaut 125 francs.

[2] Don gratuit; aucune affaire ne se termine sans demander ou recevoir le bakchiche.

La sollicitude du tendre père fut complétement rassurée; il répéta une fois de plus : taïb! puis ajouta en se levant : « Que la bénédiction du Très-Haut, du Très-Miséricordieux soit sur vous et sur lui! Qu'Abdallah se présente dans huit jours devant le *cadi*, et le soleil suivant éclairera la marche de ma fille vers la demeure de son époux. »

Ainsi fut fait. La veille du mariage, le cadi avait consacré l'union d'Aïouché, c'est-à-dire qu'il avait stipulé par écrit les conditions du marché; c'était tout!

Pendant les pourparlers qui précèdent la cérémonie, la fiancée reste passive; la veille du grand jour, elle se rend, selon l'usage, au bain public. Là, ses amies la déshabillent et procèdent avec plus de soins aux cérémonies habituelles. Après qu'elle est baignée, massée, parfumée, on la promène autour de la salle, rappelant ainsi la gracieuse allégorie de Vénus sortant des eaux. Puis la collation et l'importante toilette terminées, cette singulière veille d'arme se clôt pour la jeune vierge par son initiation aux mystérieuses théories de l'hymen.

Les femmes fellahs, dont la fonction est de dramatiser les scènes de morts, ne savent pas moins se faire apprécier dans les joyeuses fantasias.

Dans les fêtes du mariage, dont il est ici question, leur roucoulement fut soutenu, aigu, cadencé, exprimant la plus vive allégresse. Comme un signal de joie, leurs cris commencèrent à se faire entendre devant la maison de la fiancée; aussitôt celle-ci vint se placer sous un dais de gaze qui l'attendait à la porte. Ses amies les plus chères, la soutenant, se rangèrent à ses côtés, puis le cortége se mit en route.

D'abord les fellahs, officiellement joyeuses, prirent la tête; vint ensuite la mariée, entièrement voilée, sous son dôme aérien, entourée de ses parentes, amies et invitées; ce fut parmi ces dernières que je me plaçai. La marche

fut fermée par les hommes de la famille et par le groupe de musiciens; ces derniers, montés sur des ânes ou des dromadaires, étaient pourvus d'instruments fort bruyants; ils alternaient assez habilement, dans leur exécution, avec le roucoulement obligé des femmes arabes, à la grande satisfaction des auditeurs.

Cette reine d'un jour s'avançait au milieu de la foule admiratrice, la tête ornée d'un diadème enrichi de pierres précieuses; à travers la transparence du voile qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, on distinguait, non pas les traits du visage, mais les couleurs vives et tranchées qui dominent dans toute toilette orientale.

Au Caire, les parentes ou les amies se font un devoir de prêter aux mariées pauvres ce que leur garde-robe recèle de vêtements élégants ou riches. Aussi les regards sont-ils rarement attristés par la rencontre d'un cortége de mariage complétement mesquin.

Lorsque nous fûmes arrivés au logis conjugal, les hommes de notre suite, parents et musiciens, se séparèrent de nous et furent se réunir à la société du marié, qui nous attendait dans les salles basses de sa maison. Quant à nous, nous passâmes sans nous arrêter, conduisant toutes ensemble la fiancée à l'étage supérieur, dans une pièce préparée pour la recevoir. Au milieu de cette vaste chambre, je vis une espèce d'estrade recouverte d'un coussin tout ornementé de passementerie.

Ce fut sur ce trône, improvisé pour la circonstance, que se posa gracieusement la reine de la fête, toujours enveloppée de son voile blanc. Sans les mouvements précipités de son sein qui trahissaient l'émotion dont elle était agitée, on l'eût prise pour la statue de la pudeur. Nous nous plaçâmes autour de l'estrade; il régna ensuite quelques instants de profond silence; chacune de nous semblait se recueillir; fort anxieuse de ce qui allait se passer, je regardais et j'attendais.

Tout à coup l'on frappa vivement à la porte; c'était l'époux revêtu d'habits somptueux. Aussi ému que Pygmalion devant son chef-d'œuvre, Abdallah s'approcha du piédestal où tremblait sa blanche statue. L'ensemble du tableau me parut solennel. Ce trône vers lequel venaient s'absorber les regards de vingt femmes, toutes mystérieusement voilées, n'ayant que leurs yeux pour traduire leur âme, puis ce groupe où se voyait une jeune fille frémissante de crainte à l'approche du maître de sa destinée, enfin cet homme impatient de désirs, dont la physionomie exprimait l'espoir et la plus vive curiosité, tout à la fois concourait à donner à l'assemblée une expression grave et imposante.

Puis aussitôt nous vîmes l'époux poser un pied sur l'estrade et de sa main droite soulever le voile symbolique, que nulle autre main n'avait touché avant lui. Alors apparut à tous les yeux la belle tête virginale d'*Aïouché*. Le mari la contempla quelques instants en silence; ensuite, se tournant vers nous, il déclara solennellement qu'il prenait pour épouse la jeune Aïouché, et, sans manifester autrement son bonheur, il retourna auprès de ses convives.

Dans toute union contractée avec une vierge, le mari n'a de nouveau accès dans son harem, devenu solitaire par le départ de toute étrangère, que le troisième jour; alors il retrouve sa femme qui lui est apparue un instant devant la foule. Ce laps de temps, laissé entre les deux entrevues des époux, est déterminé et accepté par suite d'une mystérieuse coutume, dont le rapport m'a paru d'une grossièreté révoltante. Cependant, en 1836, elle n'a encore rien perdu de sa valeur dans les basses classes, et même, comme ici, dans la classe moyenne, c'est de faire apporter par une vieille matrone, préposée à cet effet, les signes matériels venant prouver aux parents et amis rassemblés dans le divan de compagnie la pureté de

la nouvelle épousée; si cette preuve n'est pas apportée devant cet aréopage moral, le mari est en droit de renvoyer, chez ses parents, la femme souillée et perdue devant tous, car la cause de rupture divulguée ainsi publiquement est une des hontes dont les familles se relèvent rarement.

Cette ignoble coutume qui rappelle les temps de barbarie a disparu complétement dans les unions aristocratiques. Espérons que la lumière se faisant par en bas, l'Égypte comprendra ce qu'a de brutal cet orgueil de la possession.

Le retour d'Abdallah au milieu de ses amis devint pour nous le signal de notre liberté. Aïouché et ses dames s'emparèrent de la vaste galerie grillée pendant les journées qui suivirent la cérémonie du voile soulevé; ce fut de là que spectatrices invisibles nous pûmes assister aux réjouissances données en l'honneur de son mariage.

J'admirai dans cette circonstance la force de l'usage; aucun convive, jeune ou vieux, ne se retourna de notre côté; c'eût été une notable impertinence envers Abdallah, si l'un d'eux eût donné à soupçonner par un signe, par un geste, qu'il nous savait derrière les menus losanges de cette vaste loge.

Il n'entre pas dans les habitudes des Turcs de rester à table pour converser, ou par égard pour les retardataires; le premier convive, dont l'appétit est satisfait, va s'asseoir sur les divans ou sur les tapis, car le bon *Mousliman* ne sait pas plus causer à table ou ailleurs qu'il ne sait se promener dans un salon; il passe sa vie accroupi sur sa natte, fumant beaucoup et ne disant mot.

Le repas, bien que copieux et recherché, compte peu comme plaisir. Aussitôt ce besoin satisfait avec la taciturnité ordinaire, la fantasia, proprement dite, commence; alors une joie tempérée par la gravité musulmane se fait

jour avec l'apparition des *fines ganes* de café, les chibouks et les carafons de liqueurs, oui, et d'excellentes liqueurs vraiment, parfumées comme l'Orient les sait faire, car toujours les hommes ont trouvé, tout en restant dans la loi, le moyen d'échapper, par quelques faux-fuyants, aux préceptes qui leur semblaient trop sévères. Dans le cas présent, voici les transactions qu'ils ont faites avec le prophète pour éluder la règle établie.

Mahomet défend dans son Coran d'exprimer et, plus encore, de boire le jus fermenté du raisin; mais, grâce au Très-Haut, le Livre Saint n'a point crié abomination sur les dattes; il ne proscrit point ce fruit national, et les vrais croyants savent en extraire une excellente eau-de-vie et des liqueurs délicieuses, Machallah! Aussi dans une soirée de fantasia, vingt petits verres n'effrayent pas trop nos bons gros Turcs.

Ce fut dans ces circonstances et de ce lieu qu'il me fut donné de voir pour la première fois les almées, ou filles savantes; les plus élégantes parmi ces prêtresses de la volupté pénètrent, m'a-t-on dit, jusque dans les harems des dames turques, auxquelles elles apprennent des chants passionnés et des histoires d'amours romanesques; elles leur déclament les merveilles des contes persans et arabes. Cette seconde éducation, toujours aussi matérialisée que la première, est autorisée par les maîtres, car elle doit tourner à leur profit en rendant leur sérail plus attrayant.

Ce que l'on raconte des Bayadères de l'Inde approche, mais ne surpasse pas les danses lascives des almées; il y a tout à la fois dans leurs poses une sensualité voluptueuse, unie à beaucoup de grâces, qu'elles tiennent du climat, de leur éducation et aussi de la position des femmes en Orient.

Leur toilette, toute de clinquant, si elle ne satisfait pas le goût, attire le regard par ses chatoyants effets;

leurs longs cheveux nattés tombent sur les épaules; elles portent autour des hanches une riche ceinture nouée mollement, servant à retenir un large pantalon de cachemire, le tout nuancé de couleurs vives et brillantes.

Les almées savent exprimer par leurs danses et leurs gestes tous les drames mystérieux du sentiment de l'amour. Excellentes mimes, il est impossible de se méprendre au sens des scènes diverses qu'elles jouent au bruit des castagnettes.

Le petit drame qui, entre tous, peut seul être *indiqué* ici, se nomme l'*Abeille*; cet insecte, en butinant, a vu la jeune Thébé; la prenant pour une fleur, il approche, l'effleure de son aile et lance son dard pour enrichir sa ruche. Cette blessure cause à Thébé des douleurs aiguës; elle doit s'empresser de poser dessus un baume odorant. Tout en dansant, elle cherche l'endroit où le monstre a piqué son beau corps, détachant un à un ses légers vêtements; son sein est nu; mais là n'est point le mal, car elle souffre toujours, la piqûre est ailleurs. La pantomime se continue de plus en plus vive et expressive; enfin le dernier voile s'échappe. Les applaudissements de l'assemblée couvrent un moment les sons de la musique... l'artiste a désigné la blessure!

Lorsque ces sortes de drames plus caractérisés que celui-ci arrivent à leur péripétie, me racontait le bon vieux père Dussap, ces femmes s'énivraient tellement de la situation, qu'elles rappelaient les bacchantes dans les antiques fêtes de Bacchus. Dans ces cas de *fantésia Kébir* (grande solennité), la galerie grillée des cettis reste fermée. Ces dames ont ordre de se consigner dans le harem.

La jeune Aïouché, ainsi que toutes ces dames, riaient autour de moi. Aux pressantes questions qu'elles m'adressèrent, je me contentai de leur dire en souriant : *Koïs ki-*

tir (c'est joli beaucoup). Je me gardai de froisser par une seule remarque le sentiment hospitalier qui m'avait fait accueillir dans leur assemblée. Elles n'eussent d'ailleurs rien compris à ma répulsion pour toute cette impudeur dramatisée. Cette exubérance de passions charnelles qui produit autour de moi cette joie si vraie ne tient-elle pas, me disais-je, à ce que ce peuple enfant n'a encore que des sensations et qu'il lui reste pour se compléter à progresser jusqu'aux sentiments?

La femme d'Orient, en puissance de maître, est chaste par compression et non par vertu; mais elle ignore la modestie et la pudeur, ce véritable charme de la femme d'Occident, gracieux et doux prestige qui assure notre dignité et surtout notre place dans le monde!

Ce fut la dernière excursion que je fis dans la vie privée de ce peuple. Je l'aimais, car je l'avais toujours trouvé doux de caractère, charitable et hospitalier de cœur. J'avais partagé ses joies et ses douleurs, souri à ses naïves superstitions; et cependant, d'après l'état général du pays, d'après tous les précédents départs de notre groupe saint-simonien, je sentais qu'il nous faudrait aussi songer à le quitter.

Une circonstance vint me confirmer dans cette pensée. Les derniers jours de juillet, je fus revoir M. Clot-Bey; il m'apprit que cet hôpital, spécialement destiné aux femmes du Caire, son rêve, sa création, était ajourné indéfiniment.

« Quant à l'école d'Abouzabel, ajouta-t-il, madame Féry,
« la vieille directrice, se retire; mais je n'ai pu songer à
« vous nommer à cet emploi; vous n'aviez pas de diplôme
« français; vous ne pouvez que faire la clientèle de ville.
« Pour remplir cette place, j'ai dû faire venir de Paris
« une personne capable d'enseigner nos jeunes élèves.
« Mademoiselle Gant est ici depuis huit jours; elle a di-

« plôme et médaille de la Faculté; sous peu elle doit « partir pour Abouzabel, libéralement appointée par le « vice-roi. »

Aussi, lorsque peu de jours après cette dernière déception, je vis notre ami Lambert, je la lui confiai, lui demandant s'il croyait le temps de l'épreuve suffisamment rempli. En réponse à mon espoir trompé, il m'apprit la détermination du *Père* de quitter l'Égypte avant longtemps. Cette nouvelle devint pour moi une solution heureusement trouvée et même désirée, pour clore une situation devenue trop pénible. Je songeai aussitôt à retourner en France pour y obtenir un diplôme à la Faculté de médecine, afin de continuer mon œuvre de propagande et d'observation, là ou ailleurs.

Depuis trois ans, le *Père* habitait ce pays, et depuis lors, que de vicissitudes n'avait-il pas éprouvées, ainsi que nous! La peste, les événements et les hommes, tout nous avait été contraire. Quant à moi, j'étais venue pour le seconder de ma bonne volonté et de mes faibles moyens dans une action sociale; il en reconnaissait l'impossibilité, puisque la grande voix divine s'était manifestée en ce sens; le sentant également, je devais l'imiter; tous nous devions partir!

MM. Clot-Bey et Delong m'offrirent chacun un certificat de capacité; je les acceptai avec reconnaissance, comme pouvant me servir à l'École de Paris. Tu trouveras ces deux pièces avec les autres autographes. Il suffit ici de te transcrire celui du général Clot-Bey, comme venant du plus important des deux personnages.

« Je, soussigné, certifie que Mme Suzanne Voilquin a « suivi, pendant un an, mes leçons sur l'art des accou- « chements et qu'elle a fait preuve de beaucoup d'intelli- « gence et d'aptitude.

« Je déclare, en outre, que, livrée à elle-même, elle a « exercé avec succès.

« Caire, 6 août 1836.

« Clot-Bey,

« Inspecteur général du service de santé. »

Ces certificats me furent envoyés à Alexandrie et remis, dix jours plus tard, dûment légalisés, par M. Ferdinand de Lesseps.

Mmes Bocarnel et Grégorio voulurent également partir; nous nous entendîmes toutes trois pour faire la traversée de compagnie, avec d'autant plus de raison qu'une de ces dames pouvait, pendant le temps indéterminé du voyage, réclamer le secours de mon art.

Le *Père Enfantin* ne voulut pas laisser partir du Caire trois femmes seules, venues à la suite de son appel; il donna à l'un de ses fils, homme sérieux et recommandable sous tous les rapports, la mission de nous protéger jusqu'au moment où nous monterions sur un navire en partance pour Marseille. M. Duguet voulut bien, à sa sollicitation, accepter cet emploi temporaire. Ses soins nous furent donnés avec toute la délicatesse que comportait son caractère bien connu. Il mérita de chacune de nous une pensée de reconnaissance. Je suis heureuse de la lui exprimer encore de nouveau dans ces souvenirs.

M. Delong, qui, depuis mon entrée chez le père Dussap, n'avait cessé de me témoigner une estime très-affectueuse, voulut bien encore m'accompagner au vieux Caire, lieu de notre embarquement, où devait aussi sonner l'heure suprême des séparations. Cet ami dévoué fut un de ceux que je ne devais jamais revoir. Il avait à peine dépassé l'âge de trente ans. J'ai eu la douleur d'apprendre sa mort, peu d'années après notre départ d'Orient; mais, à l'heure du départ, nous voyant tous pleins de santé et de jeunesse

d'âme, qui de nous ne comptait sur un long avenir et n'espérait pas se revoir?... Aussi, dans cette dernière course, nous voulûmes encore visiter ensemble la vallée des tombeaux qui recélaient les cendres d'amis bien regrettés, et où ce bon jeune homme, alors si plein de vie, sommeille également à cette heure.

Beaucoup d'entre eux étaient venus à ce rendez-vous humanitaire mus par une pensée grande et religieuse; maintenant calmes, tous se reposent là, sous l'œil de Dieu, comptant se retrouver vivants au réveil de ce peuple!

En traversant le Caire, je saluai aussi du regard ces nombreux minarets élancés vers le ciel qui, trois fois par jour, attestent par la voix des muezzins que la pensée de ce peuple n'est point complétement matérialisée; oui, pour eux aussi, le grand nom de Dieu domine toujours là comme partout!

J'adressai aussi un adieu de cœur aux bonnes et joyeuses fellahs, à ces Égyptiennes qui souvent, par leurs poses si naturellement nobles, par leurs gestes vifs et gracieux, firent revivre dans mon imagination les belles figures de la Bible.

En approchant du vieux Caire, j'admirai, sans doute pour la dernière fois, les grandes et mystérieuses silhouettes des pyramides de Djizeh, immense travail humain, qui, depuis des milliers d'années, occupent la sagacité des savants. Adieu donc, leur dis-je du fond du cœur, spécimens religieux des siècles antiques, vous qui vîtes passer tant de générations diverses; que l'âme ténébreuse qui sommeille dans vos flancs immobiles jette au moins, au moment du départ, un regard reconnaissant sur nous, enfants de la France, qui, inspirés par le souffle créateur de la grande nation des temps modernes, étions venus pour provoquer votre réveil!

Enfin nous arrivâmes chez le *Père;* là était notre rendez-vous général. Je remis aussitôt entre les mains de

madame Bocarnel, qui devint notre surintendante des finances, tout ce que je possédais. Le *Père* et Lambert complétèrent nos frais de route. Puis chacun s'efforçant de contenir ou de voiler son émotion, nous attendîmes le moment de monter dans notre cange. Ce fut le 5 août, sur les neuf heures du soir, après des souhaits de bonheur bien sentis de part et d'autre, que tous quatre nous commençâmes à descendre le Nil.

FIN DE LA CINQUIEME PARTIE.

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

CHAPITRE XXXVI

Voyage sur le Nil débordé. — Arrivée à Alexandrie. — Six semaines de séjour forcé. — Alexandrie dans le passé mis en parallèle du présent. — Le 17 septembre, mes deux compagnes et moi, nous nous embarquons sur la *Pénélope*.

La crue du fleuve étant dans toute sa force, notre barque glissa rapidement sur le courant sans nous arrêter, chaque nuit, comme naguère, aux bords des riants villages.

Lorsque notre cange descendit le fleuve largement débordé, combien mon cœur se sentit brisé et plein de larmes! Que d'adieux j'adressai à tous nos morts et aussi à tout ce que je laissais d'affections parmi les vivants, dont les destinées venaient de se séparer de la mienne, peut-être pour toujours! En effet, il est de ces amitiés qui furent brisées par la mort, d'autres que je retrouverai vingt ans plus tard, mais encore séparées par un monde et ses exigences morales. C'était notre vie, je le savais; oh! combien cependant j'eusse désiré pouvoir alors épancher dans une amitié sincère et naïve ce que mon âme renfermait de souffrance aiguë! Je pleurai seule alors dans le silence des nuits. Ces douleurs intimes, un jour peut-être achèverai-je de te les faire connaître; toi, chère fille, oh! oui, tu me comprendras et tu ne m'en aimeras pas moins!

Plusieurs fois en descendant ce beau fleuve, si différent d'aspect dans la saison présente, notre barque se trouva entourée par de nombreux troupeaux de buffles; pendant les chaudes brises d'été, un Arabe, assis sur le dos du premier, descendait dans le Nil; le reste du troupeau le suivait, en se plongeant dans l'eau jusqu'au cou. Tout le temps des fortes chaleurs, ces animaux paissent l'herbe tendre qui croît sur ses bords; on les voit prendre leurs ébats en nageant et rendre, par leurs larges naseaux, l'eau qu'ils absorbent en meuglant.

La femelle du buffle donne un lait doux et gras, dont on fait un excellent beurre. La chair de ce gros et noir ruminant, quoique peu savoureuse et légèrement coriace, paraît cependant sur tous les marchés du Caire, sans inconvénient pour la santé publique. Elle remplace, pour le peuple, la chair du bœuf, très-rare d'ailleurs dans ces contrées.

Nous arrivâmes à Alexandrie le 9 août, à sept heures du matin; plusieurs des jeunes gens, partis depuis peu du Caire, n'étaient pas encore embarqués pour France; aussi, ayant été prévenus de notre arrivée par l'ami Lambert, ils se trouvèrent à notre débarquement. Bernard, Janin, Gondret étaient là; ils nous conduisirent aussitôt chez Auguste Colin qui nous attendait. Celui-ci, plein de bon vouloir, mit aussitôt sa maison à notre disposition, avec la plus entière bonne grâce.

Nous priâmes aussitôt ces messieurs de s'enquérir d'un vaisseau en destination pour France; ils ne trouvèrent sur le port qu'un tout petit bâtiment marchand, nommé *la Bombarde;* il devait, disait le capitaine, prendre la mer sous peu de jours. Décidées à partir, malgré la chétive apparence de ce pauvre navire, nous résolûmes cependant de signer l'engagement, au prix, pour nous trois, de 700 francs, tout compris, passage et nourriture; mais les conditions n'ayant pas été exécutées par le capitaine

Alexandre, M. le Consul interposa son autorité, et le contrat fut, grâce à lui, déclaré nul. Cette décision nous sauva sans doute d'une mort presque certaine, ainsi que tu le verras plus tard.

Les occasions étaient alors fort rares, car le bruit courait que des cas de peste s'étaient encore montrés cette année et avaient enlevé plusieurs personnes. La crainte des quarantaines longues et désastreuses pour le commerce éloignait les capitaines de navires du port d'Alexandrie, car toutes provenances d'Égypte étaient tenues de mettre le drapeau jaune sur le vaisseau qui les portait. Par ce motif, nous fûmes forcées d'attendre six semaines avant de pouvoir effectuer notre retour en France, partageant, ainsi que M. Duguet, la maison d'Auguste Colin, vivant en famille fraternellement tous les cinq. Nous eûmes donc tout le temps de visiter la ville et ses environs.

Alexandrie n'est plus qu'une bourgade, si on la compare à ce qu'elle fut sous les Ptolémées et même sous les anciens Romains. Elle réunissait alors dans son sein huit cent mille âmes, sur lesquelles on comptait au moins un tiers d'hommes libres. Cette grande époque fut celle de son apogée. Les arts et les sciences se disputaient la gloire d'éclairer et de rendre heureuses ses nombreuses populations.

Alors on vit se former la célèbre bibliothèque qui prit le nom de cette ville opulente. Le nombre des manuscrits s'augmenta successivement, au point d'en réunir plus de quatre cent mille, tout le résumé des temps antiques. Mais au VIe siècle, lorsque les Arabes s'emparèrent d'Alexandrie, toutes ces précieuses collections, recueillies à grand' peine, furent brûlées par ordre d'*Omar*, leur chef cruel et sauvage. Dès lors, cette belle cité, privée de sa vie intellectuelle, ne fit plus que décroître. Au XVe siècle, les Turcs, qui en devinrent possesseurs à leur tour,

achevèrent ce que les partisans d'Omar avaient si bien commencé.

La moderne Alexandrie n'a aucun caractère; elle appartient, par la nature de son sol, au désert d'Afrique. Placée comme elle est hors des limites du Delta, elle ne tient à l'Égypte que par le canal du Mahmoudieh.

L'activité de son commerce attire un grand nombre d'Européens dans Alexandrie; cela donne au quartier franc, qu'ils habitent, une importance qui le fait tendre, non-seulement à s'agrandir aux dépens du quartier turc, mais encore à substituer la régularité de notre architecture au pittoresque du style oriental.

Alexandrie, admirablement placée comme entrepôt de commerce, mais manquant d'eau et ne produisant rien par elle-même, n'aurait, malgré sa situation, qu'une existence éphémère, si *Rosette* et le fertile *Delta* ne lui venaient en aide en fournissant abondamment à ses besoins. Quant aux objets de luxe qui lui sont nécessaires, les villes de Marseille et de Livourne se chargent de les lui envoyer.

Dans l'ancienne île du Phare, sur une langue de terre qui sépare les deux ports, sont situés le palais et le harem du *grand pacha*. J'admirai de près, en ce moment, ces constructions élevées dans le style oriental. Déjà deux ans avant, nous en avions été frappés en arrivant de la haute mer; c'était pour nous un panorama nouveau et remarquable.

L'arsenal, ainsi que les chantiers de la marine du vice-roi, se recommandent aussi à l'attention du voyageur.

Je parcourus le rivage du port neuf, l'effroi de notre ex-capitaine, qui, le laissant sur notre gauche, en éloigna si promptement le *Milnarese*. Il y a peu d'années, ce port dangereux était le seul où l'on permît aux navires étrangers d'aborder; mais, dans les tempêtes, son entrée présentait des dangers si grands, que souvent on vit un grand nombre de navires, poussés à la côte par un vent

d'ouest, venir se briser contre son môle. Maintenant il est abandonné, dans les temps calmes, à la navigation des barques légères.

Le vieux port est loin d'être sujet à de tels désastres; son entrée est sûre, se trouvant abritée contre les coups de vent du nord-est par une bande de terre appelée *Ras el tine, tête ou cap des figues.*

Non loin du port neuf, on voit s'élever au milieu d'une étendue considérable de terre blanchâtre une des aiguilles de Cléopâtre, monolithe en granit rose, haute de 60 pieds, rappelant par sa forme l'obélisque qui orne notre magnifique place de la Concorde.

La seconde aiguille, ainsi que plusieurs chapiteaux et des fûts de colonnes gisent à terre çà et là ; un peu plus loin s'élève encore majestueuse la colonne de *Pompée;* les feuilles d'acanthe du chapiteau corinthien portent seules l'empreinte de la main destructive du temps.

Que de fois, assise à quelque distance des deux obélisques, sur un des monticules de décombres qui les entourent, n'ai-je point rêvé tristement sur cette autre Jérusalem évanouie! Peut-être, me disais-je, que les deux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une, couchée dans la poussière depuis des siècles, et qui sert de pont pour parvenir au pied de la seconde, restée debout, étaient placées à la porte d'un temple; sentinelles imposantes, servaient-elles à rappeler aux croyants la majesté du Dieu qu'ils y venaient adorer dans ces temps reculés! Le nom même qu'elles portent encore, qui est celui d'une belle et séduisante reine, forme autour de moi une opposition d'une amère éloquence! Au lieu du prestige des fêtes luxueuses ordonnées par Cléopâtre, au lieu de la poésie des arts et des riches produits de l'industrie, dont l'ensemble devait concourir à embellir cette vaste cité, il n'y règne maintenant que le silence sans échos; on y voit non des ruines, mais des décombres sans poésie et la plus complète ari-

dité. Examinez dans tout l'espace que le regard peut embrasser, vous n'y trouverez pas une fleur, ni même une ronce sauvage qui vienne reposer la vue et calmer la pensée attristée par le spectacle de ce que peut le génie de la destruction !

Après avoir vécu par l'imagination dans ce passé, dont quelques restes grandioses témoignent encore de sa splendeur, je mettais en regard ce qui se nomme toujours *Alexandrie*. Combien son présent me semblait mercantile et mesquin. Bien que *Méhémet-Ali* soit d'une intelligence rare, ce n'est pas sous son règne que la chrysalide déploiera ses ailes pour prendre de nouveau son essor !

Ces jours derniers, Bernard voulut bien me conduire à peu de distance de la ville, pour voir une course de chevaux. Dans ce vain simulacre, quelques Français luttaient contre des Turcs. Cinq ou six coureurs étaient engagés seulement. Je vis bien... oh ! oui, deux ou trois cents spectateurs venus sur le turf pour applaudir le vainqueur ; j'y comptai même jusqu'à dix voitures d'élégantes Européennes venant animer et embellir cette solennité hippique ; mais elle échoua complétement par un malentendu. Messieurs les Turcs, désireux sans doute d'arriver les premiers au but, prêtèrent une oreille peu attentive au signal, et partirent avant la fin. Nonobstant cela, ils prétendirent l'avoir emporté sur leurs concurrents. Mais les Français protestèrent comme de raison et ne voulurent plus recommencer la course. Cette contestation désorganisa la fête, les paris furent annulés et une lutte nouvelle remise à une autre date.

L'ami Bernard, que l'Égypte a tant éprouvé, va pouvoir enfin revoir Béziers, sa ville natale. Il vient d'obtenir de M. Mimaut son passage sur une *gabare*. Ce petit bâtiment est mis par la France à la disposition de notre consul général, pour lui et ses momies. Archéologue distingué,

M. Mimaut emporte de la Haute-Égypte des caisses pleines de richesses de ce genre.

Je félicite notre bon Bernard du bonheur fortuit qui lui échoit et vient clore dignement toutes les joies éprouvées pendant son séjour en Orient. De quel bonheur parlez-vous, me demande-t-il? Ingrat; mais de celui d'être admis à passer la mer au milieu de ce harem d'un nouveau genre! Beaucoup l'auront mérité, mais peu l'auront obtenu. Quant à nous, n'élevant aucune prétention sur la *gabare* et sur son contenu, nous attendrons le départ d'un autre bâtiment, car, en vérité, nous ne pouvons encore prendre rang parmi les antiques de M. Mimaut. Nous nous bornons à souhaiter à Bernard et à ces vénérables dames une heureuse chance pour tout le temps de leur traversée. Le 3 septembre, il vint nous faire ses adieux; il espère, dit-il, nous précéder et nous attendre à Marseille, afin de nous serrer une dernière fois la main avant que nous prenions nos directions diverses.

Depuis deux ans, la constitution physique de *Colin* lui faisait une obligation de fuir le chaud climat d'Égypte; le cerveau était chez lui partiellement malade; aussi regrettâmes-nous qu'il ne pût ou ne voulût pas, ainsi que Bernard, profiter de l'heureuse circonstance de la gabare française. Auguste Colin était sous l'empire d'une monomanie fâcheuse, qui déjà avait causé au Caire et ici des scènes légèrement scandaleuses. Il se disait opprimé par sa famille; ses parents l'avaient rappelé, et, pour le contraindre à retourner auprès d'eux, ils soudoyaient des individus chargés d'introduire dans ses aliments des aphrodisiaques, à l'effet de le pousser à commettre des actes répréhensibles, et forcer par ce moyen l'autorité à l'expulser du pays. Aussi, pour avoir raison de sa famille, se disait-il continent jusqu'au genre sublime de Scipion. Singulière et triste maladie qu'une monomanie constatée; en dehors de ce point attaqué, il raisonnait sur tout avec une

grande justesse d'esprit. Si ce n'eût été le récit qu'il nous fallut subir des persécutions suscitées autour de lui par la tendresse oppressive de ses parents, rien assurément dans ses manières ni dans sa conversation ne nous eût indiqué en lui sa fâcheuse monomanie. Pendant les six semaines que M. Duguet et nous partageâmes la même maison et la même table, Auguste Colin se montra toujours doux, de bonnes manières et causeur respectueux. Une lettre de lui, que je reçus quelques mois après mon retour à Paris, achèvera de te le faire connaître. Plus tard, il se décida tout à coup à rentrer en France. Mais alors, trop occupée de mon côté, je ne le revis pas; je m'en informai, et j'appris avec joie que son état intellectuel s'était fort amélioré, car on ajouta qu'il écrivait des articles assez estimés dans divers journaux.

Notre passage fut enfin arrêté avec M. Lagé, capitaine de *la Pénélope*; c'était le seul navire en partance; il était bondé de balles de coton; notre roufrouf, sur l'arrière du pont, en était entouré et comme fortifié. Nous prîmes toutes trois possession de cette unique chambre le 16 septembre. Le capitaine, à qui nous fûmes bien recommandées, nous fit un accueil des plus gracieux; il mit de suite ses provisions, son navire et jusqu'à son mousse à notre disposition.

CHAPITRE XXXVII

Nous sommes assaillis en pleine mer par un gros temps. — Les suites d'un grain carabiné.

Nous quittâmes le port le 17 septembre, après avoir de nouveau remercié MM. Duguet et Colin des soins pleins de sollicitude, dont ils avaient été prodigues à notre égard; puis le capitaine donna le signal du départ.

Pendant que l'on s'occupait de lever l'ancre, nous allâmes saluer deux jeunes voisines qui avaient aussi obtenu passage sur la *Pénélope*; c'étaient deux grandes et superbes autruches, un peu fières de leur parure et de leur taille qui dépassait la nôtre; cependant nos procédés de bon voisinage finirent par les apprivoiser.

Notre traversée fut relativement rapide et heureuse, bien que la fin en devînt légèrement accidentée.

Le premier des deux incidents qui réagirent l'un sur l'autre eut lieu six jours avant notre arrivée. A la hauteur de Malte, nous fûmes assaillis par un *grain* assez violent. D'énormes nuages noirs vinrent tout à coup des quatre coins de l'horizon se heurter et se briser sur nos têtes, et cela si soudainement, que le capitaine, préoccupé d'un point noir qu'il remarquait depuis plusieurs heures dans le lointain du ciel bleu, n'eut pas le temps de faire hisser les voiles du mât de perroquet; on nous cria de nous enfermer; on boucha l'entrée de notre rouf avec des amas de toiles à

voiles, retenues par de fortes attaches, afin que dans notre cabine le danger et les vagues mugissantes nous atteignissent le moins possible. Mais, plus curieuses encore que craintives, nous trouvâmes moyen d'écarter ces toiles, afin d'admirer à l'aise ce conflit grandiose des éléments, luttant avec l'homme audacieux de force et de puissance.

A la lueur des éclairs, qui ne discontinuèrent pas d'une minute d'illuminer cette scène, nous vîmes le capitaine jeter de côté son porte-voix, dont le sifflement aigu du vent rendait la puissante sonorité inutile en ce moment. Ne pouvant donc se faire entendre, il quitta ses chaussures et monta avec agilité dans les cordages, faisant signe à ses matelots de le suivre. Grâce à Dieu, ils vinrent à bout de larguer les deux dernières voiles, dont la tension faisait frémir les mâts et menaçait de les briser, ce qui eût mis certainement le navire en danger; ils descendirent tous sans accident; ruisselants d'eau, ils continuèrent de rester sur le pont et de tout surveiller, attendant avec calme ce qu'il plairait à la mer, fouettée par l'ouragan, de faire de nous et de la *Pénélope*.

Une heure ne s'était pas écoulée que la grande voix du tonnerre grondait déjà dans le lointain ; la tempête diminuait peu à peu; mais, bien que la violence du vent se fût en partie calmée, la mer resta très-agitée et fortement houleuse pendant plusieurs jours.

Aucune de nous ne voulut rien perdre de ce sublime spectacle; mais, en voyant la pâleur de madame Grégorio, je l'engageai à plusieurs reprises à rentrer se reposer; elle n'en voulut rien faire. Cependant, l'émotion ayant été plus forte que sa volonté, trois jours après cette tempête, nous vîmes un nouvel orage se passer dans notre cabine; un petit être demandait avec instance à voir le jour en pleine mer, bien que sa famille lui eût donné rendez-vous à Paris pour le mois suivant; bon gré mal gré il fallut souscrire à sa volonté; ce n'était pas chose facile avec l'horrible balan-

cement de la *Pénélope*; aussi en fûmes-nous toutes trois violemment éprouvées; ce fut au point que pendant les trente heures que dura la double souffrance de notre pauvre compagne, son amie, madame Boearnel, n'eut pas la force de quitter un seul instant la position horizontale.

La mère donna à sa fille le nom du navire sur lequel elle était née. Le 9 octobre, le troisième jour après la naissance de mademoiselle Pénélope, nous fîmes nos adieux à l'équipage, aux deux belles autruches, puis au bon et habile M. Lagé, dont nous n'avions eu qu'à nous louer sous tous les rapports. Notre navire fut parqué comme provenance du Levant, drapeau jaune hissé à son mât.

CHAPITRE XXXVIII

La quarantaine de Marseille. — Arrivée à Paris. — Joies de famille.

Le capitaine eut beau prouver que, loin d'avoir des morts à déclarer, il avait dû inscrire sur son livre de bord une passagère de plus, une petite ondine tombée du ciel en pleine mer et rebondissant sur son navire, rien n'y fit; il nous fallut faire au lazaret une quarantaine de vingt et un jours.

Dans une visite que, deux jours plus tard, nous rendit le capitaine Lagé, il nous apprit qu'une des deux autruches, moins philosophe que sa compagne, venait de succomber à un accès de nostalgie. Nous sûmes gré à ce bel [illegible]al d'avoir attendu notre départ pour se livrer à son [illegible]orte[illegible]sespoir; sans cette attention, nous eussions été condamn[illegible] rester cinq jours de plus dans ce vaste et fort ennuyeux [illegible]lir les[illegible]sement.

[illegible]rrivés à nos [illegible]is de Par[illegible]heures de notre séquestration, [illegible]pie de la lettre que j'envoyai [illegible]gypte; je te dois une co[illegible]ponse, comme formant le complément [illegible]ainsi que sa ré[illegible]voyage :

« C'est pour moi un devoir, mon brave Colin, de v[illegible] adresser de nouveau, en mon nom, ainsi qu'en celui de mes compagnes, mes remercîments affectueux, pour l'intérêt que vous avez constamment témoigné aux trois

voyageuses pendant les six semaines qu'elles ont occupé une partie de votre maison.

« Si je vous signale un grain carabiné qui est venu accidenter légèrement notre heureuse traversée, c'est qu'il donna raison au médecin de la santé d'Alexandrie, qui, vous vous le rappelez, nous dit, en visitant notre navire : « Mesdames, vous partez trois, vous arriverez quatre en France. »

« En effet, madame Grégorio, tenant à nous prouver que huit mois lui suffisaient pour parfaire une jolie petite fille, nous joua le mauvais tour de lui donner les grandes entrées de ce monde, et cela au moment où notre gracieuse *Pénélope* nous balançait mieux qu'une escarpolette d'écolier, sans tenir aucun compte des difficultés de temps et d'espace. Malgré tout, notre petite fille s'est cramponnée depuis à son rôle et en remplit très-bien toutes les fonctions.

« Vous vous rappelez, mon bon Colin, le capitaine Alexandre et son pauvre navire? Eh bien! tout récemment, nous venons d'en apprendre de tristes nouvelles qui, je le crains, doivent finir par un désastre complet.

« Un vaisseau français vient d'amener, de Constantinople ici, l'amiral Roussin, qui retourne à Paris avec sa famille. Les officiers de son bord ont dit avoir renc[illegible] la hauteur de l'île de Sardaigne, une malheu[illegible] barde, ayant déjà cinquante jour[illegible] et de vivres, et venant [illegible], que [illegible] heureux ont dû souffrir dans les circonstances grave[illegible] nues sur ce [illegible]mes trouvées? Grâce à Dieu à vous nous [illegible] consul de Lesseps, nous avons échappé à ce[illegible] à M[illegible] tyre, et, je le crois, à une mort certaine!

« M. Lagé, la perle des capitaines, dont l'obligean[illegible] surpassé toutes nos prévisions, veut bien se charger [illegible] toutes nos commissions pour l'Égypte; il ajoutera à ma

lettre tous les détails que vous désirerez sur nous, sur Bernard, arrivé depuis peu, ayant fait une courte quarantaine dans un autre port; il vous parlera de M. Mimaut et de son respectable chargement.

« Mon cher et lunatique artiste, s'il vous prenait, un beau jour, la fantaisie de me répondre, ce qui me plairait infiniment, croyez-le bien, adressez vos lettres à l'ami Vinçard, qui saura toujours bien le lieu de ma résidence dans la grande ville où je désire vous revoir avant peu, etc.

« Lazaret de Marseille, le 26 octobre 1836. »

Voici sa réponse :

« Ma chère Suzanne,

« Le *Père* et Duguet étaient partis d'Alexandrie depuis « peu de temps, quand le capitaine Lagé y est arrivé. « Nous nous sommes empressés, Reboul et moi, d'aller à « son bord pour lui demander de vos nouvelles. Il me « remit alors votre aimable lettre, que j'ai lue et relue « bien des fois. Le capitaine Lagé nous a raconté les dé- « tails de votre traversée ; il ne cessait de dire du bien de « ses trois passagères; il parlait avec satisfaction de la « naissance à son bord de cette petite enfant; il affirmait « que cet événement avait porté bonheur à *la Pénélope*, « puisqu'elle était revenue à Alexandrie en dix jours.

« Vous allez donc vous trouver en famille à Paris, car « presque tous les partants, Yvon et Delphine, Martin et sa « dame, Agarithe, Cognat, Tamisier et Combes paraissent « se diriger vers cette capitale. Le *Père* et Duguet y sont « sans doute aujourd'hui arrivés. Le monde, surtout le « monde de Paris, doit commencer d'ailleurs à nous « aimer et à nous désirer. Vous y trouverez la place que « vous méritez par votre esprit et l'excellence de votre « cœur.

« Nous avons encore Javary, qui vit toujours au milieu

« de ses fourneaux, et sa dame qui désire vivement l'Eu-
« rope, Machereau-Mohammed, qui paraît avoir pris tout
« à fait racine sur les bords du Nil, Lambert, à la tête de
« son école, Bruneau, qui fait de l'artillerie au désert de
« Tourra, Reboul, qui voyage et fait des affaires, et moi,
« qui vous écris, non par caprice d'artiste, veuillez bien le
« croire, mais parce que j'ai du plaisir à me rappeler de
« vous et de ces dames, et que je vous ai trouvées toutes
« trois dignes d'estime et d'attachement, etc. »

Depuis, nous eûmes à regretter notre ami *Reboul*, mort dans un voyage au Sennaar, puis le jeune *Gondret*, qui mourut plus tard à Alexandrie, ensuite *Machereau*, il y a quelques années; mais je ne puis ajouter aucun détail sur ces derniers morts, car ces pertes eurent lieu pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg.

Notre quarantaine finit enfin le 1er novembre. Bernard vint nous accompagner à l'hôtel où nous descendîmes, heureux de pouvoir nous serrer la main sur le sol français, après les phases douloureuses par lesquelles nous avions passé tous deux.

Nous fîmes un court séjour à Marseille, car nous étions pressées de revoir nos familles. Nous partîmes pour Grenoble où madame Bocarnel désirait retrouver un parent, et moi revoir le respectable M. Gènevoix. Bernard, nous ayant vu monter en diligence, prit à son tour la route de Béziers où résidait sa famille.

Nous ne quittâmes pas Grenoble sans aller visiter, avec M. Gènevoix, ses fortifications et admirer du haut de sa forteresse les Alpes aux sommets neigeux. Nous ne tardâmes pas à dire adieu à cette belle capitale du Dauphiné, la première ville importante qui, après avoir vu, en 1815, partir les ennemis de la France, fut la première ville qui ouvrît aussitôt ses portes à Napoléon, lors de son retour de l'île d'Elbe.

Vers le 20 novembre, je revis enfin Paris, après deux ans et demi d'absence. Là, j'embrassai bien cordialement mes deux aimables compagnes et notre petite ondine, déjà âgée de six semaines.

Si, voulant chercher, dans l'antique histoire de Joseph, un exemple à nous appliquer, on eût fait fouiller en ce moment nos modestes malles, on eût pu s'assurer que nos frères d'Égypte n'y avaient caché rien de précieux, car ces dames ayant fait, sur l'heure, le partage de la bourse commune, il revint cinq francs à chacune de nous.

Restée seule, je souris en soupesant ce léger dividende; puis, comme à l'ordinaire, appelant à mon aide ma philosophie pratique, je marchai d'un pas joyeux et léger sur le pavé de mon Paris, me disant : « avais-je davantage, il y a trois ans, au départ de Voilquin?... Cinq francs! d'ailleurs, c'est vingt fois mieux que les cinq sous du *Juif Errant!...* Suis-je fatiguée pour avoir marché depuis cette époque? Non, certes; courage donc! » Et, sans plus de réflexion, j'accélérai le pas pour embrasser plus tôt mon vieux père. Ce bon vieillard, sans me demander si mon escarcelle était vide ou gonflée d'or, ne pouvait se lasser de presser *sa revenante* sur sa poitrine : « car, me disait il, sais-tu bien, qu'en recevant de la quarantaine de Marseille tes premières lettres d'Égypte, parfumées et tailladées, je n'espérais plus jamais te revoir, ma pauvre enfant!... »

Peu de jours après notre retour, Vinçard, notre poëte aimé, et Gallé, l'actif organisateur de nos réunions populaires, s'occupèrent, avec toute la famille de Paris, toujours fort nombreuse, d'offrir aux trois voyageuses un banquet où tous se réunirent pour nous bien accueillir; plusieurs de nos jeunes poëtes chantèrent, à cette occasion, de fort jolis couplets; on dansa après le repas; les commissaires du bal firent durer jusqu'au jour cette joyeuse réunion de famille.

CHAPITRE XXXIX

Suicide de Marie-Reine. — Marcel Barthe, avocat du peuple.

La bonne *Marie-Reine*, mon ancienne collaboratrice à notre petit journal, venue à cette fête avec Flichi, son jeune mari, tous deux connaissant les difficultés de ma position, m'engagèrent fort amicalement à accepter une chambre dans l'appartement qu'ils occupaient rue Montmorency. « Venez chez nous, me dirent-ils ; ces quelques « jours de calme vous permettront de diriger votre vie « comme vous l'entendrez et de vous caser à votre con- « venance. » L'offre était faite avec cœur et une si aimable insistance, que je n'hésitai pas, et je restai chez ce jeune ménage jusqu'au 8 janvier 1837.

Flichi avait suivi, en 1833, la mission de Barrault à Constantinople; mais revenu en France, et une fois marié avec Marie-Reine Guindorf, il fut entraîné par sa femme, plus forte de volonté et plus intelligente que lui, vers le système social de Fourier. Ainsi que sa femme et tous les adeptes de ce grand philosophe, il comptait sur la réalisation immédiate d'un premier phalanstère; en cela, comme en tout, les deux époux paraissaient parfaitement d'accord; pendant les six semaines que je vécus dans leur intérieur, j'ai pu constater l'amitié réelle qui régnait entre eux.

Depuis peu, les parents de Marie-Reine s'étant trouvés

enrichis par un héritage imprévu, naturellement la position de mes jeunes amis se trouvait améliorée; ensuite, Reine était mère d'un beau garçon de quinze mois; tout cela me semblait, autour de cette jeune femme, autant de chances de sécurité qui eussent dû consolider son bonheur à venir. Malheureusement son enfant était encore en nourrice; s'il eût été là, animant sa maison de ses grâces enfantines, ses caresses se fussent emparées du cœur de ma pauvre amie; elle eût pu combattre alors victorieusement une influence pernicieuse, qui, hélas! finit, quelques mois plus tard, par entraîner cette jeune mère au suicide.

Pendant notre intimité de quelques semaines, je ne tardai pas à m'apercevoir que Marie-Reine était dominée par un homme intelligent, beau parleur, mais sans foi et sans conscience, littérateur assez médiocre, lorsqu'il était livré à ses propres forces; M. R...... B....... était, à ce moment, un ardent disciple de *Fourier*; il faisait, chez lui, des conférences afin de vulgariser les théories du maître. Ce qui animait son zèle, c'était surtout l'espoir de faire partie du premier phalanstère; l'ardeur des fouriéristes ayant converti à cette foi des capitalistes, un essai d'organisation semblait prochain, et M. R. B. se voyait déjà, lui et sa nombreuse famille, débarrassés des préoccupations de la vie matérielle; mais, lorsque le premier phalanstère eut échoué, l'on vit clairement à quoi tenaient ses convictions; il se hâta de passer aux jésuites, et d'écrire, sous leur inspiration, au grand mépris des fouriéristes et de ses amis de la presse.

Dès mon installation chez elle, la bonne Marie-Reine me parlait chaque jour de cet homme avec admiration. Je voulus savoir comment il justifiait ce sentiment. Je me laissai donc entraîner plusieurs fois aux conférences qu'il dirigeait avec esprit et gaîté. En raison de la *papillonne* (terme fouriériste), qu'il disait avoir en dominante, M. R. B. faisait une cour très-prononcée à tout son auditoire féminin, n'aimant personne que lui-même; il cher-

chait à se faire aimer de toutes. Ma pauvre amie s'était laissé prendre à ses louanges banales, à cette ardente et immorale coquetterie; mais, comme sa vie était pure et son cœur honnête, elle combattait ce funeste entraînement, qu'elle sentait deux fois coupable, car cet homme était marié et père de famille. En consultant son courage, elle apercevait vaguement qu'un moment viendrait où sa force morale lui ferait défaut. Ce fut alors une lutte de chaque jour entre ses sentiments et ses devoirs. Elle ne put supporter le combat au delà de quelques mois!

Lorsque mon nouveau logement loué rue des Rosiers devint disponible, je fus m'y installer le 8 janvier 1837. Je quittai la maison Flichi, inquiète malgré moi, pressentant un drame intime dans la tristesse et les continuelles préoccupations de Marie-Reine. Feignant d'attribuer au dépérissement de sa santé ces divers symptômes, je l'engageai à reprendre son enfant, afin de donner un prétexte plausible à l'exercice physique et moral qui me semblait lui être de plus en plus nécessaire.

J'ignore de quel côté vint l'influence qui l'empêcha de tenir sa promesse; mais son fils continua d'habiter la campagne. Quant à moi, une fois hors de chez elle, ayant divers cours à suivre, et fort occupée de mes fréquentes réunions saint-simoniennes, je vis plus rarement Marie-Reine, et dès-lors je n'assistai plus aux enseignements fouriéristes de M. R. B.

Je passe pour un moment sur quelques mois de ma vie collective et individuelle, pour arriver de suite à te décrire la fin du triste drame de cette pauvre jeune femme.

Le 28 juin au matin, Flichi vint me voir; il était pâle et défait; il avait passé la nuit à attendre sa femme; il la croyait à la campagne chez sa mère, auprès de leur enfant. Depuis la veille, il s'était assuré du contraire; alors il vint chez moi, fort inquiet, m'apprendre cette étrange disparition; je joignis aussitôt mes efforts aux siens, et

nous allâmes chez toutes nos connaissances, mais nous ne pûmes parvenir à retrouver sa trace. Flichi me parla d'un papier trouvé sur son bureau et couvert de l'écriture de sa femme; le lendemain je le lus, mais rien n'y indiquait aucun dessein funeste. C'était de tristes réflexions sur les passions qui agitent nos âmes et sur les jugements contradictoires du monde, lorsqu'une femme ose leur donner satisfaction. Pour moi, qui récemment l'avais étudiée chaque jour pendant six semaines, cet écrit sortait d'un cœur bien découragé et bien irrésolu sur la voie à suivre entre le devoir et l'attrait qu'un esprit satanique attirait vers lui. Elle désespéra d'elle-même en se trouvant trop faible pour choisir résolûment une des deux routes; il lui sembla que la mort seule pouvait tout résoudre. Après plusieurs mois de cette lutte formidable, elle s'était déterminée à se réfugier dans le suicide!

Pendant deux jours, nous ignorâmes ce qu'elle était devenue.

Le 1er juillet, on apportait à la Morgue le corps d'une jeune femme qu'on venait de retirer de la Seine, au pont de Grenelle. Juste à ce moment, son pauvre mari retournait, pour la troisième fois, dans cet horrible lieu; le premier il la vit et la reconnut; son désespoir fut grand; il avait, je crois te l'avoir dit, plus de cœur que d'intelligence; aussi crut-il toujours que sa femme n'avait succombé qu'à un accès de folie noire.

Après ce douloureux événement, Flichi ne voulut plus rester en France; il recommanda son fils aux parents de Marie-Reine, et moins d'un mois après la perte de sa femme il partit pour l'Amérique méridionale.

La mort de ma pauvre amie m'ébranla vivement; j'eus besoin d'aller puiser une nouvelle force auprès de ton berceau, car depuis deux semaines seulement j'avais présidé à ta naissance, et dès ce premier instant mon cœur t'adopta comme un présent de Dieu en remplacement de mes

maternités si malheureuses; aussi, à chaque difficulté de la vie, j'allais me retremper dans cette nouvelle passion familiale. J'étais loin de croire, chère fille, à l'heure de ta naissance, que mon frère dût te léguer sitôt à ma tendresse en te laissant orpheline trois ans plus tard. A ce moment, à peine âgé de trente-neuf ans, bien portant et secondé par son excellente femme, il travaillait avec courage; fidèle au sentiment de famille, il avait, malgré ses charges, recueilli chez lui notre père. Quant à moi, touchée de leur situation précaire, j'eusse désiré pouvoir leur venir en aide; mais, entourée de difficultés, je ne le pouvais encore. Pour atteindre la fin de mes études médicales, j'eus l'heureuse idée d'écrire une série de feuilletons sur l'Égypte; ce n'était pas ma spécialité; aussi j'avoue qu'ils étaient suffisamment médiocres; mais un de mes amis se servit de sa position très en vue pour couvrir leur peu de valeur. Osmin Laporte, le mari de ma chère Célestine, alors secrétaire de M. Jacques Laffitte, voulut bien s'employer pour les faire recevoir par un grand journal. La rétribution que j'en tirai vint à point pour payer mes cours et achever de me créer une position honorable et beaucoup mieux dans mes moyens que la profession de femme de lettres.

Ayant obtenu mon diplôme aux examens de 1837 à la Faculté de médecine de Paris, je voulus augmenter mon léger bagage scientifique en reprenant à mon retour l'étude de l'homœopathie; j'avais trouvé cette doctrine médicale très en progrès. Le jeune Laffite, un de nos frères prolétaires, à force de travail, était devenu l'ami du docteur Hahnemann et avait puisé à la source même la science homœopathique; il venait de se réunir à plusieurs autres médecins et ensemble donnaient tous les deux jours des consultations et des médicaments gratuits, chez nos amis Donnadieu, rue d'Angoulême; à cette clinique se pressaient un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants. Pendant longtemps j'en fis assidûment partie; grâce

à ma profession, il me fut possible de coopérer à leurs efforts.

La force des circonstances dissipa ce groupe, mais pendant longtemps rien ne put ralentir l'ardeur qui l'animait pour soulager cette foule de braves ouvriers et vulgariser ce nouveau système médical ; sans vouloir aucunement me prononcer sur la valeur thérapeutique de l'homœopathie, j'ai pour but seulement de consigner dans ces pages le dévoûment du peuple saint-simonien; je le mentionne donc pour répondre à ceux qui accusèrent leur doctrine de faire bon marché du sentiment fraternel.

Vers la fin de 1837, m'étant établie rue Saint-Merry et tout en suivant la clientèle de ce quartier prolétaire, je fus à même de voir et de plaindre le sort d'une foule de jeunes filles qui, faibles ou trompées, étaient devenues mères en dehors de la légalité. Dans cette position, le désespoir, la misère, poussaient ces pauvres créatures à l'abandon de leur enfant et quelquefois à de criminelles pensées ; les sociétés maternelles, dans la crainte de propager le désordre moral, négligeaient unanimement cette catégorie, grandement misérable; il me sembla que toutes les misères, toutes les douleurs réelles, devaient nous être respectables. La sainte maternité au cœur, je parvins à réunir une vingtaine de mes compagnes et à former ensemble une société en faveur de ces pauvres déshéritées.

Les noms des femmes qui s'associèrent à moi avec un égal empressement pour ce sauvetage moral, tu les trouveras, ainsi que nos statuts, dans mes notes relatives à cette œuvre. Un jour, je l'espère, elles te mettront sur la voie pour faire renaître cette nouvelle société maternelle.

En 1838, elle aurait pu prendre, avec le temps, de la consistance et amener des résultats moralisateurs dans le cœur de ces pauvres délaissées; mais un devoir impérieux et sacré se faisait sentir à ma conscience; mon vieux père avait besoin de l'aide de ses enfants; il ne s'agissait plus,

à cette heure, de suivre mes goûts et les tendances générales de mon esprit; non, je devais obéir à la voix de ma mère; elle résonnait en moi et m'ordonnait de me faire une position qui pût me permettre d'accomplir mes devoirs de famille. Pour cela il fallait m'exiler de nouveau, car, rester en France, c'était user mes forces sans aucun résultat pour les miens.

Je m'y préparai; mais cela me fut bien pénible. Abandonner notre association maternelle qui commençait à si bien fonctionner, quitter de nouveau mon Paris, si vivant à cette heure, c'était presque me suicider! Nos prolétaires avaient fondé *la Ruche populaire*, et ces actives abeilles butinaient de tout côté. Vinçard aîné, se plaçant au point de vue général de son sujet, préparait les matériaux de son *Histoire du Travail et des Travailleurs en France*, différent en cela de son neveu, Pierre Vinçard, qui, lui, traite, dans l'ouvrage qu'il fait paraître en ce moment, les diverses spécialités des travailleurs de 1865.

Songeant à l'éventualité d'un départ jugé nécessaire, je recueillais, çà et là, toutes les données qui pouvaient répondre à mon attente. Une famille Dufour qui, récemment, était revenue de Saint-Pétersbourg, me servit à souhait les renseignements détaillés dont j'avais besoin; par Cécile, leur fille, je connus les avantages pécuniaires et la considération attachée, dans ce pays, à l'exercice de ma profession. Cette certitude et la facilité que j'eus par mes amis Béro, Gènevoix et M. Froussard, chef d'une remarquable institution, barrière de l'Étoile, d'obtenir un grand nombre de lettres de recommandation pour la Russie, décidèrent de mon choix pour cette froide contrée. Alors toutes les petites bourses de mes amis s'ouvrirent et me permirent d'aller m'y installer et même de pouvoir, pendant une année, attendre la clientèle.

Vinçard (Louis) voulut bien tenir note de l'ensemble de ma dette, que je sentais touchante et sacrée, dont je

m'honorais fort, car elle était une marque d'estime pour mon caractère, ainsi qu'un hommage rendu au sentiment de la fraternité. Avant la fin de la seconde année, j'eus la joie de l'avoir soldée intégralement; mais elle ne fut jamais oubliée par l'amitié reconnaissante.

Sur le point de partir, attendant que la fonte des glaces permît aux pyroscaphes d'entrer dans le golfe de Finlande, puis, de Cronstadt, de remonter la Néva jusqu'à Saint-Pétersbourg, un chagrin assez vif m'atteignit avant de quitter la France; il me frappa surtout dans ton père, car le contre-coup que ce pauvre honnête homme en reçut au cœur lui fut fatal. Dix-huit mois plus tard, après avoir langui et fait une maladie de quatre mois, il mourait en recommandant à sa femme de te conduire auprès de moi. Quoique ce fait, qui n'eut d'importance que par ses résultats, puisse te causer une douleur rétrospective, je dois néanmoins te le raconter pour justifier et clore ces *Mémoires d'une Fille du Peuple.*

Ton père, ardent partisan de la doctrine saint-simonienne, d'un caractère doux et conciliant, avait été nommé et maintenu pendant longtemps par ses camarades, président de la *Bourse*, nom de la société de secours mutuels des chapeliers.

L'institution des prud'hommes, qui depuis vint se placer entre le maître et ses ouvriers pour concilier les intérêts des uns et des autres, n'existait pas alors. En 1838, la bourgeoisie était toute-puissante, mais avait grand'peur de tout mouvement populaire; l'agitation la moins politique était traitée de séditieuse et sévèrement réprimée. A ce moment il s'éleva un conflit dans plusieurs fabriques de chapeaux. Les maîtres s'entendirent pour baisser les prix de la main-d'œuvre; les ouvriers réclamèrent et menacèrent de faire grève si l'ancien tarif, consenti par tous précédemment, n'était pas maintenu. Alors des plaintes furent portées contre les mutins par quelques

fabricants; l'autorité, pour avoir raison des récalcitrants, fit saisir les chefs de la société et une demi-douzaine d'honnêtes ouvriers, presque tous mariés et pères de famille, et leur fit faire une longue prévention de trois semaines à la *prison de la Force*.

Je me pourvus d'un permis et fus aussitôt voir et embrasser mon cher Philippe dans cet horrible lieu, lui disant de ne point perdre courage, mon intention étant d'aller voir M. *Cabet*, l'avocat des classes prolétaires, assurée qu'il ne pouvait repousser ma requête, qu'un homme comme lui s'empresserait de plaider pour des ouvriers, et qu'avant peu lui et ses compagnons reverraient leurs foyers. Avant de me laisser partir, tous les amis de mon frère voulurent me serrer la main.

Je me hâtai ce jour même d'aller trouver le grand citoyen, ce modèle de dévoûment aux classes prolétaires. Ce ne fut que le lendemain que j'en pus obtenir une audience; mais je n'avais pas tenu assez compte des réputations usurpées; en vain, je donnai la preuve à M. Cabet que l'arrestation de ces honnêtes et tranquilles ouvriers était arbitraire, il trouva, pour repousser ma demande, une foule de raisons inadmissibles, et je n'insistai pas davantage.

Je voyais alors fréquemment, parmi les jeunes penseurs qui nous entouraient, Marcel Barthe; déjà il était inscrit au tableau des avocats. Sa modestie réelle m'avait seule empêchée de songer à lui pour défendre mes pauvres inculpés. Aussi, après avoir échoué auprès de la grande célébrité du jour, je me tournai vers notre jeune ami, lui demandant aide et conseil. Aussitôt que Marcel Barthe fut informé de la prévention qui pesait sur mon frère et sur plusieurs de ses camarades, il me rassura et se chargea de rendre avant peu tous ces braves ouvriers à leurs familles. De suite il se mit en rapport avec ses clients, prit connaissance des détails de l'affaire, et mit au service de

cette cause une si grande activité, que leur cause fut appelée au bout de quelques jours.

L'intelligence du jeune Barthe, autant que ses manières, pleines de douceur et de bonté, lui conciliait l'affection de tous; aussi plusieurs de nos amis communs voulurent, par leur présence, encourager le jeune avocat et vinrent augmenter à l'audience le nombre des assistants.

Chère fille, portée dans les bras de ta mère, tu vis cette scène sans la comprendre ; tu ne pus voir comme nous le changement que les trois semaines passées parmi des êtres abjects avaient fait subir à ton père; il en fut frappé mortellement; dès lors on put prévoir qu'il ne s'en relèverait pas; en effet, quinze mois après cette séance, l'honnête ouvrier te bénissait à son lit de mort, disant à sa femme : conduis notre enfant en Russie auprès de ma sœur, et dis-lui que je la lui donne! C'est mon désir et ma dernière volonté!

Pour en revenir à la cause première de cette catastrophe, ce jugement se termina d'une manière inattendue; nous ne pûmes y applaudir Marcel Barthe, car la cause appelée, les ouvriers présents, tous assis au banc des accusés, le juge sembla se recueillir et reconnaître au bout de quelques instants d'examen l'arbitraire de la mise en prévention; il ordonna le renvoi immédiat des ouvriers, sans leur faire subir aucun interrogatoire et sans vouloir entendre aucune plaidoirie.

La société des chapeliers, bien convaincue du désintéressement de son jeune avocat, lui offrit un vase d'argent ciselé, sur lequel était gravée la touchante expression de leur estime et de leur reconnaissance. Il le reçut avec bonheur et doit encore posséder ce souvenir. Oui, pour Barthe, l'amour qu'il témoigne au peuple part du cœur et n'est point une vaine réclame, car son nom a depuis cette époque acquis un éclat honorable et de notoriété publique dans le midi de la France.

Nous étions au 4 mai ; notre avocat savait que je devais quitter Paris le lendemain ; il savait aussi combien je désirais, avant toute chose, voir mon frère libre au moment des adieux ; je dus encore à ses démarches de reconduire le soir même mon pauvre Philippe à sa demeure ; dans ce moment, profitant de la joie de mon vieux père de revoir son fils libre, je lui fis mes adieux, lui promettant, pour adoucir cette seconde absence, richesse et prompt retour.

CHAPITRE XL ET DERNIER

Départ pour la Russie.

Le 5 mai, ton père put donc se joindre à une foule d'amis des deux sexes qui voulurent m'accompagner jusqu'à Saint-Germain. Là je m'embarquai sur un de ces grands bateaux qui alors descendaient la Seine jusqu'à *Rouen*. Après avoir embrassé tous ces amis, ainsi que mon bien-aimé frère que je ne devais plus revoir, le bateau tourna, se mit en route, et nos mouchoirs s'agitèrent jusqu'à ce que le rivage sur lequel tous m'adressaient leurs vœux eût disparu à mes regards. De là jusqu'à mon arrivée à Rouen, je ne vis rien, ne pris intérêt à rien, ni à personne; tout absorbée dans mes sombres pensées, de tristes pressentiments faisaient couler mes larmes sans que je m'en aperçusse; mais à peine fus-je hors de ce bateau, que l'étreinte de mains amies vint changer le cours de mes pensées et remonter mon courage. Je vis d'abord M. Yvernès, que j'avais connu à Paris lors de mon retour d'Égypte; il savait mon passage à Rouen, il m'attendait; nous nous retrouvâmes avec une joie sincère et il m'amena de suite les MM. Bouteville, avec lesquels j'avais correspondu en 1833, alors que notre petit journal vivait encore. Cette seule journée où je les vis me fit regretter de les avoir connus si tard. Tous étaient aimables, instruits, spirituels; aussi ces quelques heures passèrent rapidement. Ces mes-

sieurs me firent visiter ce qu'en aussi peu de temps ils crurent devoir m'intéresser. Nous passâmes devant la cathédrale, dont la façade est si riche de détails; puis nous vîmes l'église Saint-Ouen. C'est un beau monument, mais l'intérieur me sembla froid; cependant sa coupe est d'une admirable régularité, ses colonnes d'une proportion élégante, ses voûtes audacieusement élevées; eh bien! je m'y sentais triste, j'y rêvais des sombres couvents espagnols; il me semblait que les fidèles devaient se prosterner là devant un Dieu sévère et vengeur, et non pas y venir adorer la bonté souveraine, clémente et juste. Je préférais, mais ce n'est pas devant un archéologue que j'oserais l'avouer, la petite église de Saint-Maclou, qui est un vrai bijou dans son genre.

Il est vraiment dommage, disais-je à mes amis, que toutes ces beautés architecturales soient comme voilées par ces masures qui les entourent. Vos compatriotes sont antiquaires à certaines heures, mais commerçants avant tout; sans cette prédominance ils feraient plus de cas de toute cette poésie du moyen âge, de cette époque où le sentiment spiritualiste était dans toute sa force et se traduisait par cette splendide architecture gothique. Tout en discutant sur l'art et l'industrie, ces Messieurs me firent admirer dans la Bibliothèque de la ville un missel, vrai chef-d'œuvre de la patience humaine, écrit sur parchemin, garni d'un fermoir d'or, enrichi d'arabesques et de figures qui sont encore admirables d'expression. Ce précieux travail, qui date de 1500, fut entièrement terminé par un savant moine de cette époque. Il coûta à son auteur trente années d'un travail assidu et patient.

Je ne te dirai rien de l'hôpital des aliénés, dont un de mes cicerones était le directeur. Ces tristes lieux se ressemblent; la pauvre humanité qu'ils renferment, privée de volonté, d'intelligence, est si misérablement abjecte, qu'en visitant ces philanthropiques retraites, on ne s'y arrête

que le temps nécessaire pour rendre hommage à la charité qui anime tout le personnel, à l'ordre, à la régularité matérielle qui règnent dans ces abris de malheur en France.

Cette journée du 6 mai, où brilla sur ma vie morale ce dernier rayon du soleil de l'amitié, fut un doux souvenir que j'emportai en quittant la France. Il resta dans ma pensée comme terminant une époque qui fut si vivante pour moi, si fertile en émotions de tout genre, où tant de généreux sentiments se firent jour dans le monde saint-simonien, car dans cette phase les hommes les plus intelligents, ainsi que les modestes prolétaires, tous luttèrent à qui montrerait le plus de dévoûment à cette grande et noble cause du progrés. Aussi, à chacun des repas pris avec MM. Bouteville et Yvernès, que de noms nous nous redîmes, que de faits nous nous racontâmes; combien tous quatre nous jouîmes de la vie du souvenir dans ces heures si rapidement passées!

Ces messieurs me demandèrent en vain une seconde journée; je ne pus y consentir. Le lendemain, dans la matinée, il fallut m'éloigner de ces cœurs chaleureux; l'exil que je m'étais imposé me réclamait; je dus recevoir les vœux des trois amis en leur laissant l'espoir de nous revoir un jour.

Le 8 mai 1839, je montai sur le pyroscaphe qui du Havre devait me conduire en Russie. Si les circonstances me le permettent, je tiendrai ma parole, et je redirai, chère enfant, dans des récits postérieurs, mes impressions sur ce pays, aussi froid à l'âme qu'à l'esprit et au corps.

Ici doivent se terminer ces *Souvenirs;* car, dès ce moment, je me fis *monde,* afin d'en obtenir, par mon travail, une existence indépendante et digne pour en faire jouir et toi et mon vieux père. Forcée de vendre complétement mon temps, mon langage, toute ma vie extérieure, je dus comprimer mon cœur et ma volonté, ne me réservant que ma pensée de libre! Aussi, du moment que je mis le pied sur

ce navire, j'acceptai, sans restriction, cette vie isolée et froide de l'exilée sans fortune, me répétant que, dans le présent, elle me faisait accomplir un devoir et me laissait l'espoir de retrouver, plus tard, dans l'indépendance, ma liberté d'action, c'est-à-dire ma vie sociale et religieuse.

FIN DE LA SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

1er novembre 1865.

SUZANNE V.......

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

CHAPITRE XXXVIII

CHAPITRE XXXIX

CHAPITRE XL ET DERNIER

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.



PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

